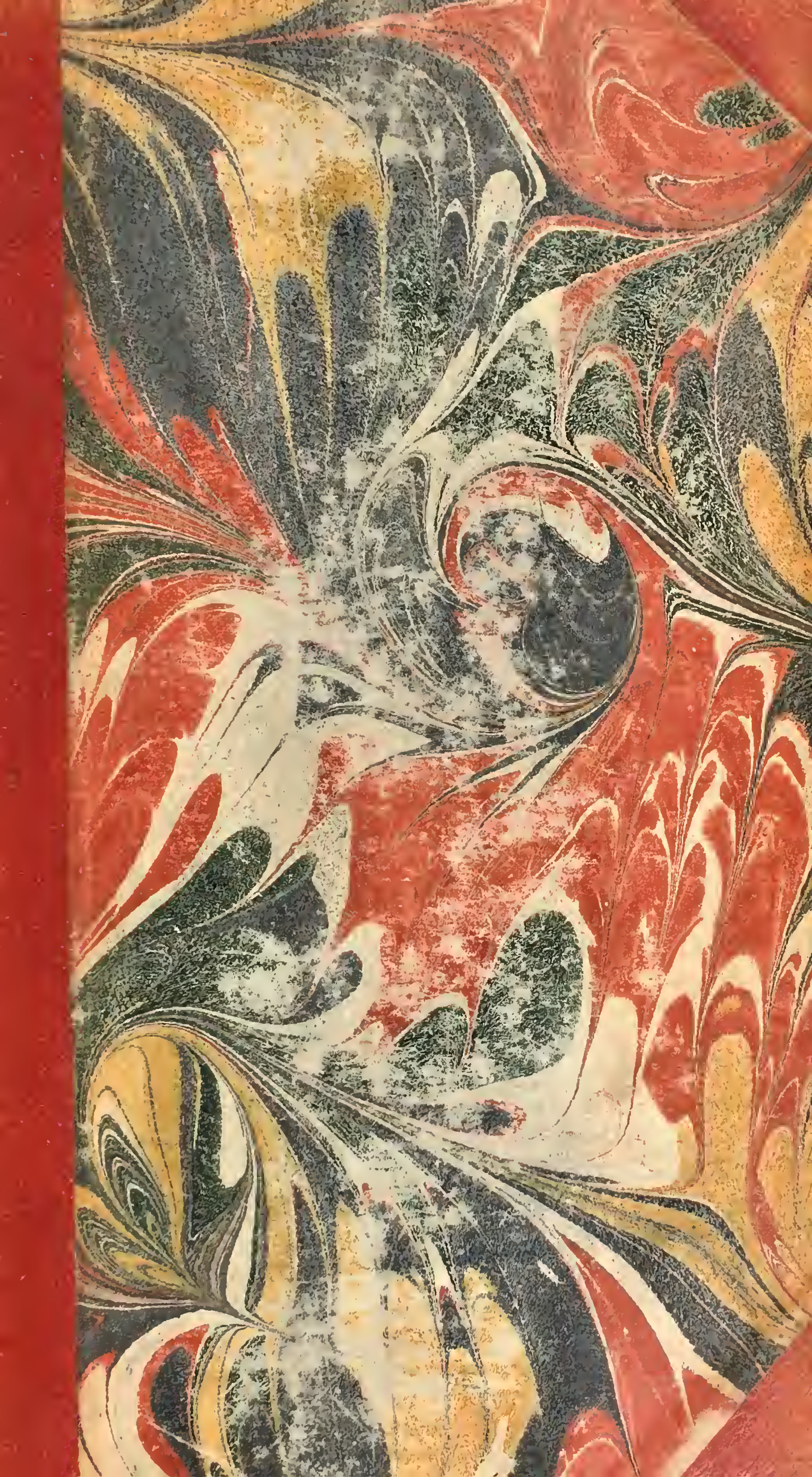



SPERO MELIORA
Maurice Murray.



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29324622_0009

ŒUVRES

DE

LE SAGE.

TOME IX.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

ŒUVRES

DE

LE SAGE.

ROLAND L'AMOUREUX.

SECONDE PARTIE.

NOUVELLES AVENTURES

DE DON QUICHOTTE.

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC XXI.


HISTORICAL
MEDICAL

TABLE DES CHAPITRES

DE LA SECONDE PARTIE DE ROLAND L'AMOUREUX, CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

ROLAND

L'AMOUREUX.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Des mauvaises nouvelles qu'apprit le roi Sacripant, et de son départ d'Albraque.

Le fameux Turpin, en cet endroit, retourne au roi Sacripant, et dit que ce prince, après avoir perdu son bon cheval Frontin, de la manière qu'on l'a raconté, alla retrouver Angélique, fort touché de la perte qu'il venoit de faire. Ce fut un nouveau sujet de chagrin pour lui, lorsqu'ayant rejoint cette princesse, il apprit qu'elle n'avoit plus sa bague, et que le même nain qui s'étoit rendu maître de son coursier l'avoit subtilement volée. Il fut pénétré de la vive affliction dont elle paroissoit saisie, et véritablement elle ne pouvoit trop regretter un anneau si précieux. Pour surcroît de douleur, Galafron lui fit part d'une mauvaise nouvelle qu'il venoit de recevoir. Prince, lui dit-il, on me mande que Mandricart, fils d'Agrican et son successeur à l'empire de Tartarie, est dans le royaume d'Astracan; qu'il saccage les meilleures villes; qu'il a tué de sa propre

main le brave prince Lisca, votre frère, et qu'il a juré de venir mettre tous mes états en cendres, pour venger la mort de son père, qu'il surpasse en force et en valeur.

Courageux Sacripant, continua-t-il, nos malheurs et nos intérêts sont communs. Vous savez que nous ne saurions résister l'un et l'autre à la puissance formidable de Mandricart. La seule ressource qui nous reste est d'implorer le secours du roi Gradasse. Ce grand monarque, qui a joint à son vaste empire de la Serique soixante et douze royaumes, dont il a rendu les rois tributaires, est un des plus vaillants guerriers de l'univers. Son grand cœur ne cherche que la gloire; aussi le bruit de son nom est parvenu jusqu'aux extrémités de la terre. Il est depuis peu de retour de son expédition d'Occident, où il a vaincu les rois Marsille et Charlemagne. Il n'a pas encore licencié sa nombreuse armée; et je ne doute pas qu'il ne la fît marcher à notre défense, s'il étoit instruit de l'embarras où nous sommes. Allez demander vous-même son assistance. Ajoutez ce nouveau service à ceux que vous nous avez rendus jusqu'ici, et soyez sûr que ma fille et moi nous les reconnoîtrons.

Le roi de Circassie, à cette nouvelle, fut agité de divers mouvements. La mort de son frère Lisca l'excite à la vengeance; le besoin que sa princesse a de secours ne lui permet pas de l'abandonner à la fureur de ses ennemis. Il prit le parti de suivre l'avis de Galafron; il choisit le meilleur coursier des écuries de ce vieux roi, et partit pour la cour de Sericane. Comme il se proposoit de faire le plus de diligence qu'il pourroit, il évita toutes les aventures qui auroient pu l'arrêter;

de sorte qu'après plusieurs jours de marche, il se trouva dans le royaume d'Ortus. Il parvint au grand fleuve Jaune, qu'il lui falloit traverser pour continuer son voyage vers la célèbre ville de Camoul, où le roi Gradasse faisoit alors sa résidence. En le remontant le long de son rivage, il rencontra un pont, au delà duquel, sur l'autre rive du fleuve, s'élevoit un assez beau château bâti sur le grand chemin qui aboutissoit au pont, entre une forêt et un rocher.

Un chevalier bien armé défendoit le passage du pont. Sacripant se présenta pour le passer : Seigneur, lui dit le chevalier, je ne puis vous permettre de passer par ici, si vous ne me jurez que vous ne regarderez point dans la fontaine qui lave le pied de cette roche que vous voyez au delà du pont. Quoique j'aie des raisons assez fortes, répondit Sacripant, pour ne me point engager dans un combat qui peut m'arrêter, je ne saurois faire ce serment, qui me paroît contraire à l'honneur d'un chevalier. Ne vous offensez pas de ce que je vous propose, répliqua le défenseur du pont; je ne le fais que pour votre avantage, et n'exige rien de vous que je n'aie pratiqué moi-même. Que ce soit un avantage ou non, repartit le roi de Circassie, je ne puis me résoudre à faire un serment qu'on exige de moi; et vous voudrez bien que je ne suive point votre exemple. Parlons sans déguisement, lui dit le guerrier du pont, un peu piqué de sa réponse; vous êtes curieux. Je n'en disconviens pas, reprit Sacripant, et je vous avouerai que ma curiosité seule suffiroit pour m'exciter à combattre contre vous. Je suis curieux de savoir ce qu'il y a dans cette fontaine, qui vous oblige d'en dérober

la vue aux passants. Hé bien, répliqua l'autre chevalier, voyons ce que le sort des armes en décidera.

En même temps ils s'attaquèrent l'un l'autre avec ardeur. Ils étoient tous deux égaux en courage, et leurs forces étoient peu différentes. Ils combattirent longtemps sans avantage, quoiqu'ils se portassent des coups pesants et capables de faire de profondes blessures. Pendant leur combat, deux autres chevaliers arrivèrent en ce lieu, et s'arrêtèrent pour regarder les combattants. Le défenseur du pont parut s'affoiblir; ses coups commencèrent à se ralentir, aussi étoit-il déjà blessé en plusieurs endroits. Son ennemi, qui conservoit encore toutes ses forces, le chargeoit à coups redoublés, et l'alloit bientôt réduire à ne pouvoir plus se défendre, si la dame du château, qui jusque-là les avoit observés des fenêtres, ne fût venue sur le pont pour interrompre leur combat. Elle adressa ces paroles au roi de Circassie : Seigneur chevalier, aucun différent particulier ne vous anime l'un contre l'autre; c'est moi qui ai engagé ce guerrier à s'opposer à votre passage, dans le seul dessein de détourner de dessus vous le malheur qui arrive à la plupart des chevaliers qui passent par ici. Bien loin de lui en savoir mauvais gré, j'espère que vous voudrez bien, à ma prière, cesser d'être ennemis. Le passage du pont, que vous n'avez que trop mérité par votre valeur, ne vous sera plus fermé; mais prenez garde qu'il ne vous soit funeste.

Le roi Sacripant, le prince de l'Asie le plus courtois, avoit suspendu ses coups à l'approche de la dame pour l'écouter; et lorsqu'elle eut cessé de parler, il lui répondit en ces termes : Belle dame, je ne puis vous

rien refuser; je vous sacrifie mon ressentiment. Je ne veux plus me souvenir que du courage de ce guerrier, et je lui demande son amitié. A ces mots, le roi de Circassie embrassa le defenseur du pont, qui se livra avec la même franchise à ses embrassements. Mais la dame s'apercevant que son chevalier étoit foible et blessé, le fit transporter au château pour retablir ses forces et panser ses plaies. Les deux chevaliers qui avoient été spectateurs du combat, reconnurent Sacripant, qui, de son côté, reconnut en eux le comte Roland et Brandimart. Ils s'embrassèrent tous trois à plusieurs reprises, après quoi le paladin et son ami saluèrent très profondément la dame du château, de qui toute la personne avoit de quoi s'attirer de l'attention et des respects. Elle répondit civilement à leur courtoisie, et les invita de si bonne grâce à s'arrêter dans son château, qu'ils ne purent s'en défendre. Lorsqu'ils y furent entrés, et que Roland eut bien considéré le chevalier blessé, il le reconnut pour le brave Isolier, frère de Ferragus. Isolier, après l'accommodement procuré par Astolphe entre l'empereur Charles et le roi Gradasse, n'avoit pas voulu retourner en Espagne avec le roi Marsille, son père, et il étoit venu en Asie pour y occuper son courage dans les aventures de chevalerie. Il en avoit achevé plusieurs avec gloire, et il étoit enfin devenu amoureux de la dame de ce château, qui l'engageoit à garder le passage du pont.

CHAPITRE II.

Qui étoit la dame du château. Histoire de la fontaine de la Roche.

La dame du château se nommoit Calidore. C'étoit une princesse de la cour d'Ortus. Son premier soin fut de faire panser Isolier par des demoiselles très expertes en cet art. Elle obligea le roi Sacripant à souffrir aussi qu'elles pansassent ses blessures. Quoiqu'il fût moins blessé que le prince espagnol, il ne laissoit pas de perdre beaucoup de sang; ensuite la belle Calidore voyant tous ces chevaliers assis autour du lit du fils de Marsille, elle leur parla de cette sorte: Nobles princes, je fais trop de cas de votre estime, pour vous laisser dans une opinion qui pourroit m'être désavantageuse. Les apparences sont contre moi, je l'avoue; et vous croyez peut-être que c'est par caprice ou par cruauté que je fais garder ce pont; mais je vais vous apprendre quel en est le motif, et vous faire en même temps le récit d'une aventure qui a de quoi étonner tous les siècles.

Histoire de la fontaine de la Roche.

Le royaume d'Ortus, continua-t-elle, est composé de deux provinces très fertiles, que le grand fleuve Jaune, qui passe sous ce pont, arrose de ses eaux. Chacune de ces provinces pouvoit autrefois se vanter de posséder une chose merveilleuse. L'une avoit vu naître Floris.

et l'autre Adamanthe. C'est le nom d'un jeune homme et d'une jeune fille d'une beauté ravissante. Jamais la nature n'a rien produit de si parfait que ces deux personnes. Dès qu'ils furent hors de l'enfance, ces deux objets charmants, chacun dans sa province, enflammèrent mille cœurs. Adamanthe faisoit l'admiration de tous les hommes qui la voyoient. Les peuples des états voisins, attirés par le bruit de sa beauté, accouroient en foule pour la voir; mais le plaisir qu'ils prenoient à la regarder leur coûtoit cher: ils se sentoient embraser d'une flamme que la mort seule étoit capable d'éteindre; aussi n'étoit-ce que funérailles dans les lieux qu'elle habitoit. Tout y retentissoit des plaintes des amants désespérés.

Les cruautés d'Adamanthe, dans le cœur de qui nul de ces amants ne put exciter le moindre mouvement de pitié, furent cause qu'on ne l'appela plus que l'inexorable Anaxarette. Elle n'étoit pas, en effet, moins insensible que cette fille inhumaine qui réduisit l'aimable Iphis à se pendre de désespoir. Ce n'étoit donc plus Adamanthe qu'on la nommoit, et cette orgueilleuse beauté avoit en horreur le nom d'amant. Elle ne se plaisoit que dans les bois, et les exercices de la sœur d'Apollon faisoient tous les siens. Elle négligeoit le soin de se parer. Ses habits étoient simples, ses cheveux n'avoient point d'autre ornement qu'un ruban qui les tenoit attachés. Les plus considérables personnes du royaume la demandèrent en mariage; mais, détestant l'hyménée comme l'amour, et sous prétexte de se consacrer entièrement à Diane, elle obtint de son père la permission de n'habiter que les bois.

Elle n'avoit jamais vu Floris, qui, de son côté, dans les lieux où il avoit pris naissance, vivoit ainsi qu'Anaxarette dans les bois. Il avoit eu recours à ce moyen pour se dérober aux importunes ardeurs des plus belles dames de sa province. Il établit son séjour dans une forêt, et la chasse devint son unique occupation. La reine d'Ortus avoit un château situé sur le bord de cette forêt, et elle y alloit ordinairement passer la plus belle saison de l'année dans les plaisirs de Diane. Toute sa cour suivoit son exemple, et chaque jour les dames du palais s'enfonçoient dans le plus épais du bois, le carquois sur l'épaule et le javelot à la main. Quelques-unes d'entre elles rencontrèrent le beau chasseur, et s'enflammèrent à sa vue. Elles parlèrent de cette rencontre à leurs compagnes, qui cherchèrent par curiosité Floris, et qui éprouvèrent le même sort. Le trouble régna dès ce moment dans le palais, et l'aventure qui le causoit vint à la connoissance de la reine.

Cette princesse eut la même curiosité que ses filles d'honneur. Elle parcourt la forêt, jette les yeux de toutes parts, et brûle d'impatience de voir le nouvel Adonis qu'on lui a peint avec de si belles couleurs : elle l'aperçoit; et à peine l'a-t-elle envisagé, qu'il fait sur elle une amoureuse impression. Plus elle le considère, et plus le trait que l'Amour lui a lancé s'enfonce dans son cœur. La majesté de son rang et sa modestie naturelle l'obligèrent à cacher sa nouvelle passion; mais la violence qu'elle se fit en cela ne fit qu'en augmenter l'ardeur. Enfin elle n'en fut plus la maîtresse, elle s'ouvrit à une de ses dames. Foible soulagement! Cette confidence ne pouvant la satisfaire long-temps, il fallut

prendre le parti de découvrir au charmant chasseur le mal qu'il avoit causé. La confidente, quoique rivale de la reine, s'offrit à lui rendre ce service. Elle chercha l'occasion de rencontrer Floris; et, l'ayant trouvé par son adresse, elle l'instruisit des sentiments qu'il avoit inspirés à sa maîtresse. L'insensible chasseur écouta la dame impatiemment. Elle s'en aperçut, et s'imaginant que si elle parloit pour son compte, il s'intéresseroit peut-être davantage à son entretien, elle lui déclara sa tendresse avec encore plus de vivacité que celle de la reine; mais tout le fruit qu'elle tira de ses discours fut d'avoir fait connoître au jeune homme les flammes qu'il avoit allumées.

Le malheureux succès de cette négociation affligea vivement la reine, sans la détacher de l'ingrat qui la méprisoit. Comme il avoit toute la beauté de l'Amour enfant, avec toute la grâce du chasseur Adonis, les blessures qu'il faisoit étoient telles, qu'on n'en pouvoit guérir; aussi les dames du palais, abandonnées à l'ardeur qui les consumoit, passoient leurs jours à chasser, non pour épuiser les flèches de leurs carquois sur les bêtes de la forêt, mais les traits de leurs yeux sur le cœur de Floris. Chaque jour l'écho des vallons et des bois retentissoit des plaintes amoureuses de ces amantes infortunées. L'agitation de la reine étoit encore plus grande que celle de ses femmes. Cette princesse, gênée par ce qu'elle devoit à son rang, n'avoit fait jusque-là aucune démarche pour rendre le jeune homme sensible à sa passion. Sa contrainte lui devint insupportable; elle résolut de parler elle-même, se flattant qu'elle réussiroit mieux que sa confidente à persuader le chasseur.

Dès qu'elle en put trouver l'occasion, elle ne manqua pas de lui déclarer son amour, et elle accompagna cet aveu de toutes les offres qui pouvoient contribuer à le faire bien recevoir. Néanmoins cette princesse, toute reine, toute jeune et charmante qu'elle étoit, eut la mortification de voir dédaigner ses feux et ses empressements. Le cruel Floris préféra sa liberté à la couronne même d'Ortus, que la reine, qui étoit fille, lui offrit, et les plaisirs de la chasse à ceux de l'amour.

La princesse ne put soutenir les rigueurs de cet ingrat, et l'excès de ses tourments lui causa une maladie de langueur qui l'emporta, malgré tous les efforts de ses médecins. Oui, cette reine qui faisoit les délices de ses peuples, et avoit été recherchée des plus grands princes de l'Orient, perdit la vie pour avoir trop aimé Floris. Une grande partie des dames du palais eurent la même destinée; et, depuis ce funeste événement, on n'appela plus ce jeune homme, dans tout le royaume d'Ortus, que l'insensible Narcisse, tant on lui trouvoit de rapport avec le Narcisse des anciens.

Peu de temps après ce malheur, la fée Silvanelle, qui habitoit la forêt où chassoit le jeune Floris, le rencontra un jour. Cette fée avoit peu de commerce avec les humains, et se laissoit voir rarement. Elle ne l'avoit point encore vu. Elle jeta les yeux sur lui; et il seroit malaisé de dire si elle le regarda plutôt qu'elle n'en devint amoureuse. Dès ce moment elle souhaita de le posséder. Elle le suivit, et à mesure qu'elle s'en approchoit, son cœur s'enflammoit davantage. Elle éleva la voix pour lui faire entendre ces paroles : Attends, jeune homme, et cesse de poursuivre les bêtes de la forêt;

me prise plus considérable se présente à toi : je t'offre mon cœur et ma main. Tu dois estimer le bonheur que ta beauté te procure aujourd'hui : je suis la fée Silvanelle; cette forêt m'appartient, et mon empire s'étend jusque sur les génies.

Lorsque Narcisse apprit par ces paroles la qualité de la fée, il s'arrêta par respect; mais Silvanelle n'en fut pas plus soulagée. L'habitude que le chasseur avoit de faire le cruel ne lui permit pas de traiter la fée plus favorablement que les autres femmes. Beau chasseur, lui dit-elle, vainement j'ai méprisé jusqu'ici l'amour et ses plaisirs : je ne jugeois aucun mortel digne de mes regards; cependant, dès que je t'ai vu, j'ai perdu mon orgueil et mon indifférence; tu m'as inspiré des sentiments inconnus. Oh! que tes parents sont heureux d'avoir un fils si parfait! Plus heureuse encore mille fois la personne qui sera ta femme. Pour jouir de ce bonheur, je veux t'élever jusqu'à moi. Consens donc, aimable jeune homme, que les doux nœuds de l'hyménée nous unissent, et commençons dès ce jour à n'avoir qu'un cœur et qu'un lit. En achevant ces mots, la fée, emportée par sa passion, ouvrit les bras, et s'approcha de Narcisse pour lui ravir des baisers qu'il n'avoit aucune envie de lui donner. Il rougit pour elle de cette action trop libre, et s'éloigna de quelques pas d'un air dédaigneux. Silvanelle ne se rebuta point : elle le suivit, et l'embrassa, malgré la répugnance qu'il avoit à le souffrir. La honte qu'il en eut ne fit qu'ajouter à sa beauté naturelle de nouvelles grâces, qui n'inspirèrent pas plus de retenue à la fée. Madame, lui dit-il, fatigué de ses importunités, laissez-moi, je vous con-

jure, ou bien vous m'obligerez à fuir ces lieux, que vous me faites haïr par vos emportements. Non, charmant jeune homme, reprit-elle d'un air tendre, non, demeurez dans ces lieux; j'aime mieux les quitter moi-même que de vous les rendre odieux par ma présence : jouissez-y d'une entière liberté; mais ne m'ôtez point celle de vous y voir quelquefois ; et, au nom des dieux, ne me haïssez pas.

Après avoir parlé de cette sorte, Silvanelle se retira un peu mortifiée de l'air dont il avoit reçu les témoignages de son affection; néanmoins elle ne désespéroit pas de pouvoir le fléchir par ses promesses et par les avantages qu'il tireroit de l'union conjugale qu'elle lui proposoit. Depuis ce jour-là, cette fée vit Floris plusieurs fois; mais l'espérance dont elle s'étoit flattée ne se remplissoit point. Elle avoit beau se plaindre : ses plaintes ne faisoient que frapper l'air, sans toucher le cœur qu'elle vouloit rendre sensible. N'es-tu pas content, disoit-elle à Narcisse, d'avoir mis au tombeau, par tes duretés, la reine d'Ortus et les plus belles dames de sa suite. Veux-tu faire mourir toutes les femmes de ce royaume, comme la cruelle Anaxarette fait périr tous les hommes dans la province de Campion ? Enfin la fée, lasse de se voir méprisée, se retira dans sa grotte, résolue d'y passer quelque temps à délibérer si elle suivroit les mouvements de son ressentiment, qui la portoit à la vengeance, ou si elle continueroit à vouloir gagner Floris par la patience et la douceur.

Le jeune chasseur, après que Silvanelle l'eut quitté, rappela ce qu'elle venoit de lui dire de cette Anaxarette, qui faisoit sur les hommes la même impression

qu'il faisoit sur les femmes. Il sentit naître en lui un désir curieux de connoître une si merveilleuse personne, et de voir si elle étoit d'une beauté à devoir produire des effets si surprenants. Il résolut de satisfaire sa curiosité, et de partir sur-le-champ pour la province de Campion: puisque aussi bien le séjour de la forêt d'Youlin, qu'il habitoit, commençoit à lui paroître haïssable. Effectivement, il n'en pouvoit plus parcourir les routes sans y rencontrer des dames de la cour qui venoient se plaindre de son insensibilité. Il se mit donc en chemin, et se rendit en diligence au pays d'Anaxarette. D'abord qu'il y fut, il s'informa de cette dangereuse personne, et il se hâta d'arriver à la forêt de Campion, où il apprit qu'elle étoit toujours.

Comme cette forêt avoit une grande étendue, il la parcourut plusieurs jours sans rencontrer ce qu'il cherchoit. Un jour, se sentant très fatigué, il se coucha au bord d'un ruisseau qui couloit sous le plus agréable ombrage de tout le bois; et là le sommeil vint insensiblement surprendre ses sens. Pendant qu'il dormoit, Adamanthe, attirée par la soif, arriva dans ce lieu; elle s'y désaltéra; et, lorsqu'après avoir rafraîchi ses poumons, elle voulut s'éloigner du ruisseau, elle aperçut par hasard le beau Narcisse, qui reposoit à quelques pas de l'endroit où elle venoit de boire. Peu s'en fallut d'abord qu'elle ne se retirât avec précipitation, dans la pensée que ce pouvoit être quelqu'un de ses persécuteurs, c'est-à-dire un de ses amants; mais la beauté de Floris, dont le visage étoit tourné de son côté, la retint malgré elle. Pour la première fois, elle attache sa vue sur un homme; et, bien loin de le regarder avec

horreur, elle s'approche de lui pour le considérer à son aise. Que vois-je! dit-elle, après l'avoir attentivement regardé ; seroit-ce l'Amour qui se présenteroit lui-même à mes yeux, pour me punir d'avoir méprisé sa puissance ? Elle étoit encore incertaine de ce qu'elle en devoit penser, quand le jeune homme se réveilla.

Il se réveilloit en sursaut. Comme il avoit l'imagination remplie de l'image de la beauté qu'il souhaitoit de voir, il venoit de rêver qu'il la voyoit; et dans l'admiration que lui causoient les traits que sa fantaisie agitée lui peignoit encore, il cherchoit, en ouvrant les yeux, cette image charmante qui captivoit déjà son cœur. Que devint-il, lorsqu'il vit paroître en effet devant lui cette ravissante beauté, mille fois plus touchante encore que son idée ne la lui avoit représentée pendant son sommeil ? Il ne douta pas un moment que ce ne fût la personne qu'il cherchoit. Ah ! Madame, s'écria-t-il tout transporté, vous êtes sans doute Anaxarette ? Hé ! quelle autre dame pourroit offrir aux yeux tant de charmes? Adamanthe, étonnée elle-même de la beauté de ce jeune inconnu, qu'elle ne pouvoit se lasser de considérer, hésita quelques moments à lui répondre ; néanmoins, ne consultant que sa fierté : Qui t'oblige, lui dit-elle, à me tenir ce discours ? Quel interêt as-tu de savoir si je suis Anaxarette ou non ? Celui que mon cœur m'oblige d'y prendre, reprit-il. Un seul moment de votre vue vous a soumis pour jamais un cœur qui fut toujours rebelle à l'amour, et je viens vous en apporter l'hommage avec toute l'ardeur que vous méritez.

L'amoureux Floris, après ces paroles, se jeta aux genoux d'Adamanthe, et dans son transport lui saisit

la main avec tant de promptitude, qu'il eut le temps de la baiser avant que la dame pût la retirer. Quelque prévention favorable où elle fût pour le jeune inconnu, son action, qu'elle trouva trop libre, l'irrita. Téméraire, lui dit-elle d'un ton fier mêlé de colère, peux-tu bien me connoître, et me tenir ce discours ? Crains que, pour punir ton insolence, je ne tourne contre ton sein les flèches de mon carquois. Alors, sans le regarder davantage, elle s'éloigna de ce lieu, moins irritée toutefois qu'elle n'affectoit de le paroître, et chercha le plus épais du bois pour rêver en liberté à cet événement.

La dame du château, l'aimable Calidore, s'arrêta dans cet endroit de son récit pour prendre haleine, puis, remarquant que le comte d'Angers, Brandimart et Sacripant l'écoutoient avec d'autant plus d'attention, qu'elle n'avoit point encore parlé de la fontaine de la Roche, ni de la garde du pont, ce qu'ils étoient plus curieux de savoir que tout le reste, elle continua dans ces termes.

CHAPITRE III.

Suite et fin de l'histoire de la fontaine de la Roche.

NARCISSE resta sur le bord du ruisseau, n'osant suivre la fière beauté qui le fuyoit. Il craignoit de l'irriter encore davantage. Quel changement, ô ciel ! Cet insensible chasseur, devant qui les dames les plus orgueilleuses s'humilioient, soupire maintenant, et gémit à

son tour des rigueurs qu'on a pour lui. La chasse, qui faisoit ses délices, commence à l'ennuyer. Il ne peut plus s'occuper que du soin de trouver le moyen de revoir et d'apaiser Adamanthe, ou de se percer à ses yeux, s'il ne peut y réussir.

D'une autre part, cette fille n'étoit pas moins agitée que lui. Qui est ce jeune homme, disoit-elle, qui s'attire malgré moi mon attention? J'ai beau vouloir en détourner ma pensée, il s'y présente sans cesse. C'est peut-être mon ressentiment qui m'y fait penser. Ma fierté, qui s'est offensée de son emportement, me retrace son image pour exciter ma haine. Ah! foible Adamanthe, poursuivit-elle en se reprenant, ce que tu sens pour lui n'a rien qui ressemble à la haine. Tu lui as témoigné de la colère, il est vrai; mais pendant que tes yeux et ta bouche lui marquoient ton ressentiment, ton cœur les désavouoit en secret. Bien loin de le haïr, ne sens-tu pas au fond de ton âme de la complaisance pour les sentiments que tu lui as inspirés? Superbe Adamanthe, tu démens donc ce noble orgueil qui t'a fait donner le nom d'Anaxarette? Fais plutôt un effort sur toi-même, et prends la résolution de le haïr, ou du moins de l'éviter.

Adamanthe effectivement fit pendant quelque temps ce qu'elle venoit de se proposer. Le tendre Narcisse ne put trouver le moyen de lui parler, quoi qu'il pût faire pour cela. S'il la rencontroit, elle ne manquoit pas de le fuir, et tous les discours du jeune homme, non plus que ses prières, ne pouvoient l'engager à l'écouter. Cependant la persévérance de cet amant opiniâtre triompha de la fierté de la dame. Le personnage qu'elle avoit entrepris de soutenir contre son penchant étoit trop

pénible pour que cela pût durer long-temps. Un jour que, fatiguée de sa chasse, elle s'assit sous un arbre pour s'y reposer, Narcisse la surprit, et fut plus tôt à ses pieds qu'elle ne l'eut aperçu. Elle se leva brusquement, et voulut s'éloigner, comme elle avoit coutume de faire, mais il la retint par sa robe. Il lui parla si respectueusement, mais avec tant de transport, qu'elle ne put se défendre de l'entendre. Le moment étoit favorable, l'amant plus beau que l'Amour même; elle s'attendrit. Il redoubla ses instances, et fut assez heureux pour faire agréer sa passion. Ils eurent ensuite plusieurs entretiens, où, charmés l'un de l'autre, ils se promirent de s'aimer toujours; la fière Anaxarette n'avoit plus des yeux que pour son cher Narcisse. Enfin elle étoit disposée à se rendre aux vœux d'un jeune homme si digne d'elle, quand la fortune, qui se plaît à détruire le bonheur des humains, vint mettre un obstacle éternel à la félicité de deux amants si parfaits, par des moyens qu'ils ne prévoyoient pas.

La fée Silvanelle avoit demeuré quelques jours dans sa grotte, à délibérer sur les intérêts de son amour, et elle s'étoit enfin arrêtée au dessein de faire un dernier effort pour toucher le cœur de Narcisse, ou bien à s'en venger, s'il continuoit à la mépriser. Elle le chercha dans la forêt d'Youlin, et, ne l'y trouvant pas, elle eut recours à son art, par lequel elle apprit qu'il étoit allé habiter la forêt de Campion. Cette découverte lui donna un nouveau dépit contre Floris, car elle ne jugea que trop que, fatigué par ses empressements, il n'avoit quitté la forêt d'Youlin que pour la fuir elle-même. Pleine de ressentiment, elle se transporta dans la forêt

de Campion, où elle le surprit aux genoux d'Adamanthe, qui répondoit en maîtresse attendrie aux vives expressions de sa tendresse.

Quel spectacle pour une amante déjà irritée! Ah! cruel, s'ecria-t-elle, outrée de douleur et de jalousie, ce n'est donc que pour Silvanelle que tu as des rigueurs? Mais ne crois pas pouvoir outrager une fée impunément; si je n'ai pu me faire aimer, je saurai du moins troubler tes amours; l'objet qui t'a charmé ne jouira pas long-temps de sa victoire, et les mêmes choses sur quoi tu fondes ton bonheur vont devenir les instruments de ton supplice. Alors la fée exerça sur ces amants la plus cruelle vengeance dont on ait jamais ouï parler. Elle sut, par son art de féerie, mettre un obstacle éternel à l'accomplissement de leurs plus doux désirs.

Aussitôt que Floris avoit aperçu Silvanelle, il s'étoit éloigné d'Adamanthe de quelques pas, pour épargner à la fée la douleur de le voir aux pieds d'une rivale; mais lorsque Silvanelle se fut retirée, après avoir disposé de leur sort, et préparé sa vengeance, il voulut se rapprocher de son amante chérie; il se sentit arrêté par une force plus qu'humaine qui l'empêchoit d'avancer vers elle. Étonné de ce prodige, il fit tous ses efforts pour surmonter l'obstacle invisible qui le retenoit: mais le charme de la fée étoit au-dessus de ses forces. Ah! s'écria-t-il douloureusement, quelle vengeance j'éprouve en ce jour! En disant ces dernières paroles, il se laissa tomber par terre, où il demeura comme un homme plongé dans le dernier accablement. Adamanthe vit sa peine; et, ne sachant point encore de quelle es-

pèce elle étoit, elle voulut aller à lui pour le soulager; mais le charme agit sur la maîtresse comme sur l'amant. Anaxarette n'eut pas moins besoin de secours que Narcisse. Rien n'est si touchant que l'état où ils se trouvèrent tous deux. Ils se regardoient tendrement l'un l'autre; et leurs regards, pleins de la plus vive affliction, portoient le désespoir dans leurs cœurs.

Dans cette cruelle situation, Floris apprit à sa chère Adamanthe l'amour que Silvanelle avoit eu pour lui, et le mépris dont il avoit toujours payé cet amour. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre à la dame toute l'étendue de leur malheur. Après avoir éprouvé par de nouveaux efforts que le pouvoir de la fée étoit au-dessus du leur, ils ne firent plus que gémir en se regardant. La nuit les surprit dans cette occupation, et l'accablement où ils étoient attira sur leurs yeux appesantis les vapeurs du sommeil. Heureux si ce sommeil favorable eût duré toujours! mais le jour renaissant, leur rendant le sentiment, renouvela leurs souffrances avec plus de vivacité. Ils passèrent près d'une année à se voir à tous moments sans pouvoir approcher l'un de l'autre; et plus ils se voyoient, plus ils souffroient.

Silvanelle, qui connoissoit la force de son charme, n'étoit que trop instruite des maux qu'elle causoit aux deux amants; et quelquefois, pour assouvir sa vengeance, elle se donnoit le barbare plaisir d'insulter à leurs peines par sa présence et par ses reproches. Ils n'oublièrent rien de tout ce qui pouvoit la fléchir. Ils y employèrent en vain les prières et les soumissions; elle se croyoit trop outragée pour s'apaiser en leur faveur. Ainsi puisses-tu aimer, dit-elle à Narcisse, et ne

jouir jamais de tes amours. Ingrat, apprends à ton tour ce que c'est que le supplice de brûler d'un ardent amour, sans pouvoir jamais le soulager. Souffre les tourments que tu m'as fait souffrir, et sois assuré que je n'aurai pas plus de pitié de toi que tu n'en as eu de Silvanelle. Et toi, rivale odieuse, poursuivit-elle en se tournant vers Adamanthe, tu ne profiteras pas de mon malheur; si tes attraits ont su engager Floris, ils n'auront pas le pouvoir de te faire trouver dans un doux hyménée l'accomplissement de tes désirs. Non, inhumaine, non, lui répondit Adamanthe avec dépit; mais, tout infortunée que je suis par ta jalousie, je serai encore plus contente que toi, puisque j'ai du moins la consolation d'être autant aimée que tu es haïe de mon amant.

Telle étoit la situation de ces cœurs agités de passions contraires. Enfin Narcisse et son amante, succombant à leurs peines, prirent la courageuse résolution de finir ensemble une vie si déplorable, dans l'espérance que du moins leurs ombres seroient réunies dans ces lieux tranquilles que les enfers destinent aux personnes qui passent leur vie dans l'innocence.

Sur le bord du grand chemin qui côtoie la forêt que vous voyez de ces fenêtres, poursuivit Calidore, en continuant de parler aux chevaliers qui l'écoutoient, il y a une fontaine qui forme un grand carré d'eau fort profond. L'eau en est si claire et si tranquille, qu'on la prendroit pour une glace de miroir. Il règne tout autour un tapis d'herbe verte, et le bel ombrage des arbres qui la couvrent ne permet pas au soleil d'en ôter la fraîcheur. Adamanthe et Floris choisirent ce lieu

pour exécuter leur triste dessein. Ils vinrent à cette fontaine, et se jetèrent dedans, après s'être dit l'un à l'autre les choses les plus touchantes. Voilà quelle fut la fin de ces deux amants, dont la beauté étoit l'admiration de tous les yeux. Peut-être que leur mort fut un châtiment du dieu d'amour, qui voulut les punir d'avoir si long-temps méprisé ses lois. Du moins les peuples de ces contrées se l'imaginent; et c'est une chose reçue ici par tradition.

Lorsque Silvanelle eut appris le trépas du beau Floris, elle sentit expirer ce vif ressentiment qui l'animoit contre ce jeune homme; elle ne put même s'empêcher de le regretter; et dans la suite elle devint si sensible à sa perte, qu'elle ne pouvoit se consoler de ne le plus voir; elle voulut s'accorder la satisfaction de conserver ses traits, et de laisser à la postérité un monument de sa beauté. Pour cet effet, elle composa un enchantement, qui est tel, que tous ceux qui regardent dans la fontaine y voient l'image de Floris et celle d'Adamanthe. Ces images y paroissent avec toute la vivacité de leurs charmes, et si pleines de vie, que toutes les personnes qui ont le plaisir ou, pour mieux dire, le malheur de les voir, ne peuvent se défendre de concevoir pour l'une des deux une passion dont elles ne peuvent se défaire. Combien d'hommes et de femmes, tant voyageurs que gens du pays, se sont perdus pour avoir eu la curiosité de regarder dans la fontaine! Tous les chevaliers qui ont aperçu l'image d'Adamanthe se sont sentis embrasés d'amour pour elle; et toutes les dames qui ont jeté les yeux sur l'image de Floris ont conçu le même amour dont Silvanelle s'étoit laissée enflammer : et

quelles suites pensez-vous qu'aient ces passions malheureuses? Dès le moment que les dames ou les chevaliers sont épris, ils ne sauroient plus s'éloigner de la fontaine; et, ne pouvant satisfaire leurs désirs, ils se consument misérablement de langueur, et perdent la vie par l'excès de leurs souffrances. Quelques-uns même, espérant se soulager en quelque sorte en embrassant ces images qu'ils voient briller au fond de l'eau, s'y sont précipités, et y ont éteint leurs flammes et leurs vies.

Les rois d'Ortus, sur les plaintes qui leur ont été faites des effets funestes de cette fontaine, ont vainement donné des ordres pour en dessécher la source; tout l'art des hommes n'en a pu venir à bout. Il faut un pouvoir plus fort que celui de la fée Silvanelle pour détruire cet enchantement; et c'est ce qu'on voit écrit en caractères d'or sur une colonne de marbre noir que la magicienne a fait élever sur le bord de la fontaine. J'ai eu le malheur d'être la victime de ce charme comme mille autres. Je suis une princesse de la cour d'Ortus. J'étois tendrement aimée d'Arimin, souverain de ce royaume et mon parent. Il me devoit épouser en présence de tous les grands, et les préparatifs de notre mariage étoient déjà faits, lorsqu'une imprudente curiosité nous porta, mon amant et moi, à vérifier nous-mêmes ce qu'on disoit d'une fontaine si merveilleuse. Nous ne pouvions penser que les traits d'Anaxarette et de Narcisse fussent capables de produire des effets si étonnants, et nous comptions du moins que notre tendresse mutuelle nous préserveroit de la force du charme; mais nous nous trompâmes. Nous n'eûmes pas plus tôt regardé dans la fontaine (l'effet de la foudre n'est pas

si prompt) que nous perdîmes, Arimin et moi, tout l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Nous nous trouvâmes embrasés tout d'un coup d'une violente ardeur, lui pour Adamanthe, et moi pour Floris; et notre passion devint si vive dès sa naissance, qu'elle nous ôta toute autre envie que celle d'être sans cesse attachés à considérer les images qui nous charmoient.

L'infortuné roi d'Ortus a fini son destin sur les bords de cette dangereuse fontaine, dans des langueurs continuelles; et je traîne en ce lieu, sans espoir de soulagement, une pénible vie, jusqu'à ce que la mort vienne la terminer. Le charme qui m'arrête ne me permettant pas de m'éloigner d'ici, j'ai fait bâtir ce château pour y faire ma demeure. Ensuite, déplorant le sort de tant de malheureux qui venoient se livrer tous les jours au charme la fontaine, je resolus d'en sauver ceux que le hasard ou la curiosité feroient passer sur ce pont. Dans le temps que je formois cette résolution, le généreux Isolier arriva. Il s'approcha de la fontaine auprès de laquelle j'étois. Il me salua; je m'informai du sujet de son voyage; et, dans notre entretien, je lui appris l'enchantement de la fontaine. Il me fit bientôt connoître que j'aurois peu de peine à l'empêcher de regarder dedans; il me parut touché de ma vue. Je voulus qu'il me promît de ne point porter ses regards sur l'image d'Anaxarette. Il me le jura, en me disant, avec plus de galanterie que de vérité, qu'il ne seroit nullement tenté de violer son serment, et qu'il ne pouvoit voir dans l'onde enchantée rien de si beau que moi. De plus, j'ai engagé ce prince à defendre le pont, c'est-à-dire à ne laisser passer personne, sans l'obliger de force ou de gré à jurer qu'il ne

regardera point dans la fontaine. Il y a plus d'une année que ce prince espagnol garde ce passage à ma prière; et depuis ce temps-là aucun homme n'a grossi le nombre des amants malheureux d'Anaxarette. Isolier a vaincu par sa valeur tous ceux qui ont refusé de faire le serment.

Seigneurs chevaliers, ajouta la dame lorsqu'elle eut achevé son récit, voilà l'histoire de la fontaine de la Roche; vous voyez que je vis tristement dans ce château. L'attachement du prince d'Espagne ne sauroit me détacher de l'image du beau Floris; et je vous avouerai que ma passion est si ardente, que je passe la plus grande partie du jour à repaître mes yeux de la fatale vue du jeune chasseur. La princesse Calidore se tut en cet endroit, se sentant comme suffoquée des larmes qu'elle répandoit en abondance, et des sanglots qui s'exhaloient de sa poitrine en pensant à ses malheurs. Les princes qui l'avoient écoutée furent vivement touchés de son sort : Roland entre autres en étoit tout attendri. Il trouvoit quelque chose de si beau dans le caractère de la dame, qu'il crut devoir tâcher de la consoler. Madame, lui dit-il, vos peines, quelque cruelles qu'elles soient, peuvent recevoir du soulagement. Seigneur, répondit Calidore, la mort seule peut les finir. Je sais bien, reprit le paladin, que vous avez sujet de le penser; mais le ciel est trop juste pour n'avoir pas prescrit un terme à votre infortune. Il doit récompenser des intentions aussi louables que les vôtres. D'ailleurs, je ne parle point sans avoir quelque connoissance des choses qui peuvent vous procurer plus de tranquillité. J'en sais un moyen que je vous promets d'employer à mon

retour d'un voyage que ma gloire et mon amour ne me permettent pas de retarder. La princesse remercia le comte de la manière généreuse dont il entroit dans ses intérêts; mais il étoit aisé de voir qu'elle faisoit peu de fond sur ses promesses.

CHAPITRE IV.

Retour de Roland et de Brandimart à Albraque.

Le comte d'Angers brûloit d'impatience d'entretenir le roi de Circassie, pour lui demander des nouvelles d'Angélique, et ne manqua pas de le questionner là-dessus, dès qu'il le put faire avec bienséance. Le courtois Sacripant l'instruisit de tout, et ne lui cacha point la cause de son voyage vers le roi Gradasse. L'amoureux Roland fut saisi d'une douleur mortelle en apprenant le nouveau péril où se trouvoit sa princesse. Il appréhenda d'avoir trop tardé à voler à son secours. Il prit aussitôt congé de Calidore, de Sacripant et d'Isolier, et poussa vers Albraque avec son ami Brandimart.

Ils eurent en peu de temps traversé le royaume d'Ortus. Quand ils furent arrivés à Youlin, sur la frontière de cet état, ils laissèrent la Chine à main droite, et tournèrent vers le nord oriental, qui étoit le plus droit chemin du Cathay. Il ne leur arriva point d'aventures sur la route; mais ce qui donna plus de joie à Roland que le succès de la plus haute entreprise, c'est que ce

paladin, soutenant ce grand nom qui lui avoit été donné par tout l'empire romain, d'être la colonne de la foi, eut le bonheur de convertir à la religion chrétienne son cher ami Brandimart. Il est vrai que Fleur-de-Lys, depuis sa propre conversion, l'y avoit déjà disposé par plusieurs conversations qu'elle avoit eues avec lui sur cette matière.

Les deux amis trouvèrent la ville d'Albraque alarmée par la terreur qu'y répandoit le bruit des préparatifs de guerre du fier Mandricart. Angélique surtout en étoit d'autant plus effrayée qu'elle ne comptoit plus sur Roland, qu'elle se repentoit d'avoir elle-même livré aux monstres de Falerine. Elle fut aussi ravie que surprise de revoir ce prince, dont elle espéra que le secours pourroit lui être utile. Elle lui fit un accueil très gracieux, et cet amant soumis lui rendit compte de l'expédition dont elle l'avoit chargé. Il lui dit qu'il n'avoit pu delivrer des prisons de Falerine la princesse qu'il y étoit allé chercher. Il lui en allégua la raison. Étrange effet d'une passion impérieuse! Il n'oublioit rien pour s'excuser auprès d'Angélique d'une chose dont elle auroit dû plutôt se justifier elle-même. Aussi cette princesse ne put se défendre d'en avoir une secrète confusion; mais elle en rejeta la cause sur la violence de son amour pour Renaud. Le comte lui apprit encore que le fils d'Aymon l'avoit quitté à Eluth, pour s'en retourner à la cour de Charlemagne avec Astolphe et Dudon. Il ne falloit plus que ce rapport pour achever de determiner la fille de Galafron à partir pour la France avec Roland.

Tout l'embarras de cette princesse consistoit à trouver un prétexte plausible pour en faire la proposition au

paladin. Elle craignoit de lui redonner de la défiance, et de lui faire soupçonner que Renaud pouvoit avoir quelque part à son dessein; mais Roland lui fournit lui-même occasion d'entrer en matière, en lui parlant du péril où l'entreprise d'Agramant jetoit l'empereur son maître, et de l'obligation où il étoit de voler à son secours. Angélique saisit ce moment. Je ne suis pas assez injuste, lui dit-elle, pour vouloir que vous restiez à Albraque, tandis que vous vous devez à votre pays. Vous ne sauriez vous dispenser d'aller où votre devoir vous appelle : mais comme la ville d'Albraque sera bientôt assiégée par un monde d'ennemis, je ne m'y crois point en sûreté. J'aime mieux partir avec vous, et demeurer sous votre conduite, que d'être dans ma propre patrie, puisqu'une malheureuse beauté m'y suscite tant de persécuteurs. Pour déguiser encore mieux le véritable motif qui lui faisoit proposer ce voyage, elle lui raconta en pleurant comment elle avoit perdu son anneau, et elle ajouta qu'elle savoit que le voleur avoit pris le chemin de France.

A cette proposition d'Angélique, l'amoureux paladin fut transporté de joie. La confiance que cette princesse lui marquoit, en voulant quitter sa patrie et son père même, pour l'accompagner jusqu'en France, lui paroissoit l'effet d'une parfaite estime, et peut-être se flattoit-il de quelques mouvements plus favorables. Il se jeta à ses genoux, et lui peignit la violence de ses feux avec des expressions si touchantes, qu'Angélique, sans son injuste prévention pour Renaud, n'auroit pu se défendre d'y être sensible.

L'entrevue de Brandimart fut plus sincère et encore

plus tendre. Ces deux amants, unis par la plus vive passion qu'un parfait mérite soutenu d'une forte sympathie puisse inspirer à deux cœurs sensibles, étoient charmés de se revoir après une si longue absence. Les deux chevaliers, quand ils eurent quitté leurs dames, allèrent saluer le roi Galafron, qui, dans le besoin qu'il avoit de leur valeur, leur témoigna une joie extrême de leur retour. Cependant, quelque agréable réception qu'il leur pût faire, ils partirent dès la nuit même avec Angélique et Fleur-de-Lys.

CHAPITRE V.

Du grand péril qu'Angélique et Fleur-de-Lys courent après leur départ d'Albraque.

Ces quatre amants marchèrent le reste de la nuit. Ils firent le plus de diligence qu'il leur fut possible, et prirent des chemins détournés. Ils arrivèrent au bout de huit jours à Cocothan, grande ville fort peuplée, et située à l'entrée des déserts sablonneux de Chamo, qu'il leur fallut traverser. Ils y eurent beaucoup à souffrir. Les vivres leur manquèrent; et après avoir passé de grandes landes, ils gagnèrent des coteaux couverts d'arbres, où d'espace en espace on voyoit des chèvres qui broutoient les bourgeons. Cette rencontre fit espérer aux chevaliers qu'ils trouveroient dans ces vallons quelques habitations, ou que du moins les arbres leur fourniroient des fruits pour apaiser leur faim.

Ils s'avancèrent dans cette espérance, et découvrirent effectivement quelques cabanes répandues par-ci par-là. Ils aperçurent aussi des hommes sauvages de la nature des Lestrigons. Ces monstres étoient assis autour de plusieurs tables dressées sur le bord d'un ruisseau, qui, descendant du haut de la montagne, couloit dans les vallons. Elles étoient couvertes de chevreuils rôtis, au défaut de chair humaine, dont les Lestrigons sont fort friands. Les deux dames ne purent les regarder sans frayeur. Il est vrai qu'ils sont horribles. Ils ont des dents et des ongles de lion, avec une face d'homme; mais ils ont le nez long et crochu, et les yeux perçants. Les chevaliers rassurèrent les dames, en leur disant qu'elles n'avoient rien à craindre des Lestrigons en leur compagnie; qu'elles devoient surmonter la répugnance qu'elles avoient à s'approcher d'eux, et qu'une faim pressante étoit encore plus hideuse qu'ils n'étoient horribles à voir.

Roland, qui parloit ainsi, s'approcha des Lestrigons, et leur dit : Mes amis, nous nous flattons que vous voudrez bien soulager la faim dévorante qui nous travaille, ces dames et nous. Comptez que nous avons de quoi reconnoître le plaisir que vous nous ferez. Le chef de ces monstres comprit l'intention du comte, quoiqu'il n'eût pas entendu son langage, et lui répondit dans des termes que le paladin n'entendoit pas mieux; puis, le regardant avec des yeux qui ressembloient à des charbons ardents, il lui fit signe de venir s'asseoir parmi eux. Roland descendit de cheval; mais il attendit pour se mettre à table que les dames et son ami l'eussent joint.

Les Lestrigons, bien loin de songer à satisfaire la faim de leurs nouveaux hôtes, ne pensoient qu'à les surprendre, pour les tuer et pour se repaître ensuite de leurs corps, surtout de celui des dames, qu'ils regardoient comme une chair plus délicate; de sorte que, dans le temps que le comte avoit la tête tournée vers les dames et son ami, et qu'il leur disoit de s'avancer, le chef des Lestrigons lui déchargea par derrière, à deux mains, un coup d'un levier de fer qu'il portoit pour arme, et le jeta à terre privé de sentiment. A la vue de cette trahison, Brandimart, transporté de fureur, vola au secours de Roland, sur qui plusieurs Lestrigons s'étoient déjà jetés pour le dépouiller de ses armes. Il en renversa deux du poitrail de son coursier, et choisissant au milieu d'eux leur traître chef, il le perça de sa lance de part en part. Il s'abandonna ensuite sur les autres, qu'il massacra ou dispersa bientôt; puis il mit pied à terre pour aller secourir le comte, qui, n'étant simplement qu'étourdi, eut peu de peine à reprendre ses esprits. Mais, pendant ce temps-là, des Lestrigons, qui n'osèrent résister à Brandimart, passant en fuyant auprès des dames, voulurent les emmener avec eux, moins touchés de leur beauté que de la délicatesse de leur chair. Angélique et Fleur-de-Lys, qui jugèrent de leur dessein, s'enfuirent tout épouvantées le long des vallons, et les Lestrigons, qui ne faisoient en les suivant que s'éloigner de Brandimart, qu'ils craignoient, se mirent à courir après elles.

Les deux guerriers, qui avoient toujours leurs dames présentes à la pensée, en quelque péril qu'ils fussent, ne s'aperçurent pas plus tôt du danger où elles se trou-

voient, qu'ils en frémirent. Roland fut aussitôt sur son cheval, qu'il poussa du côté qu'il voyoit fuir sa princesse. Brandimart le suivit. Mais comme les dames, environnées de Lestrigons, avoient été obligées de se séparer l'une de l'autre, les amants furent obligés d'en faire autant pour voler au secours de leurs maîtresses. Dans l'inquiétude où étoit le comte qu'Angélique ne reçût quelque outrage, il fit un effort si prodigieux pour la joindre, qu'il sembloit que Bridedor sentît comme lui le péril où elle se trouvoit. Il arriva fort à propos : un des Lestrigons avoit déjà saisi la bride du cheval de la princesse, qu'il entraînoit vers un bois, quand le paladin, fondant sur lui avec la dernière furie, lui coupa sa main profane du tranchant de Durandal; puis il chargea les autres Lestrigons qui environnoient Angélique, et fit une étrange boucherie de ceux qui ne se dérobèrent point à ses coups par une fuite assez prompte.

D'abord que Roland eut tiré la princesse d'un si grand danger, il suivit avec elle la route qu'il avoit vu prendre à Brandimart, dans le dessein de l'aider à délivrer aussi Fleur-de-Lys des mains de ce peuple barbare; mais la faim, qui les pressoit depuis long-temps, commençoit à leur ôter les forces dont ils avoient besoin pour cela. Heureusement le ciel, pour récompenser sans doute leur généreuse intention, leur fit trouver sur le chemin des fruits sauvages dont ils mangèrent. Ensuite ils en prirent autant qu'ils en pouvoient emporter, pour leur servir d'aliments tandis qu'ils seroient dans ces lieux incultes.

CHAPITRE VI.

De la rencontre que fit Brandimart du brigand Barigace, et comment il conquit le bon cheval Batolde.

L'amoureux Brandimart fit tant de diligence pour arriver assez à temps au secours de sa dame, qu'il atteignit les Lestrigons qui la poursuivoient. Il fendit jusqu'à la ceinture le premier qu'il rencontra sur son passage ; il coupa l'épaule d'un autre avec le bras, et les deux cuisses à un troisième. Le reste de ces monstres, qui étoient au nombre de trente, voyant une telle expédition, quittèrent Fleur-de-Lys pour se rassembler autour du guerrier. Il l'assaillirent tous ensemble, les uns avec des bâtons, et les autres en lui lançant des pierres : mais il leur donna la chasse; et quand il n'eut plus rien à craindre pour sa dame, il courut à elle les bras ouverts, et la tint long-temps embrassée sans pouvoir proférer une seule parole, tant il étoit encore saisi d'effroi du péril qu'elle avoit couru. La tendre Fleur-de-Lys lui témoigna sa joie par les transports les plus vifs ; mais, quelque sujet qu'ils eussent de se réjouir de cet heureux événement, le souvenir d'Angélique et de Roland, dont ils ignoroient la destinée, ne leur permettoit pas de s'abandonner à la joie.

Ils delibéroient sur le parti qu'ils prendroient, lorsqu'ils virent venir vers eux, le long du vallon, une caravane de voyageurs, suivie d'un grand nombre de

bêtes de somme qui portoient leurs marchandises et leurs provisions. Cette caravane étoit partie du royaume de Mugal, dans le dessein de passer dans celui de Tangut, et elle étoit assez nombreuse et assez bien armée pour n'avoir rien à craindre des Lestrigons. Quand ces voyageurs furent près des deux amants, Brandimart, s'adressant aux principaux d'entre eux, les pria fort civilement d'accorder à sa dame et à lui quelques rafraîchissements, pour soulager la faim qui les avoit surpris dans ce désert. La personne de Brandimart et celle de Fleur-de-Lys avoient tellement de quoi mériter l'attention des honnêtes gens, que les chefs de la caravane, qui étoient gens d'esprit et de discernement, furent merveilleusement prévenus en leur faveur; tout ce que le chevalier et la dame voulurent avoir de vivres leur fut fort humainement accordé. On leur enseigna même le chemin le plus court pour sortir de ce désert. Après leur séparation, qui ne se fit pas sans de grands remercîments de la part de Brandimart, ce chevalier et sa maîtresse, au lieu de vouloir gagner des lieux habités, ne songèrent qu'à chercher Roland et Angélique dans ces vallons; mais ils ne les y trouvèrent point. Alors, faisant réflexion que s'ils s'opiniâtroient à parcourir encore ce désert, ils consommeroient inutilement leurs provisions, ils résolurent d'en sortir par le chemin qui leur avoit eté enseigné.

Ils exécutèrent heureusement leur résolution, et entrèrent dans le pays de Nayada. Ils y prirent le chemin d'Éluth, où Brandimart savoit que Roland devoit passer, pour un dessein qu'il lui avoit communiqué. Après quelques jours de marche, ils aperçurent sur

le haut d'un arbre qui bordoit le grand chemin un brigand qui, à leur approche, se mit à sonner d'un cor, au son duquel il sortit aussitôt d'un petit bosquet près de là trente à quarante voleurs, tant à pied qu'à cheval. Ils enveloppèrent Brandimart et sa dame, et assaillirent de tous côtés le chevalier. Il en perça un de sa lance; mais, comme il tiroit son épée, les autres, pour l'empêcher d'échapper de leurs mains, lui tuèrent son cheval. Tout ce qu'il put faire dans cette conjoncture fut de se jeter légèrement à terre avant que son cheval fût tombé sous lui. Il étoit dans une telle colère contre cette canaille, que sa force naturelle en redoubla. Il se jeta sur eux brusquement, fendit la tête aux uns, ouvrit l'estomac aux autres; enfin il en fit un tel carnage, bien qu'ils fussent armés pour la plupart de capelines de fer et de corcelets, qu'en peu de temps il leur fit prendre la fuite.

Le châtiment de ces malheureux n'empêcha pas que Brandimart ne fût très mortifié de la perte de son coursier, qui lui avoit été donné par Astolphe en échange de Bayard. Dans l'impatience qu'il avoit de s'éclaircir de la destinée du comte et d'Angélique, et d'arriver à Éluth, tout ce qui pouvoit le retarder lui étoit insupportable. Ne pouvant toutefois aller contre l'ordre des destinées, il monta sur le cheval de Fleur-de-Lys, et prit cette dame en croupe. A peine eurent-ils fait une demi-lieue, qu'ils entendirent courir après eux avec grand bruit. Ils se retournèrent pour voir ce que c'étoit, et ils aperçurent un cavalier de taille presque gigantesque, qui venoit à eux en les menaçant. C'étoit le chef des brigands que Brandimart avoit mis en fuite. Il s'ap-

peloit Barigace. Il s'étoit rendu si redoutable dans tout ce pays, que la justice ni les peuples de la campagne n'avoient jamais pu l'en chasser; il montoit le plus puissant coursier de l'Asie, qu'il avoit élevé lui-même dans les bois, et nommé Batolde. Bayard seul avoit plus de force et de vigueur que ce bon cheval.

Le furieux Barigace parut aux yeux de Brandimart comme un guerrier de la plus haute apparence. Il étoit armé de pied en cap, mais son épée et son casque se distinguoient du reste de ses armes. L'épée brilloit des pierreries les plus éclatantes; et l'armet étoit entouré d'une couronne d'or massif. L'un et l'autre avoient appartenu à l'empereur Agrican. Lorsque ce vaillant monarque eut été tué par Roland, dans la forêt d'Albraque, un chevalier tartare s'en retournant dans sa patrie, après la déroute de ceux de sa nation, passa par hasard près du corps de son empereur, qu'il reconnut. A ce triste spectacle, le cœur ému de compassion, il se jeta à terre; et se prosternant aux pieds d'Agrican, il lui prit les mains, les baisa, et les mouilla de ses larmes. Ensuite, se croyant obligé de lui rendre les honneurs funèbres, autant qu'il le pouvoit, il le dépouilla de ses armes, et le couvrit de terre et de feuilles, pour l'empêcher d'être la proie des bêtes sauvages. D'abord il eut dessein d'emporter ses armes; mais, les voyant toutes fracassées, il se contenta de prendre l'épée, qu'on appeloit Tranchère pour sa bonté, avec le casque, qui s'étoit conservé en son entier, parce qu'il avoit été forgé par art magique. Le chevalier tartare se proposoit de les présenter à Mandricart, comme l'objet le plus propre à l'animer à la vengeance de son père; mais, en traver-

sant le pays de Nayada, il tomba au pouvoir de Barigace, qui le priva de la vie, lui ôta sa bonne épée, et se revêtit du casque.

Ce qui excitoit le plus la colère de ce brigand, c'est qu'un de ses gens, à qui Brandimart avoit coupé le bras, ayant couru lui annoncer le massacre de ses compagnons, ce chef de voleurs avoit été si irrité de cette nouvelle, que, ne se possédant plus, il avoit crevé le ventre d'un coup de pied à ce malheureux; et, sans perdre de temps à rassembler le reste des brigands qui lui obéissoient, il s'étoit mis sur les traces de Brandimart, qu'il eut bientôt joint. Tu m'as fait plaisir, dit-il à ce guerrier en l'abordant, de m'avoir défait de tous ces gens de néant que tu as tués ou mis en fuite, et je vais te montrer combien je suis reconnoissant des plaisirs qu'on me fait. Je t'en tiens quitte, lui répondit le chevalier; et pourvu qu'en échange du cheval que tes gens m'ont tué, tu me laisses celui que tu montes, rien n'empêchera que nous ne restions bons amis. Tu me laisseras plutôt le tien, répliqua Barigace avec un souris amer, car j'en ai besoin pour emmener avec moi cette dame, dont je veux t'ôter la garde. Alors Brandimart, choqué de l'insolence du brigand, posa Fleur-de-Lys à terre, et se mit en état de combattre. Ces deux fiers ennemis se jetèrent impétueusement l'un sur l'autre, et se frappèrent en même temps. Tranchère fendit par la moitié l'écu de Brandimart, et celle de ce chevalier fit plier jusque sur l'arçon l'orgueilleuse tête de Barigace; mais elle ne put entamer son casque enchanté. Le guerrier redoubla avec aussi peu de succès; ce qui lui fit connoître la bonté de l'armet, et l'obligea de

tourner ses coups d'un autre côté. Pendant ce temps-là il reçut une blessure à la cuisse. Cette blessure, quoique légère, l'anima si fort, que, serrant son épée de toute sa force, il la déchargea sur le brigand entre le casque et la cuirasse, avec tant de vigueur, que, coupant le gorgerin, qui seul couvroit cet endroit, il lui fit voler à terre la tête et le casque.

La joie que Brandimart ressentit de cette heureuse expédition avoit pour fondement la conquête du puissant coursier Batolde, avec lequel il comptoit d'arriver bientôt à Éluth, et d'y rejoindre le comte d'Angers; mais la fortune ne vouloit pas qu'il revît sitôt son ami, et avoit résolu, pour son intérêt et pour celui de Fleur-de-Lys, de l'engager dans des aventures qui ne lui permettroient pas de se rendre à la cour du roi Monodant, dans le temps qu'il se le proposoit.

CHAPITRE VII.

De l'arrivée de Brandimart et de Fleur-de-Lys au Palais dangereux.

Brandimart monté sur Batolde, et Fleur-de-Lys sur sa haquenée, se remirent en chemin. Ils marchèrent tout le jour, et le lendemain de fort bonne heure ils arrivèrent à la grande ville du Kunitki, capitale du royaume de Nayada; ce qui leur donna d'autant plus de joie, qu'ils n'avoient plus que des lieux fréquentés à traverser pour aller jusqu'à Éluth. Le chevalier fit

panser la blessure qu'il avoit reçue à la cuisse, et cela ne les retint que peu de jours.

A deux journées du Kunitki ils rencontrèrent un grand palais. La richesse du portail, qui étoit d'un marbre noir orné de bas-reliefs blancs, piqua leur curiosité pour le reste : ils entrèrent dans une grande cour entourée de beaux arbres touffus qui s'élevoient jusqu'aux nues; et de chaque côté dans le mur, on voyoit deux superbes grilles d'or massif, par lesquelles on entroit dans les jardins. Il y avoit au fond de la cour un château d'une riche architecture; il occupoit toute la face du fond, et tout y paroissoit d'une magnificence étonnante. Brandimart et son amante descendirent de cheval, marchèrent vers l'édifice, et se préparoient à monter six marches de marbre noir qui conduisoient sous un vestibule soutenu par un rang de colonnes torses, lorsqu'ils virent paroître sur un balcon du premier étage une belle dame qui leur dit : Quelle fatale curiosité vous conduit ici tous deux? Vous cherchez votre perte. Il faut que vous ignoriez que ce palais s'appelle le Palais dangereux. Fuyez, s'il en est temps encore; éloignez-vous de ce lieu funeste.

Comme les deux amants, frappés de ces paroles, balançoient à se déterminer, une des deux grilles s'ouvrit avec fracas. Il sortit du jardin un géant d'une grandeur énorme. Il n'étoit armé d'aucune arme offensive ni défensive. Il tenoit seulement par la queue un dragon couvert d'écailles d'or, qui sembloit vouloir lui nuire en tournant sans cesse autour de sa tête, et en se débattant. Il est vrai qu'il ne pouvoit faire autrement, puisque le géant le tenoit étroitement serré dans sa

main. Ce colosse s'approcha de Brandimart, et lui déchargea son dragon sur son casque. Le coup fut si pesant, qu'il renversa le guerrier tout étourdi, et jetant le sang par le nez et par les oreilles. Le chevalier reprit ses sens, et plus animé qu'effrayé du péril, il leva la riche épée d'Agrican : car il s'en étoit saisi après la mort de Barigace. Il en frappa le géant sur l'épaule, et le fendit jusqu'à la ceinture ; mais à peine le cadavre de ce monstre eut touché la terre, ô prodige étonnant ! qu'il devint un dragon semblable au premier, et que ce premier parut un géant tout pareil à celui qui venoit d'être terrassé. Le nouveau géant prit dans sa main le nouveau dragon par la queue, et s'en servit pour attaquer le chevalier, qu'il renversa d'un coup terrible qu'il lui déchargea sur l'épaule gauche. Brandimart se hâta de se relever, de peur d'être accablé d'un second coup, et, reprenant Tranchère qui pendoit de son bras à une chaîne, il allongea une estocade au géant, et lui perça le ventre de part en part. Il n'en fut pas néanmoins plus avancé : ce qui étoit arrivé, arriva une seconde fois ; le géant redevint dragon, et le dragon se changea en géant. Que n'eut point à souffrir le courageux guerrier dans ce genre de combat ? Il tua jusqu'à six fois le géant, et six fois il le vit renaître dragon.

Ces reproductions, qui ne finissoient point, lui donnèrent à penser. Il fit réflexion que le géant n'avoit pour toute arme que le dragon qu'il tenoit par la queue, et que s'il pouvoit lui rendre cette arme inutile, peut-être il le mettroit hors d'état de lui nuire. Dans cette pensée, au lieu de frapper sur le géant, il se mit à frapper sur le dragon seul, et l'effet en alla plus loin

qu'il ne l'avoit espéré; car la bonne épée d'Agrican ayant coupé le dragon par la moitié, dès ce moment le géant, qui n'eut plus rien pour attaquer ni pour se défendre, jeta par terre le reste du dragon qu'il avoit à la main, et s'enfuit vers une des grilles d'or; mais le guerrier le poursuivit si vivement, qu'il le joignit avant qu'il pût gagner le jardin, et lui fit voler la tête d'un coup de Tranchère.

Cet événement causa bien du désordre : un vent impétueux s'éleva tout à coup, le tonnerre gronda, et la terre trembla sous les pieds des deux amants. Brandimart fut obligé de s'appuyer contre le mur du bâtiment, et Fleur-de-Lys se laissa tomber sur les degrés du portique. L'orage dura l'espace d'une heure. Quand il eut cessé, le chevalier alla relever sa dame, qui étoit encore tout étourdie d'avoir senti la terre manquer sous ses pieds. Elle le pressa de sortir d'un lieu où elle ne pouvoit se croire en sûreté. Brandimart, qui croyoit son honneur intéressé à ne point fuir les aventures qui se présentoient, et que l'esprit de curiosité possédoit toujours, la pria d'entrer avec lui dans le palais. Il voulut lui représenter que le péril étoit passé; mais Fleur-de-Lys, au lieu de se laisser persuader, le détourna de son dessein, en lui disant qu'ils devoient plutôt aller rejoindre à Eluth Angélique et le comte d'Angers, que de s'arrêter plus long-temps dans ce château. Le chevalier se rendit à cette raison, et fut le premier à marcher vers le grand portail par où ils étoient entrés.

Mais quel fut leur étonnement, quand ils ne le retrouvèrent plus! Ils parcoururent en vain toute la

cour; ils n'y remarquèrent aucune autre ouverture que les deux grilles d'or, qui même leur parurent alors fermées. Ne sachant plus comment ils pourroient sortir, ils furent obligés de retourner vers le palais, dans l'espérance de pouvoir parler à la dame qu'ils avoient vue, et d'apprendre d'elle par quel moyen ils pourroient se tirer d'embarras. Ils montèrent les degrés du portique, et entrèrent dans le vestibule, qui les conduisit à un grand salon, au milieu duquel étoit un sépulcre de marbre noir. Comme ils voulurent s'en approcher, un grand chevalier, armé de toutes pièces, qui en défendoit l'approche, assaillit si brusquement Brandimart, qu'à peine lui donna-t-il le temps de se mettre en défense. Ils combattirent une partie du jour, sans qu'il parût qu'aucun des deux eût le moindre avantage sur l'autre. Le chevalier du château, quoique blessé en plusieurs endroits, loin de s'affoiblir, sembloit reprendre de nouvelles forces.

Pendant le combat, la dame du balcon parut; et après avoir considéré Brandimart, elle lui dit : Seigneur chevalier etranger, votre ennemi ne sauroit être vaincu dans le salon, et vous êtes mort si vous ne l'en tirez par force ou par artifice. A ce discours de la dame, le chevalier du château la regardant d'un œil furieux, s'écria : Perfide, tu fais bien voir par ces paroles l'horreur que tu as pour moi; mais tu en seras punie. A ces mots, il courut vers elle, pour l'immoler à son ressentiment. Brandimart s'y opposa en se mettant entre eux. Son ennemi, outré de ne pouvoir se venger de la dame, tourna toute sa rage contre lui. Ils recommencèrent à se frapper; et Brandimart, s'apercevant que ses coups,

qui auroient fendu une roche, ne pouvoient abattre le chevalier, profita de l'avis qu'il venoit de recevoir; il s'abandonna sur lui, et le saisissant par dessous les bras, malgré qu'il en eût, il l'emporta d'une force inconcevable hors du salon : il traversa même le vestibule, et le jeta sur les degrés du portique pour l'éloigner davantage du tombeau, d'où il jugea bien qu'il tiroit toute sa force. Effectivement, à peine le chevalier du château fut hors du salon, que ses plaies s'ouvrirent, et que son sang, qui avoit été retenu jusque-là par le charme, commença de couler en si grande abondance, qu'en peu de moments il le laissa sans vie.

Après sa mort, l'amant de Fleur-de-Lys s'avança vers la dame du palais, et la remercia de la victoire qu'il venoit de remporter. Elle lui répondit gracieusement : Seigneur chevalier, quand votre courage seul ne m'eût pas portée à vous rendre le service que vous avez reçu de moi, mon propre intérêt m'y auroit déterminée. Je vous dirai même, pour votre avantage et pour le mien, que le plus difficile de l'aventure vous reste encore à faire. Il faut absolument que vous ouvriez le sépulcre du salon, et que vous fassiez une chose pour laquelle sans doute vous vous sentirez de la répugnance; néanmoins elle nous importe à tous trois à un point, que si vous refusiez de la faire, vous nous verriez périr, cette dame et moi, et vous-même avec nous. De quoi s'agit-il, dit Brandimart ? Il s'agit, repartit-elle, de baiser le premier objet que vous trouverez à l'ouverture du tombeau. S'il ne faut que cela, s'écria le chevalier, ne craignez rien. Il n'est rien de si hideux dans les enfers que je ne baise, s'il est néces-

saire. Achevons donc cette aventure, puisque la fin ne dépend plus que de cette circonstance.

En parlant ainsi, Brandimart retourna dans le salon avec les dames. Il s'approcha du sépulcre, dont une table de marbre couvroit l'ouverture. Il lut dessus ces paroles gravées en caractères d'or: *Ni science, ni trésor, ni beauté n'ont pu empêcher que je n'aie été réduite en ce funeste état.* Voyons quel est ce mystère, dit le chevalier avec une impatience mêlée de curiosité. Alors, empoignant un gros anneau d'or qui servoit à lever la table, il decouvrit le tombeau. Il en sortit à l'instant un horrible dragon, qu'on ne pouvoit regarder sans frayeur. Il ouvroit une gueule épouvantable, qui poussoit un long sifflement, et montroit des dents à dévorer des chevaliers. Brandimart à sa vue se retira brusquement avec émotion, et tirant son épée, il se disposoit à l'attaquer. Mais la dame du château, frémissant de son action, s'écria : Brave chevalier, au nom des dieux, ne faites point ce que vous voulez faire; si vous tuez ce dragon, vous verrez dans le moment ce palais s'abîmer, et nous serons tous écrasés sous ses ruines. Est-ce là ce que vous m'avez promis? Il est vrai, répondit Brandimart, que je me suis engagé à embrasser le premier objet qui sortiroit du sépulcre; je ne puis toutefois me résoudre à baiser cet horrible animal; je suis sûr qu'il me dévorera si je tiens ma promesse. Surmontez cette crainte, reprit la dame; le ciel, protecteur de l'innocence, couronnera d'un heureux succès votre entreprise; outre que c'est le seul moyen de sortir de ce château, vous devez cet effort à l'intérêt de votre maîtresse, que vous livrez par votre peu d'assu-

rance à une mort certaine. Cette dernière raison détermina le chevalier à faire ce qu'on exigeoit de lui, bien qu'il y sentît une extrême répugnance : s'il faut, disoit-il en lui-même, que je meure une fois, il vaut autant que ce soit à cette heure que dans un autre temps; du moins ma chère Fleur-de-Lys sortira du danger.

Alors, d'un visage pâle et d'une contenance mal assurée, il se rapproche du tombeau : la crainte le retient d'un côté, le courage le pousse de l'autre, et l'amour seul le détermine. Enfin il joint le dragon ; et, se penchant sur lui, il lui donne le baiser qu'il croit lui devoir être funeste. Il lui sembla qu'il baisoit une chair de glace ; mais un moment après, le monstre, se dépouillant de ses écailles, changea peu à peu de figure, et prit celle d'une fort belle dame. Aussi c'étoit la fée Febosile. Cette nymphe avoit édifié ce palais ; elle parut tout habillée de blanc ; ses cheveux étoient blonds, ses yeux noirs, et les roses et les lys éclatoient sur son visage. Tandis que Brandimart, étonné d'une si charmante métamorphose, en paroissoit dans l'admiration, la nymphe lui rendit grâce de sa délivrance, et se montra fort sensible à ce grand service. Le chevalier, qui croyoit lui devoir encore davantage de ce qu'elle n'étoit pas restée dragon, la remercia dans les termes les plus touchants de l'avoir retiré du plus grand péril qu'il eût jamais couru. Il se fit entre eux un combat de reconnoissance qui avoit quelque chose de noble ; la dame du château eut part aussi à leurs remercîments ; et Fleur-de-Lys se joignit à leur entretien avec une joie encore plus vive que la leur.

Après bien des compliments de part et d'autre, la fée, pour reconnoître l'obligation qu'elle avoit à Brandimart, enchanta son cheval et ses armes ; de sorte que le plus tranchant acier n'auroit pu les entamer. Ensuite elle lui fit voir, comme à son amante, toutes les merveilles du palais. Quand ils les eurent admirées, ils prirent congé de Febosile. Elle vouloit les retenir pour les régaler pendant quelques jours ; mais ils s'en excusèrent sur la nécessité où ils étoient de se rendre à Éluth ; elle les pria de remener la belle Doristelle, c'est ainsi que se nommoit la dame inconnue, au roi de Lousachan, son père, qui étoit incertain de sa destinée. Quand ce n'auroit pas été leur chemin de passer par là, Brandimart s'en seroit chargé avec plaisir.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Doristelle.

Lorsque les deux amants se furent remis en chemin avec Doristelle, ils prièrent cette dame de leur apprendre ce qui l'avoit éloignée de la cour du roi son père. Doristelle, qui ne cherchoit qu'à les contenter, satisfit leur curiosité dans ces termes :

Doliston, mon père, eut deux filles, dont je suis la cadette. Ma sœur aînée fut promise dès sa première enfance au prince de ce pays de Nayada, dont le père étoit lié d'une amitié très étroite avec le mien. Pour mon malheur, ce mariage concerté ne s'acheva pas, comme si le ciel eût voulu punir notre famille du

dessein d'unir deux cœurs dont il n'avoit pas résolu l'union. Ma sœur fut perdue peu de temps après cet accord; et voici comme la chose arriva :

Un jour de la belle saison, toute la cour de mon père alla prendre le divertissement de la chasse dans un bois, à quelques milles de la ville. Pendant que le roi, accompagné de ses principaux courtisans, poursuivoit quelques bêtes que les chiens avoient lancées, la reine, préférant les plaisirs tranquilles aux tumultueux, avoit fait tendre des pavillons sur le bord d'un agréable ruisseau, qui couloit à l'entrée du bois dans une prairie toute parsemée de fleurs. L'air étoit serein, et un doux zéphir modéroit l'ardeur du soleil. Ma sœur, qui faisoit tout l'attachement de la reine, étoit avec elle, et avoit, dit-on, une beauté si merveilleuse, qu'elle charmoit déjà tous les yeux, bien qu'elle eût à peine un lustre accompli. Dans le temps que toutes les dames de la cour étoient autour d'elle à admirer avec sa mère ses manières enfantines, et à la faire jouer le long du ruisseau, il sortit tout à coup d'entre les arbres une troupe de gens armés, qui, se mêlant parmi elles, arrachèrent la petite princesse de leurs bras, et l'emportèrent dans le plus épais du bois, avant que quelques soldats, qui avoient été commis à la garde de la reine, et qui par respect se tenoient un peu éloignés, pussent accourir au secours de ma sœur. Tous ses gardes se mirent aussitôt sur les traces des ravisseurs, et ne tardèrent pas à semer l'alarme par tout le bois. Un grand nombre de chasseurs se joignirent à eux pour faire la recherche de la princesse; mais ils ne purent rien découvrir; et quelques perquisitions qu'on

ait faites dans la suite, on n'en a pu apprendre aucunes nouvelles.

Fleur-de-Lys, qui étoit fort attentive au récit de la dame, lui demanda le nom de la princesse enlevée. On l'appeloit Amathirse, répondit Doristelle, et la reine, ma mère, se nommoit Philantie. Tout ce qu'on put juger de ce rapt, continua-t-elle, c'est qu'on en accusa un certain Fugiforque, chef de brigands, fort renommé dans le pays pour avoir fait des coups d'une adresse et d'une subtilité sans exemple. On conjectura, et ce n'étoit pas sans fondement, que les pierreries dont ma sœur étoit parée avoient tenté Fugiforque; mais de savoir ce qu'il a fait de la princesse, c'est ce qui n'est point venu à notre connoissance.

La perte d'Amathirse me rendit seule princesse héritière de Lousachan. Aussi Doliston me destina, à la place de ma sœur, pour être l'épouse du jeune Rentig, prince de Navada. Lorsque je fus en âge de former cette union, le roi son père l'envoya dans notre cour pour me rendre des soins, et me disposer par ses galanteries à lui donner ma main sans répugnance. Mais hélas! qu'il étoit peu fait pour gagner les affections d'une jeune princesse qui vouloit être prise par les yeux! Il avoit dans son air quelque chose de si rebutant, qu'il étoit difficile de s'y accoutumer. Malgré la passion violente qu'il conçut pour moi, il avoit des manières si féroces, que ses complaisances mêmes paroissoient des commandements. J'avois pour sa personne un dégoût qui ne peut s'exprimer; et ce n'étoit pas pour le faire cesser, que le ciel conduisit alors à notre cour un autre jeune prince, qui étoit tout charmant.

C'étoit le fils du roi de Mugal. L'attachement qu'il eut pour moi attira sur lui mon attention; et la prodigieuse différence que je remarquai entre lui et Rentig augmenta l'aversion que j'avois déjà pour l'un, et mit mon cœur dans toute la disposition possible à recevoir les soins de l'autre. Une dame naturellement tendre ne résiste pas long-temps à la passion d'un amant aimable et empressé. Le jeune Cilinx, ainsi se nommoit le prince de Mugal, me parla plus d'une fois de ses peines, et j'en sentis plus vivement la nécessité qu'on m'imposoit d'épouser son rival. Enfin ce cruel jour arriva, où je devins femme de Rentig, qui n'eut plus d'autre empressement que de m'arracher d'une cour où tout lui faisoit ombrage. Il avoit surtout remarqué la passion que Cilinx avoit pour moi, et la jalousie qu'il en avoit conçue ne lui permettoit de prendre aucun repos qu'il ne m'en eût séparée. Il prit congé de Doliston, sous prétexte de faire voir sa nouvelle épouse au roi son père. Que mon départ me fit de peine! Je ne partis pourtant qu'après m'être ménagé un secret entretien avec Cilinx, sans que mon jaloux en pût être instruit, malgré tous les soins qu'il prit pour nous ravir cette consolation.

Le roi de Nayada me reçut assez bien; et, quoiqu'il soit naturellement d'une humeur fort austère, je n'eus point à me plaindre de ses manières pendant six mois. Ceux mêmes qui connoissoient son esprit à fond me dirent qu'il n'avoit jamais eu pour aucune dame autant d'égard et de complaisance qu'il en témoignoit pour moi. Rentig, le plus défiant de tous les hommes, en fut inquiet. Il trouva que la condescendance du roi me

faisoit jouir d'une trop grande liberté. Il crut même apercevoir dans les manières de son père pour moi quelque chose de plus vif que l'affection paternelle; et, pour en prévenir les suites, qu'il craignoit, il me retira de la cour pour me confiner dans un château, où il n'entroit que des personnes qui lui étoient affidées. Le roi condamna hautement son procédé; mais il n'osa se servir de son autorité pour me rendre moins malheureuse; il appréhendoit Rentig, qu'il connoissoit pour le prince du monde le plus dangereux et le plus capable d'une mauvaise action.

Mon barbare époux parut plus tranquille, lorsqu'il me vit dans une prison qui lui répondoit de moi. Quelle triste vie pour une jeune princesse! Une seule chose, qui peut-être n'auroit pas été une consolation pour beaucoup d'autres femmes, faisoit toute la mienne. Rentig, quoiqu'il fût un des plus vaillants princes de l'Asie, n'avoit pas reçu de la nature ce que le dieu d'hymen exige des hommes qui s'engagent sous ses lois. J'avois tant de répugnance pour sa personne, que c'étoit un soulagement pour moi qu'il n'eût rien à me demander. Parmi mes filles d'honneur, j'avois amené à Kunitki une dame de notre cour que j'aimois infiniment. Je ne lui cachois rien de tous les secrets de mon cœur. Je ne lui avois pas seulement découvert l'aversion que j'avois pour Rentig; je lui avois fait connoître même mes plus tendres sentiments pour le prince de Mugal.

Filatée, c'étoit le nom de ma confidente, avoit une beauté singulière. Elle étoit tendrement aimée d'Oristal, brave chevalier de Kunitki; il lui avoit rendu des

soins, auxquels, de mon consentement, elle avoit répondu. Un bon esprit, une tendresse sincère et une complaisance réciproque leur faisoient une destinée des plus heureuses, lorsque les jalouses défiances de Rentig interrompirent le cours d'une si parfaite intelligence, en me confinant dans ma prison. Le devoir et l'inclination obligèrent Filatée à s'y renfermer avec moi. Oristal fut si sensible à cette dure séparation, qu'il tenta jusqu'à l'impossible pour se rejoindre à l'objet de son amour. Il partit une nuit en secret, et prit le chemin de la tour qui renfermoit Filatée, dans le dessein de s'y introduire en corrompant quelqu'un des gardes par quelque ingénieux artifice. Il n'en étoit pas loin, lorsqu'en passant sur le bord d'un étang, il y rencontra une bonne vieille qui cherchoit en pleurant quelque chose dans l'eau, et qui paroissoit atteinte d'une vive douleur. Oristal lui en demanda le sujet. Hélas! seigneur, répondit-elle, je portois dans un paquet ce que j'avois de plus précieux; je me suis arrêtée sur le bord de l'étang pour m'y reposer, et mon paquet malheureusement est tombé dans l'eau. J'ai beau le chercher, je ne le trouve pas.

Le chevalier fut touché du chagrin que cette bonne femme marquoit de la perte de son paquet. Je compatis, lui dit-il, à votre perte, et je veux vous aider à chercher ce que vous avez perdu. En même temps il descendit de cheval, et entra dans l'eau effectivement pour y chercher le paquet, qu'il retrouva, non sans peine et sans danger. La vieille embrassa les genoux d'Oristal quand il fut sorti de l'étang, et lui dit : Je suis une pauvre femme, et je ne puis reconnoître que par

des remercîments le service que vous venez de me rendre; mais souvenez-vous qu'un bienfait n'est jamais perdu. Oristal se sut bon gré de cette action charitable; et, sans en attendre d'autre récompense que le plaisir de l'avoir faite, il continua son chemin vers la tour de Rentig, où il arriva le même jour.

La seule vue de cet édifice le fit presque désespérer du succès de son entreprise; les murs en étoient si hauts, les portes si solides et si bien fermées, enfin l'accès en paroissoit si difficile, que, perdant l'espérance dont il s'étoit flatté, il se disposoit à s'en retourner à Kunitki, lorsqu'il vit tout à coup paroître devant lui une dame magnifiquement vêtue et parfaitement belle. Vous êtes triste, chevalier, lui dit-elle d'un air gracieux; mais on pourroit soulager votre affliction, si vous vouliez emprunter les secours de vos amis. Oristal fut merveilleusement étonné de l'abord, et plus encore du discours de cette dame, dont les traits lui étoient inconnus. Je vous avoue, Madame, lui répondit-il, que je suis accablé d'une douleur mortelle, et je doute fort que quelqu'un puisse la soulager; mais, ajouta-t-il, je ne sais ce qui peut obliger une personne comme vous à s'intéresser dans ma destinée : la reconnoissance qui est due à un bienfait, repartit la dame. Vous voyez en moi la bonne vieille à qui vous avez rendu un grand service. Je suis la fée Febosile, qui prit cette forme pour vous éprouver.

Le chevalier, à ces paroles, fut transporté de joie; il se mit à genoux devant la fée, et lui demanda pardon des fautes qu'il pouvoit avoir commises envers elle par ignorance. Laissons ces vains compliments, interrompit

la nymphe, et voyons ce que je puis faire pour vous. Je voudrois, reprit le chevalier, m'introduire dans cette tour pour y voir la belle Filatée; mais il faudroit que ce fût si secrètement, que le cruel prince de Nayada ne s'en aperçût point. Vous allez être content, repartit la fée. Alors ramassant une petite coquille qui se trouva par hasard à terre, elle prononça dessus quelques mots barbares; puis elle la donna au chevalier, en lui disant: Toutes les fois que vous tiendrez cette coquille dans votre main gauche, vous vous rendrez invisible à tous les mortels; et quand vous aurez besoin de mon secours, mettez-la dans votre bouche, vous me verrez auprès de vous dans le moment. Il ne s'agit plus, poursuivit-elle, que de vous introduire dans la tour, et c'est ce que je vais faire tout à l'heure. À ces mots, Febosile enleva Oristal, le porta dans la chambre où étoit Filatée, et disparut à l'instant.

Jugez de la surprise où nous fûmes, ma confidente et moi, de voir subitement paroître à nos yeux ce chevalier; car ma fenêtre étoit grillée, et, depuis une année que j'étois enfermée dans ma prison, je n'avois vu aucun mortel que mon persécuteur. Oristal nous mit au fait sur les moyens qu'il avoit employés pour s'ouvrir un accès jusqu'à nous, et me jura un attachement inviolable. Filatée sut très bon gré à son amant de ce qu'il venoit de faire pour elle; et la présence de ce chevalier lui donnant quelque enjouement, malgré l'habitude que nos malheurs nous avoient fait former d'être tristes : Madame, s'écria-t-elle, secouons le joug qu'on nous a imposé avec tant de barbarie : puisque nous pouvons compter sur la protection de la bienfaisante Febosile,

affranchissons-nous, par son secours, de la tyrannie du prince.

Il est si naturel de chercher la fin de ses peines, que je me résolus sans scrupule à suivre le conseil de ma confidente, qu'Oristal appuya fortement. Aussitôt ce chevalier mit dans sa bouche la coquille que la fée lui avoit donnée, et tout à coup Febosile parut à nos yeux. Qu'y a-t-il, mes enfants? nous dit-elle. Grande nymphe, lui répondit Oristal, protégez l'innocence, et délivrez d'un cruel esclavage une princesse toute charmante qu'opprime son barbare époux. Rien n'est plus juste, reprit la fée, et Doristelle sera bientôt satisfaite. Venez avec moi, princesse, ajouta-t-elle en me regardant; je vais vous conduire dans un lieu plus digne de vous posséder. Alors elle nous enleva tous trois et nous transporta dans son palais, qui est celui que nous venons de quitter. Lorsque j'y fus, je repris, pour ainsi dire, une nouvelle vie : les plaisirs d'un si beau jour, et plus encore la joie de me voir délivrée de la tyrannie d'un odieux époux, étoient un soulagement pour moi. Deux choses pourtant me donnoient quelque inquiétude; je craignois que Rentig ne découvrît mon asile, et ne m'y vînt enlever; mais Febosile me rassura, en me disant qu'on ne pourroit me retirer de son palais que par un pouvoir magique plus fort que le sien. Ce qui m'inquiétoit encore, c'étoit Cilinx, qui ne sortoit point de ma mémoire, malgré le peu d'apparence qu'il y avoit que je pusse jamais soulager ses feux.

Un jour je consultai la fée sur les intérêts de ma tendresse. La nymphe me conseilla de me retirer à Lousachan; d'informer le roi mon père de la manière

dont j'avois été traitée, et de le conjurer de rompre des nœuds que la nature elle-même désavouoit; mais je lui représentai que ce conseil étoit dangereux à suivre; que dans la liaison où vivoit mon père avec le roi de Nayada, il étoit à craindre qu'il ne me remît lui-même entre les mains de Rentig. Hé bien, reprit la fée, envoyez donc Oristal et Filatée secrètement à la cour de Doliston; qu'ils y observent bien ce qui s'y passe; et vous vous réglerez sur le rapport qu'ils vous en feront. J'approuvai l'avis de Febosile. Ma confidente partit pour Lousachan avec son chevalier, après avoir reçu une ample instruction que la nymphe elle-même voulut bien leur donner. Mais pendant qu'ils songeoient à s'acquitter de cette importante commission, le sort ennemi rompit toutes nos mesures.

CHAPITRE IX.

Suite et conclusion de l'histoire de la princesse Doristelle. Nouvelle expédition de Brandimart.

Quelles furent la surprise et la rage de Rentig, quand il ne me trouva plus dans la tour. Il en pensa perdre l'esprit, surtout quand il vit qu'il ne pouvoit découvrir où j'étois, quelque recherche qu'il fît de moi. Comme il rêvoit sans cesse au moyen de me déterrer, il se souvint un jour de Margafer, magicien redouté dans tout le pays, et descendu, disoit-on, du fameux Zoroastre. Ce Margafer avoit toute la malignité des

enfers, avec une science où jamais aucun autre avant lui n'étoit parvenu. Il habitoit au fond d'une forêt obscure, située sur les confins de ce royaume, et il avoit rendu cette forêt si funeste aux voyageurs qui entreprenoient d'y entrer, que personne n'osoit plus en courir le risque. Cependant Rentig, dans la fureur qui le possédoit, y alla sans balancer. Il est vrai qu'il avoit moins à craindre qu'un autre : car l'enchanteur l'aimoit à cause de la conformité de leurs inclinations.

Rentig chercha la grotte de ce magicien. Je n'ai point su de quelle manière il s'ouvrit un accès auprès de lui; je sais seulement que, pour mon malheur, Margafer lui promit son assistance. Ils vinrent tous deux un jour au palais de Febosile. Le magicien fit en entrant des conjurations si fortes, que tous les enchantements de la fée, quand elle voulut se servir de son art pour résister à Margafer, devinrent inutiles. Pour moi, saisie de frayeur, je demeurai immobile. Le prince m'accabla de reproches et d'injures; mais, au lieu d'y répondre, lorsque je fus revenue de mon saisissement, je voulus prendre la fuite; et, comme mon époux couroit après moi pour me retenir, l'enchanteur lui dit : Vous pouvez sans crainte la laisser aller, le charme que j'ai employé est si fort, qu'elle ne sauroit sortir du palais contre ma volonté.

Effectivement, je parcourus en vain tout le palais, et les jardins même, sans y trouver de sortie. La cruauté de Margafer fut telle, qu'entrant dans le ressentiment de Rentig, il nous attira, Febosile et moi, dans le salon du palais par ses charmes; et là il prononça quelques mots barbares, accompagnés de gestes fort extraordi-

naires. En même temps il s'éleva du fond du plancher un superbe mausolée. Ensuite il adressa ces paroles à la nymphe: Puisque mon art et ta nature de fée ne me permettent pas de te faire mourir, du moins tu vas sentir jusqu'à quel point mon pouvoir est au-dessus du tien. Alors il la toucha de sa verge, et par cet attouchement, il la transforma en un difforme dragon, qu'il obligea d'entrer dans le mausolée, en lui disant: Fais désormais ta demeure dans ce tombeau; tu y resteras jusqu'à ce qu'un chevalier ait l'assurance de te baiser sous ta monstrueuse figure. Margafer, après avoir achevé ces paroles, couvrit le mausolée d'une pesante table de marbre; il en commit la garde au prince de Nayada, et lui dit: Tant que vous serez dans le salon, soyez sûr que des armées entières ne pourroient vous vaincre.

A mon égard, le magicien me condamna seulement à ne pouvoir sortir du palais; ce qui fut pour moi le dernier des supplices, puisque j'y devois voir sans cesse l'objet de toute ma haine. L'enchanteur ensuite forma l'enchantement du dragon que vous avez tué, et à la conservation duquel il avoit attaché sa propre vie; car vous saurez, seigneur chevalier, que le géant qui a succombé sous l'effort de vos coups étoit Margafer lui-même, comme le chevalier du tombeau étoit mon cruel époux. Le magicien, par ses charmes, croyoit avoir assuré le repos de Rentig; mais le ciel, qui se joue des projets humains, vous a fait venir dans ce palais pour finir ma peine et celle de l'obligeante Febosile. Vous savez le reste, généreux guerrier, il est inutile de vous en faire le récit.

A peine Doristelle avoit raconté son histoire, qu'il sortit tout à coup d'entre les arbres d'un bois que Brandimart et les deux dames traversoient alors, vingt à trente voleurs, tant à pied qu'à cheval; quelques-uns commencèrent par se saisir de Fleur-de-Lys et de Doristelle, le reste se jeta sur le chevalier; mais ses armes enchantées résistèrent à leurs coups; au lieu que ces brigands étoient découpés d'une étrange sorte par Tranchère, maniée par un bras aussi vigoureux que celui de Brandimart; et si l'un d'entre eux ne se fût legèrement jeté sur la croupe de Batolde pour assaillir par derrière le guerrier, ils n'auroient pas tenu long-temps contre lui. Ce voleur l'incommodoit beaucoup; car en l'embrassant étroitement par les épaules, il lui ôtoit la liberté de se servir de ses bras, tandis que les autres brigands l'attaquoient par-devant tous ensemble. Cependant Brandimart fit tant d'efforts pour dégager son bras droit, qu'il en vint enfin à bout.

Alors chargeant à son tour les malheureux qu'il avoit en tête, il en tua la plus grande partie, et donna la chasse aux autres. Néanmoins il ne laissoit pas d'être toujours tourmenté par celui qui le tenoit embrassé par derrière; et ne pouvant autrement s'en debarrasser, il prit le parti de se laisser tomber à terre. Il entraîna le voleur avec lui, et l'obligea, par ce moyen, à lâcher prise. Quand ce brigand vit que le chevalier étoit libre, et qu'il se disposoit à se venger, il eut recours à sa clémence : Seigneur, lui dit-il en se jetant à ses pieds, je sais que j'ai mérité la mort; et ce n'est point pour l'éviter que je vous supplie de me faire conduire à Lousachan; c'est pour l'acquit de ma conscience, qui m'o-

blige à déclarer au roi Doliston une offense que je lui ai faite, et que je puis réparer, en lui révélant un secret dont je voudrois lui donner connoissance. Brandimart lui promit cette satisfaction; et pour cet effet il le lia sur un des chevaux des voleurs qui avoient eté tués. Il le mena dans cet état jusqu'à la vue de Lousachan. Mais Doristelle ne fut pas peu surprise de trouver cette ville assiégée par une armée formidable qui l'environnoit. Helas! s'écria cette princesse à ce spectacle, quels sont les malheurs de notre maison! La perte des deux princesses ses filles, ne suffisoit pas au roi mon père pour l'accabler, il falloit encore qu'il se vît assiégé dans sa capitale!

CHAPITRE X.

Quelle étoit l'armée campée devant Lousachan. Histoire du prince Cilinx.

Comme Brandimart et les dames qu'il conduisoit s'approchoient de la ville, ils virent venir au-devant d'eux un chevalier qui, par la richesse de ses armes et par sa haute apparence, paroissoit être un des principaux officiers de l'armée. Il considéra les dames avec attention; quand il fut auprès d'elles, et touché de leur beauté, il souhaita de les posséder. Seigneur chevalier, dit-il à l'amant de Fleur-de-Lys, je suis fâché d'avoir à vous apprendre que la conduite de ces dames est un bonheur que je vous envie; et si vous n'êtes pas d'hu-

meur à me la céder sur la prière que je vous en fais, je vous avertis que je vous y forcerai par la voie des armes.

Le bonheur que vous m'enviez, répondit Brandimart, est certainement au-dessus de mon mérite; mais, quel que soit le motif qui me l'a procuré, je ne crois pas que ces dames veuillent vous l'accorder à mon préjudice. L'événement de notre combat, répliqua le premier, leur fera peut-être changer de sentiment. A ces mots, ce chevalier tirant son epée, parce que Brandimart n'avoit point de lance, l'attaqua sans lui donner le temps de répondre. L'amant de Fleur-de-Lys, vivement piqué du discours de son ennemi, dédaigna de se servir de Tranchère pour punir plus manifestement son orgueil par un juste mépris; il poussa Batolde avec impétuosité sur lui, et dans le temps que cet officier levoit le bras pour lui décharger un pesant coup sur la tête, il lui saisit la garde de son épée, et la lui arracha, en culbutant homme et cheval. Un corps de cavalerie, qui survint sur ces entrefaites, fondit sur Brandimart pour venger un de leurs chefs qu'ils voyoient traiter de la sorte; mais Batolde et le brave guerrier qui le montoit les mirent bientôt en désordre. Ceux qui s'enfuirent vers le camp y semèrent la nouvelle de cette action; et plus de deux mille cavaliers, curieux de voir le guerrier dont on leur vantoit le courage, piquèrent vers lui, ne pouvant croire ce qu'on venoit de leur en rapporter.

Leur etonnement augmenta lorsqu'ils virent de leurs propres yeux le carnage qu'il avoit fait de leurs compagnons; mais ils voulurent les venger : les uns se sai-

sirent des dames et du voleur lié; les autres, en plus grand nombre, se jetèrent sur Brandimart qui, dans la fureur où il étoit de l'enlèvement des dames, faisoit tête à tous les ennemis qui l'environnoient. Néanmoins, faisant réflexion que ce combat, pour peu qu'il durât, donneroit le temps aux ravisseurs de Fleur-de-Lys et de Doristelle de s'éloigner avec leur proie, il dit à ceux des combattants qui étoient les plus proches de lui, qu'il vouloit bien cesser de combattre, pourvu qu'on lui laissât ses armes, et qu'on le menât au chef de l'armée, auquel il prétendoit se plaindre de l'injure qu'on lui avoit faite. On lui accorda ce qu'il demandoit, et sur-le-champ il fut conduit à la tente de Varamis, roi de Mugal, qui faisoit le siége de Lousachan.

Ce prince étoit alors entouré des principaux officiers de ses troupes, dont quelques-uns lui faisoient le récit surprenant des exploits de Brandimart. Ce chevalier s'avança vers le roi avec un air de fierté qui n'avoit rien de farouche ni d'insultant; et le saluant avec respect: Seigneur, lui dit-il, ce n'est point comme prisonnier que je me présente à vous, je suis libre; et n'ayant pas l'avantage d'être votre sujet, je vous demande raison de l'offense que j'ai reçue : vos troupes m'ont enlevé par violence deux dames qui m'avoient chargé de leur conduite. Varamis, frappé de ces paroles, considéra pendant quelque temps le noble maintien du chevalier, qui soutenoit merveilleusement, par sa présence, le rapport qu'on avoit fait de ses actions. Le roi, après l'avoir regardé, crut l'avoir vu quelque part; mais il n'en avoit qu'une idée confuse. Brave guerrier, lui dit-il, je conviens qu'un chevalier de votre courage ne se

peut trop estimer; et je suis prêt à vous faire raison de l'insulte dont vous vous plaignez, quoique je puisse vous dire, pour justifier mes soldats, qu'on ne sauroit leur faire un crime d'avoir voulu venger un de leurs généraux. Les dames qu'ils ont amenées dans ce camp n'y courent aucun péril; je vous dirai même que nous avons peut-être plus d'intérêt à les avoir ici que vous n'en avez à les accompagner. Ne craignez donc rien pour elles, et soyez persuadé qu'elles sont servies et honorées comme elles le méritent.

A peine Varamis eut prononcé ces paroles, que la reine Leodile, son épouse, arriva sous la tente. Elle reconnut Brandimart dès qu'elle eut jeté les yeux sur lui; et, malgré la présence du roi, elle courut l'embrasser avec transport. Ah! mon cher libérateur, lui dit-elle, que je tiens ce jour heureux pour moi, puisqu'il m'accorde le plaisir de vous offrir à ma vue! Seigneur, continua-t-elle en se tournant vers Varamis, vous voyez dans ce chevalier la personne du monde à qui votre majesté a le plus d'obligation : c'est lui qui m'a conservée à vous en me délivrant des mains des trois géants tartares, que le grand comte d'Angers et lui mirent à mort par leur courage. Alors le roi se ressouvint d'avoir vu Brandimart avec Roland, lorsque ce paladin lui rendit Leodile, et lui fit mille caresses. Seigneur, dit la reine au prince son époux, si vous voulez faire au généreux Brandimart une réception digne de lui, il faut le rejoindre au plus tôt à sa chère Fleur-de-Lys. Cela seul peut le satisfaire, et déjà je lis dans ses yeux qu'il languit de s'en voir séparé si long-temps. Comme elle achevoit ces mots, on vit entrer Doristelle et Fleur-

de-Lys, conduites par Cilinx, frère du roi Varamis. Brave chevalier, dit Léodile, en présentant à Brandimart sa maîtresse, on vous rend votre dame. Vous voulez bien la recevoir de ma main, en reconnoissance de ce que je vous dois. Je crains même si fort, ajouta-t-elle, de demeurer en reste avec vous, que je veux encore vous restituer la princesse de Lousachan, qui s'est associée au sort du prince Cilinx, son amant. Brandimart répondit sur le même ton au discours de la reine; après quoi Cilinx le vint embrasser comme le libérateur de Doristelle.

Quand ces princes se furent témoigné réciproquement leur reconnoissance, Cilinx dit au roi de Mugal, son frère : Seigneur, puisque le siége de Lousachan n'a été entrepris qu'à ma prière, et que pour les intérêts de mon amour, je vous supplie de faire savoir au roi Doliston que vous avez sa fille entre vos mains, que vous êtes prêt à la lui remettre, et que vous lui demandez son amitié. Varamis, à qui le prince son frère étoit cher, fit partir sur-le-champ le seigneur de sa cour en qui il avoit le plus de confiance, pour aller trouver Doliston avec les instructions qu'il lui donna. En attendant le retour de l'officier, la reine Léodile apprit à Brandimart qu'elle avoit épousé Varamis, et que ce prince étoit devenu roi de Mugal, par la mort de Pandragon, son père, qui avoit été tué devant Albraque. Ensuite Cilinx prit la parole, et raconta en ces termes le sujet du siége de Lousachan.

Histoire du Prince Cilinx.

Lorsque Rentig eut emmené Doristelle, je restai dans la cour du roi Doliston comme un corps sans âme, ou plutôt en proie à l'amour et à la jalousie. Comme cette princesse m'avoit défendu de disparoître, de peur qu'on ne soupçonnât notre intelligence, je demeurai quinze jours à Lousachan; mais, quelque contrainte que je m'imposasse, on ne s'aperçut que trop du désordre de mon âme. Le roi, touché de mes peines, dont il ne pouvoit ignorer la cause, fit en vain tous ses efforts pour dissiper mes ennuis par toutes sortes de divertissements. Enfin je pris congé de ce prince, qui me dit obligeamment qu'il avoit bien remarqué mon amour pour sa fille, qu'il me l'auroit accordée avec joie sans les engagements où il étoit avec le roi de Nayada, son ancien ami; et que si jamais Amathirse, sa fille aînée, qui lui avoit été ravie dans son enfance, pouvoit se retrouver, il me l'offriroit, tant il estimoit ma personne et mon alliance.

Quoique j'eusse entendu dire que la princesse Amathirse, quand elle fut enlevée, étoit pourvue de tous les attraits qui pouvoient présager une beauté parfaite dans un âge plus avancé, je fus peu sensible à cette promesse de Doliston. Je sortis de sa cour; et, sans savoir où je porterois mes pas, je parcourus plusieurs provinces des environs, en amant qui ne peut trouver de repos loin de ce qu'il aime. Je voulus du moins voir les lieux que vous habitiez; je pris la route de Kunitki, et je demeurai caché dans cette ville pendant l'espace

d'un mois. Là j'appris tous les traitements injurieux que Doristelle avoit reçus; et que Rentig, pour consommer sa barbarie, avoit renfermé cette princesse dans une affreuse prison, où elle n'avoit pas même la liberté de voir la clarté du jour.

L'intérêt que je prenois à votre sort, belle Doristelle, poursuivit-il, en s'adressant à la princesse de Lousachan, me fit former le dessein de vous délivrer de l'oppression de votre cruel tyran. J'aurois bien voulu obtenir votre aveu avant que d'en venir à l'exécution; et pour cet effet j'épiai toutes les occasions de vous pouvoir parler, mais je n'y pus réussir. Dans mon désespoir, je retournai à Mugal, où j'implorai le secours du roi mon frère, qui me promit son assistance dès qu'il fut instruit des procédés de Rentig à votre égard. Compatissant à mes peines et aux vôtres, il fit assembler son armée. Nous avions résolu d'aller assiéger la tour de Rentig, et de la forcer pour vous procurer la liberté. Comme il nous falloit passer par les terres de Lousachan, Varamis, mon frère, envoya prier le roi Doliston de nous donner passage, en offrant de payer le dégât que nos troupes pourroient faire dans son pays. Doliston ne voulut pas nous le permettre, à cause que notre armement étoit destiné contre Rentig, quoiqu'il fût en votre faveur. Varamis, piqué de ce refus, marcha contre lui, et vint mettre le siége devant sa capitale, pour l'obliger seulement à nous laisser le passage libre. Le ciel, Madame, a prévenu les suites de ce siege, en procurant votre délivrance par la valeur du généreux Brandimart, et nous exempte de la triste nécessité de faire la guerre au roi votre père.

Après que Cilinx eut achevé ce récit, la princesse de Lousachan le remercia de tout ce qu'il avoit fait pour elle. La reine Léodile mena ensuite toute cette illustre compagnie sous sa tente, où elle les régala d'un magnifique festin. Le lendemain l'officier que Varamis avoit envoyé à Doliston revint accompagné d'Oristal et de Filatée, dont le visage riant annonçoit par avance l'heureuse disposition des choses. Seigneur, dit l'officier au roi de Mugal, Doliston accepte avec joie les offres de votre majesté. Il m'a chargé même de vous faire des excuses de l'injustice de ses refus. Si vous souhaitez d'en savoir davantage, ce chevalier et cette dame qui sont avec moi pourront vous instruire de ce qui a produit un changement si prompt dans l'esprit du roi de Lousachan. Doristelle, qui étoit présente à ce rapport, pria Varamis de permettre que Filatée parlât. Le roi de Mugal y consentit; et la confidente, adressant la parole à sa maîtresse, commença de cette sorte son récit.

CHAPITRE XI.

Du voyage d'Oristal et de Filatée à Lousachan. De la joie qu'eut Doliston de retrouver sa fille dans Fleur-de-Lys. Histoire de Dimar.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Lousachan, où vos ordres, Madame, nous envoyoient, nous nous y cachâmes, bien résolus de ne nous montrer que fort à propos. Cependant comme Oristal n'y étoit point connu,

il prit moins de précautions que moi. Il alloit aux enquêtes, sur la connoissance que je lui donnois des personnes les plus instruites des choses de la cour. Il se passa un temps assez considérable, sans qu'il me rapportât rien qui nous parût favorable au succès de notre commission. Le roi de Lousachan, quoique peu content des manières de Rentig, les souffroit sans impatience et presque sans ressentiment. Aussi lorsqu'il apprit que les princes de Mugal marchoient contre son gendre, il leur refusa le passage sans balancer; et le siége de Lousachan, qu'ils vinrent faire bientôt après, l'aigrit contre eux; mais un coup du ciel a changé son cœur dans le temps que nous l'espérions le moins.

Il y a quelques jours qu'une lettre lui apprit la mort de Rentig. Le roi de Nayada lui a mandé qu'il a perdu son fils, qui s'est, à la vérité, attiré lui-même son malheur par les cruautés inouïes qu'il a exercées sur vous; que, tout père qu'il est, il ne peut s'empêcher de blâmer la conduite de votre époux, et de louer la patience avec laquelle vous avez souffert ses injustices; que vous n'avez aucune part à la mort de Rentig, dont vous n'êtes que la cause innocente; et qu'enfin ce témoignage est une justice qu'il se croit obligé de rendre à votre vertu; qu'il sent même des remords d'avoir contribué à l'union de deux personnes si mal assorties.

Cette lettre du roi de Nayada, poursuivit Filatée, a touché Doliston, qui est entré dans les sentiments d'un ami si cher; il s'est repenti comme lui de vous avoir rendue malheureuse, et il a senti qu'il est véritablement père; il a pris si peu de soin de cacher sa douleur, que le bruit qui s'en est répandu dans Lousachan est venu

jusqu'à nous. Alors nous avons paru devant le roi, et, par le rapport que nous lui avons fait de l'état où nous vous avions laissée au palais de Febosile, nous avons augmenté sa peine. L'officier du roi de Mugal est arrivé dans ce moment-là, et lui a exposé les offres de son maître. Doliston, ravi de trouver l'occasion de se raccommoder avec les princes de Mugal, et d'apprendre que vous êtes dans leur camp, m'a chargée de vous dire de sa part de hâter le plaisir qu'il se fait de vous voir, et de prier les princes Varamis et Cilinx de venir honorer sa cour de leur présence.

Le roi de Mugal, impatient de procurer le bonheur de son frère, donna ses ordres pour aller sur-le-champ à la ville avec toute cette noble compagnie. Doliston, averti de leur marche, vint au-devant d'eux; Varamis et lui s'embrassèrent; ils se promirent une constante amitié. Le roi de Lousachan offrit la princesse sa fille à Cilinx, qui se jeta plein de reconnoissance aux pieds de ce monarque, pour le remercier d'une si grande faveur. Après cela, Doristelle présenta son libérateur et la charmante Fleur-de-Lys à son père, qui les conduisit avec les princes de Mugal dans son palais, où il leur donna les plus galantes fêtes. Au milieu de tous ces plaisirs, Doristelle se souvint du brigand qu'ils avoient amené avec eux, et qui devoit déclarer au roi Doliston un secret important. Elle le fit venir au palais. Il avoit plus l'air d'un homme repentant que d'un malheureux endurci dans le crime. Quand il fut devant Doliston, il lui parla dans ces termes : Seigneur, vous voyez un homme noirci de mille forfaits; je suis ce fameux Fugiforque qui fut autrefois la terreur de vos

campagnes et de vos bois. De tous mes crimes, celui dont le repentir agite le plus mon cœur, est l'offense que j'ai faite à votre majesté. C'est moi qui, ébloui des pierreries dont la princesse Amathirse, votre fille, étoit parée, vous l'ai ravie dans son enfance.... Et qu'en as-tu fait, malheureux? reprit impatiemment le roi. Seigneur, repartit Fugiforque, l'avidité du gain me la fit vendre au comte de la Roche-Sauvage; et j'ai su depuis qu'elle a été élevée dans son château sous le nom de Fleur-de-Lys, au défaut de son véritable nom, qu'on ignoroit.

L'amoureux Brandimart fut transporté de joie à ces paroles du voleur; il prit par la main sa dame, et se jetant avec elle aux genoux de Doliston : La voici, seigneur, dit-il à ce prince, la voici cette adorable princesse. Eh! quelle autre qu'elle pourroit avoir l'honneur d'être votre fille? Ah! je n'ai pas de peine à vous croire, s'écria le roi avec des mouvements de joie qui se lisoient dans ses yeux. Oui, noble guerrier, mon cœur me parle pour elle, et m'en assure assez. C'est elle-même sans doute, reprit le chevalier; c'est cette charmante Fleur-de-Lys avec qui j'ai été élevé par le comte de la Roche-Sauvage dans son château. Je ne veux point d'autre témoignage que le vôtre, interrompit Doliston, et je reçois de vos mains volontiers cette princesse. Alors ce monarque embrassa tendrement sa fille, qu'il tint dans ses bras jusqu'à ce que la reine Philantie, qui étoit présente, vînt l'en retirer pour la recevoir dans les siens : Ma chère Amathirse, lui dit-elle en la baisant avec tous les transports d'une tendre mère, que n'ai-je point souffert depuis que le cruel Fugiforque te ravit à mon amour?

Fleur-de-Lys étoit si saisie de joie et de sensibilité, qu'elle ne put répondre que par des soupirs.

Toute la cour de Lousachau prit tant de part à cette heureuse reconnoissance, que le bruit en fut bientôt répandu dans la ville. Le peuple voulut voir sa princesse, et les fêtes redoublèrent partout.

Un jour, pendant que tous les princes étoient occupés d'un divertissement que Doliston avoit fait préparer, un vieux chevalier d'un air vénérable se fit présenter au roi de Mugal. Il se prosterna devant ce prince, et lui dit ces paroles : Seigneur, la joie que je vois régner dans votre famille royale et dans toute cette cour me donne l'assurance d'implorer votre protection auprès du roi Monodant, votre beau-père; mais avant que votre majesté s'engage à me la promettre, je suis prêt à lui dire le sujet qui m'oblige à la demander, si vous m'en donnez la permission. Varamis la lui accorda par un signe de tête. Aussitôt le vieillard continua de parler de cette sorte :

Histoire de Dimar.

Mon nom est Dimar ; je suis né à Eluth ; j'ai été un des principaux officiers du roi Monodant, et je puis dire sans orgueil que dans ma jeunesse je lui ai rendu de grands services dans ses armées. J'étois amoureux d'une dame du palais : elle répondit à mon amour ; mais Siânor, favori du roi, s'étant déclaré mon rival, le père d'Argénie, c'est ainsi que ma maîtresse se nommoit, esclave du crédit et de l'ambition, foible ordinaire des vieux courtisans, lui donna la préférence sur

moi. Il est vrai qu'il ne trouva point sa fille disposée à lui obéir, et qu'il fut obligé d'employer toute l'autorité qu'il avoit sur elle pour l'y contraindre. La rigueur de ce procédé excita une querelle d'éclat entre Sianor et moi. Monodant en fut instruit; et, sous peine de sa colère, il me défendit de troubler mon rival dans sa recherche. Un amant au désespoir ne suit point d'autres lois que celles de son amour : j'attaquai Sianor, malgré la défense du roi, et le blessai dangereusement. Monodant, qui l'aimoit, craignant pour sa vie, et d'ailleurs irrité du mépris que j'avois fait de son autorité, m'ôta mes emplois et mes biens, me chassa de sa cour, et fit lui-même le mariage d'Argénie avec mon rival, encore convalescent. Outré de cet hymen, qui me fut plus sensible que la perte de mes biens, et que l'oubli de mes services, je ne songeai plus qu'à me venger. Je me rendis chef des coureurs tartares qui ravageoient les provinces voisines de leur habitation; j'en rassemblai mille ou douze cents, et fis avec eux une irruption dans la ville d'Éluth; j'y entrai par surprise; je saccageai, je pillai partout; et, pour faire plus de peine au roi Monodant, j'enlevai son fils, le prince Bramador, qui étoit encore au berceau.

Comme je ne pouvois élever moi-même cet enfant, à cause du genre de vie que j'avois embrassé, je le confiai au comte de la Roche-Sauvage, sous le nom de Brandimart, que je lui donnai pour déguiser le sien. J'ai su depuis que ce jeune prince est devenu un grand guerrier; et, charmé des belles qualités dont on m'a dit qu'il étoit doué, pressé d'ailleurs par les remords qu'excite en moi la vie criminelle que j'ai menée, j'ai

résolu de m'aller jeter aux pieds du roi d'Eluth, pour lui avouer mon crime, et subir tous les châtiments qu'il voudra m'imposer.

Pendant que ce vieux chevalier faisoit ce récit, il n'est pas concevable avec quelle attention toute l'assemblée l'écoutoit. Il n'y avoit personne qui ne prît intérêt à la reconnoissance du prince d'Éluth. Aussi l'on voyoit éclater la joie dans les yeux de toute l'assistance. Fleur-de-Lys et Brandimart, comme les plus interessés, ne pouvoient contenir les mouvements dont leurs cœurs étoient agités. Lorsque Dimar eut cessé de parler, le roi de Mugal, ravi de ce qu'il venoit d'apprendre, ne put s'empêcher d'embrasser ce chevalier. Mon cher Dimar, lui dit-il, si le roi Monodant étoit assez dur pour n'être pas sensible à la joie que vous lui préparez, je renoncerois à son amitié, malgré l'honneur que j'ai d'être son gendre. Et moi, qui ai celui d'être sa fille, dit alors la reine Leodile au chevalier, je vous promets de ne rien épargner auprès de lui pour vous faire accorder des récompenses au lieu des châtiments que vous en attendez.

Dimar reçut avec respect des offres si obligeantes, et à peine achevoit-il d'exprimer les sentiments de sa reconnoissance, que Brandimart et Fleur-de-Lys vinrent, par les embrassements qu'ils lui prodiguèrent avec vivacité, lui fournir une nouvelle matière de se répandre en discours reconnoissants. Les deux rois témoignèrent au fils du roi d'Éluth la joie qu'ils avoient de cet heureux événement; et Doliston surtout, qui regardoit Brandimart comme son fils, le pressoit entre ses bras avec une extrême tendresse. Enfin, pour rendre

encore plus célèbre ce jour fortuné, le mariage des deux princes, Brandimart et Cilinx, avec les deux charmantes sœurs, fut fait avec toute la pompe possible. Huit jours se passèrent dans les réjouissances publiques; après quoi le prince d'Éluth supplia le roi de Lousachan de lui permettre d'aller, avec la prineesse son épouse, trouver Monodant, pour l'instruire de tout ce qui s'étoit passé: Doliston y consentit. Le roi et la reine de Mugal s'offrirent à les accompagner, se faisant un plaisir d'être présents à la reconnoissance du prince d'Éluth. L'envie de rejoindre Roland avoit beaucoup de part à l'impatience que Brandimart avoit de se rendre à la cour de son père : il ne pouvoit oublier ce paladin dans le plus vif ressentiment de son bonheur, tant un cœur généreux est fidèle à ses engagements.

Le jour du départ de ces princes arrivé, le roi de Mugal congédia son armée, qu'il renvoya dans ses états, et retint seulement ses prineipaux courtisans pour le suivre à Éluth; après quoi il partit avee Brandimart et les princesses leurs femmes, laissant Doliston et Philantie fort affligés de leur depart. Heureusement le prince Cilinx et Doristelle ne furent point du voyage. Ils restèrent à Lousaehan pour consoler le roi et la reine de la perte qu'ils venoient de faire.

CHAPITRE XII.

De l'arrivée de Varamis et de Brandimart à Éluth ; de ce qui s'y passa, lorsque Monodant eut reconnu son fils Bramador ; et des réjouissances qui s'y firent.

On ne savoit rien encore à la cour d'Éluth de tout ce qui s'étoit passé à celle de Doliston ; le siége de Lousachan étoit la seule chose qu'on n'y avoit pu ignorer. Monodant, inquiet du succès de cette entreprise, dont il ne savoit pas la cause, se préparoit à envoyer au roi de Mugal, son gendre, un corps d'armée, pour l'aider à réussir dans les desseins qu'il pouvoit avoir, lorsqu'il le vit arriver avec son illustre compagnie. La joie fut réciproque de part et d'autre ; mais, si elle fut grande d'abord, elle le devint bien davantage, quand le roi d'Éluth, le prince Ziliant, le comte d'Angers et Angélique furent éclaircis de tout. Rien n'est égal au ravissement que ces princes firent éclater. Monodant embrassa Dimar avec transport, et lui dit : Si je vous ai fait des injustices, vous vous en êtes bien vengé par les chagrins que vous m'avez causés. Quel fils, hélas ! vous m'aviez enlevé ! Mais aussi que vous me le rendez parfait ! Un service si considerable efface tout mon ressentiment. Je vous donne même auprès de moi la place qu'y occupoit autrefois Sianor, peut-être moins dignement que vous. Dimar étoit si charmé d'entendre ce discours de la bouche de son roi, qu'il se contentoit

d'embrasser ses genoux, ne pouvant proférer une parole.

Le vaillant Brandimart n'eut pas seul tous les embrassements du roi son père, il eut à les partager avec Dimar, et surtout avec Fleur-de-Lys, que le bon roi ne pouvoit se lasser d'admirer. Il disoit au milieu des transports qu'il ressentoit d'avoir une belle-fille si parfaite, que la seule Angelique dans l'univers la surpassoit en beauté. Le prince Ziliant, ravi de retrouver son frère dans un chevalier à qui déjà il avoit voué une éternelle amitié, le pressoit tendrement entre ses bras, et lui disoit : Venez m'enlever une couronne que vous méritez mieux que moi. Je n'en serai point jaloux; et je me ferai gloire de montrer à tous vos sujets l'exemple d'une fidélité inébranlable. Aimable prince, lui répondit Brandimart en lui rendant caresses pour caresses, je partagerai toujours ma fortune avec vous; mais vous avez dans la personne de votre charmante fee de quoi vous consoler de toutes les couronnes du monde.

Dans les premiers transports de joie, que toute la maison royale d'Éluth avoit fait paroître à la reconnoissance de son nouveau prince, les deux parfaits amis et leurs dames n'avoient pu trouver encore le moment de s'embrasser; mais, dès que l'occasion s'en présenta, ils s'accordèrent cette satisfaction. Ils se racontèrent de part et d'autre leurs aventures depuis leur dernière séparation. Il y a déjà long-temps, dit Roland à Brandimart, que je suis à Éluth. Quelque impatience que j'aie de courir au secours de mon empereur, je n'ai pu me résoudre à partir sans vous. Je n'ai pas pourtant, ajouta-t-il, voulu demeurer ici dans l'oisiveté. J'ai laissé

ma princesse à la cour pour aller dégager la parole que j'ai donnée à la belle Callidore. Je suis retourné à l'île du Lac, où j'ai obtenu de Morgane qu'elle détruira l'enchantement de la Fontaine de la Roche, en faveur de la princesse d'Ortus, et de tant d'infortunés qui languissent sur ses bords; il n'y a que quelques jours que j'en suis revenu.

Aussitôt qu'on apprit dans la ville d'Éluth ce qui venoit de se passer au palais, tous les habitants, les femmes et les filles en dansèrent d'alégresse en jetant des fleurs à pleines mains. Tout retentit de cris de joie. On ne voyoit sur le toit des maisons que des feux, et le son des cymbales avec celui des luths remplissoit de leur harmonie toutes les rues. Le roi Monodant donna aux princes et aux princesses un grand festin dans les jardins de son palais. Pendant qu'ils se livroient tous comme à l'envi à la joie, ils virent tout à coup sortir de la terre, à cent pas d'eux, une sombre vapeur qui, s'élevant en l'air, forma un nuage, qui s'éclaircit peu à peu, et fit éclore de son sein une lumière éclatante, au fond de laquelle il parut un palais d'or massif de la plus savante architecture. Ce superbe palais s'avança de l'enfoncement sur le bord de la nue, et descendit lentement sur son assiette dans la prairie.

Les assistants, étonnés de cette merveille, se regardoient l'un l'autre, sans savoir ce qu'ils en devoient penser. Les seuls Roland et Ziliant furent au fait. Le palais ne fut pas sitôt sur la terre, que la porte, qui étoit à deux battants, s'ouvrit, et les princes en virent sortir deux dames, avec un chevalier, que le comte d'Angers, à leur approche, reconnut pour Morgane,

Callidore et Isolier. Grand roi, dit la fée à Monodant, je viens augmenter la pompe de votre cour, en vous amenant cette princesse et ce chevalier qui méritent l'estime de votre majesté; et vous, comte, poursuivit-elle en se tournant vers le paladin, apprenez que je vous ai tenu parole. Le roi reçut la fée avec beaucoup de courtoisie, et la fit placer entre lui et son cher Ziliant. Il honora aussi d'un accueil gracieux le prince espagnol, et mit lui-même la belle Callidore à côté de l'incomparable Angélique, dont elle admira les attraits. La joie se renouvela dans le festin à l'arrivée de ces nouveaux hôtes. La vue de tant de belles personnes, qu'on n'auroit pu voir rassemblées dans aucun autre lieu de l'univers, rendoit les discours plus galants, et disposoit les cœurs à la tendresse; Bacchus même, par le feu de ses liqueurs, sembloit fournir des armes à l'Amour pour triompher.

La princesse d'Ortus dit à Roland de quelle manière Morgane, par la force de ses conjurations, avoit détruit l'enchantement de la fontaine; et que dès le moment qu'on avoit cessé d'y voir les images de Floris et d'Adamanthe, tous les amants malheureux qui en habitoient les bords avec elle s'étoient trouvés délivrés de la fureur amoureuse qui les possédoit. Elle ajouta que les peuples du royaume d'Ortus, en reconnoissance du bien qu'elle leur avoit procuré, l'avoient choisie pour leur reine, après la mort de leur roi, qui venoit de mourir sans enfants; et qu'enfin la fée elle-même l'avoit couronnée, elle et Isolier, son amant, dans les solennités d'un heureux mariage. La belle Callidore finit son récit en assurant le comte d'une éternelle reconnoissance.

Tous les princes du festin témoignèrent prendre part à la satisfaction de cette princesse, et rendirent tous grâces à la fée d'avoir fait le bonheur de ces deux amants. Le reste du jour se passa chez le roi dans les plaisirs et dans la joie. Morgane avoua qu'elle vivoit alors plus heureuse avec son cher Ziliant, qu'elle ne l'étoit quand la crainte de le perdre l'obligeoit à le tenir enfermé dans son île. En effet, cet aimable prince, depuis sa délivrance, lui avoit marqué un amour plus sincère et plus empressé qu'auparavant.

Le séjour de la fée et de la reine Callidore fut cause qu'on prolongea de quelques jours à Éluth les réjouissances publiques; mais enfin le paladin Roland, pressé de s'en retourner en France, déclara au roi Monodant qu'il ne pouvoit demeurer plus long-temps à sa cour, et le pria de lui permettre de partir. Le roi fut affligé de la résolution du comte, qu'il regardoit comme la source de son bonheur et du rétablissement de toute sa maison; néanmoins il n'osa s'opposer à son départ, de peur de le contraindre; mais ce qui redoubla l'affliction de ce monarque, c'est que Brandimart lui dit qu'il ne pouvoit se dispenser d'accompagner en France ce parfait ami, à qui il devoit sa vie, sa maîtresse, et l'honneur d'avoir été reconnu pour le prince d'Éluth; d'ailleurs, qu'il vouloit aller combattre avec ce grand guerrier pour la défense de son empereur et de sa religion. Il parut si affermi dans ce dessein, qu'il ne fut pas possible au roi, son père, de l'en détourner. Le comte même, touché de la douleur du roi, s'efforça vainement de persuader à son ami qu'il devoit rester à la cour d'Éluth; quelque chose qu'il pût lui représenter, il n'y eut pas

moyen d'obtenir cela de lui. Fleur-de-Lys ne pouvant se résoudre à se séparer de son cher époux, et voulant accompagner la princesse du Cathay, se résolut à le suivre, en promettant au roi qu'elle mettroit tous ses soins à lui conserver le prince son fils. Le comte d'Angers de son côté lui jura qu'après la guerre d'Afrique et de France il lui rameneroit lui-même ces deux époux, en reconduisant Angélique dans son royaume. Sur cette assurance, Monodant se fit la violence de consentir à tout ce que Brandimart souhaitoit. Ensuite les deux amis firent leurs adieux, et se remirent en chemin avec leurs dames.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'entreprise de Rodomont en Italie.

Après que l'indomptable Rodomont eut mis en déroute l'armée des Lombards, la consternation se répandit dans toute la Ligurie. Le roi Didier, qui s'étoit retiré dans les montagnes, fit avertir de son malheur le sage duc de Bavière, qui commandoit l'armée françoise en Provence; cette armée étoit composée de vingt-cinq mille gendarmes, et de trente mille hommes de pied. Le duc n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il partit pour aller joindre Didier, se promettant de tirer une cruelle vengeance des Africains. Il étoit accompagné de ses quatre fils, Avoire, Othon, Avin et Béranger, et de Guy de Bourgogne; mais ce qui rendoit ces troupes plus redoutables, c'est que Bradamante étoit

parmi elles : cette illustre sœur de Renaud marchoit à leur tête. Quoique pourvue d'une extrême beauté, on l'auroit prise pour le seigneur de Montauban, son frère, tant elle avoit l'air d'un guerrier de haute apparence.

Lorsque cette armée eut passé les montagnes des Alpes, qui séparent la France de l'Italie, elle entra dans la plaine du Piémont, où elle traversa le Pô. Le roi d'Alger, averti de sa marche, ne crut pas devoir attendre les François autour de Gênes; il quitta le rivage de la mer où il étoit campé, pour aller au-devant d'eux. Après avoir marché quelques jours, il les aperçut qui descendoient d'une colline; les lances et les bannières qui s'élevoient du milieu de leurs escadrons ressembloient à une forêt épaisse de sapins, et l'éclat de leurs armes, que le soleil faisoit briller, paroissoit augmenter la clarté du jour.

A cette vue, l'intrépide Rodomont, tout à pied qu'il étoit, s'avança plein de joie de voir enfin des ennemis dignes de son courage. L'ardeur et l'impatience qu'il avoit de combattre l'obligèrent de se présenter au-devant de la guerrière Bradamante, qui venoit à lui comme un foudre. Elle lui perça son bouclier de part en part; mais la lance ne put entamer la forte cuirasse de Nembrod, dont il étoit revêtu. L'Africain chancela du coup, mais il n'en fut que plus terrible; car des deux fils du duc de Bavière, Avoire et Béranger, qui suivoient Bradamante, il blessa le premier dangereusement, et renversa l'autre tout évanoui sur le sable; puis, les armées s'étant jointes, d'abord les chevaliers françois mirent le désordre parmi les infidèles; ensuite Rodomont fit tout changer de face. Il se jeta dans les escadrons les

plus épais, et massacrant hommes et, chevaux, il arrêta lui seul ses ennemis victorieux. Les plus braves guerriers de Charlemagne s'imaginoient faire assez de se défendre de lui. Il fendit la tête à Beuves de Dordonne, blessa Othon de Bavière, et renversa Guy de Bourgogne.

Bradamante, après avoir fourni sa carrière, revint au secours des chrétiens; sa valeur toutefois ne put empêcher leur massacre : d'un coup pesant que le roi d'Alger lui déchargea sur la tête, et qui, glissant le long du casque, alla couper le cou du cheval de la dame, elle tomba sous cet animal; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle put se débarrasser de dessous lui. Les Sarrasins voyant le carnage que Rodomont faisoit des chrétiens, secondèrent ce furieux, qui moissonnoit autant de vies qu'il frappoit de coups. On ne voyoit autour de lui que des montagnes de chevaliers et de chevaux taillés en pièces. Ses gens n'avoient qu'à suivre le chemin qu'il leur frayoit, pour remporter une victoire presque sans péril. S'ils eussent eu des chevaux, pas un François n'eût échappé au tranchant du cimeterre africain.

Le duc de Bavière, consterné de l'état où il voyoit les choses, adressoit au ciel ses vœux : Seigneur, disoit-il, permettrez-vous que cet infidèle Rodomont triomphe de votre peuple et de votre sainte religion? Enfin l'armée chrétienne étoit entièrement perdue, si le roi Didier ne fût arrivé pour la secourir. Ce prince ayant su l'entrée des troupes françoises dans le Piémont, avoit rassemblé les débris de la sienne, et suivi les Africains pour les prendre par derrière, tandis que

le duc Naime les attaqueroit par-devant. L'orgueilleux roi d'Alger sourit d'un ris moqueur à leur approche; il méprisoit des ennemis qu'il avoit déjà vaincus; mais il ne savoit pas que dans la personne d'un seul chevalier de cette armée il trouveroit un obstacle capable de l'arrêter.

L'armée lombarde arriva donc dans le temps que celle de France ne se défendoit plus. Tout y étoit en fuite; et, pour surcroît de malheur, le grand fleuve du Pô, qu'ils avoient à leur dos, leur ôtoit tout moyen de se mettre en sûreté. Sitôt que les François aperçurent les troupes qui venoient à leur secours, ils firent un grand tour pour aller se réfugier derrière elles. Ils eurent à peine joint cette armée, qu'ils l'entendirent retentir du nom fameux de Renaud de Montauban. Cet agréable son frappant leurs oreilles, leur fit juger que le fils d'Aymon y venoit d'arriver; il n'en fallut pas davantage pour dissiper leur effroi, et les faire retourner au combat avec les Lombards.

Le seigneur de Montauban étoit en effet dans l'armée lombarde avec le brave fils d'Ogier le Danois. Après avoir perdu le prince Astolphe, ils avoient continué leur chemin jusqu'à la ville d'Astracan, où Dudon s'étant pourvu d'un autre cheval, ils avoient traversé la Circassie et les Tartares Nogais, d'où ils étoient entrés dans la Moldavie. De là s'étant rendus à Belgrade, où étoit alors le roi d'Hongrie avec le prince Ottacier, son fils, ils y avoient fait quelque séjour; puis, passant par la Bosnie et par la Croatie, accompagnés d'Ottacier, qui, par inclination pour Renaud, étoit parti avec eux, sous la permission de son père Philippe, ils avoient

enfin gagné les frontières de l'Italie, où ils avoient appris les succès de Rodomont. Sur cette nouvelle, ils s'étoient hâtés de joindre le roi Didier, pour tenter avec lui le sort d'une bataille.

La réputation de Renaud et le bruit de sa valeur étoient répandus par toute la terre; le roi lombard fut ravi de le revoir; et, pour lui faire plus d'honneur, il lui donna la conduite de son armée. Il reçut aussi fort obligeamment Dudon, tant à cause de son mérite personnel, qu'à cause du bon Danois, son père, qui étoit son ami.

CHAPITRE XIV.

Nouvelle bataille de l'armée lombarde contre les Africains.

L'armée lombarde, accrue de tous les François qui avoient échappé au cimeterre sarrasin, devint assez considérable pour s'opposer à celle de Rodomont; mais elle mettoit sa principale confiance dans le grand chef qui la commandoit. Ce vaillant paladin, suivi d'Ottacier et du brave Dudon, marcha droit au roi d'Alger, qui, monté sur un puissant cheval, qu'il avoit ôté à un chevalier françois, s'avançoit fièrement devant eux.

Le fils d'Aymon et le Sarrasin coururent l'un contre l'autre; les lances volèrent en éclats, sans que les chevaliers en fussent ébranlés; mais Bayard creva de son choc le coursier qui lui étoit opposé. Quelle fut la fureur du superbe roi d'Alger, quand, tombant avec son

cheval, il se vit ainsi démonté. Il se relève en écumant de rage; il brûle d'impatience de se venger; il court plein de ressentiment après son ennemi; et, dans la crainte qu'il a de ne le pas joindre, il frappe sur ses propres sujets, pour s'ouvrir jusqu'à lui un passage plus libre. Cependant Renaud continuoit sa course, et faisoit un étrange carnage des Africains. Ils fuyoient devant lui comme des moutons devant un loup affamé qui les poursuit. Après avoir percé jusqu'aux derniers rangs, il revint sur ses pas; il rencontra Rodomont, et le voyant à pied, il descendit de cheval pour le combattre. Ces deux grands guerriers se jettent l'un sur l'autre avec toute l'ardeur que le désir de vaincre inspire aux héros; tous deux fiers de leurs forces et de leurs exploits glorieux, ils se font connoître respectivement ce que leur bras pèse. Déjà leurs épais boucliers sont tombés par morceaux; le feu sort de leurs épées, et les échos des environs retentissent de leurs coups; sans la bonté de leurs casques, ils se seroient fracassé la tête en mille pièces.

Dans le temps qu'ils étoient le plus acharnés l'un sur l'autre, ils furent tout à coup accablés par des flots d'Algériens qui tombèrent sur eux. Ces peuples, poussés par les paladins Dudon, Guy de Bourgogne, et par Bradamante, qui s'étoit jointe aux comtes de Lorraine et de Savoie, fuyoient tout épouvantés vers le roi. Renaud et Rodomont furent séparés malgré eux par la foule des fuyards. Le fils d'Aymon s'en vengea sur les Africains, qu'il fit bientôt retourner sur leurs pas. Il en renversa une grande partie dans le Pô en les poursuivant, et le reste s'enfuit à vau-de-route par la campagne.

Le roi d'Alger de son côté, irrité d'avoir été séparé de Renaud par ses propres soldats, ne put s'empêcher d'en massacrer lui-même quelques-uns; et tel qu'un sanglier furieux qui, descendant d'une montagne, méprise les veneurs et les chiens, Rodomont, les yeux plus rouges que du feu, cherche les princes françois pour les déchirer. Le premier qu'il rencontra fut le comte de Lorraine, qui eut l'imprudence de lui faire tête. Le Sarrasin le renversa lui et son cheval du choc de son estomac; puis, tirant par un pied le Lorrain de dessous sa selle, il lui fracassa la tête en la déchargeant sur celle du comte de Savoie, qu'il jeta mort sur la place.

Il continua de se servir, comme d'une arme, du cadavre de l'infortuné comte lorrain, et il en rompit tout un escadron de chevaliers françois. Guy de Bourgogne, voulant les soutenir avec un corps de troupes qu'il avoit rassemblé, aperçut Bayard, que Renaud n'avoit pas encore pu joindre; il descendit de cheval pour monter ce bon coursier, qui, l'ayant vu plusieurs fois avec son maître, lui prêta docilement l'étrier, et courut vers Rodomont, où le chevalier le poussa. L'Africain reconnut dans Bayard le fort cheval qui l'avoit renversé: il résolut de s'en emparer. Pour cet effet, il évita sa rencontre en se retirant à quartier, de peur d'un accident pareil au premier; ensuite, lançant de toute sa force, contre Guy de Bourgogne, le cadavre qu'il tenoit à la main, il jeta ce chevalier à terre tout étourdi.

Il courut à Bayard après cela; il le saisit par la bride, et se mit en disposition de le monter; mais ce fier animal, qui regardoit Rodomont comme l'ennemi de son maître, se cabra contre lui; il leva même les deux pieds

de devant, qu'il lui mit sur les épaules, et se roidissant en même temps sur ceux de derrière, tel qu'un athlète des jeux olympiques, il le secouoit pour le terrasser. Le roi d'Alger, étonné d'un événement si nouveau, eut besoin de toutes ses forces pour se maintenir contre ce puissant coursier. On vit alors une lutte fort extraordinaire; mais, malgré tous les efforts de l'Africain, Bayard l'atterra, et, le tenant sous lui, il le fouloit aux pieds cruellement, et lui écrasoit les cotes. Rodomont, pour se défaire d'un si dangereux ennemi, prit son épée, qui pendoit à une chaîne autour de son bras, et voulut par trois fois la plonger dans le ventre de Bayard. La chair de l'animal étant feée, par trois fois l'épée plia jusqu'à la garde.

Enfin le roi d'Alger couroit un extrême danger, lorsque le seigneur de Montauban, revenant de la poursuite des Africains, fut d'abord témoin de cet exploit de Bayard. Il ne put s'empêcher de rire de la nouveauté du fait; mais son grand courage le portant à secourir Rodomont, il s'approcha du coursier et lui dit : Arrête, cher Bayard; laisse-moi la gloire de surmonter, par ma valeur, un si vaillant guerrier. Le bon cheval, à la voix de Renaud, se retira de dessus le Sarrasin avec une docilité qui faisoit voir combien il étoit soumis à son cher maître. Rodomont se releva tout brisé; il pouvoit à peine se soutenir; il se traîna vers le fils d'Aymon, et lui dit : Ce coursier dont tu viens de me dégager, et ta générosité, plus que ta valeur, me font connoître que tu es Renaud; tu vois l'état où je suis : il ne me reste pas assez de forces pour me défendre contre toi; mais ne pense pas que je me tienne pour vaincu. J'espère que

tu voudras bien me marquer un temps et un lieu où nous pourrons nous voir les armes à la main. Le seigneur de Montauban, touché du grand cœur de ce roi, lui accorda ce qu'il demandoit, et indiqua pour lieu de leur combat la forêt des Ardennes, où il lui promit de se rendre dans un mois.

Après cet accord, les deux guerriers se séparèrent, remplis de la plus forte estime l'un pour l'autre. La raison pour laquelle Renaud choisit les Ardennes plutôt qu'un autre endroit, c'est qu'il avoit dessein d'aller rejoindre Charlemagne à Trêves, où il avoit appris que cet empereur s'étoit rendu pour tenir en respect quelques princes de la Basse-Germanie, qui sembloient vouloir se liguer avec les Saxons, pour inquiéter l'Empire du côté du Rhin, dans le temps que les Africains l'occuperoient sur les côtes de Provence et du Languedoc.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Du retour de Brunel à Bizerte.

Après que Brunel eut fait la conquête de Balisarde par son adresse, il ne songea plus qu'à s'embarquer au premier port de mer pour retourner à Bizerte. Quand il fut de retour dans cette grande ville, il y trouva l'empereur Agramant fort irrité de ce que ses peuples, effrayés des sages remontrances des rois de Garbe et des Garamantes, refusoient de passer en France sans ce jeune Roger, de qui les astres faisoient dépendre le succès de l'entreprise.

Aussitôt que le monarque d'Afrique aperçut Brunel, il sentit de la joie et de l'inquiétude. Hé bien, lui dit-il, quelle nouvelle m'apportes-tu? Poursuivrai-je mon entreprise, ou me faudra-t-il renoncer à la conquête de la France, pour n'avoir pu arracher Roger des mains du magicien qui le retient dans l'oisiveté? Grand empereur, répondit Brunel en se jetant à ses genoux, vous pouvez tout attendre de votre courage; et je vous apporte d'Orient de quoi réussir dans vos glorieux projets. Tu m'apportes donc, reprit Agramant, le précieux anneau d'Angelique? Oui, seigneur, répartit le nain; de

plus, j'amène le plus excellent cheval de toute l'Asie, que j'ai volé par mes ruses au vaillant roi Sacripant; et j'ai la merveilleuse épée que portoit le grand comte d'Angers. C'est donc la fameuse Durandal, s'écria l'empereur d'Afrique avec un mouvement de joie qu'il ne put retenir. C'est une meilleure arme encore, dit Brunel, puisqu'elle a la vertu de couper les armes enchantées, et qu'elle pourroit blesser Roland lui-même, quoiqu'il soit fée de tout son corps. Ah! cher Brunel, dit Agramant, que tu mérites bien la couronne que j'ai promise à ton adresse. Je ne vous demande rien, seigneur, reprit le nain, si je ne mets encore entre vos mains ce brave Roger, qui doit ranger la victoire de votre parti. Si tu fais ce que tu me promets, interrompit avec précipitation le roi d'Afrique, non-seulement la couronne de Tingitane t'est assurée, mais tu seras plus maître de mon empire que moi-même. Alors ce grand prince voulut être instruit des artifices dont Brunel s'étoit servi pour exécuter des choses si difficiles. Le nain satisfit sa curiosité, de même que celle de tous les rois qui étoient présents. Il les réjouit beaucoup par son récit. Agramant surtout y prit tant de plaisir, qu'il se fit apporter sur-le-champ une couronne d'or, qu'il mit lui-même sur la tête du petit homme, en lui disant : Je vous fais roi de Tingitane.

Le nouveau prince, ayant ainsi été couronné, fit voir à toute la cour les trois merveilles qu'il avoit conquises. Chacun les admira; et le monarque d'Afrique, ne doutant plus de la réussite de ses projets, n'en voulut pas différer davantage l'exécution. Il partit avec une foule de rois et de princes pour aller à la découverte

du jeune Roger. Ils firent tant, qu'après avoir passé le desert sablonneux, ils parvinrent enfin au mont Carène. Cette montagne est si haute, qu'on diroit qu'elle touche le ciel; une grande plaine, qui contient plus de trente lieues de long, en occupe la cime; un large fleuve y passe au travers, et tombe en bas dans le vallon, d'où il poursuit son cours jusqu'à la mer. D'un côté de ce fleuve etoit un rocher sur la pointe duquel toute la cour africaine vit avec surprise briller un palais éclatant de cristal.

A la vue d'un objet si merveilleux, tous les spectateurs ne doutèrent point que ce ne fût le séjour où le magicien renfermoit Roger; mais ils ne remarquèrent dans le rocher aucun chemin pour y monter. Malabufer, roi de Fizan, qui avoit été plus d'une fois dans ce lieu, n'y avoit jamais vu ce palais: il jugea que les enchantements d'Atlant lui en avoient caché la vue jusqu'à ce jour, et que la vertu seule de l'anneau d'Angélique le lui rendoit visible. Lorsque l'enchanteur aperçut du haut de sa roche l'illustre assemblée des guerriers, qui considéroit son palais, la tristesse s'empara de son cœur; la crainte de perdre son jeune prince agita son esprit. Cependant on ne pouvoit sans ailes monter à ce château, et cela n'embarrassoit pas peu Agramant; mais le nouveau roi de Tingitane, qui vit bien son embarras, s'approcha de ce prince, et lui dit: Seigneur, l'adresse est ici plus nécessaire que la force; si votre majesté veut m'en croire, elle ordonnera dans cette plaine un tournoi; les chevaliers de votre cour s'exerceront à la lance et à la course; le jeune Roger ne manquera pas d'observer d'en haut ce divertisse-

ment militaire, et son humeur belliqueuse le portera sans doute à venir prendre part à la gloire de leurs exploits. Quand il sera descendu de ce rocher, je me fais fort de l'engager dans votre entreprise de France.

Ce que Brunel conseilloit fut approuvé de tous les princes, qui se partagèrent en deux troupes. L'empereur se fit chef de l'une, et donna la conduite de l'autre aux rois de Garbe, de Bellemarine, de Constantine et de Fizan. Les airs commencèrent à retentir du bruit éclatant des trompettes, et tous les chevaliers partirent la lance en arrêt. Le parti d'Agramant eut du désavantage; vingt-sept de ses chevaliers furent portés par terre au premier choc, au lieu que de l'autre troupe, il n'y en eut que sept de démontés; les voilà qui s'animent tous; et ce jeu, qui ne devoit être qu'un exercice, devint si furieux, qu'on l'auroit pris pour une véritable bataille. Entre les princes qui combattoient avec le plus d'ardeur, le sage Sobrin, roi de Garbe, bien que déjà d'un âge avancé, se distinguoit par les grands coups qu'il portoit : il renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui. Mais le fort Agramant, monté sur son puissant coursier Cizifalte, rétablit en peu de moments le désordre de sa troupe; il donna une si rude atteinte de sa lance à Malabufer, qu'il jeta ce vaillant roi hors de sa selle; puis, tournant bride à Cizifalte, il frappa si vigoureusement Mirabalde à la tête, qu'il lui fit vider les arçons. Ce malheureux roi de Borgue demeura privé de sentiment. L'empereur renversa encore Galciot de Bellemarine avant que de rompre sa lance. Il prit ensuite le roi d'Arzile par le cimier de son casque, et le secoua si rudement, qu'il le porta par terre; enfin il

n'y avoit point de roi ni de chevalier qui pût tenir contre Agramant.

CHAPITRE II.

Suite du tournoi d'Agramant.

L'ENCHANTEUR Atlant et Roger regardoient de leur château de cristal ce tournoi; mais ils le regardoient l'un et l'autre d'un œil bien différent. Le jeune prince, de qui l'âme étoit toute guerrière, prenoit un plaisir sans pareil aux faits d'armes dont ses yeux étoient témoins. Il applaudissoit aux grands coups qui se donnoient. Il ne se possédoit plus, et son visage étoit plus rouge que du feu. Il auroit souhaité de voir le combat de plus près, et il prioit instamment le magicien de le faire descendre au bas du roc. Atlant, qui craignoit de le perdre, lui disoit pour le retenir: Helas! mon fils, ce que tu vois est un mauvais jeu; ne t'approche point de ces hommes armés, ton ascendant est trop funeste; tu es menacé de perdre la vie dans un combat par trahison; regarde les exploits de ces chevaliers comme un piége que la fortune tend à ton courage, et ne te livre point toi-même à ton malheur.

Roger lui répondit : Si le ciel a toute puissance sur les hommes, quel moyen avons-nous donc d'éviter nos destinées? Et s'il a résolu ma mort, c'est en vain que vous me retenez ici. Je vous prie de me faire descendre parmi ces chevaliers, autrement je vais me précipiter

moi-même du haut du rocher en bas. Laissez-moi voir une heure seulement combattre ces guerriers, et que je meure ensuite, si c'est un arrêt du sort. Le vieil Atlant, qui le connoissoit pour un jeune prince capable d'exécuter ce qu'il disoit, le mena dans un petit jardin particulier, où, par une grotte et des degrés taillés en vis dans le roc, il le fit descendre dans le vallon, près de l'endroit où Brunel, monté sur Frontin, s'étoit arrêté par hasard pour être spectateur du tournoi. Aussitôt que cet adroit Africain les aperçut tous deux, il se mit à faire faire des passades et des caracoles à son cheval. Roger admira la gentillesse du coursier, et souhaita de l'avoir. Il pria le magicien de le lui acheter; car la personne qui le montoit avoit si mauvaise mine, que, tout roi qu'il étoit, le jeune prince le prit pour un marchand de chevaux. Atlant, qui vouloit faire abhorrer à son élève les chevaux et les armes, ne se pressoit pas de le satisfaire; il n'épargna pas même les remontrances pour lui faire perdre le désir qu'il témoignoit : mais, lisant dans ses yeux qu'au lieu de le lui ôter il ne faisoit que l'irriter par ses discours, il demanda par complaisance à Brunel s'il vouloit lui vendre son coursier.

Le nain n'attendoit que ce moment. Je ne donnerois pas, répondit-il, mon cheval pour tout l'or du monde, parce que nos princes africains ont formé une entreprise où tous les chevaliers, qui ont de l'honneur et qui aiment la gloire, ne peuvent manquer de se trouver. Enfin ce temps, si désiré de tous les vaillants hommes, est venu. Notre empereur, le grand Agramant, va passer en France, et faire la guerre à Charlemagne. Il sera suivi de trente-deux rois, qui conduisent chacun une

armée de ses sujets. Les jeunes et les vieux ont pris les armes en Afrique; on n'a jamais vu sur terre et sur mer tant de guerriers. Ne vous étonnez donc point, continua-t-il, si je ne veux pas me défaire de mon coursier. Oui, je le veux garder, à moins que quelque chevalier de mérite, tel que ce jeune seigneur que je vois avec vous, ne me le demandât pour aller à cette expédition. Je vous jure qu'en faveur des services qu'il pourroit rendre à la patrie et à notre religion, je lui ferois présent de mon cheval, et même de ces belles armes qui sont au pied de ce pin. Ah! s'écria le jeune Roger, sans attendre qu'Atlant répondît pour lui, si tu me donnes ce que tu viens de me promettre, je me jeterai dans le feu pour toi; mais que ce soit promptement, ajouta-t-il : les moments me paroissent des années. Il me tarde de me mêler parmi ces chevaliers qui combattent, et de faire éclater comme eux ma valeur.

Le fin roi de Tingitane, qui n'avoit rien souhaité autre chose que de le voir dans cette disposition, lui répliqua : Généreux jeune homme, il ne s'agit point ici d'aller répandre ton sang parmi ces guerriers. Ils sont tous Africains et Mahométans, et le combat qu'ils font entre eux n'est qu'un divertissement. Ils ne se frappent que du plat de l'épée; la pointe et le tranchant y sont défendus sous des peines très grièves. Fais-moi don seulement de ton cheval et de tes armes, repartit Roger avec précipitation, et ne te mets pas en peine du reste. Je t'assure que je passerai le temps à cet exercice aussi bien qu'eux. L'enchanteur entendant parler ainsi le jeune prince, en fut au désespoir : Hélas! lui dit-il en pleurant, mon cher fils, je vois bien qu'il faut malgré moi

que je t'abandonne au destin qui veut disposer de toi! A ces mots, il s'éloigna de ce lieu fatal, et laissa Roger charmé de ne plus trouver d'obstacle au désir qui le pressoit. En un moment il fut armé de toutes pièces; et, se ceignant de la tranchante Balisarde, qui devoit devenir un foudre entre ses mains, il sauta sur Frontin sans mettre le pied à l'étrier. Le nouveau roi de Tingitane, le voyant en selle, admira son air fier, et ne put s'empêcher de lui dire dans son admiration : Va, jeune prince, va remplir tes grandes destinées et l'attente de toute l'Afrique.

Le courageux Roger, après l'avoir salué courtoisement, partit comme un tonnerre, et se jeta où le combat étoit le plus échauffé. Il poussa Frontin sur le roi des Nasamones, qui pressoit vivement l'empereur, et renversa ce prince sur le roi de Fizan. Il envoya ensuite Bambirague, roi d'Arzille, mesurer la terre comme les autres. Sobrin, qui étoit alors aux mains avec Agramant, le quitta pour attaquer Roger; mais ses coups ne purent l'ébranler, au lieu que Roger, du plat de Balisarde, lui fit perdre les arçons, et après lui à tant d'autres, qu'aucun guerrier du parti de Sobrin n'osoit plus lui faire tête. Le monarque d'Afrique, surpris de voir exécuter tant de hauts faits d'armes à ce merveilleux chevalier, qu'il ne pouvoit connoître, voulut éprouver aussi ses forces. Roger le renversa du premier coup; puis il abattit Prusion des îles d'Avalachie, Dardinel, fils d'Almont, et l'amiral Argoste de Marmonde. Alors les vaillants Agricaltes, Dudrinasse et Manilard, la fleur du paganisme, entreprirent de réprimer l'orgueil de cet inconnu; ils le frappèrent tous trois en même temps,

et à peine purent-ils l'ebranler. Il les désarçonna l'un après l'autre : comme il en faisoit autant au brave Alisard et à Soridan, le traître Bardulaste, roi d'Algazère, le perça, contre les règles du tournoi, par derrière d'un coup de pointe au défaut de ses armes, et prit la fuite aussitôt pour se mettre en sûreté; mais Roger, indigné d'une action si lâche, tout blessé qu'il étoit, poussa Frontin sur ses traces, et l'ayant atteint justement près de l'endroit où le magicien l'avoit quitté, il lui fit voler la tête d'un revers de Balisarde.

Ce jeune prince, après s'être ainsi pleinement vengé de Bardulaste, sentit qu'il avoit besoin du secours d'Atlant pour guérir la blessure qu'il avoit reçue, et qui commençoit à l'affoiblir. Il le chercha du côté qu'il l'avoit vu se retirer; et il le trouva bientôt assis au bas du roc, et enseveli dans une profonde rêverie. D'abord que le vieillard l'aperçut, son cœur tressaillit de frayeur: Hélas! s'écria-t-il en se pressant d'aller à lui, tu es blessé, mon fils! que mon art m'est peu utile, puisqu'il n'a pu prévenir ton malheur! Le prince, sans s'étonner de ces paroles, lui répondit en souriant : Mon père, ne déplorez pas tant mon aventure; quand vous m'aurez pansé, je serai guéri. Je suis blessé, il est vrai, mais je ne le suis pas tant que je l'étois, lorsque je tuai le lion sur la montagne, et que je pris l'éléphant qui me déchira tout le devant de l'estomac. Atlant, rassuré par ce discours, visita la blessure de Roger, et vit qu'effectivement elle n'étoit point dangereuse. Il nettoya la plaie, y versa d'une liqueur; et, par l'application d'une herbe dont il connoissoit la vertu, il mit sa blessure en état de se guérir d'elle-même sans aucun autre secours.

CHAPITRE III.

Du péril que courut le nouveau roi de Tingitane.

Quand le prince Roger eut quitté le tournoi, tous les princes et les chevaliers cessèrent de combattre; ils se retiroient pleins de confusion d'avoir été si maltraités par un seul guerrier. Agramant, comme les autres, malgré les grands exploits qu'il avoit faits, ne pouvoit se consoler d'avoir été renversé par un inconnu; il étoit d'ailleurs en colère contre Brunel, de ce que ce nain lui avoit promis vainement de lui remettre entre les mains le jeune Roger; car il étoit bien éloigné de penser que l'inconnu dont il se plaignoit fût Roger lui-même. Il méditoit d'en tirer vengeance, lorsque les chevaliers sortis du tournoi, passant par hasard près de l'endroit où Bardulaste avoit été privé de la vie, aperçurent la tête de ce roi, qu'ils reconnurent. Ils la portèrent sur-le-champ à l'empereur, pour recevoir ses ordres sur ce tragique événement.

Agramant, à cette affreuse vue, frémit. Il regardoit Bardulaste comme un des plus vaillants princes de sa cour. Il demanda quel audacieux avoit osé se noircir d'un semblable meurtre. Quelqu'un de ceux qui étoient présents dit qu'il avoit vu l'action, et que le meurtrier étoit monté sur un cheval que Brunel avoit amené d'Asie. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à l'empereur que le crime avoit été commis par le nain;

et comme ce monarque lui en vouloit déjà, il prononça aussitôt son arrêt : il ordonna au roi Grifalde d'aller faire pendre Brunel au même endroit où l'on avoit trouvé la tête du roi d'Algazère. Grifalde, qui regrettoit amèrement Bardulaste, son ami, accepta la commission avec empressement. Il fit chercher et saisir le nain, qu'on attacha, malgré sa nouvelle dignité, à la queue d'un cheval, et on traîna le misérable au lieu destiné pour son supplice. Il avoit beau représenter les services qu'il avoit rendus, et demander pourquoi on le traitoit de la sorte, il étoit si méprisé, qu'on négligeoit même de le lui dire. On ne l'écoutoit pas; tout l'éclaircissement qu'il put tirer de Grifalde fut ce discours : Si personne, lui dit ce roi, ne veut être ton bourreau, je te pendrai de mes propres mains.

L'infortuné roi de Tingitane poussoit dans les airs des cris aussi douloureux qu'inutiles; cinquante chevaliers se préparoient avec Grifalde à lui faire subir un châtiment qu'il n'avoit pas mérité dans cette occasion, lorsque Roger, revenant de faire panser sa blessure, entendit ses cris; il courut à sa voix, et, le reconnoissant, il tira Balisarde, et chargea les chevaliers exécuteurs de l'arrêt qu'Agramant avoit prononcé. Il perce celui-ci, renverse celui-là; il fend la tête à l'un, et les épaules à l'autre. Grifalde, étonné de cette expédition, veut s'opposer à ce terrible guerrier; mais remarquant que c'est le même inconnu qui l'avoit abattu au tournoi, cette remarque avança sa défaite. Roger le culbuta, et rien n'empêcha plus ce jeune prince de parvenir jusqu'à Brunel; il délia ce nain et le mit en liberté.

Grifalde s'en retourna tout confus vers l'empereur, et lui rapporta ce qui venoit de se passer. Agramant eut de la peine à le croire, et alloit, avec tous les princes de sa cour, chercher l'inconnu, quand il le vit venir à lui avec Brunel. Ce nain fut saisi d'effroi, lorsqu'il aperçut le roi d'Afrique, et il voulut s'enfuir; mais Roger le retint, et lui dit : Ne crains rien. Je veux te présenter moi-même à l'empereur, et lui demander raison de l'injure qu'on t'a faite. Effectivement, sitôt que Roger fut auprès d'Agramant, il lui tint ce discours : Puissant monarque, je vous supplie très humblement de m'apprendre quel crime a commis le roi de Tingitane, et d'accorder sa grâce à ma prière, s'il a mérité la mort; mais, s'il est innocent, la reconnoissance qui m'a porté à lui sauver la vie veut que je tire raison de la violence qu'on lui a faite. Vaillant chevalier, répondit l'empereur, il a lâchement assassiné Bardulaste, roi d'Algazère.

Ah ! grand empereur, répliqua Roger, si c'est là tout son forfait, vous avez eu tort de le traiter avec tant d'indignité : c'est moi qui suis le coupable, si toutefois c'est un crime de punir une trahison. Bardulaste m'a percé d'un coup de pointe contre votre défense et les règles des tournois : je m'en suis vengé, je l'ai dû ; et si quelqu'un de votre cour veut soutenir le contraire, je suis prêt à l'en faire dédire, les armes à la main, en présence de votre majesté. Oh ! si Bardulaste, s'écria le monarque d'Afrique, a pu faire ce que vous dites, je ne condamne point votre ressentiment; mais pour ce malheureux, à qui vous avez sauvé la vie, il n'est que trop digne du dernier supplice pour m'avoir flatté d'une

fausse espérance. Il m'avoit promis d'engager le jeune Roger dans mon entreprise de France. A ces dernières paroles d'Agramant, Brunel, qui trembloit comme la feuille agitée par le vent, prit un peu d'assurance, et dit au roi d'Afrique : Hé pourquoi donc, seigneur, avez-vous eu la cruauté de me condamner à la mort? Étoit-ce pour donner au prince Roger la gloire de me délivrer lui-même des mains de l'impitoyable bourreau Grifalde? Quoi! interrompit Agramant, le chevalier qui vous a délivré, ce guerrier qui se présente à mes yeux est ce même Roger dont l'Afrique attend tant de merveilles? Ah! si c'est lui, cher Brunel, j'avoue mon injustice à ton égard, et je te prie de me la pardonner.

Alors l'empereur s'approcha du jeune prince, et le serrant entre ses bras : Généreux Roger, lui dit-il, je devois bien te reconnoître à la valeur que tu as fait paroître dans le tournoi. Roger recevoit les caresses du monarque avec respect, sans en être pourtant étourdi. Il avoit un air de noblesse et d'assurance, qui faisoit qu'Agramant ne pouvoit se lasser de le regarder. Il ne laissa pas échapper l'occasion de demander à l'empereur une chose qu'il brûloit d'impatience d'obtenir: c'étoit l'ordre de chevalerie. Il le supplia de lui accorder cette grâce, en lui disant qu'il ne pourroit que mieux valoir, s'il avoit l'avantage d'être armé chevalier par les mains d'un si noble roi. Agramant, ravi de le voir dans cette disposition, se hâta de céder à ses désirs, pour l'attacher à sa cour et à son service. Il fit sur-le-champ cette cérémonie.

Comme il l'achevoit, le vieil Atlant parut tout à coup à ses yeux, et lui dit : Grand roi, écoute mes paroles,

et ne néglige point ce que je vais te révéler; tu veux que le jeune Roger t'accompagne en France; apprends que par ses grands exploits tu mettras en déroute l'armée des chrétiens; mais aussi sache que ce guerrier magnanime embrassera leur religion; et quoiqu'il doive un jour perdre la vie par les trahisons de la perfide race de Mayence, ses successeurs ne laisseront pas de faire la gloire et l'ornement de tes ennemis, et d'être le boulevart du christianisme. Le monarque africain écouta ce discours attentivement; il n'en conçut pourtant aucun ombrage; il ne pouvoit concilier ces deux choses, qu'il deferoit l'armée françoise par la valeur de Roger, et que toutefois ce prince deviendroit l'ennemi de la loi musulmane; il s'imagina que l'ardente affection qu'Atlant avoit pour son elève lui dictoit cette prediction.

On a dejà parlé des apprêts étonnants que cet empereur avoit fait faire dans toute l'étendue de ses états et de ceux des autres princes d'Afrique : trente-deux rois étoient dejà dans sa cour, et la rade de la grande ville de Bizerte étoit couverte depuis long-temps d'une infinité de vaisseaux chargés d'armes et de soldats. L'ardeur qu'avoit ce jeune monarque de partir pour son expédition de France étoit extrême. Il avoit déjà négocié une étroite alliance avec le roi Marsille, qui, regardant son entreprise comme une guerre de religion, étoit entré vivement dans ses desseins. Ce prince espagnol lui avoit même mandé qu'il alloit employer toutes ses forces à commencer son attaque du côté de l'Aquitaine et du Languedoc, et qu'avant son départ il laisseroit ordre à ses peuples d'accorder une libre entrée à l'armée africaine sur les côtes de Valence et de Ca-

talogne, d'où elle pourroit venir joindre la sienne.

Tout étoit donc favorablement disposé à Bizerte pour le succès de cette guerre, et les peuples d'Afrique n'eurent plus de répugnance à s'embarquer, lorsqu'ils surent qu'ils avoient pour compagnon de leur travaux le prince Roger, à la valeur duquel le sort de l'entreprise leur sembloit attaché.

CHAPITRE IV.

Du retour de Renaud à la cour de l'empereur Charles, et de ce qui lui arriva aux Ardennes.

Lorsque le seigneur de Montauban se fut séparé de Rodomont, il chercha sa sœur Bradamante, qu'il avoit remarquée dans le combat; il la trouva qui venoit de mettre en fuite le seul corps qui restoit des Africains; il la tira à l'écart, l'embrassa tendrement, et, après lui avoir fait plusieurs questions sur la cour de Charles, il la chargea de remettre l'armée des Lombards sous la conduite du duc de Naime; il lui dit ensuite qu'il avoit dessein d'aller joindre l'empereur. Après cela il partit pour Aix-la-Chapelle. Il se déroba de Dudon et d'Ottacier, de peur qu'ils ne voulussent l'accompagner, et que, ne pouvant suivre Bayard, ils ne le retardassent. Il se proposoit de faire une grande diligence; et véritablement il fit plus de deux cents lieues en quatre jours, tant la vigueur de son coursier étoit prodigieuse.

Il alla descendre au palais de l'empereur, dès qu'il

fut arrivé à Aix-la-Chapelle. Le bon Charles, qui l'aimoit chèrement, fut dans une joie inexprimable quand il le revit; il l'avoit cru mort, puisqu'il avoit abandonné la conduite de l'armée qui lui avoit été confiée. Le fils d'Aymon se jeta aux genoux de son maître, les lui embrassa respectueusement, et lui demanda grâce pour une si longue absence. En même temps il se justifia en lui racontant toutes ses aventures depuis son départ de France; et par son récit il le remplit, lui et toute sa cour, de surprise et d'admiration. Charlemagne l'embrassa plus de vingt fois avec la dernière tendresse, et sa joie augmenta encore, lorsque Renaud l'assura qu'il verroit bientôt de retour le comte d'Angers.

Le fils d'Aymon, après avoir demeuré quelques jours à la cour, chéri et régalé des principaux paladins, à l'exception des Mayençois, qui mouroient de jalousie de le voir honoré de tous les cœurs généreux, songea que le temps s'approchoit d'exécuter la parole qu'il avoit donnée au roi d'Alger de l'attendre aux Ardennes : il en prit secrètement le chemin; il y arriva, et pendant plusieurs jours il parcourut tous les endroits de la forêt sans pouvoir trouver ce guerrier. Enfin, rebuté d'une infructueuse recherche, et voyant que le temps prescrit à Rodomont étoit passé, il méditoit de s'en retourner à la cour, lorsqu'il rencontra un agréable ruisseau qui couloit sur le vert gazon. Comme le chevalier étoit fatigué d'une longue course, il descendit sur ses bords pour s'y reposer. A peine y fut-il assis quelques moments, qu'il s'assoupit. En dormant, il rêva qu'il étoit dans un lieu tout semblable à celui où il se trouvoit; mais il lui sembloit voir un jeune garçon d'une beauté

merveilleuse, qui dansoit sur la verdure au milieu de trois dames d'une beauté presque égale à la sienne. Ce jeune garçon, encore dans son adolescence, n'avoit pour tout vêtement qu'un voile de gaze couleur de rose, qui voltigeoit en l'air au gré du zéphir; sa chevelure étoit pareille à celle du blond Phébus, et ses yeux noirs et pleins de feu éblouissoient. Les trois dames, qui paroissoient n'avoir d'autres mouvements que ceux qu'il lui plaisoit de leur inspirer, tenoient chacune une corbeille remplie de roses, de violettes et d'autres fleurs, qu'elles répandoient à pleines mains sur le bel adolescent, en dansant autour de lui.

Ces dames, apercevant le seigneur de Montauban, cessèrent de danser, et se mirent à crier sur lui avec des démonstrations de colère : Ah! voici l'ingrat qui nous fuit, le cruel qui méprise les délices de l'amour. Il est enfin tombé dans nos filets malgré lui. Que cet ennemi se ressente lui-même de ses cruautés, et qu'il éprouve notre vengeance. En disant cela, elles s'approchèrent du chevalier; l'une lui jeta des roses et des violettes, les autres des lys et des œillets, et chaque fleur en le touchant se faisoit sentir jusqu'à son cœur, et excitoit en lui une sensation douloureuse. Ses sens s'allumoient d'une ardeur excessive, comme si ces fleurs eussent été des flammes; le jeune garçon parut entrer dans le ressentiment des dames, il s'approcha aussi de Renaud, et, lui lançant un regard irrité, il le frappa d'un rameau de lys sur le casque de Membrin. La bonté de l'armet enchanté ne l'empêcha pas de sentir une extrême douleur; et, malgré ses forces naturelles, le guerrier, sans qu'il pût s'en défendre, se laissa prendre par les pieds, et l'ado-

lescent le traîna le long du ruisseau sur les fleurs, qui, comme des pointes de fer, entroient dans le corps du chevalier au travers de ses armes.

Le songe ne finit point là : les dames arrachèrent de leur tête des guirlandes qu'elles y portoient, et elles en frappèrent le fils d'Aymon, qui souffrit plus qu'il n'avoit fait dans aucune de ses aventures. Il ne savoit si ces personnes, qui le traitoient impunément avec tant de rigueur, étoient célestes ou mortelles; mais il en fut bientôt éclairci. Lorsqu'elles furent lasses de le frapper, des ailes blanches, rouges et dorées leur sortirent tout à coup des épaules; et à chacune de leurs plumes on voyoit un œil naturel, non pas tel que ceux qu'un paon offre à la vue, quand il déplie sa queue, mais il étoit semblable aux yeux des plus belles filles, quand leurs rayons vont porter la flamme et l'amour dans les cœurs. Un moment après, le bel adolescent et les dames s'envolèrent vers le ciel. Le chevalier endormi demeura sur l'herbe; il lui sembloit être comme mort au milieu de la prairie. Tandis qu'il étoit dans cet état, une dame, que les rayons qui l'entouroient faisoient connoître pour une immortelle, lui apparut et lui dit : Reconnois, Renaud, une des trois dames qui t'ont si maltraité. L'on me nomme Pasithée. Je sers la déesse Vénus, et j'accompagne l'Amour, qui est ce jeune garçon que tu as vu, et dont tu peux voir encore le carquois au pied de ce myrte fleuri. Tu te trompes, si tu crois pouvoir lui résister; apprends que la loi de ce dieu puissant porte que celui qui n'aime pas une personne dont il est aimé vient à aimer ensuite une autre qui ne l'aime point : c'est ce que tu vas éprouver.

En achevant ce discours Pasithée disparut. L'agitation et la douleur que ressentit alors le paladin le réveillèrent. Il vit avec joie que tous ces objets, qui avoient si fortement frappé son imagination, n'étoient qu'une illusion de ses sens; il étoit néanmoins surpris de sentir qu'après son réveil, le mal que les nymphes lui avoient fait duroit encore. Cela lui fit penser que son songe avoit quelque chose de mystérieux. Il se releva, et regardant attentivement le lieu où il étoit, il le reconnut pour celui où il avoit fait un traitement si rigoureux à la belle Angélique. Ce ressouvenir augmenta sa surprise; il trouva que c'étoit une chose assez particulière qu'il eût éprouvé ce châtiment chimérique, dont pourtant il portoit des marques réelles, dans le même lieu où il avoit fait le cruel.

Comme il sentoit encore ses entrailles brûlantes du feu qui l'avoit dévoré pendant son sommeil, il s'approcha du ruisseau pour en apaiser l'ardeur par le secours de son onde; mais, hélas! ce remède n'étoit guère propre à procurer l'effet qu'il en attendoit. Ce ruisseau est la fontaine de l'Amour; quiconque y boit, brûle soudain d'une amoureuse ardeur : et ce fut dans cette même eau que l'infortunée sœur d'Argail puisa la fatale passion qui fut payée de tant d'ingratitude. Renaud se pencha sur la rive; il plongea son casque dans le ruisseau, et but à longs traits de cette fatale liqueur. A mesure qu'il en humectoit ses poumons, la douleur et la lassitude qu'il ressentoit par tout le corps se dissipoient; mais l'ardeur qui dévoroit ses entrailles passa tout entière dans son cœur.

La charmante Angélique, qu'il avoit si cruellement

traitée, lui parut alors tout adorable. Il reprit les mêmes sentiments qui l'agitoient dans le temps que cette princesse parut à la cour de Charles avec tant de charmes, et que la concurrence de tant d'illustres rivaux joignoit dans son âme les fureurs de la jalousie aux flammes de l'amour. Oh! qu'il se repentit alors d'avoir perdu tant de moments favorables! Il se promettoit bien de ne les plus laisser échapper, s'il étoit assez heureux pour les rencontrer de nouveau. Dans les tendres mouvements qui recommençoient à l'agiter, il se représentoit que ce fut dans ce même lieu que la princesse du Cathay dissipa son sommeil en lui jetant des fleurs sur le visage, et en lui disant les paroles du monde les plus touchantes; et se ressouvenant avec douleur de la dureté qu'il avoit eue pour elle : Quoi donc! s'écria-t-il avec étonnement, j'ai pu rejeter des vœux dont les plus puissants monarques auroient fait tout leur bonheur! J'ai pu outrager une beauté digne de mille autels! Quel étoit mon aveuglement? Ah! Renaud, injuste Renaud, continuoit-il avec transport, meurs de honte et de regret d'avoir perdu par ta faute une si précieuse fortune.

Telles étoient les tristes plaintes que laissoit échapper alors l'amoureux chevalier. Ah! que, s'il pouvoit revoir Angélique dans cet endroit si propre aux plaisirs de l'amour, il se garderoit bien d'être cruel et sauvage, comme il l'avoit été! Dans les transports de sa flamme renaissante, il prend la résolution de retourner au Cathay, dans le seul dessein d'expier ses rigueurs passées aux pieds d'Angélique, ou de mourir s'il ne peut y réussir. Plein de cette idée, il alloit remonter sur Bayard, lorsqu'il vit venir le long de la route, où l'a-

gréable ruisseau couloit, un chevalier et une dame qui attirèrent son attention. Mais cette histoire le laisse en cet endroit pour retourner aux deux illustres amis qui sont partis d'Orient avec leurs dames pour venir en France.

CHAPITRE V.

Du retour de Roland en France.

Le comte d'Angers et Brandimart, au sortir d'Éluth, prirent le chemin des Indes, qui étoit la route la plus commode et la plus fréquentée. Ils y entrèrent par le beau royaume de Cachemire, si renommé dans l'Asie; ils passèrent de là en Perse, du côté de la grande ville de Candahar, qui fait la séparation des deux empires, et où ils s'arrêtèrent quelques jours pour remettre leurs dames de la fatigue que la diligence qu'ils faisoient leur avoit causée.

Quand ils se furent remis en chemin, ils suivirent la route d'Ispahan, puis celle de Bagdad, où les magnificences de cette ville fameuse ne purent les retenir un moment. Ils évitèrent pendant ce long voyage toutes les aventures, quelque gloire qu'ils eussent pu acquérir, pour être plus tôt en France; et, pour plaire à la princesse du Cathay, ils ne s'occupèrent que du soin de s'informer de Brunel, dont ils ne purent apprendre aucune nouvelle. Après avoir traversé l'ancienne Mésopotamie, que l'on nomme à présent le Diarbeck, ils arrivèrent à Alep, d'où ils prirent le chemin de Cons-

tantinople. Ils ne voulurent point paroître à la cour de l'empereur de Grèce, de crainte que, Roland y étant reconnu, ils ne fussent obligés de s'y arrêter. De Constantinople, ils allèrent gagner le Danube à Nicopolis; et, poursuivant leur route le long de ce grand fleuve jusqu'au Rhin, qu'ils passèrent au-dessous de Bâle, ils entrèrent en France par l'Austrasie.

Ils apprirent à Metz que l'empereur Charles étoit à Aix-la-Chapelle, ce qui leur fit prendre le chemin des Ardennes pour se rendre à cette grande ville, qui étoit alors, après Paris, la plus considérable de l'empire romain. Malheureusement, comme ils étoient sur le point de partir de Metz, la belle Fleur-de-Lys fut attaquée d'une grosse fièvre, qui, dès les premiers jours, mit sa vie en danger. Il n'est pas concevable combien ils en furent alarmés, et Brandimart surtout ne se possédoit plus; cependant le soin qu'on eut de cette princesse, et la force des remèdes apaisèrent l'ardeur de sa fièvre; on conçut l'espérance de la voir bientôt guérie; mais, comme elle étoit très foible des rudes accès qu'elle avoit essuyés, et que les médecins assuroient qu'elle seroit long-temps à se rétablir, Angélique souffroit beaucoup de ce retardement. Elle espéroit retrouver Renaud à la cour de France, et l'impatience de s'y rendre l'emportoit sur l'amitié qu'elle avoit pour Fleur-de-Lys. Ainsi, voyant cette princesse hors d'état de craindre une rechute, elle pressa Roland de la mener à Aix-la-Chapelle, pour y être, disoit-elle, avec plus de décence que dans une hôtellerie de Metz. Le comte, qui n'avoit d'autre volonté que de se conformer aux désirs d'Angélique, et qui se croyoit d'ailleurs obligé

d'aller au plus tôt offrir ses services à l'empereur son oncle, consentit à partir sans Brandimart et sans son épouse, après avoir tiré parole d'eux qu'ils viendroient les rejoindre à la cour dès qu'ils le pourroient.

Roland et sa princesse partirent donc de Metz, et passèrent par les Ardennes pour se rendre auprès de Charlemagne. En traversant cette forêt, ils arrivèrent un jour à la fontaine de Merlin, dont on a parlé ci-devant et où le fils d'Aymon avoit perdu l'amour dont il brûloit pour Angélique. Cette princesse trouva ce lieu délicieux; et, comme l'ardeur de la saison et la fatigue du chemin l'avoient altérée, elle descendit de cheval pour se rafraîchir.

Arrête, Angélique, s'écrie l'archevêque Turpin en cet endroit, que vas-tu faire? Si tu apaises ta soif par cette eau, tu vengeras, il est vrai, ta fierté outragée, tu puniras un ingrat; mais tu vas perdre les plaisirs qu'une douce union promet à deux cœurs charmés l'un de l'autre. Apprends que ton sort est changé; le barbare qui dédaignoit tes charmes les adore à présent, et il ne tiendra qu'à toi de faire des grâces dont il sentira tout le prix.

La princesse du Cathay ignoroit ce changement. Elle but de l'eau fatale, et en la buvant elle éteignit toutes les flammes qui la dévoroient. Si le seigneur de Montauban lui avoit paru jusqu'alors le plus aimable des mortels, elle ne se souvient plus de lui que comme d'un homme indigne de son attention; tous les sentiments de haine et d'horreur que ce paladin avoit eus pour Angelique, elle les a maintenant pour lui; elle s'etonne d'avoir pu prendre de l'amour pour un che-

valier qui mérite si peu sa tendresse, et rougit de confusion, quand elle repasse en sa mémoire les témoignages d'amitié qu'elle lui a donnés, et le mépris dont il les a payés. Se peut-il, disoit-elle en elle-même, que j'aie eu la foiblesse de suivre un homme que je dois détester! Ah! retournons en Orient, courons au secours de mon père, que mon intérêt seul a jeté dans les plus grands malheurs; et si je dois périr avec lui, je mourrai du moins sans trahir ma gloire et mon sang. La princesse, pleine de dépit et de honte d'avoir brûlé pour Renaud, remonta sur son cheval avec empressement. Elle alloit engager Roland à la ramener au Cathay, lorsqu'ils virent venir de leur côté un chevalier d'une contenance toute guerrière. C'étoit le fils d'Aymon.

Qui pourroit exprimer la joie qu'eut ce paladin, quand il reconnut Angélique? Il s'approcha d'elle, sans prendre garde au comte, et en suivant en aveugle les mouvements qui l'agitoient, il adressa ces paroles touchantes à la fille de Galafron : Adorable princesse, je déplore un aveuglement dont je m'accuserai jusqu'à mon dernier soupir. Je me soumets à votre merci; et, pour expier mon ingratitude, je suis prêt à subir le châtiment le plus rigoureux que vos charmes offensés.... Arrête, Renaud, interrompit impatiemment le fils de Milon, songe que tu parles devant Roland, et finis un discours que je ne puis ni ne dois souffrir. Tout intrépide qu'étoit le seigneur de Montauban, il fut étourdi de ces paroles; ce n'etoit pas la valeur de son cousin qu'il appréhendoit, mais il lui avoit cédé Angelique, et il ne pouvoit sans confusion s'en ressouvenir. Néanmoins il lui répondit dans ces termes :

Comte, je suis fâché, je te jure, de te donner sujet de te plaindre de moi ; mais sache qu'il ne m'est pas possible de faire autrement. Plutot que de ne pas adorer Angelique, je consentirois que mon corps fût déchiré en mille pièces. Tu dois croire que cette princesse paroît aussi belle aux yeux des autres qu'aux tiens ; souffre donc que les autres l'aiment. De vouloir l'empêcher, ce seroit une folie, et tu aurois tous les hommes à combattre. La fille de Galafron, qui avoit entendu ce discours avec beaucoup d'agitation, craignit alors que Roland ne s'adoucît : Cher comte, lui disoit-elle, délivrez-moi, je vous conjure, de l'objet de mon horreur ; ce service surpassera tous ceux que vous m'avez rendus. Il n'en fallut pas davantage au comte d'Angers pour l'animer contre son cousin, dont le discours ne l'avoit dejà que trop aigri. Renaud, lui dit-il, puisque ta vue déplaît à la princesse, éloigne-toi promptement, ou bien je serai obligé de t'y contraindre par la voie des armes. Le fils d'Aymon, piqué de ce qu'il venoit d'entendre, repartit ainsi : Cette princesse n'a pas toujours tenu ce langage ; et elle trouvera bon que je ne parte point d'ici que je n'aie su d'elle la raison de ce changement.

Ah ! je ne veux point d'explication avec lui, s'écria la princesse du Cathay, et, s'il demeure plus long-temps en ce lieu, je déclare que, confondant l'innocent avec le coupable, je vous fuirai tous deux, pour m'épargner le supplice de voir celui que je deteste. Cette menace, qui étoit également terrible pour ces guerriers, les fit frémir tous deux. Cependant aucun de ces rivaux ne voulant céder la place, ils s'avancèrent l'un sur l'autre

avec la même animosité qu'ils avoient fait paroître devant Albraque, et commencèrent un horrible combat. Durandal et Flamberge firent retentir la forêt et voler à terre les plastrons et les mailles des hauberts. A ce cruel spectacle, Angélique fut quelques moments incertaine du parti qu'elle prendroit. Si autrefois elle appréhenda que la valeur de Roland ne fût funeste à Renaud, elle craignit alors le contraire, et qu'elle ne devînt la proie du fils d'Aymon.

Dans cette crainte, elle prit la fuite avec autant de vitesse que si on l'eût poursuivie. Elle ne cessa de courir, jusqu'à ce que son cheval fatigué d'une longue course, eût ralenti son ardeur. Elle rencontra une troupe de gendarmes, conduits par un chevalier couvert d'armes magnifiques, qui la salua fort civilement. Dans le besoin qu'elle avoit d'appui contre les audacieux qui pouvoient l'insulter, elle s'approcha du guerrier, et lui dit d'un air plein de charmes : Seigneur chevalier, votre noble maintien me donne la hardiesse de vous demander si, parmi ces gens de guerre qui marchent sous vos ordres, il y a quelque sûreté pour une infortunée que le destin a conduite ici du fond de l'Orient. Madame, répondit-il, ces cavaliers sont de l'armée de l'empereur Charles, qui me suit, et dont j'ai l'honneur de commander l'avant-garde. On me nomme Olivier, et je fais mon premier devoir de chérir et de protéger la vertu. Nous marchons vers les Pyrénées, pour nous opposer au roi Marsille, qui ligué avec Agramant contre nous se propose d'entrer en France par cet endroit. Notre armée est la plus belle qu'on ait vue depuis long-temps dans ces climats; et si nous avions avec nous les pala-

dins Roland et Renaud, qui sont les deux plus fermes appuis de l'empire romain, nous craindrions peu l'Espagne et l'Afrique conjurées contre nous. Mais vous, Madame, ajouta-t-il, par quelle étrange aventure une beauté céleste comme la vôtre se trouve-t-elle dans ce lieu désert?

Pendant qu'Olivier tenoit ce discours, la princesse marquoit quelque joie de ce qu'elle apprenoit. Le marquis de Vienne lui étoit si connu, et si recommandable par les services qu'elle avoit reçus de ses deux fils, Aquilant et Grifon, et par les services même de Roland, que cette rencontre ne lui pouvoit être que fort agréable. Noble guerrier, répondit-elle au paladin, j'accompagnois le comte d'Angers, qui est revenu en France pour secourir son empereur; le fils d'Aymon et lui se sont rencontrés dans cette forêt; ils ont pris querelle ensemble, et leur combat est devenu si cruel, que je n'en ai pu soutenir la vue. Je vais implorer la protection de l'empereur, et je vous demande votre secours pour l'obtenir. Olivier repartit poliment à la princesse, et, comme il achevoit de parler, l'empereur parut à la tête de toute sa cour. Le marquis alla au-devant de lui pour lui présenter Angelique, qui fut aussitôt reconnue de Charles et de ses courtisans, pour cette admirable étrangère qui avoit paru en France. L'empereur la reçut avec beaucoup d'affabilité; et quand ce prince apprit d'elle que les deux fameux cousins etoient aux mains dans la forêt : allons, s'écria-t-il, allons rompre leur combat. Quel temps prennent-ils pour prodiguer dans de vains démêlés un sang qu'ils doivent à la défense de l'empire et de la religion?

Alors Charlemagne, après avoir donné ses ordres pour faire continuer la marche de l'armée, voulut aller lui-même séparer les deux combattants; jugeant bien qu'un autre que lui ne pourroit obtenir d'eux qu'ils missent les armes bas, il pria la princesse du Cathay de l'y conduire. Il la fit mettre à côté de lui, et à mesure qu'ils avançoient vers le lieu du combat des deux paladins, ils entendoient plus distinctement les coups épouvantables qu'ils se portoient. Chacun des courtisans couroit pour y arriver le premier. Ogier le Danois, Salomon de Bretagne, et Turpin, précédèrent tous les autres; mais ils n'osèrent séparer les deux rivaux, tant ils craignoient les terribles coups qu'ils se déchargeoient. Aussitôt que l'empereur parut, Roland et Renaud, tout animés de fureur qu'ils étoient, cessèrent de se frapper, et s'éloignèrent l'un de l'autre par respect. Charles les embrassa tous deux. Il témoigna de la joie au comte d'Angers de son retour; néanmoins, pour conserver la majesté de son rang, il lui fit des reproches sur la longueur de son absence.

Il voulut ensuite être instruit du sujet de son combat avec Renaud; et quand il sut que la charmante fille de Galafron, dont il apprit alors la naissance, en étoit la cause, il confia la garde de cette princesse au sage Naime de Bavière, arrivé à la cour depuis la défaite de Rodomont, ordonnant à ce duc de la traiter avec toute la considération due à son rang. Pour les deux paladins, il leur défendit, sous peine de sa colère, de renouveler leur combat, leur promettant de prendre lui-même connoissance de leur différent, et de le régler suivant la plus exacte justice. Quoiqu'ils eussent lieu

de se plaindre du procédé de l'empereur, ils n'en murmurèrent point, soit qu'ils craignissent de s'attirer son ressentiment, soit que chacun espérât que Charles jugeroit en sa faveur. Roland comptoit sur les services qu'il avoit rendus à sa princesse, et sur l'aversion qu'elle avoit témoignée pour Renaud; et ce dernier se flattoit qu'un retour de tendresse lui rendroit enfin le cœur de son amante.

CHAPITRE VI.

Du voyage de Rodomont aux Ardennes.

Il faut savoir que le roi d'Alger, après que Renaud l'eut quitté, se trouva dans un fort grand embarras. Le terrible Bayard l'avoit tellement brisé de ses pieds nerveux, que le guerrier, bien loin d'être en état de se défendre, pouvoit à peine se soutenir. Il avoit besoin d'une retraite où il pût en sûreté reprendre ses forces; il se traîna le mieux qu'il lui fut possible jusqu'au pied d'une montagne, où il y avoit un bois rempli de rochers et de creux. L'Africain entra dans une caverne qu'il y rencontra; et ce fut dans ce lieu qu'il demeura caché jusqu'à ce que ses forces se fussent rétablies. Il y vécut de fruits sauvages; mais, malgré tout ce qu'il put faire pour avancer sa guérison, il laissa passer le temps auquel il avoit promis de se rendre aux Ardennes. Cela n'empêcha pas qu'il n'en prît le chemin dès qu'il fut en état de marcher. Il gagna la Savoie pour entrer en France du côté de Genève.

Il ne craignoit point alors de rencontrer des obstacles à son voyage; tous les peuples de France et d'Italie n'auroient pas été capables de l'arrêter; cependant, comme il ne pouvoit aller que lentement étant à pied, il démonta un chevalier armé magnifiquement et monté sur un puissant cheval, qu'il trouva sur sa route le long du lac de Genève. Il ne tarda guère après cette aventure à se rendre aux Ardennes. Il se disoit à lui-même en approchant de cette forêt : Veuille notre saint prophète que je rencontre encore ici le vaillant fils d'Aymon, afin que je lui donne la mort, ou que j'en fasse mon ami. Si je l'avois privé de vie, je pourrois me vanter de n'avoir point en ce monde mon pareil aux armes; et, s'il étoit mon ami, je voudrois avec lui conquérir toute la terre. Je ne crois pas que le comte Roland, de qui la renommée publie tant de merveilles, ait autant de valeur que lui. O roi Agramant! le vieux Sobrin te l'a bien dit que tu auras beaucoup à souffrir dans cette guerre; et si tu viens dans ces contrées, et que je ne sois point avec toi, tu es perdu.

Ainsi raisonnoit ce roi mécréant, quand il entra dans la forêt des Ardennes. Il en parcourut vainement toutes les routes; il n'avoit garde d'y trouver son généreux ennemi, que l'empereur Charles avoit emmené avec lui. Un soir, qu'il délibéroit en lui-même sur le parti qu'il devoit prendre, il passa près de lui un chevalier de bonne mine, qu'il prit d'abord pour celui qu'il cherchoit; mais il se désabusa. Il le salua civilement, et lui demanda s'il n'avoit pas vu un chevalier, tel qu'il lui désigna le fils d'Aymon. L'inconnu lui rendit le salut, répondit que non, et à son tour lui demanda s'il n'avoit

point par hasard rencontré une dame d'une beauté si parfaite, qu'aucun homme mortel ne pouvoit la regarder sans admiration. L'Africain lui dit : Je n'ai point fait d'autre rencontre que la vôtre; et je puis vous assurer pourtant qu'il y a déjà quelques jours que je parcours cette forêt. L'inconnu lui dit la même chose; de sorte que ces deux chevaliers, connoissant qu'ils étoient dans la même peine, résolurent de continuer ensemble leur recherche; ils se lièrent insensiblement d'affection, et poussèrent leur confiance jusqu'à se communiquer leurs plus secrets sentiments.

Je cherche ici, dit le roi d'Alger, le seigneur de Montauban; ce généreux guerrier m'avoit marqué ce lieu dans le terme d'un mois, pour continuer le combat que nous avions commencé ensemble en Italie, et qui fut interrompu. Ce qui fait ma plus grande peine, c'est qu'ayant passé le temps prescrit, je mets obstacle moi-même à notre combat. Vous avez affaire à forte partie, dit en souriant le chevalier inconnu; mais votre noble maintien ne me permet pas de douter que vous ne soyez bon pour lui. Si vous voulez, continua-t-il, savoir aussi ce qui m'amène en ces lieux, je vous dirai que je suis en quête d'un ennemi bien plus redoutable encore que le fils d'Aymon. C'est une dame étrangère qui parut, il y a quelques années, à la cour de Charles avec tant d'attraits et d'éclat, qu'elle y embrasa tous les cœurs. Je suis un de ceux qui ont éprouvé le plus vivement le pouvoir de ses charmes : depuis ce temps-là, je la cherche dans toutes ces contrées, et mon dessein est de la chercher par toute la terre, tant qu'il me restera un souffle de vie. Je ne puis toutefois me dispenser

d'aller faire un tour à Grenade, où j'ai fortement aimé une princesse qu'on nomme Doralice, et qui est fille du roi Stordillan.

Rodomont, plein de colère, interrompit en cet endroit le chevalier, et lui dit : Ne m'en parle pas davantage; songe à te defendre; c'est ton malheur qui t'a conduit ici. Je ne veux ni ne puis souffrir qu'un autre que moi aime Doralice, et je vais.... Modère cet emportement, interrompit à son tour Ferragus; car c'étoit en effet lui-même. Il avoit appris à Metz, où il avoit passé, qu'on y avoit vu une dame d'une incomparable beauté; et sur le portrait qu'il s'en étoit fait faire, il n'avoit pas douté que ce ne fût la sœur d'Argail. Il étoit venu en diligence aux Ardennes, dont il avoit su qu'elle avoit pris la route. Modère cet emportement, dit-il à Rodomont; il sied mal aux grands hommes comme toi d'être si colères. Puisque tu veux combattre, tu auras cette satisfaction. J'ai aimé Doralice, et l'amour que je lui portois a fait place à un autre; mais, pour punir ton arrogance, je veux l'aimer encore.

C'est ainsi que ces deux fiers chevaliers engagèrent un combat. Ils avoient de fortes lances. Ils les mirent en arrêt après s'être éloignés pour prendre du champ, et ils firent un horrible bruit en se rencontrant. Les lances se brisèrent jusqu'à la poignée; les chevaux se heurtèrent de leur poitrail, et renversèrent en tombant leurs maîtres, qui, bien qu'étourdis de leur chute, furent bientôt sur pied, pour commencer, le fer en main, une autre sorte de combat. Ils se portèrent des coups furieux; et, tels que des forgerons qui battent sur l'enclume, ils ne cessèrent de se frapper. Quand

l'un donnoit un coup, l'autre le lui rendoit aussitôt. Si Rodomont étoit fort et superbe, Ferragus ne l'étoit pas moins. Ils étoient égaux en forces, et aucun des deux ne pouvoit gagner le moindre avantage sur son ennemi.

CHAPITRE VII.

Comment le combat de Ferragus et de Rodomont fut interrompu. Bataille de Charlemagne et du roi Marsille.

Tandis que ces deux grands guerriers se battoient avec tant d'ardeur, il passa près d'eux un courrier qui s'arrêta un moment pour les considérer. Étonné de leur force prodigieuse et de leur courage, il leur tint ce discours : Seigneurs chevaliers, si vous êtes de la cour de l'empereur, je vous annonce de tristes nouvelles. Le roi Marsille, avec toutes les troupes d'Espagne, a mis en déroute le duc Aymon qui est enfermé avec deux de ses fils dans Montauban. Alard est prisonnier des Sarrasins, aussi bien qu'Yvon et Angelier, et le pays d'alentour est ruiné; c'est de quoi je vais informer l'empereur de la part du duc mon maître. Si la patrie vous est chère, volez à son secours, au lieu d'employer ici à vous détruire l'extrême valeur dont vous êtes doués.

Le courrier, après avoir ainsi parlé, poussa son cheval le long de la route, et s'éloigna des combattants, qui s'arrêtèrent après son départ. Le zèle, dit en riant Rodomont, que cet homme a pour son pays est louable; mais nous ne sommes pas disposés à voler au secours

de l'empire romain; au contraire, si vous m'en croyez, nous finirons notre combat, et nous irons vers Montauban nous joindre aux ennemis de Charlemagne; aussi bien j'espère que je pourrai trouver là le paladin Renaud. Vous me prevenez, répondit Ferragus; j'allois vous prier de m'accompagner jusqu'à Montauban, qu'assiége le roi Marsille mon père. Je suis obligé de lui aller offrir mes services, et de combattre pour mon pays; venez avec moi, brave guerrier, et je vous jure que je ne vous troublerai plus dans la recherche que vous ferez de la belle Doralice de Grenade

Le roi d'Alger, qui n'avoit que trop éprouvé la valeur de Ferragus, accepta le parti avec joie. Il embrassa même ce prince, et ils se jurèrent tous deux une éternelle amitié; en effet ils furent toujours unis depuis d'une affection parfaite. Après cet accord, ils prirent ensemble la route de Montauban. Quoique Charlemagne fût parti avec eux pour s'y rendre, comme il s'étoit détourné du droit chemin pour aller prendre en Touraine et en Poitou un corps de troupes considérable qu'il destinoit à renforcer son armée, qui d'ailleurs ne pouvoit faire autant de diligence que deux chevaliers bien montés, Ferragus et Rodomont arrivèrent au camp des Espagnols, que les François en étoient encore éloignés de trente lieues.

Les deux nouveaux guerriers allèrent descendre au quartier du roi Marsille, dont ils trouvèrent le pavillon rempli de rois, de barons et de chevaliers, qui s'ouvrirent à leur approche pour les laisser passer; Marsille, qui mettoit toute sa confiance en la valeur de son fils, eut beaucoup de joie de le revoir, et il ne manqua pas

de faire à Rodomont une réception digne de lui; car il descendit de son trône, et le conduisit au quartier des princesses. C'étoit alors la coutume des Espagnols, ainsi que des autres peuples qui tirent leur origine des Africains, de mener leurs dames avec eux, dans la pensée que les ayant pour témoins de leurs exploits, ils en avoient plus de courage. Marsille, accompagné de Balugant et de Faleiron, ses frères, présenta le roi d'Alger à la reine et aux autres princesses, parmi lesquelles la charmante Doralice de Grenade brilloit comme un soleil qui commence sa carrière dans un beau jour. Sa taille et son visage, qui l'auroient fait prendre pour une déesse, augmentèrent l'amour de Rodomont, qui, dans les mouvements que cette beauté lui inspiroit, avoit peine à trouver des expressions convenables à l'accueil gracieux que lui faisoit toute cette belle cour.

Quand Charlemagne partit d'Aix-la-Chapelle pour marcher vers les Pyrénées, il ne savoit pas encore le siége de Montauban; mais il en fut bientôt instruit par le courrier du duc Aymon, qui le joignit à Bourges. L'empereur fit le plus de diligence qu'il lui fut possible; et, voulant surprendre les infidèles, il déroba si bien sa marche, qu'un matin, à la pointe du jour, il se trouva devant eux. Avant que de les attaquer, il déclara aux deux amants d'Angelique que celui qui rendroit de plus grands services à l'empire seroit le plus favorisé de cette princesse.

Les deux rivaux n'osèrent se plaindre de ce jugement, et se préparèrent à meriter par des exploits plus qu'humains le grand prix qu'on promettoit à leur valeur.

Les premiers corps de l'armée françoise fondant sur leurs ennemis, mirent la confusion parmi eux. Le roi Salomon de Bretagne et Richard de Normandie, avec les braves comtes de Montfort et de Rivière, suivis de la fleur des chevaliers, tant Bretons que Normands, firent un grand désordre. Si le roi Balugant, Serpentin, son fils, l'amiral d'Espagne et Grandonio ne se fussent opposés à ces guerriers, tout un quartier du camp de Marsille eût été taillé en pièces; Charles fit marcher au secours des Bretons et des Normands, qui commençoient à plier, le marquis de Vienne, le duc Naime, le comte Ganelon et Ogier le Danois, avec les corps qu'ils commandoient. Marsille envoya contre eux le brave comte d'Almerie, Folicon, son fils bâtard, les rois Larbin, Stordillan, Baricon, Sinagon, Maradasse et l'Argaliffe. Plusieurs autres princes s'y joignirent de part et d'autre, et l'affaire alors devint générale. La campagne, en un moment, fut jonchée de chevaliers et de chevaux morts ou mourants; les tronçons de lances volèrent en l'air, et les coups firent retentir les écus.

Les vaillants Salomon et Richard y firent de belles actions; mais la fureur de Grandonio et le courage de Serpentin leur auroient été funestes, si le marquis Olivier et l'archevêque Turpin ne les eussent tirés de péril. Ogier et Rambaud, duc d'Anvers, s'y joignirent, et obligèrent les infidèles à reculer. Falciron, Malgarin, le roi Morgan et Alanard, prince de Barcelonne, vinrent secourir leurs compagnons d'un côté; et de l'autre, les rois d'Arragon, Dorifebe de Valence, le comte de Gironde, Marigand et le géant Maricolde de Cadix; ils fondirent tous ensemble sur les chrétiens avec tant de

furie, qu'on eût dit que la terre s'abîmoit sous eux. Ogier le Danois et Olivier soutinrent vaillamment leur effort; le premier perça le comte de Gironde d'une estocade, et le marquis fendit jusqu'aux dents Sinagon; mais ils ne purent empêcher Balugant de tuer à leurs yeux le comte de Rivière, ni Grandonio de renverser le duc Richard à la tête de ses Normands, et de massacrer le brave Salard, comte d'Auvergne. Le Danois, pour venger le comte de Rivière, son ami, se jeta sur Balugant, et le blessa dangereusement à l'épaule; il l'auroit même privé de la vie, si Serpentin ne le lui eût arraché des mains.

Olivier, s'attachant à Grandonio; qui venoit de mettre hors de combat le preux chevalier Gaultier de Monléon, le frappa avec tant de force d'une lance qu'il s'étoit fait donner, qu'il lui fit perdre les arçons, et il passa de là à d'autres exploits. Le géant se releva tout furieux : il écumoit de rage, et cherchoit des yeux le guerrier qui venoit de lui faire cet affront; mais, ne le trouvant plus, il voulut se jeter sur Ganelon, qui sauva sa vie par une prompte fuite; ce qu'il savoit fort bien faire dans l'occasion. Grandonio, voyant que le Mayençois lui échappoit, remonta sur son cheval, et s'enfonça dans les plus épais escadrons des chrétiens.

Lorsque Charlemagne vit toute l'armée des Espagnols en mouvement contre la sienne, il jugea qu'il étoit temps de laisser agir la valeur des deux amants d'Angélique, qu'il avoit jusque-là tenus comme enchaînés, malgré l'ardeur qui les animoit à la gloire. Il partit même avec eux, suivi de toute la fleur des chevaliers de l'empire, et alla fondre sur les infidèles avec

tant d'impétuosité, que du premier choc il les auroit mis en déroute, si le roi Marsille ne lui eût opposé Ferragus et Rodomont, qu'il avoit aussi réservés pour sa dernière ressource. Ces deux grands guerriers arrêtèrent seuls toute la gendarmerie françoise, et firent plus de peine que toutes les forces de l'Espagne aux paladins Roland et Renaud. Ils se reconnurent tous quatre à leurs grands coups; et, ne trouvant qu'eux seuls dignes de leur courage, ils s'avancèrent les uns sur les autres en se dévorant des yeux. Le comte d'Angers eut affaire au roi d'Alger, et le seigneur de Montauban à Ferragus. Ils n'avoient plus de lances; mais leur combat n'en fut que plus dangereux. Des premiers coups qu'ils se déchargèrent, ils fendirent leurs écus par la moitié, et la terre autour d'eux fut bientôt couverte des mailles et des plastrons de leurs armes.

Leur combat ne dura pas long-temps; ils furent séparés malgré eux. L'empereur Charles, qui venoit de blesser et de mettre hors de combat le roi Marsille, arriva sur eux avec toute la gendarmerie françoise et les paladins de sa cour. Il poussoit devant lui l'armée ennemie, malgré Grandonio, Falciron, Calabrun, le roi Morgand, Serpentin et Folicon, qui furent renversés en voulant la soutenir; elle alloit passer sous le tranchant du cimeterre françois, si le ciel, pour humilier l'orgueil humain, n'eût changé la face des choses, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Le roi Agramant arrive au secours de l'armée d'Espagne.

Le roi d'Afrique avec ses troupes avoit pris terre à Tarragone, d'où il s'étoit avancé vers les Pyrénées, et il avoit fait tant de diligence, qu'il étoit arrivé assez à temps pour sauver l'armée espagnole. La gendarmerie françoise poursuivoit sa victoire avec tant de rapidité, que les premiers escadrons africains, qui marchèrent pour soutenir Marsille, furent entraînés avec lui. Néanmoins ces nouvelles troupes arrêtèrent la déroute des Espagnols, et le combat recommença. Les princes Sarrasins, honteux d'une fuite où ils s'étoient engagés, moins par effroi que par la confusion qui avoit régné jusque-là, revinrent à la charge avec les guerriers d'Afrique.

Ils fondirent tous en même temps sur les chrétiens avec beaucoup de fureur. L'orgueilleux Larbin, roi de Portugal, n'eut pas plutôt aperçu Renaud monté sur un cheval qui lui parut le plus fort de l'univers, qu'il eut envie de s'en rendre maître. Pour y réussir, il prit une lance d'un de ses chevaliers, et se porta sur le fils d'Aymon; mais son bras étoit trop foible pour abattre ce guerrier, qui, plus ferme qu'un roc à son atteinte, lui fit voler la tête, en passant, d'un coup de Flamberge; puis, ce paladin se poussant sur Dudrinasse, roi de Libicane, qui avoit la taille d'un géant, il le

heurta du poitrail de Bayard avec tant de force, qu'il culbuta par terre lui et la forte jument qu'il montoit. Le nerveux Marigan eut l'audace de vouloir venger le comte de Girone; il attaqua Renaud, qui le fendit jusqu'à la ceinture. Alanard de Barcelonne se présenta devant ce rude guerrier; mais il en fut frappé avec tant de vigueur, qu'il tomba tout étourdi. Dorifebe de Valence, et après lui, l'Argaliffe, Folicon et le roi Morgand eurent la même destinée.

Le comte d'Angers de son côté, remarquant que le roi d'Arragon venoit d'ôter la vie au duc de Clèves, prit une lance des mains d'un chevalier françois, défia par un cri ce vaillant monarque, et le perça d'outre en outre quand ils vinrent à se rencontrer. Il renversa ensuite les rois de Grenade et de Majorque, tua Soridan et Tanfirion, l'un souverain d'Hespérie, et l'autre d'Almazille, et coupa l'épaule avec le bras à Maricolde de Cadix, géant terrible, et dont la valeur avoit été funeste à un grand nombre de chrétiens. Maradasse, roi d'Andalousie, qui venoit de voir cet épouvantable coup, n'osant attendre un pareil ennemi, se mêla parmi la foule; mais ce lâche ne put éviter son mauvais destin; il tomba sous le fer du marquis de Vienne, qui le fendit jusqu'au menton; et ce brave paladin, après cela, priva de vie les rois Sinagon, Malzaris et Folvident.

D'autre part, Ferragus et Rodomont faisoient un carnage horrible des chrétiens : tels que deux lions qui, sortant d'une forêt, découvrent des troupeaux dans la plaine, ces deux Sarrasins se jetoient sur les guerriers de l'empereur Charles, et les mettoient en pièces. On eût dit que le ciel avoit résolu la perte de l'empire ro-

main. Rodomont, après avoir porté une infinité de coups mortels, levant en l'air la foudroyante épée de Nembrod, la déchargea sur Rambaud, duc d'Anvers, et le fendit en deux. Il coupa d'un revers le comte d'Auvergne par le milieu du corps, perça d'outre en outre de deux coups de pointe Hugues de Cologne et Lisard d'Amiens, et blessa grièvement le bon vieillard Rainier de Rane, père du marquis Olivier.

Ferragus ne faisoit pas de moindres exploits : il venoit de mettre hors de combat trois barons de la cour de Charles, Lorsque Ansalde, seigneur de Nuremberg, eut l'audace de l'attaquer : le Sarrasin lui coupa la tête, et du même coup abattit celle de Manilard, roi de la Noricie, qui combattoit à ses côtés sous les drapeaux d'Agramant. Le redoutable fils de Marsille blessa ensuite le comte Raimond de Toulouse au côté, fendit l'estomac à Thébalde, duc de Bourbon, et renversa Ganes de Poitiers aux pieds mêmes de Charlemagne. Ganelon en fut quitte pour une blessure; et si le démon conserva ce traître, c'est qu'il vouloit s'en servir pour procurer à la France les malheurs dont elle fut affligée depuis.

L'empereur, qui n'avoit alors auprès de lui ni Roland, ni Renaud, ni Olivier, parce qu'ils combattoient ailleurs, dit en regardant le ciel : O seigneur! si vous avez résolu que je périsse ici, faites que je meure les armes à la main, et ne permettez pas que je tombe au pouvoir de mes ennemis. En achevant ces mots, il embrassa son écu, coucha sa lance contre Ferragus, et le frappa si rudement, qu'il le fit chanceler; mais le prince sarrasin se raffermit, et, plein de colère, dechargea un

si furieux coup d'épée sur son casque, qu'il jeta le magnanime empereur tout étourdi par terre, où sans Richard de Normandie, sans le Danois et l'archevêque Turpin, qui arrivèrent par hasard en cet endroit, le bon Charles auroit été écrasé sous les pieds des chevaux.

Baudouin, brave chevalier quoique Mayençois, touché du péril où il voyoit son maître, partit à l'heure même pour aller avertir le comte d'Angers de ce triste accident; et Hugues de Dordonne courut chercher Renaud dans le même dessein. Baudouin rencontra Roland qui venoit de mettre à mort Balgurand, les rois Buvard, Languiraud, Doricond, Balivorne, et le vieil Urgin, esclave de l'enfer. Le comte, dès qu'il sut l'état où se trouvoit l'empereur, rougit de honte et devint furieux; il poussa Bridedor du côté de Charles. Malheur à ceux qui ne se rangent pas assez tôt pour le laisser passer; il ne distingue pas les chrétiens des Sarrasins dans les mouvements qui le possèdent. Hugues de Dordonne joignit presque dans le même temps le fils d'Aymon, qui étoit couvert du sang des rois Prusion, Agricalte, Dorilon, Brandirague, et de plusieurs autres guerriers africains; il lui raconta, les larmes aux yeux, le malheur de Charlemagne; Baudouin, ajouta-t-il, est allé annoncer cette nouvelle à Roland.

Renaud fut saisi de douleur à ce rapport. Hélas! misérable que je suis, s'écria-t-il, j'abandonne mon empereur, qui perd la vie par ma négligence; ou si le bonheur veut qu'il échappe d'un si grand péril, c'est au comte d'Angers qu'il en aura toute l'obligation. L'adorable Angélique est perdue pour moi. Ah! Hugues, continua-t-il dans son transport, devois-tu tant tarder à

m'annoncer cette nouvelle? Comment tarder, interrompit brusquement Hugues; vive Dieu! je suis venu à perte d'haleine te trouver. Pourquoi t'amuses-tu à frapper l'air de plaintes vaines, quand il faut agir? Eh! cours toi-même au secours de Charles, si tu veux prévenir Roland. Tu as un si bon cheval, qu'il n'est pas impossible que tu arrives avant lui. Renaud sentit la justice de ce reproche; il poussa Bayard dans le moment, et fut assez heureux pour prendre le plus court chemin. Le coursier sans pareil renverse et fracasse tout; il vole plutôt qu'il ne court; il semble qu'il soit dans une plaine; ses pieds, plus durs que l'airain, brisent mille têtes en passant. Parmi ceux qu'il porta par terre, étoit un aumônier de l'archevêque Turpin, qui étoit plus gros que sa mule n'étoit grasse, et que son maître obligeoit à le suivre dans les combats, quoiqu'il fût plus propre à chanter au lutrin qu'à batailler.

Le seigneur de Montauban trouva l'empereur environné de princes et de guerriers sarrasins, qui tâchoient de l'accabler. Le monarque se défendoit encore avec beaucoup de courage; mais bien qu'Ogier et Richard fissent devant lui un rempart de leurs corps, ils étoient si épuisés de forces par les blessures qu'ils avoient reçues, qu'ils alloient bientôt succomber avec le prince aux efforts de tant d'ennemis. Renaud tomba comme un foudre sur ceux qui pressoient le plus son maître; il fendit l'estomac au fort Parthan, comte de Cordoue, et coupa par le milieu Balivorne, le gros Sarrasin, qui voulurent s'opposer à son passage. Ensuite poussant Bayard sur Grifalde, Dardinel, Mirabalde, Galciot et Malabufer, il les renversa ou écarta tous l'un après

l'autre. Ce merveilleux coursier fit cet exploit, sans que son maître y employât Flamberge, et mérita presque lui seul la gloire d'avoir sauvé la vie à Charles et à Ogier, qui ne pouvoient presque plus se défendre. Le fils d'Aymon les remonta l'un et l'autre sur les meilleurs chevaux qu'il trouva sous sa main.

Aussitôt que Charlemagne reparut à cheval, et que l'on vit Renaud monté sur Bayard, tous les François reprirent courage et se rassemblèrent autour d'eux. Il en étoit temps, car le redoutable Ferragus, qui s'étoit éloigné de cet endroit après avoir culbuté l'empereur, y revint suivi de son jeune frère Folicon; il reconnut avec joie le guerrier qu'il avoit combattu, et qu'il souhaitoit si fort de vaincre. Ils recommencèrent leur combat. Comme ils étoient aux mains, Roland arriva; il fut saisi de tristessse lorsqu'il aperçut Charles à cheval, et le fils d'Aymon aux prises avec Ferragus. Hélas! s'écria-t-il, Renaud m'a prévenu. Ah! perfide Baudouin, l'avis que tu m'as donné trop tard me perd auprès de l'empereur, et détruit toutes les espérances de mon amour. Maudite nation sarrasine, ajouta-t-il, tu vas porter la peine de mon malheur : je vais exercer sur toi ma vengeance. Alors, transporté de fureur, il se jeta sur les infidèles. Nul d'entre eux n'osoit l'attendre dans la rage qui le possédoit; cependant aucun ne le pouvoit éviter, par l'obstacle que le grand nombre mettoit à leur fuite. Tous ses coups étoient autant de coups mortels; il faisoit sentir vivement ses éperons à Bridedor, qu'il accabloit de reproches et d'injures comme la cause de son infortune.

Les plus considérables des Sarrasins qui tombèrent

sous le tranchant de Durandal furent le grand Marcolte, Origan, trésorier d'Agramant, et Narbinal, son grand écuyer, les rois Malabufer de Fizan, Baliverse de Nortmane, et Farurant de Mazurine, Aliban de Tolède, Barichée et Valibrun, comte de Médine. Combien d'autres vies moissonna ce fameux guerrier! Il est à croire que près de la moitié de l'armée africaine eût péri sous ses coups, si le ciel, pour sauver ces infidèles, et pour exercer la constance des chrétiens, n'eût attiré dans ce lieu le roi d'Alger, Grandonio et le jeune Serpentin.

CHAPITRE IX.

Quelle fut la fin de la bataille.

A l'arrivée du roi d'Alger, de Grandonio et de Serpentin, les Africains s'ouvrirent pour les laisser passer jusqu'à Roland, qui en vint aux mains avec Rodomont, aussitôt qu'il l'aperçut. Serpentin s'attacha au bon Danois, et le géant Grandonio courut avec ardeur attaquer le marquis Olivier, à qui il en vouloit depuis long-temps.

Pendant que ces six guerriers fameux se combattoient avec fureur, le roi Agramant, à la tête du gros de son armée, faisoit d'étranges ravages parmi les chrétiens. Il étoit suivi des plus braves de sa cour, de Pinadore, de Constantine, du courageux vieillard Sobrin, d'Argoste, de Marmonde, son grand amiral, l'un des plus grands guerriers de l'Afrique, de Martazin, son favori,

qu'il avoit fait roi des Garamantes après la mort du vieil astrologue, de Bucifar, successeur de Bardulaste; enfin les rois Danifort, Barigan, Mordant et plusieurs autres qui avoient juré la ruine de l'empire romain, accompagnoient leur grand monarque; mais surtout on voyoit briller à son côté le jeune Roger, qui, monté sur le bon Frontin, et tenant en main Balisarde, détruisoit lui seul plus de guerriers françois que tous les autres Africains ensemble.

Les chrétiens, qui faisoient fuir auparavant leurs ennemis, ne purent résister à tant de braves princes, contre qui, pour se maintenir, ils auroient eu besoin de plusieurs Rolands. Ils prirent la fuite à leur tour. Les paladins toutefois se défendoient encore vaillamment. Siger, comte d'Alby, et Hubert, duc de Bayonne, tous deux de l'illustre race de Montgraine, avoient privé de vie Barolangue, Arugalte, Cargorant, roi de Cosque, et le fort Barigan. Othon d'Angleterre combattoit contre l'amiral Argoste de Marmonde; mais Agramant, Sobrin, Nafilis, Pinadore, Martazin et l'invincible Roger, ne trouvant point de chefs françois capables de les arrêter, chassoient les chrétiens devant eux comme des troupeaux.

Enfin l'armée chrétienne étoit dans un étrange désordre, quand celle d'Italie, commandée en l'absence de Naime par la sœur de Renaud, parut dans la plaine de Montauban. Dès que Charles avoit su le siége de cette place, il avoit mandé à la guerrière de le venir joindre. Elle arriva heureusement pour ranimer le courage des chrétiens. Le brave fils du Danois, le comte Archambault de Cremone, Guy de Bourgogne, et les

fils du duc Naime, l'accompagnoient avec Ottacier. Cette illustre guerrière paroissoit si forte et si vaillante, que sa bonne mine seule donnoit de la terreur aux infidèles. On la vit approcher fièrement, et tomber comme un foudre sur l'armée sarrasine par le côté où le roi d'Alger, Serpentin et Grandonio combattoient contre Roland, Olivier et le Danois. Le roi de Fez, Olivante de Carthagène et Archidant reçurent la mort de ses premiers coups. Les chevaliers de son parti firent, à son exemple, des exploits dignes de leur courage. On ne voyoit autour d'eux que des têtes et des bras voler. La dame de Clermont, frappant d'estoc et de taille, traversa l'armée des Africains, et arriva au lieu où Roland et Rodomont se combattoient à outrance. Elle reconnut le dernier pour ce guerrier terrible qui lui avoit tué son cheval en Italie. Elle regarda un moment le combat; et comme elle s'aperçut que le comte, après avoir renversé son ennemi tout étourdi sur l'arçon de la selle d'un coup de Durandal, tomba lui-même sans sentiment à la renverse sur la croupe de Bridedor, elle se fit donner une lance, puis elle fondit sur Rodomont dès qu'il se fut raffermi; elle l'atteignit si rudement, qu'elle le jeta par terre tout de son long. Satisfaite de s'en être ainsi vengée, elle s'enfonça parmi les infidèles, où elle fit un carnage épouvantable.

Mais l'arrivée d'Agramant, qui de son côté poursuivoit sa victoire contre les chrétiens, borna les exploits de la guerrière. Il fallut recommencer à combattre. Charlemagne et le roi d'Afrique, tous deux environnés de leurs plus braves chevaliers, se chargèrent avec fureur; mais, quoique la sœur de Renaud

fût de la partie, sa valeur ni celle des princes qui accompagnoient cette guerrière ne purent empêcher les infidèles d'avoir l'avantage. Déjà les François culbutés cédoient aux efforts de leurs ennemis, lorsque Roland survint. Après avoir repris le sentiment, il avoit vu Rodomont à terre; et, ne voulant pas qu'on lui pût reprocher d'avoir profité du désavantage de son ennemi, qu'un autre que lui avoit réduit en cet état, il s'en étoit éloigné pour voler à la défense de son empereur. Le généreux paladin n'eut pas sitôt vu le péril où se trouvoit ce bon prince, qu'il leva les yeux au ciel, et s'écria plein de douleur : O monarque suprême! avez-vous donc dans vos saints décrets arrêté la perte de notre empereur? Et permettrez-vous à toutes les puissances de l'enfer de se déchaîner contre nous? Ah! quand tous les démons et Lucifer lui-même y seroient, je ferai mon devoir.

Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il se jeta furieusement où les Sarrasins lui parurent en plus grand nombre. Mirabalde fut le premier qu'il rencontra, et ensuite l'amiral Argoste de Marmonde; il les fendit tous deux jusqu'à la ceinture. Martazin, Taldorque d'Alzerbe, Bardarique et le grand Marbulaste d'Oran, l'attaquèrent en même temps, et le frappèrent sans l'ébranler; mais il brisa la tête de Bardarique, il jeta par terre Martazin et Marbulaste, et tua ensuite sept princes africains l'un après l'autre.

Le prince Roger, qui de son côté traitoit de la même manière les chevaliers chrétiens, perça jusqu'à Roland, qu'il reconnut moins à la devise de son écu, qu'aux monceaux de morts qu'il aperçut autour de lui : ces

deux grands guerriers, mutuellement jaloux des exploits qu'ils se voyoient faire, s'acharnèrent l'un sur l'autre avec une ardeur inconcevable. Leurs chevaux se choquèrent avec tant de furie, qu'ils ne purent soutenir un choc si rude sans mettre la croupe à terre : leurs maîtres n'en furent point ébranlés, et d'un coup d'éperon les firent relever avec toute leur vigueur. Qui pourroit décrire toutes les circonstances de cet épouvantable combat? L'auteur avoue qu'il ne sauroit trouver des termes capables de les exprimer. Il se contente de dire qu'il est au-dessus de tous ceux qu'il a dépeints jusqu'ici. C'est celui où le comte d'Angers, dans le cours de sa glorieuse vie, a couru le plus grand péril, et le seul où l'on a vu couler le sang des veines de cet invincible paladin.

Le bon vieillard Atlant, qui veilloit toujours à la conservation du jeune prince Roger, craignit l'événement de ce combat, qui ne pouvoit être que funeste aux deux combattants; et voici ce que fit ce magicien pour en interrompre le cours : il fascina les yeux de Roland, de sorte qu'il parut à ce paladin qu'il voyoit Charlemagne entraîné par une troupe d'infidèles, et que cet empereur imploroit son secours; il lui sembloit encore qu'il apercevoit Renaud qui avoit une lance au travers du corps, et qui lui crioit d'un air triste : Ah! Roland, me laisseras-tu en cet état sans me secourir!

Le magnanime fils de Milon, séduit par le charme, abandonna Roger pour courir à bride abattue après l'enchantement, qui lui paraissoit fuir au-devant de ses pas. Il courut jusqu'à ce que le jour et les fantômes qu'il poursuivoit disparurent à ses yeux à l'entrée d'une

épaisse forêt. Les ombres de la nuit ne lui permettant pas d'avancer ni de reculer, il descendit de Bridedor, qu'il attacha à un arbre; ensuite il s'assit sur l'herbe pour s'y reposer jusqu'au lever de l'aurore. Comme il étoit fort fatigué, il s'assoupit bientôt, et il ne se réveilla qu'au bruit des oiseaux qui célébroient par leur doux ramage le retour du soleil. Le guerrier, en ouvrant les yeux, s'aperçut qu'il étoit sur le bord d'un clair ruisseau, qui couloit dans la forêt. Il se résolut à le suivre, persuadé que les Sarrasins qui entraînoient son empereur avoient pris la même route. Ce ruisseau, après trois heures de chemin, le conduisit à un grand bassin d'eau, revêtu d'un marbre jaspé rouge et vert. Il y descendit pour étancher sa soif; et, après avoir bu, il vit au fond de l'eau un brillant palais de cristal, dont les corniches et les pilastres étoient enrichis d'émeraudes et de rubis, et à l'entrée duquel étoient plusieurs dames qui dansoient.

Étonné de cette merveille, il ne savoit ce qu'il en devoit juger. Cependant il s'imagina que ce palais étoit un lieu fait par enchantement, où quelque magicien, ennemi des chrétiens, avoit renfermé l'empereur pour l'y retenir dans une éternelle captivité. Ce qu'il avoit éprouvé lui-même dans les jardins de Dragontine, de Falerine et de Morgane, lui faisoit croire tout ce qui pouvoit se présenter à son esprit. Rempli de cette idée, et ne croyant pas devoir balancer à secourir son prince, il se jeta tout armé dans le bassin, au hasard de tout ce qui lui en pourroit arriver.

Pendant ce temps-là, le jeune Roger, ne comprenant rien au départ précipité de Roland, en étoit fort piqué.

Il rendoit trop de justice à son courage pour en attribuer la cause à la crainte du succès du combat; dans les mouvements de colère qui l'agitoient, il se saisit d'une lance, et fondit sur les chrétiens. Le premier sur lequel il exerça sa vengeance fut le bon archevêque Turpin, qu'il culbuta les jambes par-dessus la tête; puis il perça de la même lance le duc de Bayonne; et, du premier coup de Balisarde, il fendit jusqu'à la ceinture le malheureux comte d'Alby. Le roi Salomon, les quatre fils du duc Naime furent blessés et renversés par ce guerrier redoutable, qui tua le brave duc d'Orléans, prince du sang royal de France. Sinibalde, comte de Hollande, Aiguald, duc d'Irlande, quoique de race de géant, et le vaillant Danibert, roi de Frise, tombèrent sous les coups du prince Roger.

Sur ces entrefaites, Renaud, Olivier et le Danois, qui avoient combattu jusque-là contre Ferragus, Grandonio et Serpentin, en furent séparés par la confusion qui régnoit partout; le marquis de Vienne, remarquant le désordre que causoit Roger parmi les chretiens, poussa son cheval sur lui, et l'étourdit d'un pesant coup d'épée, qu'il lui déchargea sur le casque. Roger ne s'étoit pas encore remis de ce coup, quand Grifin le Mayençois, le prenant par derrière, fondit sur lui la lance en arrêt, et le porta par terre; mais le traître Grifin n'eut pas à se vanter de cet exploit : car le roi Sobrin, qui avoit vu le coup, désarçonna le Mayençois lui-même d'un coup qu'il lui appliqua sur la tête. Le jeune prince africain s'etoit releve fort irrité contre Grifin; et, l'ayant vu à pied comme lui, il courut à lui l'épée haute, en lui criant d'une voix menaçante : At-

tends, perfide, je vais t'apprendre comment il faut traiter ceux qui ont un cœur aussi lâche que le tien. Grifin, épouvanté de l'action de Roger, n'osa l'attendre: il se mit à fuir du côté où il voyoit le plus de chrétiens; et, comme le prince africain le poursuivoit toujours vivement sans se détourner pour aucun obstacle qu'il rencontrât, le Mayençois s'adressa au fils d'Aymon qu'il aperçut: Ah! Renaud, lui dit-il d'un ton qui marquoit assez son effroi, viens me délivrer, de grâce, de ce cruel Sarrasin qui veut m'ôter la vie. Le généreux Renaud ne lui refusa pas son secours : il se mit entre Roger et lui; mais voyant l'Africain à pied, il descendit de cheval pour le combattre. Ces deux vaillants ennemis se chargèrent avec autant de vigueur que s'ils n'eussent point combattu de toute la journée.

Ils furent bientôt séparés par toute l'armée africaine qui tomba sur eux. Agramant, avec les rois ses vassaux, chassoit devant lui les chrétiens, comme un loup affamé qui poursuit un troupeau de moutons. Charlemagne ne peut plus se défendre. Le superbe Martazin se vante qu'il prendra cet empereur pour en faire son prisonnier et son esclave. Le roi d'Alger se joint à lui; des ruisseaux de sang chrétien coulent partout où ils passent; les Africains, qui les suivent, excitent une telle rumeur, que toute la campagne en tremble; et le ciel est obscurci du grand nombre de flèches qu'ils décochent. Les chrétiens fuient de tous côtés, et ceux qui veulent résister périssent. En vain le fort Dudon, Guy de Bourgogne, le prince Ottacier et les paladins de la cour se défendoient vaillamment : ils furent accablés par la multitude, et Charles fut entraîné avec eux.

CHAPITRE X.

De la glorieuse entreprise de l'empereur Mandricart.

On a parlé ci-devant des ravages que Mandricart avoit causés dans les royaumes d'Astracan et de Circassie, et des terribles apprêts qu'il faisoit pour venir venger au Cathay la mort de son père, Agrican. Ce jeune prince avoit une telle impatience d'exécuter son dessein, et il pressa de manière son armement, que son armée, quelque nombreuse qu'elle fût, se mit en marche plus tôt qu'on ne le pensoit. Elle tenoit vingt lieues de pays. Les princes voisins, alarmés de cette grande puissance à laquelle rien ne pouvoit résister, accordèrent la liberté du passage.

Galafron, averti de l'orage qui venoit fondre sur lui, prit le parti de se remettre à la discrétion de son ennemi. Le départ de sa fille, du comte et de Brandimart, l'avoit laissé dans la consternation, et la diligence que Mandricart faisoit dans sa marche lui avoit ôté l'espérance d'être secouru par Gradasse. Le vieux roi du Cathay se présenta devant le nouvel empereur des Tartares d'un air qui n'avoit rien de bas ni d'altier. Seigneur, lui dit-il, qu'est-il besoin d'une puissance si formidable contre un roi qui n'est point votre ennemi? Puis-je vous regarder autrement que comme un prince qui me doit être odieux, répondit Mandricart? Le grand Agrican, mon père, n'a-t-il pas perdu la vie devant les

murs d'Albraque? Puissant empereur, répliqua Galafron, si le courageux Agrican a fini ses jours dans ce pays, songez qu'il s'est attiré lui-même son malheur. Pourquoi venoit-il attaquer, dans le sein de leurs foyers, des peuples qui ne l'avoient point offensé? Le ciel protégea leur innocence, et envoya du fond de l'Occident un guerrier dont la valeur fut funeste au brave Agrican: que si les devoirs du sang vous obligent à poursuivre la vengeance de ce grand prince, il ne vous peut être glorieux de le venger que sur son meurtrier, et non sur des peuples.... Ah! s'écria Mandricart tout brûlant de colère, c'est ce guerrier que je viens chercher; c'est lui que je veux sacrifier à mon ressentiment, et non vos peuples. J'aurois honte de souiller mon cimeterre de leur sang.

Ce n'est pas ici, reprit le vieux roi, qu'il faut le venir chercher. Il a pris le chemin de la France, et c'est dans les seuls climats d'Occident que vous pouvez le rencontrer. Galafron se tut après ces paroles, et Mandricart lui repartit : Sage roi, retournez à la ville d'Albraque, et soyez sûr que je ne troublerai point votre repos. Alors le Tartare l'ayant embrassé le congédia, et fit retirer tous les rois ses vassaux : il renvoya aussi son armée, se déterminant à suivre en France le comte d'Angers, et jurant de ne point revoir ses états qu'il n'eût vengé sur ce paladin la mort d'Agrican. Il prit même la bizarre résolution de partir à pied et désarmé, comptant que sa valeur et sa force suffiroient pour lui faire acquérir un bon cheval et de bonnes armes. Il vouloit lui seul exécuter son dessein. Il prit la route du royaume d'Éluth, qu'il traversa pour entrer dans

le pays des Calmoucks, où il rencontra sur le bord d'un ruisseau, qui couloit dans une grande vallée un pavillon assez riche. On voyoit tout auprès un vaste rond de flammes qui entouroient un magnifique château, revêtu d'un fossé de marbre rempli d'une eau très claire; et ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'est que ces flammes, quoique très vives, sortoient du sein de la terre, sans qu'il parût sur sa surface aucune matière qu'elles consumassent.

Le guerrier s'approcha du pavillon, à l'entrée duquel il aperçut un écriteau où étoient ces paroles: *Si tu ne te sens pas assez de courage pour passer au travers de ces flammes, ne te hasarde point d'entrer sous ce pavillon.* Ah! s'écria le magnanime empereur, quand je devrois allumer sur mon corps toutes les flammes des enfers, il ne sera pas dit que la crainte ait eu quelque pouvoir sur un cœur comme le mien. En même temps il leva sans balancer un des pans du pavillon, et entra sous la tente, où il ne trouva qu'un pilier de marbre blanc, qui etoit placé au milieu, et une table de marbre noir qui y étoit adossée, et sur laquelle il vit cette inscription en lettres d'or: *Chevalier, que la fortune a conduit en ce lieu, auras-tu la honte d'y être entré sans aspirer à la gloire de conquérir les armes du fameux Hector, que la sage Andronie a conservées jusqu'à ce jour dans ce palais que tu vois au milieu des flammes.*

Lorsque Mandricart eut lu ces paroles: Sage Andronie, dit-il à la fée, comme si elle eût été présente, je ne me promets pas d'achever la glorieuse aventure que vous me proposez, mais du moins je la tenterai. Je suis parti du Cathay dans le dessein d'acquérir un

cheval et des armes par ma seule valeur; serois-je assez lâche pour changer de sentiment à la vue du péril? Alors il sortit du pavillon, et prit le chemin du château; mais, avant que de s'en approcher, il arracha la branche d'un orme, pour s'en servir au défaut de l'épée dont il n'avoit pas trouvé occasion de faire la conquête; et quand il fut auprès des flammes, il se jeta dedans; il les traversa en courant, non sans souffrir d'extrêmes douleurs. Comme il n'avoit point d'armes, tous ses habits furent brûlés, et le feu pénétra jusqu'à la chair vive. Pour éteindre l'ardeur qui le consumoit, il se précipita dans le fossé du château dès qu'il y fut parvenu; néanmoins l'eau ne put apaiser les douleurs que ces flammes avoient causées dans toutes les parties de son corps. Il passa le fossé à la nage, monta sur l'autre bord, et se trouva à la porte du château, à laquelle il vit une riche robe suspendue. Il s'en couvrit sans hésiter; et d'abord qu'il en fut revêtu, ô merveille étonnante! il sentit son corps sain, et toutes ses douleurs se dissipèrent.

Plein de la joie que lui causoit cet événement, il entra dans le palais; il traversa une cour qui le conduisit à un superbe édifice de marbre; il se disposoit à monter six degrés pour gagner un vestibule, lorsqu'un vent impetueux le jeta par terre à dix pas de là, quelque effort qu'il pût faire pour se soutenir; il se releva tout honteux de sa chute; et, ramassant toutes ses forces, il se rapprocha du vestibule, et y entra malgré l'orage qui continuoit. Alors un nombre infini de spectres et de lutins l'assaillirent, et s'opposèrent à son passage; mais, avec sa massue, il écarta tous ces

fantômes, et s'introduisit dans un grand salon, où, sur un superbe trône placé sur une estrade, la fée Andronie brilloit de l'éclat de mille pierreries dont ses habits étoient couverts. Il y avoit au pied du trône une table sur laquelle on voyoit des armes étendues, et sur le bord de l'estrade trois chevaliers paroissoient ensevelis dans un profond sommeil.

Aussitôt qu'Andronie eut aperçu le prince tartare, elle descendit de son trône pour aller au-devant de lui, et le saluant d'un air gracieux, elle lui dit : Noble chevalier, ou les apparences sont bien trompeuses, ou vous êtes le guerrier à qui les armes d'Hector sont destinées. J'espère que votre sort ne sera pas semblable à celui de ces trois chevaliers, qui, sans avoir besoin d'armes, ont osé tenter cette aventure. Grande fée, répondit Mandricart, si la nécessité d'avoir des armes donne un droit sur celles que je vois, j'ai plus lieu d'y prétendre que personne, puisque je ne puis vaincre sans armes le fameux Roland, que je veux combattre. Ce que vous m'apprenez, repartit Andronie, me confirme encore davantage dans ma conjecture. Allez donc, ajouta-t-elle, vous revêtir des armes du prince troyen, qu'un autre que vous n'est pas digne de porter. Vous désenchanterez par cette conquête les trois chevaliers que vous voyez privés de sentiment sur le bord de cette estrade.

Le fils d'Agrican avoit tant d'impatience de se couvrir des belles armes d'Hector, que, sans répondre à la fée, il s'avança vers la table pour les prendre. Il monta l'estrade sans obstacle, quoique les trois chevaliers en eussent été écartés par des forces invincibles, et repoussés avec tant de violence, qu'ils en étoient tombés évanouis.

Le Tartare s'approcha de la table, se saisit des armes qui étoient enrichies de pierreries, et qui sembloient encore ne faire que sortir des mains de l'ouvrier, et il s'en revêtit. A peine en étoit-il armé, qu'une porte de bronze s'ouvrit à un des coins du salon, et il en sortit une troupe de demoiselles couronnées de fleurs, qui vinrent danser autour de l'empereur tartare en chantant ses louanges, tandis que d'autres dames, qui ne leur cédoient point en beauté, les accompagnoient de diverses sortes d'instruments. Quand ce divertissement fut fini, la fée dit à Mandricart : Vaillant chevalier, tu as fait en ce jour l'acquisition d'un grand trésor; mais il faut, pour ta gloire, que tu ajoutes à ces belles armes l'épée qui y manque. Elle tomba premièrement des mains du fils de Priam entre celles de la guerrière Penthesilée; elle a appartenu dans la suite au brave Almont, sur qui ce Roland, que tu te proposes de vaincre, l'a conquise. Cette bonne épée s'appelle Durandal; et c'est la meilleure que jamais aucun chevalier ait mise à son côté.

A l'égard du reste des armes, poursuivit Andronie, Énée les eut en sa possession après la mort d'Hector; et il s'en servit utilement quand il combattit l'orgueilleux Turnus. Je les avois depuis acquises par mon art: et, pour les rendre plus précieuses, je leur donnai la vertu de résister à l'acier même de Durandal. Je te les donne, à condition que tu les porteras jusqu'à ce que tu aies conquis cette bonne épée. Mandricart le lui jura; et la fée, l'en ayant remercié, lui fit connoître que les trois chevaliers qu'il voyoit étendus sur l'estrade ne pouvoient être désenchantés que par lui; que pour

cet effet il n'avoit qu'à les toucher de l'écu d'Hector, où l'on voyoit peinte la fameuse aigle troyenne enlevant le beau Ganimède.

Une action généreuse est trop estimée d'un grand cœur pour qu'il néglige l'occasion de la faire. Le prince tartare ne tarda pas à retirer de leur assoupissement les trois chevaliers; il les toucha de son écu, et ils reprirent le sentiment; Gradasse, Grifon et Aquilant, car c'étoient eux, se relevèrent fort étonnés de se trouver dans cet état; ils ne se souvenoient presque plus de tout ce qui leur étoit arrivé dans ce palais. Andronic leur ayant appris qu'ils devoient leur désenchantement au guerrier qu'ils voyoient devant eux, ils lui en rendirent mille grâces; après quoi ils prirent congé de la fée, qui amortit en leur faveur l'ardeur des flammes qui environnoient son château, pour qu'ils en pussent sortir impunément. Elle leur fit rendre aussi leurs chevaux, et en donna un des plus vigoureux au prince tartare.

CHAPITRE XI.

Étrange aventure de Grifon et d'Aquilant.

Le lecteur sera peut-être curieux d'apprendre par quelle aventure les fils d'Olivier avoient été enchantés dans le palais d'Andronic. Voici ce que le docte archevêque en rapporte dans ses chroniques: Les deux frères, trompés par l'artificieuse Origile, étoient sortis de la ville d'Éluth dans le dessein d'aller joindre leur oncle

Roland; mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils s'aperçurent qu'ils se donnoient une peine inutile. Ils ralentirent l'ardeur de leur marche que leurs chevaux n'auroient pu continuer plus long-temps. Une autre raison les obligea même de s'arrêter dans une ville des Calmoucks. Origile tomba malade; et cette maladie les retint quelques jours dans cette ville, au grand déplaisir d'Aquilant, qui, dans l'impatience qu'il avoit d'arriver en France, ne s'accommodoit guère de l'amour que son frère conservoit toujours pour Origile, dont il commençoit à connoître le mauvais caractère.

Cette perfide femme, pendant qu'elle étoit convalescente, se sentit éprise d'une ardente passion pour un chevalier qui arriva dans l'hôtellerie où elle logeoit avec les paladins. Ce chevalier, qui étoit parfaitement beau, devint de son côté amoureux d'Origile. Leurs yeux cherchèrent à se faire entendre, et y réussirent. En un mot, ces amants firent si bien, qu'ils trouvèrent l'occasion de se parler en secret à l'insu des deux frères; et leur intrigue alla si loin, que la veille du jour que les paladins avoient choisi pour se remettre en chemin, la volage Origile disparut. Grifon la chercha vainement dans la ville, et malgré l'infructueuse perquisition qu'il en faisoit, Aquilant n'eut pas peu de peine à le faire partir avec lui. Quelque mépris que Grifon dût avoir pour une pareille dame, son cœur ne pouvoit s'en détacher. Après cinq ou six jours de marche, ils se trouvèrent dans la vallée où étoit le palais d'Andronic. Ils ne purent s'empêcher de tenter l'aventure, quoiqu'ils eussent d'assez bonnes armes pour ne devoir point envier celles d'Hector. Ils passèrent au travers des flammes.

traversèrent à la nage le fossé; ils s'introduisirent même dans le salon du palais, en dépit des spectres; mais quand ils voulurent s'approcher de l'estrade, pour voir de près les armes du prince troyen, ils furent repoussés par des forces invisibles, et renversés par terre, où ils demeurèrent privés de sentiment; et ils y seroient restés jusqu'à la fin des siècles, si le vaillant Tartare ne les eût désenchantés, comme on l'a dit dans le chapitre précédent.

Les deux frères, étant sortis du château de la fée, accompagnèrent pendant quelques jours Gradasse et Mandricart; mais ils s'en séparèrent sur les bords de la mer Caspienne. Le roi de Sericane et l'empereur tartare prirent à droite par Astracan et par la Circassie, et les fils d'Olivier tirèrent sur la gauche vers l'Arménie, parce qu'ils se proposoient d'aller à Constantinople voir le prince Léon, fils de l'empereur de Grèce, dont ils s'étoient fait un ami dans le cours de leurs aventures, et qu'ils vouloient engager à venir avec eux défendre l'empire romain contre les forces d'Agramant.

Un jour que ces deux paladins marchoient sur les bords de la mer, ils rencontrèrent deux jeunes dames montées sur de blanches haquenées. La manière galante dont elles étoient vêtues, et leur beauté attirèrent l'attention des chevaliers; mais elles paroissoient si effrayées, qu'il étoit aisé de juger qu'elles couroient quelque grand péril. Braves guerriers, leur dit une d'entre elles, si la compassion peut vous exciter à protéger l'honneur des dames, de grâce, daignez nous sauver de la violence d'un monstre qui nous poursuit

pour nous outrager. Ce cruel est un géant et de plus un magicien. Nous ignorons de quel endroit de la terre il est; mais il y a deux ans que, pour notre malheur, il parut dans cette province, où il s'empara d'une tour, dans laquelle il a commis les plus grands crimes. Les viols, les rapines et les meurtres sont ses actions les plus ordinaires; les plus belles filles de ces cantons ont été l'objet de ses passions brutales; comme les plus braves chevaliers l'ont été de sa cruauté. Il se nomme Horrille; et, si l'on en croit le bruit public, il a été engendré d'un lutin et d'une fée.

Il a dans sa tour, continua la dame, un affreux crocodile qu'il repaît de sang humain. Les peuples se sont assemblés plus d'une fois pour purger la terre de ce monstre; mais ils n'ont pu y réussir, parce que l'enchanteur a l'art de retourner à la vie aussitôt qu'il a reçu la mort. Ce matin, cet insolent nous a envoyé dire, par un de ses satellites, qu'il viendroit nous visiter, et que nous nous disposassions à mériter son amour par une soumission aveugle à ses volontés. Ce message, comme vous pouvez penser, nous a alarmées, et nous venons d'abandonner notre château, pour nous dérober par la fuite à la fureur de ce monstre.

La demoiselle parloit encore, que le brutal Horrille parut. N'ayant pas trouvé les deux sœurs dans leur château, il s'étoit mis sur leurs traces pour les joindre et leur faire le dernier outrage. Quand il vit les chevaliers avec les dames, il jugea que c'étoit eux qui les lui enlevoient. Dans cette pensée, il courut aux paladins avec une grande massue de fer qu'il portoit pour armes. Les fils d'Olivier mirent l'épée à la main, et se

préparèrent à le recevoir. Si leurs armes ne pouvoient être brisées par la massue, il ne laissèrent pas de la sentir ; ils coupoient en récompense les armes du géant avec facilité ; ils lui faisoient même de profondes blessures. D'un coup, entre autres, Grifon lui coupa une épaule ; mais Horrille descendit aussitôt de cheval pour la ramasser ; il la prit et la rejoignit à son tronc comme elle étoit auparavant. Aquilant, surpris de cette merveille, dit alors entre ses dents : Je vais voir si ceci est un songe ou une vérité. En même temps il s'approcha du magicien, qui alloit remonter à cheval, et d'un revers de son épée il lui fit voler la tête à terre. L'enchanteur ne perdit pas la vie pour cela ; il se baissa, reprit sa tête avec ses deux mains, la remit sur son col ; puis, remontant à cheval, il s'enfuit vers sa tour. Les deux guerriers le suivirent ; mais il étoit si bien monté, qu'ils ne purent l'empêcher de gagner sa demeure.

Il en sortit bientôt après avec son effroyable crocodile, qu'il tenoit en laisse. Cet animal étoit d'une grosseur énorme, et long de vingt pieds. Il auroit englouti un bœuf dans sa gueule. Horrille marcha contre Aquilant, et lâcha le crocodile sur Grifon, qui coucha sa lance contre cet animal, qu'il atteignit entre les deux épaules. La lance ne put percer l'écaille épaisse du monstre, qui s'avança sur lui. Ce chevalier, qui craignit que son cheval n'en fût dévoré, descendit, et déchargea plusieurs coups d'épée sur le crocodile ; mais il ne put le blesser, et l'animal lui arracha son bouclier et le mit en pièces avec ses dents aiguës ; ensuite se jetant sur le guerrier, il l'abattit sous lui par la pesanteur de son corps ; puis il le tourna et retourna de son museau et

de ses pattes, cherchant le défaut de ses armes pour dévorer sa chair. Certainement Grifon couroit un très grand danger, si son frère, pour voler à son secours, n'eût pris le temps que le magicien employoit à remettre un de ses bras, qui venoit de lui être coupé. Le crocodile, voyant venir à lui Aquilant la lance baissée, quitta Grifon, et courut, la gueule béante, au-devant de son frère, qui lui fourra sa lance si avant dans la gueule, qu'il lui en perça le cœur.

Ce beau coup ayant délivré le fils d'Olivier d'un si dangereux animal, ils retournèrent vers Horrille, qu'ils frappèrent en même temps. Ils lui coupèrent chacun un bras, qu'ils ramassèrent et jetèrent dans la mer le plus loin qu'il leur fut possible. Mauvais enchanteur, dit alors Grifon au géant, cours maintenant après tes bras. Le magicien s'approcha de la mer, et se jeta dedans tout armé et mutilé qu'il étoit. Les deux guerriers regardoient son action avec étonnement, et ne s'attendoient pas à le voir revenir avec ses deux bras remis. Cependant Horrille, après avoir fait le plongeon, reparut un moment après sur l'eau avec tous ses membres, et disposé, en apparence, à combattre sur de nouveaux frais. Est-il possible, s'écria Grifon, que le ciel ait accordé à ce monstre un semblable pouvoir! Les deux frères se préparoient à combattre encore le géant, malgré les prodiges qui venoient de les étonner, lorsqu'ils aperçurent un chevalier qui venoit vers eux avec un géant qu'il menoit attaché par une chaîne; mais l'auteur de cette histoire les abandonne là pour retourner au jeune Roger, qui avoit perdu son cheval par la trahison de Grifin le Mayençois.

CHAPITRE XII.

Comment le prince Roger recouvra son bon cheval Frontin, et de la rencontre qu'il fit après cela.

Quand Roger eut été séparé du fils d'Aymon par la foule de ceux qui fuyoient et de ceux qui poursuivoient les fuyards, il resta presque seul à pied parmi les morts et les mourants. Il regretta bien alors le coursier que Grifin lui avoit fait perdre. Comme il délibéroit en lui-même sur le parti qu'il prendroit, il vit l'archevêque Turpin monté sur ce bon cheval, dont il s'étoit saisi après que Roger l'eut si désagréablement fait tomber du sien. Ce prélat venoit de son côté en cherchant à rejoindre Charlemagne, qui se sauvoit avec le reste de son armée.

Si le jeune prince africain fut ému de cette rencontre, c'est ce qu'on aura peu de peine à croire. Il se plaça dans l'endroit par où Turpin devoit naturellement passer; mais cet archevêque s'aperçut du dessein de Roger, et prit un autre chemin pour le tromper. L'Africain, quoiqu'à pied, se mit à le poursuivre, en lui criant de s'arrêter et de lui rendre son cheval. Le prélat, qui, pour plus d'une raison, n'avoit aucune envie de l'attendre, se hâtoit de se dérober à ses yeux; ce qu'il auroit bientôt fait, s'il n'eût été retardé malgré lui à un défilé par lequel il lui falloit nécessairement passer. Ce défilé aboutissoit à un grand étang sur lequel il y

avoit une chaussée fort étroite, que Turpin enfila ; mais elle se trouva si embarrassée de fuyards, que son cheval et lui tombèrent dans l'étang. Frontin regagna le bord par sa vigueur, et sauta sur la levée à quelques pas du lieu où il étoit tombé. Il n'en fut pas de même de l'archevêque, qui, chargé de ses armes et d'années, demeura embourbé dans l'étang, où il se seroit noyé si Roger, qui fut témoin de son accident, ne l'eût tiré de péril en lui prêtant une main secourable.

La courtoisie de ce jeune prince ne se borna point à cet acte de générosité : frappé de la mine vénérable du vieillard, il lui demanda s'il n'étoit point blessé; il lui offrit même Frontin, qu'il avoit été reprendre. Vrai Dieu! lui dit l'archevêque, touché de reconnoissance et plein d'admiration, jeune chevalier, tu ne naquis jamais d'un Africain, poursuis, le ciel te réserve à de grandes choses. Garde ton coursier, il t'est plus dû qu'à moi; je serois digne de blâme si je payois si mal l'important service que tu viens de me rendre. Adieu, continua-t-il, généreux guerrier, que le Seigneur te conserve et t'amène à la connoissance de lui-même.

Il quitta Roger en achevant ces paroles, et courut s'opposer au passage d'un chevalier sarrasin qu'il démonta; il se saisit de son cheval, et se remit sur les traces de l'armée françoise. Après son départ, le jeune Africain demeura pénétré du discours que le vieillard lui avoit tenu. Il en étoit agité sans savoir pourquoi; il ignoroit encore que ces mouvements étoient des inspirations du ciel, qui commençoient à préparer son cœur aux grandes choses qu'il devoit exécuter dans la suite. Il remonta sur Frontin, et, dédaignant de poursuivre des

ennemis qui ne se défendoient plus, il tourna bride pour aller rejoindre le gros de l'armée sarrasine. Comme il passoit sur une petite hauteur, il aperçut deux chevaliers qui se combattoient avec beaucoup de vigueur. Ils lui parurent l'un et l'autre doués d'un si grand courage, qu'il s'approcha d'eux pour voir leur combat de plus près

C'étoit Rodomont et la sœur de Renaud. Ce roi avoit reconnu cette guerrière pour le chevalier qui l'avoit renversé, et il voulut en tirer vengeance. Roger admiroit les coups qu'ils se portoient, et surtout la noble fierté de Bradamante, de qui toute la personne lui plut. Il ne pouvoit s'empêcher de s'intéresser pour elle, quoiqu'il la prît pour un guerrier chrétien, et qu'il dût naturellement souhaiter que le roi d'Alger eût l'avantage; il appréhenda même de la voir succomber sous les coups de son ennemi; et, dans cette crainte, s'approchant des deux combattants, il leur dit : Seigneurs chevaliers, si quelqu'un de vous deux est chrétien, comme j'ai lieu de penser, je l'avertis que l'armée françoise est en déroute avec l'empereur Charles, et qu'il court risque, en demeurant ici plus long-temps, d'avoir bientôt sur les bras toute l'armée d'Agramant.

A cette fâcheuse nouvelle, la dame de Clermont s'arrêta, et regardant Rodomont : Brave guerrier, lui dit-elle, laisse-moi suivre mon empereur; souffre que j'aille le défendre ou mourir à ses côtés. N'attends pas de moi ce que tu me demandes, répondit brusquement le roi d'Alger : j'étois aux mains avec Roland, tu es venu interrompre notre combat, et tu m'as même désarçonné; je veux t'en faire repentir si je puis. Tu m'as

fait le même affront en Italie, lui répliqua la fille d'Aymon; nous n'avons rien à nous reprocher l'un et l'autre, et ton honneur peut me permettre de courir où mon devoir m'appelle. Non, non, s'écria Rodomont, je veux me venger à présent puisque je te tiens; je ne sais où je pourrois te rejoindre. Roger fut choqué du procédé du roi d'Alger : Prince, lui dit-il, je suis étrangement surpris de voir si peu de courtoisie dans un guerrier de si haute valeur; et puisque ton naturel farouche te rend assez injuste pour refuser une chose que tu devrois accorder sans peine, je te déclare que c'est contre moi que tu dois tourner tes armes. Et toi, brave chevalier, ajouta-t-il en regardant Bradamante, tu peux te retirer librement où il te plaira, sûr que j'empêcherai bien ton ennemi de mettre obstacle à ta retraite.

La dame, qui n'avoit point de temps à perdre, prit le parti que Roger lui proposoit, après avoir fait à ce jeune prince les remercîmens qu'il méritoit. Le roi d'Alger, piqué à son tour contre Roger, lui dit : Puisque tu as tant d'envie de te charger des querelles d'autrui, voyons si tu sais bien les soutenir. Le jeune prince, sans lui répondre, tira Balisarde du fourreau, et ils commencèrent un combat épouvantable; mais il fut interrompu presque dans le moment, par la personne même qui l'avoit causé. Bradamante, se reprochant le péril où s'exposoit pour elle un jeune chevalier, revint sur ses pas. En arrivant, elle vit Rodomont renversé tout étourdi sur l'arçon de sa selle, et son épée que sa main avoit abandonnée, pendue à une chaîne, pendant que Roger, qui l'avoit mis en cet

état, au lieu de s'avancer sur lui, attendoit qu'il se remît.

Cette action généreuse, qui fut remarquée de la guerrière, augmenta l'estime qu'elle avoit déjà pour le gentil chevalier. Elle étoit surprise qu'il eût pu traiter ainsi le terrible Rodomont, dont elle avoit assez éprouvé la force pour savoir qu'elle étoit peu différente de celle de Renaud et de celle de Roland même. Cela lui donna plus d'envie de connoître le prince Roger. Elle s'approcha de lui, et d'un air plein de douceur et de charme, elle lui dit : Chevalier rempli de courage et de courtoisie, pardonne-moi de grâce mon incivilité. Le desir que j'avois de suivre mon empereur en est la cause; mais j'ai reconnu ma faute, et je viens la réparer. Laisse-moi donc continuer le combat que j'avois commencé contre cet orgueilleux Sarrasin.

Tandis qu'elle parloit, Rodomont reprit ses esprits; et jugeant par l'état où il se trouvoit de ce qui s'étoit passé, quelle douleur fut la sienne d'avoir été à la discrétion d'un ennemi qu'il avoit bravé! Il en fut quelques moments muet de confusion : néanmoins il prit son parti; il s'approcha de Roger, et lui tint ce discours les yeux baissés : Je vois clairement, et j'avoue qu'il n'y a point de chevalier au monde si vaillant que toi. J'abandonne ce combat : après ce qui vient d'arriver, je ne puis acquérir aucun honneur en te combattant. Tu m'as vaincu par ta courtoisie plus que par ta valeur. Alors Rodomont remit son épée au fourreau, et poussa son cheval comme un désespéré vers le camp des Sarrasins.

CHAPITRE XIII.

De l'origine du prince Roger.

Après le départ du roi d'Alger, le jeune prince africain dit à Bradamante : Brave chevalier, comme tout ce pays est rempli de Sarrasins, je ne vous conseille pas d'aller seul. Ils me connoissent ; j'ai même quelque pouvoir parmi eux, et je m'offre à vous accompagner jusqu'à ce que vous soyez en sûreté. L'envie que la sœur de Renaud avoit de connoître ce guerrier l'obligea d'accepter la proposition. Quand ils se furent mis en chemin, la dame lui témoigna d'une manière si engageante la curiosité qu'elle avoit de savoir qui il étoit, qu'il ne put se défendre de la satisfaire. Ce qu'il fit en ces termes :

Personne n'ignore le sujet de la guerre de Troie. On sait que les Grecs, voulant détruire la nation troyenne, firent mourir tous les prisonniers après la prise d'Ilion. Ils sacrifièrent même sur le tombeau du grand Achille la belle Polyxène, en présence de la reine Hécube, sa mère ; ils cherchèrent partout le fils d'Hector, pour lui faire subir le même sort ; mais Andromaque, sa mère, après l'avoir caché dans un sépulcre écarté, prit un autre enfant entre ses bras, et s'enfuit avec lui. Les Grecs, trompés par l'apparence, suivirent cette princesse, et la tuèrent avec l'enfant supposé qu'elle tenoit, pendant qu'un ami d'Hector se chargea d'élever le vé-

ritable Astianax. Le généreux ami du fils de Priam passa la mer avec l'enfant, et se réfugia dans l'île du Feu; c'est ainsi que se nommoit la Sicile, à cause des flammes qu'y vomit le mont Gibel.

Astianax devint grand, et le sang d'Hector qui couloit dans ses veines lui fit former des entreprises dignes de sa naissance. Les villes d'Argos et de Corinthe, les plus célèbres de la Grèce, souffrirent beaucoup de ses expéditions. Il conquit sur le géant Agranor, tyran d'Agrigente, une belle dame sicilienne, qu'il épousa dans la ville de Messine, dont elle étoit princesse. De là il fit des courses sur les Grecs, jusqu'à ce qu'enfin un d'entre eux, nommé Adrastus, le tua par trahison. Sitôt que le bruit de sa mort se fut répandu dans les pays voisins, les Grecs levèrent une puissante armée, et se rendirent devant Messine, qu'ils assiégèrent. La veuve du fils d'Hector, alors enceinte de six mois, ne jugeant pas que la ville pût soutenir un long siége, se sauva dans une barque. Elle passa le fameux détroit où les vagues furieuses font trembler en tout temps les montagnes voisines, et arriva heureusement à Regge, qu'on nommoit alors Rize, tandis que la plus grande partie des vaisseaux grecs qui la poursuivoient furent submergés par la tempête, ou fracassés les uns contre les autres.

La dame, au bout de son terme, accoucha dans la ville de Rize d'un prince dont les cheveux étoient plus luisants que l'or fin, et qu'on nomma Polidore, du nom d'un fils de Priam. Polidan naquit de ce Polidore de Rize, et fut père de Folvian, qui, de deux femmes différentes, eut Clodoaque et Constant.

Ces deux derniers princes devinrent les souches de deux races fameuses, qui ont fait honneur aux siècles suivants. Constant perpétua la sienne jusqu'au grand Constantin, empereur de Rome, son descendant; et l'un de ses fils, nommé Artenis, fut père du courageux Florel, d'où sortit Floravant et ses autres successeurs jusqu'à Pepin, père de l'empereur Charlemagne.

La race de Clodoaque, après avoir donné de vaillants guerriers à l'Italie, fut divisée en deux branches, dont l'une régna dans l'Ombrie, et l'autre à Rize. Cette dernière ville fut gouvernée par de grands princes jusqu'au duc Rampale, qui fut tué traîtreusement avec ses autres enfans par son propre fils Bertrand. Roger, mon père, fut le premier des fils de ce duc, et le plus brave prince de toute l'Italie. Dans le cours de ses aventures, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de l'Afrique, où régnoit alors le roi Agolant, aïeul de notre puissant monarque Agramant, il fut épris des charmes de sa fille Galacielle. Il entreprit, pour la mériter, un grand nombre de faits d'armes dans la cour de Bizerte, où il passa pour un prodige de valeur parmi tous les chevaliers africains. Galacielle, charmée de son courage et de sa bonne mine, reçut ses soins, et se rendit à sa persévérance. Ces deux amants, toutefois n'osant se flatter qu'Agolant consentît à leur union, se dérobèrent de la cour de Bizerte, et s'embarquèrent secrètement pour l'Italie. Ils arrivèrent à Rize, où Roger épousa publiquement sa princesse dans le palais du duc Rampale, son père, aux acclamations de tous ses sujets.

Mais à peine eurent-ils goûté les douceurs d'un hymen si bien assorti, que la fortune, jalouse de leur

bonheur, le troubla par l'événement le plus funeste. Le perfide Bertrand, frère de Roger, se trouvant sans cesse exposé à soutenir la vue de Galaciella, ne put se défendre d'être touché de ses attraits. Sa passion devint si violente, que n'y pouvant résister, il conçut le plus noir et le plus perfide dessein qu'on puisse concevoir : il livra par trahison la ville de Rize au roi Agolant, qui, pour se venger de l'enlèvement de sa fille, fit mourir Roger, le duc Rampale et tous les autres princes de cette illustre race, à la réserve de celui qui les avoit vendus; mais ce traître, qui s'étoit flatté qu'après la mort de son frère Roger, il pourroit de force ou de gré se procurer la possession de Galaciella, se vit trompé dans son attente; car le roi sarrasin fit prendre cette princesse, tout enceinte qu'elle étoit; on la mit toute seule dans une barque avec peu de vivres, et on l'exposa, par son ordre, aux fureurs de la mer dans la saison la plus orageuse.

La barque, après avoir été long-temps le jouet des vents et des flots, fut poussée sur un rivage d'Afrique, où l'infortunée Galaciella m'enfanta. Mais tout ce qu'elle avoit souffert de la mort de son époux et de la colère d'Agolant ne lui permit pas de conserver sa vie dans les douleurs de l'enfantement; elle mourut entre les bras d'un vieux magicien, qui se trouva présent à ses couches, et me reçut en naissant. Cet enchanteur ensevelit la princesse sur le rivage, et m'emporta sur une haute montagne où il faisoit son séjour. Il se chargea de mon éducation; il me nourrit de moelle de lion, et me donna le nom de Roger, mon père. Il m'accoutuma, dès mon enfance, à supporter toutes sortes de fatigues;

il m'apprit plusieurs sciences, et surtout celle de la guerre, qui étoit plus de mon goût que les autres; et je faisois mes divertissements ordinaires de poursuivre dans les bois les bêtes les plus farouches.

Le jeune prince africain avoit levé la visière de son casque pour prendre l'air, et pour faire son récit avec plus de liberté. Tandis qu'il parloit, Bradamante l'écoutoit avec une attention que le plaisir de le regarder troubloit quelquefois. Lorsque Roger eut contenté les désirs curieux de la guerrière, il la pria de lui faire la même faveur, et de lui apprendre qui elle étoit. Plût au ciel, lui dit la fille d'Aymon, qu'il me fût permis de vous ouvrir mon cœur, comme je puis vous découvrir ma naissance! Je suis de la noble race de Clermont et de Montgrane, si respectée dans ces climats, et de plus sœur de Renaud de Montauban, dont vous devez avoir entendu parler, puisque vous avez embrassé la profession des armes. Hé quoi! s'écria le prince fort surpris, vous êtes fille, et sœur de ce fameux Renaud qui a rempli l'univers du bruit de son nom! Oui, repartit Bradamante, cet insigne guerrier est mon frère. En disant cela, elle délaça son casque; et, en l'ôtant, ses beaux cheveux blonds tombèrent le long de ses épaules. Son visage offroit à la vue des traits délicats avec un air fier et majestueux; on eût dit que l'Amour y tenoit son siége, et qu'armé de flèches et de flammes, il dispensoit ses lois de cet aimable lieu. Les grâces paroissoient faire leur séjour sur ses lèvres et sur ses joues; et ses yeux, aussi doux que brillants, étoient si pleins de charmes, qu'on pouvoit mieux le ressentir, qu'on ne peut l'exprimer.

A la vue de tant de beautés, le jeune Africain, qui n'avoit rien vu de semblable, en fut atteint jusqu'au cœur. Il lui sembla qu'on venoit de le blesser d'un trait de feu; la liberté s'enfuit de son âme. Il se trouble; et, comme s'il appréhendoit la guerrière, il ne peut plus qu'en tremblant parler devant elle.

CHAPITRE XIV.

Du combat de Bradamante et de Roger contre cinq rois africains.

Roger n'étoit pas encore revenu du trouble que la fille d'Aymon lui avoit causé en lui découvrant son beau visage, lorsqu'ils virent venir vers eux une troupe de chevaliers; c'étoit les rois Pinadore, Martazin, Danifort, Morgant et Barigan, qui poursuivoient quelques chrétiens. Roger, quand ces princes africains furent auprès de lui, les pria de s'arrêter; mais Martazin, qui alloit devant les autres, sans faire semblant de l'entendre, tourna bride brusquement vers la sœur de Renaud, et lui déchargea un horrible fendant sur la tête, qu'elle avoit encore découverte. La dame eut à peine le temps de se couvrir de son écu, qui en fut fracassé; en sorte que le coup, glissant sur une des épaules de la guerrière, y fit une blessure dont il sortit beaucoup de sang, bien qu'elle ne fût pas dangereuse.

L'amoureux Roger, à ce spectacle, poussa Frontin sur le barbare qui avoit osé porter un fer coupable sur

une si belle dame, et le frappa de Balisarde si rudement, qu'il lui auroit fendu la tête, si le coup eût porté à plein sur le casque. Martazin ne laissa pas de tomber aux pieds de son cheval, versant du sang en abondance par le nez et par les oreilles; et sa chute fut si lourde, que les courroies de son casque se rompirent; il ne put se relever que la tête nue. Roger, ne croyant pas avoir assez puni ce roi audacieux, se disposoit à l'aller attaquer de nouveau, quand Danifort se mit entre deux, en disant : Laisse-le, Roger, c'est Martazin, le favori de notre monarque.

Je ne connois point, répondit le jeune guerrier, le favori d'Agramant dans la personne d'un traître. En même temps, comme Danifort continuoit à lui fermer le passage, il le heurta du poitrail de Frontin avec tant d'impétuosité, qu'il le culbuta. Barigan, profitant de cette occasion pour venger Bardulaste, son parent, que Roger avoit tué en Afrique, fondit alors sur ce jeune chevalier, et le frappa de toute sa force; mais Roger n'en fut point ébranlé, et se jeta sur Barigan, dont il perça le ventre de part en part d'une estocade. Pinadore, Morgant, et Danifort, qui venoit de remonter à cheval, l'attaquèrent tous ensemble en lui disant : Roger, Roger, tu acquerras peu d'honneur en devenant traître au roi Agramant. Ames basses, leur repartit le jeune guerrier, c'est vous qui êtes des traîtres, et je vais vous faire voir que je vous crains peu tous ensemble.

En parlant de cette sorte, il se mit en défense contre eux, et par-là Martazin évita ses coups; mais si ce roi put échapper à son ressentiment, il ne se déroba point

à la justice du ciel. La noble fille d'Aymon, irritée de son lâche procédé, le joignit dans le temps qu'il s'efforçoit de raccommoder son casque, et fit voler sa tête nue d'un coup d'épée. Après s'être ainsi vengée, elle courut au secours de l'aimable prince, qui lui étoit déjà plus cher qu'elle ne le pensoit. Courage, généreux guerrier, s'écria-t-elle en s'approchant de lui, traitons ces perfides comme ils le méritent. Pinadore, Danifort et Morgant, qui avoient assez de peine à se défendre des coups de Roger, ne virent pas sans frémir arriver Bradamante. Danifort même quitta le combat pour aller rassembler plusieurs chevaliers maures qu'il voyoit courir dans la campagne après les chrétiens; mais il ne revint avec eux qu'à sa confusion, car Roger et la guerrière en tuèrent une partie, et mirent le reste en fuite. Ce ne fut pourtant qu'après un long combat qu'ils se virent débarrassés de leurs ennemis; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la sœur de Renaud fut blessée en plusieurs endroits, et séparée de son cher chevalier. Comme ils avoient été obligés de s'écarter l'un de l'autre en combattant, la nuit, qui survint, les empêcha de se rejoindre, et ils la passèrent à se chercher.

CHAPITRE XV.

Du départ de Brandimart et de Fleur-de-Lys de Metz, et de la rencontre que fit le prince Roger de Gradasse et de Mandricart.

La princesse de Lousachan avoit été si dangereusement malade, qu'elle fut très long-temps à reprendre ses forces. Cela fut cause que Brandimart et elle, lorsqu'ils arrivèrent à Aix-la-Chapelle, n'y trouvèrent plus l'empereur. Il en étoit déjà parti pour aller au secours de Montauban. Ils prirent le chemin de cette dernière ville, et ils n'en étoient plus qu'à dix lieues, quand ils s'égarèrent dans une forêt. Ils cherchèrent vainement leur route, et la nuit les surprit auprès d'un hermitage où demeuroit un saint personnage qui, par la communication qu'il avoit avec le ciel, étoit instruit de mille choses secrètes, et préservoit souvent de très grands malheurs les personnes qui venoient le consulter.

Le prince d'Éluth et son épouse allèrent frapper à la porte de l'hermitage, qui leur fut ouverte par le solitaire, dont l'air vénérable inspiroit du respect. Mes enfants, leur dit-il avec douceur, ce n'est point le hasard qui vous amène ici; la Providence, dont les ressorts sont impénétrables aux gens du siècle, se veut servir de vous pour prévenir la chute de l'empire romain. Le comte d'Angers, qui en est le plus ferme appui, est retenu dans un bois par les enchantements

d'un savant païen, et l'armée de l'empereur Charles, privée du secours de ce chevalier, a été défaite. Alors le saint homme leur raconta les principales circonstances de la bataille sanglante qui s'étoit donnée devant Montauban, de quoi ils furent fort étonnés : ils ne pouvoient comprendre qu'un hermite pût être instruit de pareilles choses. Ils regardèrent le solitaire comme un saint, et ils écoutèrent toutes ses paroles comme autant d'oracles.

Le fils de Monodant ne manqua pas de lui demander par quels moyens Roland pouvoit être désenchanté. Le vieillard lui donna là-dessus toutes les instructions nécessaires; ensuite il offrit quelques fruits à ses hôtes, qui en firent un frugal repas, et qui passèrent après cela la nuit sur deux petits lits de mousse qui étoient dans l'hermitage. Pour le saint homme, il demeura jusqu'au jour en oraison. Dès que le soleil parut, Brandimart et Fleur-de-Lys prirent congé de l'hermite, et se mirent en chemin. Ils se trouvèrent le lendemain à quatre ou cinq lieues de l'endroit où Roger avoit soutenu un si grand combat contre les cinq rois africains.

Le jeune Roger, après s'être délivré de ses ennemis, ne s'appliqua plus qu'à chercher Bradamante, sans laquelle il sentoit qu'il ne pouvoit plus vivre; mais, ne pouvant la trouver, il marcha toute la nuit à l'aventure. Le jour suivant, il rencontra sur une petite colline deux chevaliers qui le saluèrent en passant. Il étoit tellement enseveli dans ses amoureuses pensées, qu'il ne prit point garde à eux, et ne leur rendit point le salut. Ils furent choqués de ce procédé, et l'un des deux dit à l'autre : Il faut que ce chevalier ait pris naissance

chez un peuple bien grossier. Il est vrai, dit l'autre, que ses manières démentent sa bonne mine. Roger entendit ces dernières paroles, et s'apercevant de la faute qu'il avoit faite, il voulut la réparer. Il fit des excuses aux chevaliers de son incivilité, les priant de la pardonner à la distraction que l'amour lui causoit.

Les deux guerriers, qui étoient les rois Gradasse et Mandricart, furent satisfaits de ses excuses. Ta courtoisie, lui dit le roi de Sericane, nous fait juger que tu es bien amoureux. Si tu as besoin de notre secours, tu peux compter sur nous. Seigneur, répondit Roger, j'ai perdu la compagnie d'une personne avec qui j'allois; si vous l'avez rencontrée en votre chemin, je vous conjure de me le dire. Nous n'avons rencontré ni chevalier ni dame, dit Mandricart; mais nous nous offrons à chercher avec vous la personne dont vous êtes en peine. Le jeune Africain accepta l'offre, et parcourut avec eux toute la campagne des environs. Pendant que ces trois guerriers marchoient ensemble, Mandricart jeta les yeux sur le bouclier de Roger, et surpris de sa devise: Apprenez-moi, je vous prie, lui dit-il, quel droit vous avez de porter dans votre écu la devise que j'y vois? Mon origine, répondit l'Africain, m'autorise à la prendre; mais vous, qui la portez aussi, continua-t-il, êtes-vous d'une race à pouvoir honorer vos armes de cette fameuse aigle troyenne que portoit autrefois le grand Hector? J'ai acquis dans certaine aventure, répliqua le Tartare, les armes dont vous me voyez revêtu, et qui furent autrefois celles de ce vaillant fils de Priam. Je veux les conserver, ajouta-t-il: si vous tirez votre droit de votre naissance, je tire le mien

de ma valeur, et quand il vous plaira, nous verrons qui de vous ou de moi mérite mieux d'en avoir la possession.

L'amant de Bradamante accepta le défi, et se disposoit à combattre contre Mandricart; mais s'apercevant que ce monarque n'avoit point d'épée, il lui en demanda la raison, et de quelle manière se pourroit faire leur combat. Si je n'ai point d'épée, lui dit l'empereur tartare, c'est que j'ai fait serment de ne me servir d'aucune épée que je n'aie forcé Roland à me céder la sienne, qui m'est destinée. Durandal fut autrefois l'épée d'Hector, et je veux l'ajouter aux armes de ce prince que j'ai conquises. A l'égard de notre combat, poursuivit-il, une des branches de cet orme, que vous voyez près d'ici, me suffira pour conserver mon droit. A ce discours, le roi Gradasse prit la parole : Mandricart, dit-il au Tartare, vous avez plus d'un concurrent dans votre entreprise; j'aspire comme vous à la conquête de Durandal, et vous ne sauriez la posséder tranquillement sans m'avoir vaincu. Il faut donc s'y résoudre, répliqua brusquement Mandricart, et il vaut mieux y travailler présentement, que de remettre la chose à un autre temps.

Gradasse et le fils d'Agrican, qui avoient fait ensemble tant de chemin en bonne intelligence, se brouillèrent pour Durandal, que le guerrier qui la portoit n'étoit guère disposé à leur céder. Ils arrachèrent chacun une branche de l'orme avec quoi ils s'assaillirent sans ménagement, car le roi de Sericane étoit trop généreux pour se servir de son épée contre un ennemi qui n'en avoit point.

CHAPITRE XVI.

Du combat de Gradasse et de Mandricart, et comment il fut interrompu.

Le prince Roger, qui avoit fait en vain tous ses efforts pour les empêcher d'en venir aux mains, les regardoit avec étonnement, et les estimoit les deux plus puissants guerriers de l'univers. Brandimart et Fleur-de-Lys arrivèrent en ce lieu pendant le combat; ils alloient où l'hermite leur avoit enseigné qu'ils trouveroient Roland. Ils s'arrêtèrent, s'approchèrent du jeune Africain, et, après l'avoir salué civilement, lui demandèrent le sujet du combat qu'ils voyoient. Roger les ayant mis au fait, Brandimart lui dit en riant : Certes, il ne fut jamais de différent moins raisonnable. Ce seroit dommage, ajouta-t-il, de laisser ces vaillants chevaliers se détruire l'un l'autre sans aucun avantage, même pour celui des deux qui seroit le vainqueur.

Cessez, courageux guerriers, continua le fils de Monodant, en adressant la parole aux deux rois, cessez de combattre inutilement pour une arme qu'un autre tient en sa possession. Si vous brûlez du noble désir d'avoir Durandal par votre valeur, c'est au comte d'Angers seul que vous devez la disputer; et je m'offre à vous conduire aux lieux où il est retenu par les charmes d'un enchanteur. Vous aurez même l'avantage de contribuer à sa delivrance, et vous en acquerrez plus de

gloire ensuite, si vous pouvez vaincre ce fameux paladin. Les deux combattants s'arrêtèrent à la voix de Brandimart; ils approuvèrent ses raisons, et le pressèrent de les mener au lieu où il assuroit qu'ils trouveroient le comte d'Angers. Le prince d'Eluth, qui avoit plus d'impatience qu'eux de s'y rendre, les y conduisit; ils gagnèrent en moins de deux heures la forêt de la fontaine des Naïades, appelée autrement la fontaine de Rize. Ils entrèrent dans le bois, et marchèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent le ruisseau qui sortoit de la fontaine. Ils le suivirent, et arrivèrent à la fontaine, où ils virent une troupe de nymphes qui dansoient en rond tout autour; elles étoient toutes vêtues d'habits légers et galants.

A l'approche des chevaliers, la plus belle des nymphes de la fontaine se détacha de ses compagnes, et s'adressant au jeune Roger, qui avoit la visière de son casque levée, elle le pria d'un air engageant de venir danser avec elles. Les yeux de cette belle brilloient plus que les étoiles, et sa bouche vermeille, accompagnée d'un doux sourire, ôtoit la liberté de lui rien refuser. Le cœur de Roger, tout prévenu qu'il étoit pour Bradamante, ne put résister aux instances de la nymphe. Il descendit de cheval, et prenant la main qu'elle lui tendoit, il se laissa conduire au milieu de cette charmante troupe. Deux autres naïades emmenèrent avec elles de la même façon les deux rois païens; Brandimart seul resta quelques moments avec sa princesse; mais l'une des nymphes l'abordant: Noble chevalier, lui dit-elle, serez-vous moins courtois que vos compagnons? et ne prendrez-vous point de part à la joie commune?

Venez honorer nos jeux de votre aimable présence

Ce compliment, fait d'un air gracieux, embarrassa le fils de Monodant. Il ne savoit que répondre, ni que résoudre. Dans son embarras, il regardoit Fleur-de-Lys, qui lui faisoit signe de ne pas accepter ce qu'on lui proposoit : néanmoins le moyen de s'en défendre? la chose lui paroissoit innocente, et l'exemple de ses compagnons sembloit exiger de lui qu'il les imitât. La nymphe, voyant son incertitude, redoubla ses prières, y joignit les caresses, et lui reprocha si obligeamment de manquer de courtoisie, qu'il ne put lui résister plus long-temps. Il se laissa entraîner comme Roger; à peine eut-il fait deux ou trois fois le tour de la fontaine en dansant avec les autres, que les nymphes et les chevaliers s'embrassèrent tous, et d'un commun accord se jetèrent ensemble dans la fontaine.

Fleur-de-Lys ne vit pas plus tôt disparoître son époux, qu'elle jugea bien qu'il n'avoit pu se défendre de la force du charme. Comme le solitaire lui avoit enseigné le secret de désenchanter tous ces princes, elle se pressa de l'éprouver. Elle alla cueillir dans la forêt des herbes et des fleurs dont l'hermite lui avoit appris la vertu; elle en composa six guirlandes, dont elle passa cinq autour de son bras, et elle attacha la sixième sur sa tête.

Elle retourna vers la fontaine, et se jeta dedans sans balancer. Elle descendit au fond de l'eau, où elle se trouva dans la prairie qui environnoit le palais de cristal. Elle y vit danser encore une partie des dames qu'elle avoit vues autour de la fontaine; et, regardant de tous côtés, elle aperçut à quelques pas d'elle, sous une saus-

saie, son cher Brandimart assis au pied de la naïade qui l'avoit seduit. Que devint-elle à ce spectacle? son cœur gémit de l'injure qui etoit faite à sa tendresse. Dans son jaloux ressentiment, elle courut au prince d'Éluth, et lui mit sur la tête une des guirlandes qu'elle avoit au bras, en lui disant : Infidèle époux, reprends ta raison égarée, et vois le tort que tu fais à mon amour. Brandimart ne fut pas sitôt couronné de ces fleurs, que la naïade disparut en jetant un grand cri. Le chevalier rentra aussitôt en lui-même, et courut embrasser tendrement sa chère Fleur-de-Lys. Il lui fit des excuses de l'avoir ainsi quittée pour suivre cette nymphe, et rejeta sur le charme des naïades l'égarement de son cœur. La princesse parut se payer de ses raisons, et lui remit entre les mains les quatre guirlandes qu'elle destinoit à désenchanter les autres princes.

Brandimart commença par le comte son ami, qu'il trouva aux pieds d'une naïade tout occupé du soin de lui plaire. Ce paladin, dès que son enchantement fut détruit, reconnut avec joie le prince d'Éluth dans son libérateur. Ces deux amis ne pouvoient se lasser de s'embrasser, et Fleur-de-Lys, de son côté, entra dans les tendres mouvements dont ils étoient agités. Ils se rendirent compte de ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation; et le fils de Monodant apprit alors au comte d'Angers qu'il avoit été trompé par Atlant; que Charlemagne n'avoit point été pris, mais qu'il avoit perdu la bataille, et s'étoit retiré vers Paris avec tout ce qu'il avoit pu rassembler de son armée. Enfin Brandimart lui dit tout ce que l'hermite lui avoit raconté.

Roland ne fut pas plus tôt instruit de toutes ces

choses, qu'il voulut partir pour se rendre à la cour de Charles, où il jugeoit sa présence nécessaire dans l'état où se trouvoit l'empire romain, et pour s'approcher d'Angélique, dont il ignoroit la destinée. Son ami lui représenta qu'il falloit auparavant retirer des mains des naïades les trois princes qu'elles retenoient encore. Le comte approuva son dessein, et alla chercher avec lui Roger et les deux rois, qu'ils trouvèrent dans le palais de cristal, plongés dans les delices de l'amour. Ils les désenchantèrent; et, dans le moment, le palais, la fontaine et la forêt même s'évanouirent, et les cinq princes se trouvèrent avec Fleur-de-Lys et leurs chevaux dans la même plaine où Roger et Bradamante avoient combattu contre les cinq rois africains, sans comprendre comment ils y avoient été transportés, ni sans presque se souvenir que confusément de tout ce qui venoit de se passer chez les naïades.

CHAPITRE XVII.

Du combat de Mandricart et de Roland, après leur désenchantement.

Les princes désenchantés étoient encore dans l'étonnement de cette aventure, quand ils virent venir vers eux un nain qui couroit à bride abattue. Sitôt qu'il fut à portée de se faire entendre, il s'arrêta, et leur tint ce discours : Nobles seigneurs, si, comme bons chevaliers, vous défendez le droit et l'innocence, je

vous somme de vous opposer à la plus cruelle injustice. Si je ne craignois point, lui répondit le roi de Sericane, qu'il y eût de l'artifice dans tes paroles, je t'offrirois mon secours. Le nain jura que dans l'aventure qu'il leur proposoit il n'y avoit aucune supercherie à craindre. Oh! vraiment, dit alors le comte, tu n'as garde de parler autrement; mais je me suis laissé tromper tant de fois à de semblables discours, que je ne m'en fierai désormais qu'à mes yeux.

Roger prit la parole : Les hommes, dit-il, ne sont pas tous de même avis; si nous refusons d'éprouver l'aventure qui se présente, on pourra nous reprocher que nous appréhendons les périls. Ce n'est point à nous à prévoir les malheurs, et il suffit qu'on nous somme de protéger l'innocence. Faisons notre devoir. Nain, mon ami, ajouta-t-il, mène-moi où il faut aller. J'irai partout où tu me conduiras, sur la terre, sur la mer et dans l'air même, si tu m'apprends à voler. Gradasse et Roland eurent quelque confusion de voir que ce jeune chevalier eût montré plus d'assurance qu'eux; mais loin de lui en savoir mauvais gré, ils l'en estimèrent davantage. Noble et digne effet du pouvoir que la vertu a sur les grands cœurs!

Le prudent prince d'Éluth, qui remarqua les divers mouvements de tous ces princes, craignit que le nain ne mît entre eux de la dissension. Nain, lui dit-il, tu n'as seulement qu'à marcher, nous sommes tous disposés à te suivre. Le nain, qui ne demandoit pas mieux, tourna bride aussitôt, et se mit à les conduire. Chemin faisant, Gradasse dit au comte d'Angers : Roland, si cette entreprise est dangereuse, et que la fortune me

choisisse pour l'éprouver le premier, j'y veux employer ta bonne épée Durandal. Si je l'appelle ton épée, poursuivit-il, ne crois pas pour cela que je te la cède. Elle m'appartient de droit, puisque ton empereur me l'a promise lorsqu'il étoit mon prisonnier. S'il te l'a promise, répondit le paladin en colère, qu'il te la donne; pour moi je n'ai nulle envie de m'en defaire; et si la fantaisie te prend de vouloir la conquérir par ta valeur, la voilà, continua-t-il en tirant Durandal et la levant en l'air; mais prends garde que ton corps ne lui serve de fourreau.

A cette réponse de Roland, Gradasse se mit en fureur, et tira son cimeterre. Ces deux grands guerriers, sans autres discours, alloient commencer à se faire sentir la pesanteur de leurs coups, quand Mandricart s'y opposa. Gradasse, dit-il au roi de Sericane, ne pense pas que je te laisse combattre Roland à mon préjudice. Tu sais que j'ai la même prétention que toi sur Durandal, et que j'ai même plus de droit de la posséder. Souffre que je combatte le premier, et nous continuerons d'être amis. Quelque estime que je fasse de ton amitié, lui répondit Gradasse, ce seroit trop l'acheter. Charlemagne, comme prince naturel de Roland, a plus de droit de disposer de Durandal que la fée Andronie. Mandricart ne se rendit point aux raisons du Serican, qui, de son côté, ne pouvoit goûter les siennes. Fleur-de-Lys appréhendant que cette contestation ne dégénérât en une bataille entre tous ces guerriers, leur proposa de s'en rapporter au sort. L'avis fut approuvé des deux rois, et la fortune décida pour Mandricart. Gradasse de dépit suivit le nain; Roger en fit autant;

si bien que l'empereur tartare et le comte d'Angers se préparèrent à combattre devant le prince et la princesse d'Éluth.

Le fils d'Agrican portoit encore la branche de l'orme avec laquelle il avoit combattu Gradasse, et le comte en arracha une du premier arbre qu'il rencontra. Alors ces deux fiers ennemis se chargèrent avec leurs massues; ils connurent bientôt leurs forces mutuelles. Souvent ils se faisoient perdre les étriers; et il est étonnant comment ils pouvoient résister à la pesanteur de leurs coups sans en être écrasés. Les deux pectateurs de ce combat furieux en étoient alarmés, et faisoient au ciel des vœux pour Roland.

Le Tartare et le paladin avoient la même force, la même haleine, la même légèreté. Ils ne pouvoient avoir d'avantage l'un sur l'autre. Néanmoins les deux massues, poussées par les bras de l'univers les plus nerveux, venant à se rencontrer en l'air, celle de Mandricart se brisa par le milieu, et laissa la main de cet empereur désarmée; au lieu que la massue du comte, restée en son entier, tomba sur le casque de son ennemi avec un fracas épouvantable. Le Tartare en fut renversé tout étourdi sur le cou de son cheval. Si Roland lui eût donné un second coup, il auroit pu se rendre maître de sa vie; mais son cœur magnanime, dédaignant d'attaquer un guerrier qui ne pouvoit se défendre, attendit qu'il fût revenu de son étourdissement.

Quand Mandricart eut repris ses esprits, et qu'il vit le comte tranquille devant lui, il demeura muet d'étonnement et de douleur. Ensuite rompant le silence : Roland, dit-il au paladin, ce n'est pas sans raison que

l'univers est rempli du bruit de ton nom fameux. Je pourrois rompre une autre branche à cet arbre voisin; mais, après ce qui vient de se passer, je ne puis plus avec honneur continuer maintenant le combat; et, d'ailleurs, le jour prêt à finir ne me permet pas d'esperer que je puisse te vaincre. Ta générosité me touche; si je n'étois pas engagé par serment à ne me servir jamais d'aucune épée que de la tienne, et que ma gloire n'exigeât pas de moi que je venge la mort de mon père Agrican, je renoncerois à l'une et à l'autre prétentions pour te demander ton amitié. Séparons-nous donc; je vais me jeter dans l'armée d'Agramant; et, si tu te trouves dans celle de Charlemagne, comme ton devoir t'y oblige, nous reprendrons notre combat. Fasse le ciel que je sois assez heureux pour te rendre alors ce qu'aujourd'hui j'ai reçu de toi! Roland répondit à ce discours, suivant l'estime qu'il avoit pour Mandricart. Il assura ce grand empereur qu'il avoit été très affligé du malheur d'Agrican, et qu'il avoit même versé des larmes à sa mort.

Enfin le Tartare prit congé du fils de Milon, qui lui donna, en se séparant de lui, la branche de l'arbre qu'il tenoit encore à la main. Après le départ de cet empereur, les deux parfaits amis se remirent en chemin avec la princesse d'Éluth, et continuèrent leur route vers Paris, où ils arrivèrent avant que l'armée sarrasine en pût faire le siége, comme elle se le proposoit.

CHAPITRE XVIII.

Comment la fille d'Aymon arriva à un hermitage, où elle se fit panser de ses blessures.

La courageuse Bradamante, après avoir inutilement cherché Roger toute la nuit, se trouva le lendemain, à la pointe du jour, dans une grande lande éloignée de toute habitation. On voyoit seulement un petit hermitage que quelques arbres environnoient. La guerrière s'en approcha, dans l'espérance d'y trouver du secours. Elle en avoit un pressant besoin; car la fraîcheur de la nuit, jointe à la fatigue qu'elle avoit soufferte depuis le combat, avoit empiré ses blessures. Outre cela, le sang qu'elle perdoit lui ôtoit ses forces. Elle alla donc frapper à la porte de l'hermitage. Un vieil anachorète, qui y faisoit sa demeure, ne voulut point ouvrir, et demanda qui venoit troubler le repos de sa solitude. Je suis, répondit la dame, un chevalier blessé qui implore votre assistance.

Depuis quarante années que j'habite ce lieu, répliqua le solitaire, il y en a plus de vingt qu'il n'y est venu aucun homme. Quelquefois le démon m'apparoît sous des formes différentes, et je crains que tu ne sois quelque esprit malin. Ouvre, ouvre, bon homme, interrompit impatiemment Bradamante, je ne suis nullement ce que tu crains; et t'imagines-tu, ajouta-t-elle, que le démon, qui est un pur esprit, eût besoin qu'on

lui ouvrit pour entrer dans ta cabane? L'hermite, frappé de cette raison, ouvrit sa porte; et la dame, l'ayant salué, lui dit : Tu vois une fille de noble sang; je suis la profession des armes; je me suis trouvée à la bataille que notre empereur a livrée aux Sarrasins, et j'ai été blessée en plusieurs endroits; j'ai cherché quelque habitation pour m'y faire panser; mais je me suis égarée dans ce désert, et la fortune a conduit ici mes pas. Je te conjure donc de ne me pas refuser le soulagement que je te demande. En disant cela, la guerrière ôta son casque, et découvrit son beau visage aux yeux du solitaire, qui, la prenant pour une apparition, s'écria, tout troublé : Ah! malin esprit, tu m'as séduit par ton beau langage! mais fuis, et laisse en repos un corps débile qui a renoncé depuis long-temps aux trompeuses voluptés du monde.

Quoique la fille d'Aymon ressentît une extrême douleur de ses plaies, elle ne put s'empêcher de rire de la simplicité du vieillard. Cesse d'appréhender, bon homme, reprit-elle; et sois persuadé que, quand ton âge et ta piété ne te mettroient pas hors d'état d'être séduit, je ne serois nullement tentée de ta figure. Je le crois, repartit le solitaire; mais j'ai sujet de te craindre. Hier matin je vis en l'air un bateau, chargé de lutins qui le faisoient naviguer avec des rames, comme s'il eût été dans la mer; il y avoit aussi dans ce bateau plusieurs seigneurs et dames que les lutins conduisoient avec joie en enfer. Le bateau s'arrêta au-dessus de ma tête, et un démon, qui étoit à la poupe, me dit ces paroles : Frère moine, je te fais savoir qu'en dépit de ton bréviaire et de tes mortifications, l'armée sarrasine

a mis en déroute l'armée chrétienne, et qu'Agramant, par la valeur de Roger, détruira la France, malgré tout ce qu'une dame de la cour de Charles projette pour convertir à sa loi ce jeune Roger, dont elle est éprise. Je t'apprends encore que, pour te faire voir que tu n'es qu'un hypocrite, qui te damnes par où les autres se sauvent, nous t'enverrons demain une dame, aux appas de laquelle tu ne pourras résister. Lorsque le démon m'eut tenu ce discours, poursuivit l'hermite, le bateau recommença de voguer si vite, que je le perdis de vue en un instant.

L'amoureuse fille d'Aymon fut merveilleusement étonnée de cette vision du vieillard; elle y trouvoit des circonstances qui lui faisoient juger que tout cela n'étoit point arrivé sans une volonté particulière du ciel. Hé bien, bon homme, dit-elle au solitaire, sache que je suis cette dame de la cour de Charles dont le démon t'a parlé. Oui, j'ai dessein de faire embrasser le christianisme au jeune Roger, qui fait à présent toute la force de l'armee d'Agramant. Le démon le sait; et, pour m'empêcher d'y reussir, il te fait concevoir des soupçons desavantageux de moi, afin qu'en me refusant le secours que je te demande, tu me laisses mourir de mes blessures, et que le prince africain ne change point de religion, n'ayant plus personne après ma mort qui s'intéresse à le rendre chrétien. Finissons cette conversation, ajouta Bradamante, et panse mes blessures; car je souffre trop de ce retardement.

L'hermite, à ce discours, rentra en lui-même, et se prépara charitablement à soulager la guerrière; il alla cueillir des herbes qu'il connoissoit pour très souve-

raines; il les pila, et les appliqua sur les plaies, qu'il eut soin de bien nettoyer auparavant. Comme la plus considérable des plaies étoit à la tête, et que les longs cheveux de la dame l'incommodoient en la pansant, il les coupa. Elle s'évanouit pendant l'opération, tant elle étoit devenue foible par l'abondance du sang qu'elle avoit perdu. Après le premier appareil, le vieillard lui fit faire un léger repas de légumes et de fruits sauvages pour rétablir un peu ses forces; ensuite elle se coucha sur un lit de gazon qui étoit dans un coin de la cellule; elle y dormit toute la journée et la nuit suivante. A son réveil, elle se sentit soulagée, et beaucoup moins foible que le jour précédent. Le bon homme la pansa de nouveau; et, trouvant ses blessures en bon état, il lui dit: Te voilà, grâce au ciel, hors de danger; tu n'as plus besoin de mon secours, je te conjure de t'en aller. Il ne seroit pas de la bienséance qu'une belle fille comme toi demeurât ici avec un vieillard, qui a consacré à la retraite et aux mortifications le peu de jours qui lui restent à vivre.

La sœur de Renaud, aussi modeste que vaillante, trouva que l'hermite avoit raison, et se disposa sur-le-champ à le satisfaire. Elle se fit enseigner le chemin qu'elle devoit prendre pour arriver à quelque habitation; puis elle sortit de l'hermitage, après avoir remercié le bonhomme très affectueusement, et s'être recommandée à ses prières. La route qu'elle suivit la conduisit à un gros bourg où il y avoit un chirurgien fort habile. La guerrière se mit entre ses mains, et n'eut pas lieu de s'en repentir, puisqu'en trois semaines il la rétablit entièrement. Au bout de ce temps-là elle

partit du bourg pour aller passer la rivière du Tarn au-dessus de Montauban, marcher vers la Loire, et de là vers Paris.

CHAPITRE XIX.

De l'aventure qui arriva à Bradamante au sortir du bourg.

La fille d'Aymon parvint au bord du Tarn, dans un endroit où cette rivière couloit le long d'une forêt. La fatigue du chemin et la saison brûlante l'obligèrent à descendre de cheval pour apaiser la soif qui la pressoit. Elle délaça son casque, puisa de l'eau, et, après s'être désaltérée, elle se coucha au pied d'un arbre dont l'épais feuillage la mettoit à couvert du soleil, et étendoit son ombrage jusque sur la rivière.

A peine y fut-elle quelques moments, qu'elle s'assoupit. Tandis qu'elle dormoit, la belle Fleur-d'Épine, princesse d'Espagne, arriva dans cet endroit. On a dit ci-devant qu'elle étoit dans le camp des Sarrasins pendant le siége de Montauban. Après la déroute de l'armée françoise et la réduction de la place, le roi Marsille, père de cette princesse, ne jugeant point à propos qu'elle le suivît jusqu'à Paris, l'avoit laissée avec toutes les dames dans Montauban, qu'il avoit pris soin de munir d'une forte garnison, et dont il avoit fait une place d'armes pour assurer son retour en Espagne à tout événement. Fleur-d'Épine aimoit fort la chasse, et pour se procurer commodément ce plaisir, elle avoit établi son

séjour à un château situé dans une forêt à deux lieues de Montauban, et où elle avoit une garde suffisante pour la preserver de toute surprise.

Elle prenoit ce divertissement le jour qu'elle rencontra la sœur de Renaud endormie au bord du Tarn. L'ardeur de la chasse l'avoit écartée de ses piqueurs et de ses dames, et, se trouvant près de la rivière, elle descendit de cheval pour se rafraîchir. Elle aperçut la fille d'Aymon qui lui parut un chevalier de bonne mine; elle s'en approcha par curiosité; mais elle ne put résister aux traits vainqueurs d'un si beau visage; et comme les cheveux courts de la guerrière, aussi bien que ses armes, contribuoient fort à tromper Fleur-d'Épine! O saint prophète! s'écria cette princesse, est-il possible que le ciel ait pu produire un si charmant guerrier? Elle accompagna ces paroles d'un transport si vif, qu'elle ne put s'empêcher de baiser le feint chevalier. Bradamante ne se réveilla point. La princesse espagnole fut tentée de recommencer; mais la crainte d'être surprise dans cet amoureux larcin par le beau chevalier, l'obligea de renfermer ce désir dans son cœur. Elle se borna donc au seul plaisir de contempler ce visage aimable qui faisoit le charme de ses yeux, et qui troubloit son cœur.

Elle auroit été long-temps dans cette occupation, si le son bruyant des cors ne lui eût annoncé l'arrivée de ses piqueurs : le bruit qu'ils firent en arrivant réveilla la charmante fille d'Aymon. Sitôt qu'elle ouvrit les yeux, il en sortit une lumière qui éblouit Fleur-d'Épine. L'effet en fut si prompt et si violent, que cette amante ne put cacher ses mouvements secrets; ses belles joues devinrent plus vermeilles que la rose, et ses yeux pa-

rurent pleins de trouble. A la vue de tant de personnes assemblées, Bradamante fut bientôt debout; et jugeant aux habits et aux manières de Fleur-d'Épine que c'étoit une princesse, elle la salua respectueusement, puis elle marcha vers l'endroit où elle avoit attaché sa jument; mais elle ne la retrouva plus. Cette bête, que le bruit de l'équipage avoit effarouchée, s'étoit débridée elle-même, et avoit gagné le plus épais du bois. Ce n'étoit pas une petite affaire pour la dame de Clermont que de la retrouver. Dans le besoin qu'elle en avoit pour se rendre en diligence auprès de son roi, elle parut fort affligée de sa perte.

La princesse s'en aperçut, et profitant de cette conjoncture pour tâcher d'arrêter auprès d'elle ce gentil chevalier : Jeune guerrier, lui dit-elle en s'approchant de lui, vous paroissez atteint d'une douleur bien vive: peut-on vous en demander la cause? Seroit-ce de m'avoir rencontrée, et de voir votre repos troublé par le grand bruit de mes chasseurs? Madame, lui répondit la sœur de Renaud, la rencontre d'une grande princesse telle que vous ne peut avoir que des charmes, et l'honneur que vous me faites de me parler est un avantage dont je connois tout le prix; mais, je vous l'avouerai, le regret d'avoir perdu mon cheval, dont j'ai un extrême besoin, et que je ne trouve plus à l'arbre où je l'avois attaché, me mortifie beaucoup. Cette perte n'est pas irréparable, répliqua la fille de Marsille; et si vous voulez me faire le plaisir de prendre part à notre chasse pour le reste de cette journée, je vous promets un coursier andalous, qui vaudra bien peut-être celui que vous avez perdu.

L'amante de Roger remarqua dans les yeux de Fleur-d'Épine la passion qui l'agitoit. Madame, repartit-elle, l'honneur que vous daignez me faire me paroît si grand pour moi, qu'il m'est impossible de vous en remercier dignement. Pour reconnoître toutes vos bontés, je n'ai qu'un cœur sensible à vous donner; je vous l'offre autant que le je puis : daignez l'accepter.... Ah! s'écria la princesse espagnole, toute transportée de joie, et se flattant d'avoir donné autant d'amour à ce bel inconnu qu'elle en avoit reçu de lui : je ne refuse point un si beau présent, et j'en chérirai toute ma vie la possession. A ces mots, Fleur-d'Épine se fit amener le cheval andalous, qu'on menoit toujours à sa suite en quelque endroit qu'elle allât; et, le prenant par la bride, elle le présenta elle-même à la guerrière, qui le reçut avec respect, et en même temps avec quelque sorte de honte de voir faire à cette princesse pour un inconnu une démarche si peu digne d'elle. Le coursier étoit le plus beau de l'univers. Il n'étoit pas si fort que Bayard, mais il ne cédoit en légèreté qu'à Rabican seul. Bradamante ne monta dessus qu'après que la sœur de Feragus fut remontée sur sa haquenée, qui avoit pris naissance en Irlande, et couroit comme un lévrier. Tout armée qu'étoit la guerrière, elle se jeta d'un saut dans les arçons avec une disposition que son amante admira.

On recommença la chasse par ordre de la princesse d'Espagne, qui pria le feint chevalier de marcher à son côté. Elles suivent toutes deux les piqueurs, en s'entretenant de choses agréables. Le bois retentit du son des cors et des huées des chasseurs. A ce bruit éclatant, on vit sortir de son fort un cerf dont les ramures

alloient jusque sur sa croupe; il se jeta dans une des routes de la forêt, et les chasseurs se mirent après. Comme la sœur de Renaud ne connoissoit point encore son cheval, elle ne lui eut pas sitôt lâché la bride, que le fougueux animal saisit le mors entre ses dents, et courut d'une rapidité pareille à la foudre. Il eut bientôt devancé tous les chasseurs et le cerf même. La seule haquenée de la princesse put le suivre. En vain Bradamante employa la force et l'adresse pour le retenir, ses efforts non plus que les montagnes et les buissons ne pouvoient ralentir sa course. Fleur-d'Épine avoit prévu et souhaité cet événement. Le dessein de cette princesse étoit d'écarter de la chasse son aimable vainqueur, pour lui faire connoître l'ardente passion qu'elle avoit conçue pour lui.

Dès qu'elle jugea que, sans être interrompue, elle pouvoit lui parler, elle se mit à crier au coursier andalous : arrête, arrête, beau cheval. A ces mots, l'animal s'arrêta tout court; aussitôt la fille d'Aymon se jeta légèrement à terre, fort satisfaite d'être échappée du péril qu'elle avoit couru. La fille de Marsille descendit aussi de cheval, fort contente de voir les choses tourner au gré de ses souhaits; et feignant de se repentir d'avoir caché à son bel inconnu le vice du coursier dont elle lui avoit fait présent : Noble chevalier, lui dit-elle, je devois vous avertir du défaut que ce cheval a de s'emporter quand on lui tient la bride trop lâche, et que le seul moyen de l'arrêter est, comme vous venez de l'éprouver, de lui dire les paroles que vous m'avez entendue prononcer. Je ne sais comment j'ai oublié de vous en instruire. Bradamante répondit poliment aux

excuses de la princesse, et fut ravie d'avoir appris le secret de réduire son cheval, qu'elle auroit été fâchée de perdre, à cause de sa vigueur et de sa légèreté.

Fleur-d'Épine s'assit et fit asseoir auprès d'elle le gentil chevalier sur l'herbe fraîche. L'endroit où ils étoient paroissoit charmant; l'amour lui-même n'auroit pu en choisir un plus propre pour ses mystères les plus secrets. La princesse d'Espagne portoit une robe bleue toute parsemée d'étoiles d'or; elle avoit son arc à la main, et ses flèches dans son carquois; mais ses yeux, tout brillants du feu de l'amour, étoient plus perçants que les traits même de ce dieu. Bradamante ôte son casque pour prendre l'air. Son teint, animé d'un vermillon que l'ardeur de la saison et la rapidité de la course qu'elle venoit de faire avoient imprimé sur ses belles joues la rendoit toute charmante. On apprendra la suite de cette aventure et le succès des amours de ces deux princesses, par le véritable récit que Richardet, jeune frère de Bradamante, en fera dans la suite au courageux Roger.

FIN DE ROLAND L'AMOUREUX.

NOUVELLES AVENTURES

DE L'ADMIRABLE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

Composées par le licencié ALONSO FERNANDEZ DE AVELLANEDA; et traduites de l'espagnol en françois pour la première fois.

PRÉFACE.

Voici un autre Don Quichotte que celui de Cervantes; et afin qu'on ne les confonde pas, il faut savoir qu'en 1605 Michel de Cervantes fit imprimer la première partie du sien, laquelle eut un grand succès; et comme il négligeoit d'en donner la continuation, un auteur aragonois, appelé Alonso Fernandez de Avellaneda, en fit paroître une en 1614, qui ne fut pas mal reçue. Elle étoit intitulée, *Seconde partie de l'Histoire de Don Quichotte de la Manche*; et c'est de cette seconde partie qu'on donne aujourd'hui la première traduction au public. Cervantes, chagrin et jaloux de ce qu'un autre auteur avoit travaillé sur son sujet, continua son ouvrage, qu'il sembloit avoir abandonné, et mit au jour la seconde partie de son Don Quichotte, c'est-à-dire les deux derniers volumes, qui ont été traduits en françois. Il faut donc remarquer que s'il se trouve des choses qui ont quelque ressemblance dans ces deux secondes parties, Cervantes n'ayant composé la sienne que long-temps après celle d'Avellaneda, il est aisé de juger lequel a été le copiste.

Je ne sais si Avellaneda n'entreprit point ce travail pour faire dépit à Cervantes, son ennemi; je dis son ennemi, parce qu'il est constant qu'ils se

haïssoient l'un l'autre de longue main, comme on en peut juger par leurs préfaces; mais j'ignore le sujet de leur haine, personne n'a pu m'en instruire; et Nicolas Antonio, qui a parlé de ces deux auteurs, n'en fait pas mention. Quoi qu'il en soit, il me paroît qu'Avellaneda n'est point mal sorti de son entreprise. Il a fort bien soutenu le caractère de Don Quichotte. Il ne le perd point de vue : il en fait un chevalier errant qui est toujours grave, et dont toutes les paroles sont magnifiques, pompeuses et fleuries. Pour son Sancho, il faut demeurer d'accord qu'il est excellent, et plus original même que celui de Cervantes. C'est un paysan qui a tout le bon sens de l'autre, mais il est encore plus simple, et il dit au hasard mille choses qui, par l'adresse de l'auteur, ne démentent point sa simplicité, quoiqu'elles renferment souvent des pensées fines et piquantes. Le caractère de l'autre Sancho n'est pas si uniforme : tantôt il lui échappe des traits d'ingénuité, et tantôt il tient des discours malins, dont on voit bien qu'il sent toute la malice, qui sont quelquefois trop relevés pour un paysan, et trop sensés pour un valet qui est la dupe des folles visions de son maître. J'oublie que c'est Sancho qui parle, et je sens, malgré moi, que c'est l'auteur sous le nom de Sancho. Enfin on peut dire, ce me semble, qu'il y a une différence sensible entre les deux Sancho : celui de Cervantes veut souvent faire le plaisant, et ne l'est pas; celui d'Avellaneda l'est presque toujours, sans vouloir l'être.

Je suis surpris que les exemplaires du Don Quichotte de ce dernier auteur soient si rares en Espagne. Il y a des gens qui disent que les partisans de Cervantes en ont brûlé la plus grande partie. Pour moi, je crois plutôt qu'Avellaneda étant Aragonois, et par conséquent son livre n'étant peut-être pas écrit avec autant de pureté et d'élégance que celui de Cervantes, qui étoit Castillan, les Espagnols ont négligé de le faire réimprimer. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que Cervantes, dans sa seconde partie, appelle Avellaneda *l'Aragonois*. Il le nomme ainsi par dérision, pour lui reprocher la rudesse de son style. Mais c'est tout ce qu'il dit de plus fort contre son ouvrage; car il en parle d'ailleurs avec trop de passion, et dans des termes qui ne prouvent nullement qu'il soit mauvais. Avellaneda, tout au contraire, critique sa première partie, sans aigreur, et en homme équitable. Or, supposé qu'il soit vrai que l'un écrive plus purement et plus correctement que l'autre, cela ne doit-il pas être indifférent aux étrangers? Que l'*Aragonois* ne parle pas si bon espagnol que le *Castillan*, que nous importe? pourvu qu'il ait le génie aussi plaisant, et qu'il nous divertisse en notre langue autant que lui.

NOUVELLES AVENTURES

DE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Où il est parlé d'un autre Arabe que Benengely. Succès de l'emprisonnement de Don Quichotte dans la cage.

Le sage Alisolan, historien aussi fidèle que Benengely, rapporte en ses Mémoires que les Maures, dont il descendoit, ayant été chassés de l'Aragon, il découvrit par hasard certaines annales, écrites en arabe, qui contenoient la troisième sortie que fit de son village de l'Argamesille l'invincible chevalier Don Quichotte de la Manche, pour aller à des joûtes qui se devoient tenir dans la ville de Saragosse. Voici comme il raconte la chose.

Après que Don Quichotte eut été transporté chez lui dans la cage par les soins officieux du curé Pedro Perez et de maître Nicolas, le barbier, on l'enferma dans une chambre avec une chaîne aux pieds. Là, tous

les jours on lui faisoit prendre de bons consommés et des liqueurs confortatives, où je ne doute point qu'il n'entrât beaucoup d'ellébore; et l'on n'épargnoit rien pour lui rendre l'usage de sa raison. Le pauvre gentilhomme ne manquoit pas de bonne volonté; car il craignoit si fort de retomber dans ses égarements, qu'il ne cessoit de prier sa nièce Magdeleine de lui chercher quelque excellent livre, dont il pût s'occuper pendant les sept cents ans que devoit durer son enchantement. Elle lui donna, par le conseil du curé, le *Flos Sanctorum*[1] de Villegas, les Évangiles de l'année, et la Guide des Pécheurs du père Louis de Grenade. La lecture de ces livres effaça insensiblement de son esprit les idées de la chevalerie errante; si bien qu'au bout de six mois il parut très raisonnable. Alors on lui ôta sa chaîne, on ne le tint plus enfermé dans sa chambre, et on lui laissa la liberté d'aller à l'église, où il entendoit la messe et les prônes de son curé avec tant d'attention, que tout le monde en étoit édifié. Enfin le seigneur Martin Quexada, car on ne l'appeloit déjà plus Don Quichotte, passoit pour un homme entièrement revenu dans son bon sens, et on en rendoit grâces au ciel. Personne toutefois n'osoit encore lui dire aucune chose qui eût du rapport avec sa folie passée; en quoi, certes, on faisoit paroître bien de la prudence. Il est vrai que les rieurs du village se dédommageoient entre eux de cette discrétion en s'entretenant de ses aventures. Il arriva dans ce temps-là que les chaleurs de la saison causèrent à sa nièce une de ces fièvres que les médecins appellent éphémères, et qui, pour n'être ordinai-

[1] C'est la Vie des Saints.

rement que d'un jour, ne laissent pas d'être quelquefois fort dangereuses. En effet l'accident fut tel, que la pauvre Magdeleine en mourut. Huit cents ducats que Don Quichotte tira de sa succession ne l'empêchèrent pas de sentir vivement sa mort : mais comme il lui restoit une gouvernante qui étoit bonne ménagère, et qui avoit un très grand soin de lui, il se consola insensiblement.

Un jour de fête, l'après-dînée, pendant qu'il lisoit dans sa chambre la Vie des Saints, son ancien écuyer Sancho Pança le vint visiter ; ce qu'il avoit coutume de faire assez souvent. Ah ! te voilà, mon ami, lui dit Don Quichotte, tu arrives fort à propos pour entendre la vie d'un grand homme. Non pas, s'il vous plaît, Monsieur, répondit Sancho ; je ne veux point savoir la vie d'autrui, car la curiosité est défendue. Il faut que chacun se mêle de ses affaires, sans s'embarrasser de celles des autres. Quelle simplicité ! reprit Don Quichotte : c'est une lecture sainte et utile que j'ai à te faire. Prends un siége pour m'écouter plus commodément. Quel livre tenez-vous là, Monsieur, dit Sancho ? Ne seroit-ce point par hasard quelque livre de chevalerie ? Non, répondit Don Quichotte, c'est un *Flos Sanctorum*. Hé ! qui fut ce Sanctorum, répliqua l'écuyer ? Étoit-ce un roi, ou quelqu'un de ces geants qui devinrent moulins à vent l'an passé ? Que tu es ignorant ! repartit Don Quichotte. Ce livre traite de la vie des saints, comme de saint Laurent, qui fut rôti, de saint Barthélemi, qui fut écorché, et ainsi de tous les autres saints, martyrs et confesseurs dont l'Église célèbre la fête. Je crois, Dieu me pardonne, interrompit Sancho, que

vous voulez vous faire saint errant, pour gagner le paradis terrestre. Mais, Monsieur, dites-moi, je vous prie, quand on écorcha saint Barthélemi, et que saint Laurent fut rôti, étoit-ce devant ou après leur mort? Ils etoient vivans l'un et l'autre, répondit Don Quichotte. Miséricorde, s'écria l'écuyer, c'est bien autre chose que la berne! Par la gerni, ce ne sera pas moi qui suivrai l'exemple de vos saints. Pour marmotter à genoux une demi-douzaine de *Credo* avec quelques paires de *Pater*, oh, je damerois le pion à un capucin; mais pour me faire rôtir ou bouillir tout vif, serviteur; ce n'est pas là mon vice. Laissons cela, reprit Don Quichotte, et lisons la vie du saint de ce jour, qui est le grand saint Bernard. Quoique le bon gentilhomme en eût déjà lu la moitié, il eut la complaisance de recommencer; et, à chaque feuillet qu'il tournoit, il accompagnoit sa lecture de réflexions si judicieuses sur le texte, que le meilleur philosophe moral n'en eût pu faire de plus instructives. Quoique cela fût du bien perdu pour Sancho, il ne laissa pas d'en être si charmé, qu'il s'écria : Par la mardi, Monsieur, c'est à faire à vous! comme vous enfilez toutes ces choses, vous seriez bon dans une chaire. Je veux mourir, si vous ne prêchez aussi bien que monsieur le curé, quand il prêche pour les dîmes. Mais à propos de saint Bernard, je me souviens que dimanche dernier le fils de Pedro Alonso, celui qui va à l'école, nous lut au pied de l'arbre qui joint le moulin, un certain livre; dame, c'est le plus beau livre! Oh, c'est bien autre chose que votre Flis Sanctorum! Premièrement, avant que de lire le livre on voit au commencement du livre un chevalier

à cheval, et qui, d'une épée plus large que ma main, frappe une roche qu'il fend en deux. Je sais ce que c'est, interrompit Don Quichotte. C'est don Florisbran de Candarie, un très preux chevalier. Il est encore fait mention dans ce livre de plusieurs autres chevaliers très vaillants : de l'amiral de Quasie, de Palmerin du pommier, de Blastrodas de la tour, du redoutable géant Maleorte de Brandanque, et des deux fameuses enchanteresses Zuldaze et Dalphadee. Justement, reprit Sancho. Et le livre dit que ces deux enchanteresses emmenèrent je ne sais quel chevalier, je ne sais comment, dans je ne sais quel château; c'est le château d'Azefaros, dit Don Quichotte. Il faut que le fils de Pedro Alonso m'ait volé ce livre. Cela étant, répliqua l'écuyer, il ne le portera pas loin, car je veux le lui voler à mon tour; et je vous l'apporterai dimanche prochain, afin que nous le lisions à la place de Flis Sanctorum. Rien ne me divertit tant que les histoires de ces anciens chevaliers, qui, d'un seul coup d'épée, coupoient en deux l'homme et le cheval. Tu me feras plaisir, si tu peux me le rapporter, dit Don Quichotte; mais que ce soit, je te prie, si secrètement, que personne n'en sache rien. Laissez-moi faire, Monsieur, repartit l'écuyer; mais cependant que votre seigneurie demeure en paix. Je vais trouver ma femme, qui a peut-être besoin de moi. Sancho etant sorti, Don Quichotte resta la tête fort échauffee des choses dont on venoit de lui rafraîchir la mémoire. Il ferma le *Flos Sanctorum*, et se promenant à grands pas dans sa chambre, il commençoit déjà à recevoir dans son imagination troublée toutes les anciennes images de sa chevalerie errante. Néanmoins,

tout agité qu'il étoit, ayant entendu sonner vêpres, il prit son manteau et son chapelet, et sortit pour aller à l'église.

CHAPITRE II.

De la rechute de Don Quichotte.

QUOIQUE le seigneur Martin Quexada eût l'esprit dans un étrange desordre, il n'en fit pourtant rien paroître au dehors; et il auroit peu à peu repris sa tranquillité, si, le dimanche suivant, Sancho ne fût revenu à la charge : mais cette nouvelle visite rendit le mal sans remède; car Don Quichotte n'eut pas plus tôt entre les mains l'histoire de don Florisbran de Candarie, que la simple image de ce chevalier armé le remplit de fureur, et acheva de lui faire perdre la raison. Sancho, dit-il à son écuyer, ce livre que tu viens de m'apporter contient sans doute des faits d'armes admirables; mais au lieu de nous amuser ici à les lire, il vaut mieux que nous songions à les imiter et à les surpasser, s'il est possible. Il y a déjà plusieurs mois que nous vivons dans une oisiveté criminelle, et que nous négligeons de remplir nos devoirs, moi ceux de l'ordre de chevalerie où je suis entré, et toi ceux d'un fidèle écuyer. Il faut, mon ami, retourner promptement à nos exercices; et en cela nous ferons une chose très agréable à Dieu, et fort utile au monde, puisque nous purgerons la terre de ces superbes et demesurés géants qui, contre tout

droit et raison, font outrage aux dames et aux chevaliers. Par-là nous donnerons un nouvel éclat à la renommée de nos ancêtres, et nous nous couvrirons d'une gloire infinie, nous et notre postérité. C'est à ce coup, mon fils, que nous allons devenir riches à jamais. Nous allons conquérir des royaumes pour nous et pour nos amis. Zeste, interrompit Sancho, c'est bien ainsi qu'on les prend! Oh, s'il vous plaît, Monsieur, ne me mettez pas davantage en tète toutes ces belles chevaleries. Vous m'aviez promis l'an passé de me faire roi ou gouverneur de quelque bon pays, ma femme amirale et mes enfants infants; mais oui! Je ne suis encore que Sancho Pança; et tous les gouvernements me fuient comme si j'avois la galle. N'en parlons donc plus, seigneur Don Quichotte; demeurons en repos l'un et l'autre; que les coups soient pour les fous qui les cherchent. Les Yangois, Dieu merci, m'ont si bien frotté les côtes, qu'elles ne me démangent point du tout. Outre cela il m'en a coûté mon grison, et, par ma foi, la mule morte, le médecin va à pied. Oh! Sancho, reprit Don Quichotte, nous ferons cette année-ci la profession avec plus de commodité que l'autre. Je t'acheterai un baudet qui sera plus grand que celui qu'on t'a volé. Nous porterons des provisions, de l'argent et du linge; car j'ai remarqué véritablement que ces précautions ne sont pas inutiles. A ces conditions-là, dit l'écuyer, et en me payant chaque mois le salaire de mes services, vous avez encore trouvé votre homme. Je veux bien retourner avec vous en chevalerie. Vous n'avez qu'à me donner de l'argent, je vais trouver tout à l'heure mon compère Thomas Ceciel, qui a un fort bel âne à vendre; et nous partirons

dès demain. J'aime à te voir cette impatience, répliqua Don Quichotte, et j'en conçois un heureux présage : mais, mon fils, cela ne sauroit aller si vite. Il faut auparavant que je me fasse des armes, car je ne sais ce que sont devenues les miennes. Il faut encore, afin que notre sortie se fasse sous un favorable auspice, que je t'envoie à l'infante Dulcinée, pour lui dire de ma part que je vais chercher de nouvelles aventures. Si cette fière ennemie de mon repos n'étoit pas la plus cruelle princesse de l'univers, j'irois me présenter à ses regards, et offrir moi-même à ses beautés célestes toutes les entreprises héroïques que mon courage va tenter; mais, par une rigueur inouïe, elle ne veut pas que je jouisse de sa vue ravissante que je n'aie effacé, par d'innombrables exploits, les travaux des plus fameux chevaliers errants, et ceux d'Hercule même. C'est pourquoi, mon enfant, je suis d'avis que tu ailles dès aujourd'hui trouver cette adorable inhumaine. Peins-lui l'excès de mon amoureux tourment avec des couleurs si vives, que tu puisses exciter sa pitié. Enfin parle-lui de manière que ton récit la touche, et retiens bien tout ce qu'elle te dira pour me le redire ensuite mot pour mot. Oh! pour ce qui est de parler, dit Sancho, je défierois un avocat de mieux s'en acquitter que moi. Je vous réponds bien de celui-là, et j'en fais les deniers bons. Je ne suis seulement en peine que d'une chose, qui est de savoir ce que je lui dirai. Tu lui diras, reprit Don Quichotte, que son très humble esclave le chevalier de la Triste Figure est prêt à s'exposer encore pour elle aux plus épouvantables périls; et qu'il conjure sa souveraine beauté de ne le pas abandonner lorsqu'il l'in-

voquera dans ses aventures. C'est assez, Monsieur, répliqua l'écuyer; je me souviendrai de reste de ces paroles-là. Voyons pour plaisir, dit Don Quichotte, si tu les répéterois bien. Adresse-les moi comme si j'étois la princesse Dulcinée. Bon, répondit Sancho; comment voulez-vous que je vous prenne pour madame Dulcinée, puisque vous êtes monseigneur Don Quichotte? L'innocent! répliqua le chevalier. Ne peux-tu, en me parlant, t'imaginer que tu parles à Dulcinée? Hé pardi non, Monsieur, repartit l'écuyer; car quand je vous parle, je sais bien que je ne parle pas à un autre : et encore une fois, je soutiens que vous êtes monseigneur Don Quichotte. Quelle bête! dit notre chevalier : les paysans sont ordinairement fins et malicieux; mais, pour toi, il faut avouer que tu es d'une simplicité sans pareille. Il vaut mieux que j'écrive à mon aimable reine, et que tu lui portes ma lettre, car tu lui ferois quelque sot discours. Quelque sot discours! répliqua l'écuyer, ha mardi, non; j'ai, grâces à Dieu, autant d'esprit qu'un autre dans l'entendement; et ce n'est point à moi qu'il faut dire que les lièvres n'ont que trois pieds. Don Quichotte, ne voulant pas se fier à la mémoire de Sancho, entra dans son cabinet, prit du papier et de l'encre, et, après avoir rêvé long-temps à ce qu'il alloit faire, composa une lettre d'un style fort singulier. Avant que de la mettre au net, il la lut à son écuyer, qui s'écria : Vive Dieu, voilà une belle missive! un maître d'école n'en feroit pas une meilleure! Elle vaut bien mieux que la lettre que vous mandâtes de la montagne Noire à madame Dulcinée. J'entendois quelque mot de celle-là; mais pour celle-ci, diantre! je n'y comprends rien du

tout. Donnez-la-moi, que je la porte de ce pas au Toboso; et, dès ce soir, je vous en apporterai une réponse bonne ou mauvaise. Don Quichotte relut encore plusieurs fois sa lettre, et en fit une copie dont il chargea son écuyer, en lui disant : Tiens, mon fils, va donc trouver ce miracle des cieux, qui est l'arbitre suprême de ma destinée. Adieu. J'attends impatiemment ton retour. Fasse le ciel que tu reviennes avec une réponse favorable.

Quelques moments après que Sancho fut sorti, un des alcades du village vint prendre Don Quichotte, et le mena dans la place, où ils trouvèrent le curé, le barbier et les autres notables du lieu assemblés en un petit peloton. Là, pendant qu'ils s'entretenoient des affaires du temps, ils virent arriver quatre cavaliers suivis d'un grand nombre de pages et de douze palfreniers qui conduisoient autant de chevaux richement caparaçonnés. Ils regardoient tous avec attention cette magnifique cavalcade, lorsque le curé se tournant vers Don Quichotte, lui dit imprudemment, contre sa coutume : Seigneur Quexada, avouez-nous la vérité. Si vous eussiez vu, il y a six mois, ces cavaliers venir ici dans le même équipage, n'est-il pas vrai que votre seigneurie eût eu beaucoup à penser? Vous vous seriez imaginé que ces seigneurs auroient été pour le moins les quatre démesurés géants gardiens du château de Bramiforan, l'enchanteur, et qu'ils en seroient sortis pour enlever une princesse de haut renom. Quoique ce discours fût assez propre à faire faire quelque action extravagante à Don Quichotte, dont les visions étoient réveillées, il y répondit toutefois très sagement.

Monsieur le curé, dit-il, laissons là, s'il vous plaît, la plaisanterie; approchons-nous plutôt de ces seigneurs, qui s'arrêtent dans ce village : sachons qui ils sont, et ce qu'ils cherchent. L'avis fut suivi. Toute la compagnie s'approcha des cavaliers, et, après le salut ordinaire, le curé leur demanda fort civilement qui ils étoient, et s'ils faisoient état de coucher dans le village. Seigneur licencié, lui répondit un des cavaliers, nous sommes des gentilshommes grenadins, qui allons aux joûtes de Saragosse. Nous nous étions proposé de passer cet endroit-ci de deux lieues; mais nos valets et nos chevaux se trouvent si fatigués, que nous jugeons à propos de les faire reposer ici : et quand nous devrions coucher sur les degres de votre église, nous vous prierions de nous le permettre, plutôt que de passer outre. He bien, seigneurs cavaliers, répliqua le curé, comme il n'y a point en ce lieu d'hôtellerie qui puisse contenir tant de monde, je veux moi-même prendre soin de vous loger. Messieurs les juges emmeneront avec eux chacun un cavalier et les personnes de sa suite, et nous nous chargerons des deux autres, le seigneur Quexada et moi. Vous ne serez pas traités comme le demanderoit votre condition, ni de la manière que nous le souhaiterions; mais ce sera du moins avec toute la bonne volonté possible. Le curé ayant ainsi distribué les logements, chacun mena chez soi son hôte, après que les Grenadins furent convenus qu'ils partiroient le lendemain de grand matin pour éviter les chaleurs excessives de la saison.

CHAPITRE III.

De la réception que Don Quichotte fit à son hôte, et des entretiens qu'ils eurent ensemble.

Don Quichotte, ayant conduit chez lui son cavalier, ordonna à la gouvernante de travailler au souper, et de ne pas épargner la volaille, dont il avoit alors par bonheur une assez grande provision. Tandis que le souper s'apprêtoit, son hote et lui prenoient le frais dans la cour. Don Quichotte, qui avoit envie de savoir son nom, lui demanda de quelle maison il étoit, et pourquoi il venoit de si loin aux joûtes de Saragosse? Le cavalier lui répondit qu'il s'appeloit Alvaro Tarfé, qu'il descendoit du vieux lignage des Tarfé, Maures illustres de Grenade, et proches parens de leurs premiers rois. Vous savez à ce sujet, poursuivit-il, tout ce qui se lit dans l'histoire, et comment embrassèrent le christianisme tous les Abencerrages, les Zegris, les Gomeles, les Maças et les autres races nobles de Grenade, qui restèrent en Espagne après la conquête que fit de ce florissant royaume le catholique roi don Fernand. Pour le motif de mon voyage, je vous avouerai que c'est l'amour. Une dame que j'aime veut que je paroisse aux joûtes de Saragosse comme son chevalier; et j'y vais, pour lui plaire, disputer le prix, qui doit être la recompense du vainqueur. Je souhaite que vous le remportiez, dit Don Quichotte; mais, seigneur don

Alvar, quand la fortune, qui dispose des événements, vous seroit contraire, vous aurez du moins la consolation d'avoir rempli les devoirs d'un amant fidèle, ayant fait de votre part tout ce qui pouvoit servir à la gloire de votre dame. Apprenez-moi, de grâce, les merveilleuses qualites de cette admirable personne, et les principales aventures de sa vie. Il me faudroit plus de temps que je n'en ai à être ici, répondit don Alvar, pour satisfaire votre curiosité : je vous dirai seulement que ma maîtresse entre dans sa seizième année, et qu'elle passe pour la plus belle fille de l'Andalousie. Sa taille est petite, à la vérité, mais.... C'est dommage, interrompit Don Quichotte; car Aristote dit qu'une femme parfaite doit être grande. Oh! n'en déplaise à Aristote, reprit le Grenadin en souriant, je ne suis pas de son sentiment sur cela, non plus que sur bien d'autres choses. Je n'admire pas moins la nature dans ses petits que dans ses grands ouvrages. Les pierres précieuses sont petites; et les yeux, qui sont les plus belles et les plus touchantes parties du corps humain, en sont aussi les moins grandes. Vous avez raison, dit Don Quichotte; mais il faut pourtant que vous conveniez que les femmes d'une taille haute et bien proportionnée ont l'air plus noble et plus majestueux que les autres. Ils continuèrent cette dissertation sur la taille des dames, jusqu'à ce qu'un page de Tarfe leur vint dire de la part de la gouvernante que le souper étoit prêt. Alors Don Quichotte fit entrer son hote dans la chambre où l'on avoit servi, et ils se mirent tous deux à table. Don Quichotte tomba dans une profonde rêverie pendant le repas. Tantot, regardant la nappe sans sourciller, il

restoit le morceau à la bouche; et tantôt, quand don Alvar lui demandoit s'il étoit marie, il repondoit que Rossinante étoit le meilleur cheval qui eût jamais eté nourri dans Cordoue. Le Grenadin, etonne d'une si grande distraction, en voulut savoir la cause après le souper. Seigneur Quexada, lui dit-il, si vous me permettiez de vous parler à cœur ouvert, je vous dirois que vous m'avez paru tout à l'heure tellement enseveli dans vos pensées, que j'ai tout lieu de croire que vous avez quelque chagrin. Si cela est, ne me le cachez pas, je vous prie; vous recevrez de moi du soulagement, s'il est en mon pouvoir de vous en donner. Une vive douleur, quand on la renferme dans le fond de l'âme, y cause toujours de violents effets; au lieu qu'on la dissipe, en la déposant dans le sein d'une personne qui y prend part. Je dois vous rendre grâces, seigneur don Alvar, lui répondit gravement Don Quichotte; et je voudrois reconnoître par mes services votre générosité. Mais vous ne devez pas être surpris de m'avoir vu distrait. Il est difficile que nous autres, qui professons avec gloire la chevalerie errante, qui combattons tous les jours des géants ou des enchanteurs, des endriagues, ou des rhinocéros, pour désenchanter des princesses, et redresser des torts; il est, dis-je, bien difficile que notre esprit, rempli de toutes ces images, ne se laisse pas élever dans de hautes imaginations. Tarfé fut merveilleusement étonné d'entendre ainsi parler Don Quichotte: il vit bien que ce pauvre gentilhomme n'avoit pas le jugement sain; et, pour s'en assurer davantage, il lui dit: Mais encore, seigneur Quexada, ne puis-je savoir ce qui vous a si fort occupé l'esprit pen-

dant le souper? Quoiqu'il ne soit pas trop bienséant aux chevaliers de révéler ces sortes de secrets, répondit Don Quichotte, néanmoins, comme vous êtes noble et soumis aussi bien que moi au pouvoir de l'amour, je ne vous cacherai point les peines de mon âme. L'incomparable princesse qui a captivé ma liberté paroît insensible à ma passion; et toutefois, seigneur don Alvar, je proteste devant Dieu et devant les hommes que je ne me suis jamais écarté des règles de la chevalerie. J'ai toujours suivi religieusement la route qui m'a été tracée par ces anciens et primitifs chevaliers errants, l'invincible Amadis de Gaule, son fils Esplandian, Palmerin d'Olive, le chevalier du Soleil, Tablantes de Richemont, don Belianis de Grèce, et enfin par tous les autres qui ont mérité de professer le sacré ordre de la chevalerie errante. A cet extravagant discours, don Alvar, qui avoit bon esprit, donna dans le vrai de la chose. Il connut que son hôte avoit assurément trop lu les livres de chevalerie; et, voulant s'en divertir: Seigneur Quexada, lui dit-il, la dame que vous aimez est-elle de ce pays-ci? Étant d'un goût aussi délicat que vous l'êtes, il faut qu'elle soit du moins une Diane d'Éphèse pour vous avoir charmé. Elle surpasse en beauté, repartit Don Quichotte, non-seulement Diane d'Éphèse et Polyxène de Troie, mais encore Didon de Carthage, et la Doralice de Grenade. Ses yeux et son teint ont l'éclat du soleil naissant, et l'incarnat naturel de ses joues ressemble à la rose qui s'épanouit; ses dents sont d'ivoire, ses lèvres de corail, et son cou efface la blancheur de l'albâtre. Elle se nomme la princesse Dulcinée du Toboso, et moi Don Quichotte

de la Manche, chevalier de la Triste Figure. Don Alvar n'eut pas peu de peine à s'empêcher de rire, quand il entendit Don Quichotte se qualifier lui-même le chevalier de la Triste Figure; surnom qu'il approuva fort, à cause de la peinture vive et ressemblante qu'il faisoit de l'original. C'est cette princesse, continua notre héros, qui donne l'âme à mes pensées, qui élève mes sentiments, et qui me cause ces distractions qui me rendent si différent de moi-même. J'ai quitté ma maison et mon pays, pour aller achever à sa gloire mille éclatantes entreprises; et je lui ai envoyé soumis et vaincu tout ce que j'ai rencontré de furieux géants et de chevaliers sans pair. Cependant le pourrez-vous croire, seigneur don Alvar? malgré tant de services inouïs, elle est pour moi plus sauvage qu'une lionne d'Afrique, ou qu'une tigresse d'Hircanie. Elle reçoit mes lettres passionnées avec dédain, ou plutôt avec horreur. Je lui ai adressé des harangues plus longues que celles de sainte Catherine au sénat de Rome; j'ai composé pour elle des vers plus tendres que ceux de Pétrarque à sa chère Laure; des poëmes plus sublimes que ceux d'Homère et de Virgile, et plus remplis de digressions que la Pharsale de Lucain. Je lui ai écrit encore aujourd'hui une lettre très respectueuse, et je n'en attends qu'une réponse pleine de rigueur. Comme il achevoit ces derniers mots, il vit paroître son écuyer : hé bien ! Sancho, lui dit-il, quelles nouvelles m'apportes-tu de mon infante? Faut-il vivre? faut-il mourir? Monsieur, répondit l'écuyer, voici une lettre qu'elle a fait écrire par le sacristain du Toboso, et qu'elle m'a dit de vous donner. Une lettre de sa part! dit Don Quichotte avec

un transport de joie dont il ne fut pas maître; quelle faveur! Juste Dieu! seroit-elle enfin devenue sensible à mon amour? Monsieur, répliqua Sancho, lisez la lettre auparavant; peut-être n'y a-t-il pas si grand sujet de se réjouir. Seigneur don Alvar, dit notre chevalier, trouvez bon, de grâce, que je lise ce billet, et que je satisfasse l'impatience que j'ai d'apprendre mon destin. A ces paroles il baisa la lettre, et l'ouvrit; et après l'avoir lue tout bas, ô ciel! s'écria-t-il, puis-je sans expirer de douleur recevoir une pareille reponse? Jamais dame fit-elle cette indigne menace à un chevalier? L'infante Olive traita-t-elle ainsi le prince de Portugal, quelque aversion qu'elle eût pour lui? Hé quoi! seigneur Don Quichotte, dit don Alvar, pendant qu'il y a point de princesse au monde qui ne se tînt honorée de votre amour, l'infante Dulcinée du Toboso vous mépriseroit-elle? Vous en allez juger, repartit Don Quichotte. Écoutez ce que m'écrit cette inhumaine. En même temps il lut à don Alvar la lettre de Dulcinée, qui étoit conçue dans ces termes :

A MARTIN QUEXADA L'ÉCERVELÉ.

« Il y a long-temps que mes frères devroient vous « avoir regalé d'une volée de coups de bâton pour toutes « les impertinentes lettres que vous m'avez écrites. S'ils « avoient été au logis quand ce vieux fou de Sancho « Pança m'est venu apporter votre dernière, il ne s'en « seroit pas assurément retourné avec toutes ses côtes; « mais, patience, s'il y revient jamais, il paiera le tout « ensemble. Et vous, seigneur Martin, je vous avertis « que s'il vous arrive encore de m'appeler Dulcinée du

« Toboso, et de me traiter de reine, d'infante et d'im-
« pératrice, vous pourrez bien vous souvenir toute votre
« vie de m'avoir donné ces noms de carême-prenant.
« Sachez que je me nomme, par mer et par terre, Al-
« donça Lorenço, autrement Nogalès. »

Seigneur don Alvar, dit Don Quichotte, vous voyez par cette outrageante lettre si j'ai tort de me plaindre de l'ingratitude inouïe de Dulcinée. Oh! la maraude! s'écria Sancho. Tenez, seigneur gentilhomme, que j'aie la roupie toute l'année, si mon maître n'a fait pour cette moricaude plus de chevaleries de jour et de nuit qu'on n'en feroit pour une abbesse. Mais aussi pourquoi s'y frotte-t-il ? Qui a de l'ail le mange sur son pain : qui n'en a pas, doit s'en passer. Entre nous, le seigneur Don Quichotte en souffre trop. Si au lieu d'écrire à cette dessalée, il lui eût fait tenir par la poste ou autrement une demi-douzaine de bons coups de pied dans le ventre, elle n'auroit pas tant fait l'entendue. Je connois ces drolesses-là. Si vous les laissez faire, elles vous tondent sans façon. Qui se fait brebis, le loup le mange; qui endure un soufflet, en reçoit deux, et ainsi du reste. Je voudrois bien qu'elles se jouassent à moi. Oh! qu'elles ne sont pas si sottes! Je m'escrime aussi bien du pied que la mule du frère Jérôme, quand j'ai mes souliers des dimanches avec leurs clous. Si Dulcinée m'avoit fait battre par ses deux frères Basile et Bertrand Nogalès, foi d'écuyer errant, je le lui ferois payer plus cher qu'au marché. Sancho étoit trop en train de parler pour en demeurer là; et Don Quichotte eut beau lui ordonner de se taire, il n'y eut pas moyen. Il faut que je vous conte, poursuivit-il, ce

que me fit cette crapaude, un jour que je lui portai encore une lettre de la part de mon maître. Je la trouvai qui remplissoit dans son écurie un mannequin d'ordures avec une pelle, et je n'eus pas sitôt ouvert la bouche pour lui dire que monseigneur Don Quichotte lui baisoit très instamment les mains, qu'elle m'appliqua, de volée, sur la face une pelletée de fiente détrempée dans de l'urine de cheval. Comme j'avois ce jour-là, par malheur, la barbe plus épaisse que les vergettes de maître Nicolas le barbier, la vilenie y tenoit ainsi que de la poix. Hé bon dieu! mon ami, dit en riant don Alvar, c'étoit bien mal vous payer le port de la lettre! Dulcinée, à ce que je vois, ne se règle pas sur les héroïnes de l'ancienne chevalerie, qui accabloient de présens les écuyers qui leur portoient des lettres d'amour. Des lettres d'amour! repartit Sancho: ah! par ma foi, quand l'écuyer d'un cardinal lui en porteroit la charge d'un âne, il n'en auroit pas seulement un grand merci. Notre-Dame! quelle mine elle fait, quand on lui donne une lettre! On diroit que la moutarde lui prend au nez, que Satan lui souffle la caquesangue au derrière. Arrête, Sancho, interrompit Don Quichotte: ne fais point d'imprécation contre cette princesse; tout injuste, tout ingrate, toute barbare qu'elle est, je l'adore. Songe que c'est la reine de ma volonté, et respecte ce que j'aime. En verité, seigneur Don Quichotte, dit alors le Grenadin, je ne puis revenir de ma surprise. Je vous avoue que le style de votre infante est dur. Mais ne lui auriez-vous point aussi imprudemment donné sujet de s'irriter contre vous? Examinez-vous bien. Vous aurez peut-être, sans

y penser, mis dans votre billet d'aujourd'hui quelque mot qu'elle aura pris de travers. Vous savez que cela arrive quelquefois aux dames. Non, seigneur don Alvar, répondit Don Quichotte, il n'y a rien dans cette lettre qui ait dû l'offenser; et pour vous en convaincre, je vais tout-à-l'heure vous en montrer le brouillon. En même temps il se leva pour l'aller prendre dans son cabinet, d'où l'ayant apporté, il se remit sur son siége et lut distinctement et d'un air grave les paroles suivantes :

A LA NONPAREILLE INFANTE DULCINÉE DU TOBOSO.

« Si le loyal amour qui boult outre mesure és veines « de cettui vostre serf, me souffroit, ô belle ingrate, « depiter en felonie encontre la vostre perfection et « souverain empire, tost prendrois vengeance par ou-« bli du mépris que faites de mes feux cuisans. Or « pensez peut-être, douce ennemie, qu'à rien autre ne « mets mon penser, si n'est à redresser torts, et punir « felons; mais jaçoit que chacun jour aye besoin de « mon corps contre d'outrageux geants, et que sou-« ventefois aye versé le sang de tels monstres, si n'a « pas pour ce délaissé le mien penser, dont l'aisle est « legere, de se remettre joyeusement en remembrance « les vostres tant belles parties, et qu'il fust captivé par « la plus excellente dame qui soit parmi les roynes de « haulte sorte. Toutefois, ô noble infante, daignez me « recevoir à merci, si j'ai commis quelque discourtoisie « envers vostre haulte majesté et beauté royale. Et bien « le puis mériter, puisque toutes fautes par amour sont

« dignes de pardon. C'est la grace que demande à vos « imperiales perfections le tant vostre jusqu'à son dé- « partement de ce monde. Le chevalier de la Triste « Figure. DON QUICHOTTE DE LA MANCHE. »

Sans mentir, dit don Alvar en riant, je n'ai jamais rien vu de si plaisant que cette lettre. Elle est telle que l'eût pu écrire de son temps le roi don Sanche de Léon à la noble dame Ximena Gomez, lorsque le Cid Ruy Dias la consoloit de son absence. Mais d'où vient, seigneur Don Quichotte, que faisant voir autant d'élégance et de politesse qu'il y en a dans vos discours, vous avez écrit à votre infante dans ces termes qui, comme vous savez, ne sont plus d'usage? Je vais vous en dire la raison, répondit Don Quichotte : J'ai voulu essayer si, en imitant le vieux style de nos anciens chevaliers, je pourrois fléchir l'inflexible Dulcinée, et amollir ce cœur de diamant, dont mes expressions ordinaires ne faisoient qu'augmenter la dureté. Et pourquoi, répliqua le Grenadin, avez-vous pris le nom de chevalier de la Triste Figure? Oh! pour celui-là, interrompit Sancho, il faut le lui pardonner, car ce fut moi qui le lui donnai; et franchement il ne lui sied pas trop mal. Je pris le nom de chevalier de la Triste Figure, dit Don Quichotte, parce que l'éloignement de ma souveraine me causoit une tristesse excessive, et comme Amadis prit celui du Beau-Ténébreux. Tarfé se montra sensible aux peines de Don Quichotte. Effectivement, lui dit-il, cette lettre est très respectueuse. Je ne comprends pas ce qui peut révolter contre vous Dulcinée, et pourquoi elle maltraite ainsi un chevalier

de votre mérite. Après cela, changeant de discours: Seigneur Don Quichotte, dit-il, comme nous devons partir avant le jour, pour prévenir la chaleur, je songerois à me coucher si vous vouliez me le permettre. Don Quichotte lui ayant répondu qu'il pouvoit faire ce qui lui plairoit, sortit pour aller quérir quelques poires confites, afin d'en régaler son hôte avant son coucher. Alors le Grenadin, s'approchant du lit qu'on lui avoit apprêté dans la chambre où ils étoient, appela deux de ses pages pour le venir déshabiller. Mais Sancho, jaloux de ses droits d'écuyer, lui voulut rendre ce service. Ce qui plut tellement à Tarfé, qu'il lui dit, en lui présentant la botte : Allons donc, mon ami, puisque vous êtes de si bonne volonté, tirez ferme ; aussi bien sera-ce une chose fort glorieuse pour moi de pouvoir me vanter d'avoir été débotté par un des plus fameux écuyers de la chevalerie errante. Écoutez, seigneur don Alvar, répondit Sancho, je crois franchement que j'en vaux bien un autre. Quoique je ne sois pas don, mon père ne laissoit pas de l'être. Hé ! comment cela, dit Tarfé ? Si votre père portoit ce titre d'honneur, vous avez donc dégénéré ? Non, Monsieur, repartit Sancho; mais c'est que mon père plaçoit à sa fantaisie ce titre d'honneur ; au lieu de le mettre à la tête de son nom, comme vous autres seigneurs, il le mettoit à la queue. Il s'appeloit donc, répliqua le Grenadin, François Don, Jean Don ou Martin Don ? Vous n'y êtes pas encore, Monsieur, dit l'écuyer; il se nommoit Pierre le Remendon[1]. Don Alvar ne put s'empêcher de rire de cette mauvaise plaisanterie, et il demanda à Sancho si son

[1] Remendon, en espagnol, signifie ravaudeur ou savetier.

père vivoit encore. Non, Monsieur, répondit-il, il y a plus de dix ans qu'il est mort de la maladie des mules aux talons. Des mules aux talons, s'écria le Grenadin en éclatant de rire! c'est le premier homme que j'aye ouï dire qui soit mort d'une pareille maladie. Oh dame! seigneur Alvaro, reprit l'écuyer, tout le monde ne peut pas mourir de la maladie qui lui feroit le plus de plaisir. Don Alvar et ses pages continuoient à rire sur nouveaux frais, lorsque Don Quichotte rentra suivi de la gouvernante qui portoit sur une assiette quelques confitures sèches avec une carafe de bon vin blanc; mais Tarfé ne voulut rien prendre. Je n'oserois manger, dit-il, parce que je n'ai jamais mangé impunément hors de mes repas; j'ai fait souvent sur moi l'expérience de cet aphorisme d'Avicenne ou de Galien, que de manger avant l'entière digestion des premiers alimens, c'est exposer sa santé. Bon! s'écria Sancho : il n'y a Avilienne ni Gacien qui tienne; quand ces drôles-là me diroient plus de latin qu'il n'y en a dans l'*a b c*, je m'abstiendrois aussi peu de manger, si j'avois le morceau à la main, que de cracher quand il m'en prend envie. Vous avez raison, ami Sancho, dit don Alvar, et avec la permission de votre maître, il faut que vous receviez celle-ci de ma main. En disant ces paroles, il prit une poire avec la pointe d'un couteau, et la lui présenta. Non pas, s'il vous plaît, seigneur Alvaro, répondit l'écuyer; ces friandises-là me font mal, lorsqu'elles sont en petite quantité. Il ne laissa pourtant pas de la prendre, et de la manger. Après cela Don Quichotte donna le bon soir à son hôte, qui ne tarda pas à se mettre au lit.

CHAPITRE IV.

Des grands projets que fit Don Quichotte, et que son écuyer approuva.

Don Quichotte étant sorti de la chambre de don Alvar, mena Sancho dans une autre où il lui dit : Demeure ici, mon ami, et te repose avec moi cette nuit; j'ai une affaire de la dernière importance à te communiquer. Attendez, Monsieur, répondit l'écuyer; il faut auparavant que je fasse un tour à la cuisine, car je n'ai pas soupé, non! et je suis comme le coucou, je ne saurois chanter, si je n'ai l'estomac plein. Va donc souper là-bas, répliqua Don Quichotte, et reviens promptement me trouver. Monsieur, repartit Sancho, je mettrai les morceaux en double, pour avoir plus tôt fait; je serai à vous en peu de temps, et peut-être plus tôt que je ne voudrois; car j'ai bien peur que les gens du seigneur Alvaro ne m'aient pas laissé beaucoup de besogne à faire. En achevant ces mots il descendit dans la cuisine, et Don Quichotte se coucha en attendant son retour. La gouvernante avoit tué tant de poulets, qu'il y eut de quoi contenter Sancho. Elle lui abandonna les restes du souper. Il s'en bourra jusqu'à la gorge. Après cela s'en étant retourné gaiement dans la chambre de son maître : Oh! ça, Monsieur, lui dit-il, nous pouvons parler d'affaires. Je suis présentement pour donner de bons conseils, car je suis rond comme une boule. Ferme

la porte, dit Don Quichotte, et viens te coucher auprès de moi. L'écuyer se déshabilla sans façon, et son maître le voyant à ses côtés, lui parla dans ces termes : Ami Sancho, je médite un des plus grands desseins qui soit jamais entré dans l'esprit d'un chevalier errant; mais avant que je t'en instruise, il est à propos, mon fils, que je te fasse quelques questions que je ne t'ai point voulu faire devant le seigneur don Alvar. De quel air, dis-moi, Dulcinée a-t-elle reçu ma lettre? L'a-t-elle lue? Non, Monsieur, répondit l'écuyer; mais elle l'a fait lire. Et n'a-t-elle fait paroître aucun mouvement de joie, répliqua Don Quichotte? Pardonnez-moi, repartit Sancho : Elle a ri comme une folle en haussant les épaules. C'est une princesse fort dissimulée, reprit notre chevalier. Hé! que sait-on si ce n'est pas pour mieux cacher les tendres sentiments qu'elle a pour moi, qu'elle affecte tant de rigueur, et qu'elle m'a écrit des choses si dures? Mais enfin comme un cœur amoureux se trahit, en te renvoyant ne t'a-t-elle rien dit qui flattât mon amour? Ne lui est-il pas échappé, malgré elle, quelque parole obligeante? Oh! qu'oui, Monsieur, répondit l'écuyer, elle a bien dit des paroles. Elle m'a dit que nous étions vous et moi les deux plus grands fous de la Manche, et je ne sais combien d'autres choses encore que je suis fâché de n'avoir pas retenues pour vous les redire mot à mot comme vous me l'aviez ordonné. Ah! c'en est trop, s'écria Don Quichotte; j'ouvre les yeux, je vois que l'orgueilleuse me méprise, et que je m'abuse, quand j'explique favorablement ses duretés. C'en est fait, il faut que je m'affranchisse de son indigne chaîne; je dis de son indigne chaîne, parce que

jamais infante n'a menacé de coups de bâton un chevalier errant. Ce procédé est injurieux. Que les chevaliers soient haïs, à la bonne heure, ils n'en sont pas pour cela moins fidèles, ni moins amoureux; mais ils ne doivent pas souffrir des mépris. Je veux donc oublier Dulcinée; j'y suis résolu; et c'est là un de ces grands desseins que j'avois à te communiquer. Par ma foi, dit Sancho, je suis ravi que madame Dulcinée ne soit plus des nôtres, pour sa peine de m'avoir si bien barbouillé dans son écurie. Que je n'aie jamais de gouvernement si elle ne se mord un jour les pouces, quand elle verra que vous serez roi, et moi gouverneur; et qu'il n'a tenu qu'à elle d'être impératrice, et de rendre infants ses deux frères qui ne seront jamais que des laboureurs. Dieu sait comme ils la houspilleront pour avoir fait la bête avec vous, au lieu d'avoir reçu vos lettres missives à belles baises-mains, et de vous avoir accordé toutes les faveurs de chevalerie que vous lui demandiez. Oh! qu'elle en sera fâchée elle-même! mais après la mort la médecine. Quand on a le morceau dans le ventre, il n'est plus temps de souffler. Ce n'est pas tout, Sancho, dit Don Quichotte; j'ai encore un autre projet en tête, sur lequel je suis bien aise de te consulter. Dépêchez-vous donc vite, répondit l'écuyer; car les bâillemens, qui commencent à venir dru et menu, me font juger que je pourrai bientôt m'endormir. Je sais, reprit Don Quichotte, qu'au premier jour il se doit tenir de magnifiques joûtes à Saragosse. Il ne faut pas, mon enfant, que nous manquions une si belle occasion; et je prétends dès demain me faire de nouvelles armes, afin que nous puissions partir incessam-

ment. Sancho répondit à son maître qu'il étoit prêt à le suivre partout. Ce qui plut si fort à Don Quichotte, qu'il l'embrassa de joie; mais l'écuyer ne sentit presque pas l'embrassade, tant le sommeil commençoit à disposer de lui. Cependant le chevalier, qui n'y prenoit pas garde, poursuivit ainsi son discours. Nous irons donc à Saragosse, où je gagnerai le premier prix des joûtes; et comme l'ingrate Dulcinée n'a payé ma constance que de mépris, je chercherai une autre dame qui saura mieux qu'elle reconnoître mes services. Peut-être, me diras-tu, que je dois me faire un scrupule de changer de maîtresse; mais je te répondrai, mon ami, que le chevalier du soleil quitta bien Claridiane pour la princesse Lindabrides, quoiqu'il n'eût pas même le moindre sujet de se plaindre d'elle. Pour trouver donc un objet qui soit digne d'un chevalier tel que moi, je me propose d'aller à la cour d'Espagne, où déjà ma réputation m'a devancé. Les belles princesses qui composent la cour de la reine, charmées de ma bonne mine et du bruit de mon nom, tenteront à l'envi la conquête de mon cœur; mais je ne le soumettrai qu'aux lois de celle qui me marquera le plus d'amour, soit par les ornements dont elle affectera de se parer pour me plaire, soit par les lettres passionnées, les écharpes, les bracelets, et par les autres faveurs galantes que j'en recevrai. Les chevaliers de la cour, et principalement ceux de la toison, jaloux de ma gloire et de mes bonnes fortunes, essaieront par mille artifices de me perdre dans l'esprit du roi. Je leur en demanderai raison par la voie des armes, et les ayant tous tués ou désarmés aux yeux du roi et de toute sa cour, je passerai

indubitablement pour le meilleur chevalier du monde. Que dis-tu, mon fils, de ma résolution? Il se tut un moment pour entendre la réponse de son écuyer; mais s'apercevant qu'il dormoit, il le poussa du coude en lui disant : Holà, mon ami, écoute-moi, je t'en conjure. Vous avez raison, Monsieur, s'écria Sancho à moitié endormi, toute cette canaille de géants n'est bonne qu'à pendre, et c'est bien fait de leur donner sur la crête. Que le ciel te confonde avec tes géants, dit Don Quichotte! je me casse la tête à faire entrer dans la tienne ce qui après Dieu nous importe à toi et à moi plus que tout autre chose, et tu dors comme un loir! Monsieur, répliqua l'écuyer, laissez-moi dormir, s'il vous plaît; et je tiens dès à présent, pour bon et pour véritable, tout ce que vous m'avez dit et tout ce que vous me direz dans la suite. Vive Dieu, reprit le chevalier, ce n'est pas un médiocre chagrin, d'avoir à traiter des choses importantes avec un rustre comme toi! Hé bien, dors, misérable, et sois toujours l'esclave de tes sens : pour moi, je ne veux point me livrer au sommeil, que je n'aie auparavant rempli mon imagination des moyens dont je dois me servir pour remporter le prix le plus considérable des joûtes. Je vais imiter le prudent architecte, qui, devant que de mettre la main à l'œuvre, conçoit et dispose en son idée toutes les parties de l'édifice qu'il veut bâtir. Ce fut donc dans cette occupation que Don Quichotte passa la plus grande partie de la nuit. Il se rendoit présent, par l'effort de son imagination échauffée, tout ce qui devoit lui arriver aux joûtes. Tantôt il parloit aux chevaliers contre lesquels il devoit courir; tantôt il demandoit aux juges du camp les

prix qu'il avoit mérités : ensuite, après avoir salué humblement et avec beaucoup de gravité une dame qu'il se figuroit très belle, et magnifiquement parée sur un riche balcon, il lui présentoit galamment, de dessus son cheval au bout de sa lance, le joyau qu'il avoit gagné comme son chevalier. A la fin le sommeil s'emparant de ses sens, vint dissiper pour quelques moments toutes ces bizarres images que son entêtement pour la chevalerie errante peignoit en sa fantaisie.

Une heure avant le jour, on frappa cinq ou six coups de suite à la porte du logis. Notre chevalier se réveilla, et ayant aussi réveillé de la voix et du coude son écuyer, il lui dit de se lever pour aller voir ce que ce pouvoit être. Sancho se leva, mais ce ne fut pas sans maudire les gens qui interrompoient son repos. C'étoit le curé et les deux alcades qui venoient réveiller le seigneur don Alvar, afin qu'il pût partir au frais avec les autres cavaliers grenadins, comme ils en étoient convenus le soir précédent. Après cela le curé et les juges s'en retournèrent chez eux pour faire déjeuner leurs hôtes, qui devoient ensuite venir prendre Tarfé en passant. Tout le monde fut bientôt sur pied dans la maison de Don Quichotte, et tandis que les valets de l'étranger préparoient toutes choses pour leur départ, la gouvernante et Sancho préparoient le déjeuner. Cependant le Grenadin s'étant habillé dit à Don Quichotte, qui entra dans sa chambre pour lui donner le bon jour : Seigneur chevalier, j'ai une grâce à vous demander. On vient de m'apprendre qu'un de mes chevaux s'est blessé, et qu'il ne sauroit porter la moindre charge. Cela m'oblige à laisser ici tout ce qu'il y a de plus embarrassant et de

moins nécessaire dans mon équipage. J'ai entre autres choses certaines armes gravées à Milan que je ne me soucie pas trop de porter à Saragosse; car outre qu'elles sont plus propres pour des courses de bague que pour des combats de barrière, j'en ai d'autres que je prise davantage. Je vous prie de me les faire garder jusqu'à mon retour, en quelque endroit sûr de votre maison. Comme il achevoit ces paroles, deux de ses valets apportèrent un grand coffre, et le posèrent aux pieds de Don Quichotte, lequel ayant voulu voir les armes pièce à pièce, pensa s'extasier de joie lorsqu'il vit un objet si agréable. L'armure étoit complète. Cuirasse, épaulières, gorgerin, morion, brassarts, cuissarts, genouillères, enfin rien n'y manquoit. Notre chevalier, dont l'esprit faisoit beaucoup de chemin en peu de temps, imagina d'abord l'usage excellent qu'il feroit d'un si riche dépôt. Dans cette pensée, il dit au Grenadin d'un air content : Seigneur don Alvar, j'espère que vous ne vous repentirez pas de m'avoir confié un si précieux trésor. Il lui demanda ensuite en quel équipage il se présenteroit aux joûtes, quelles seroient ses livrées et sa devise; à quoi Tarfé satisfit exactement sans se douter en aucune manière des beaux projets que le curieux personnage rouloit alors en son imagination. Pendant qu'on remettoit les armes dans le coffre, Sancho entra en disant : Le seigneur Alvaro Tarfé peut venir ce seoir à la table, car le dejenner est prêt par mes soins. Ah ah! Sancho mon ami, lui répondit le Grenadin, vous êtes homme de précaution, à ce que je vois. Mais avez-vous l'appétit ouvert, de si bon matin? Oh pour cela, oui, repartit l'écuyer; et c'est une chose qui mérite d'être

marquée dans le journal de la paroisse; en dépit du diable et de sa malice, j'ai si bon appétit, que je ne me souviens pas de m'être jamais levé soûl de table en jour de ma vie, si ce n'est il y a un an que mon oncle Diego Alonzo étant dépensier de la confrairie du Rosaire, me donna le soin de distribuer les pains et les fromages de la charité. Pour ce jour-là, seigneur Tarfé, franchement, il me fallut détacher deux aiguillettes de ma ceinture. Dieu vous conserve une si belle disposition, dit don Alvar. Je donnerois beaucoup pour jouir comme vous d'une santé si parfaite. Tarfé n'eut pas mangé un morceau que les autres cavaliers grenadins arrivèrent, et comme déjà le jour paroissoit, il monta à cheval après avoir remercié Don Quichotte de son obligeante réception. Mais notre chevalier se croyant obligé, par les règles de la chevalerie tant errante que sédentaire, de les accompagner quelque temps, fit tirer de l'écurie Rossinante tout sellé et bridé, et le présentant à don Alvar : Vous voyez, lui dit-il, le meilleur cheval dont vous ayez jamais ouï parler. Bucéphale, l'Alfane, Sayan, Rabieça, Bayard, Cornelin et Pégase même n'en approchoient pas. Je le crois, puisque vous me le dites, répondit Tarfé en souriant, après avoir considéré avec étonnement le flasque animal; mais en vérité, seigneur Don Quichotte, on n'en feroit pas, sur sa mine, le même jugement que vous en portez; il est certain que Rossinante étant excessivement haut et long, et avec cela si étroit et si maigre, qu'on l'auroit percé d'une arrête, sa vue ne confirmoit pas tout le bien qu'en disoit son maître. Enfin les Grenadins partirent, et quand ils eurent fait environ un quart de lieue, ils prièrent Don

Quichotte de ne se pas donner la peine d'aller plus loin. Il se fit entre eux une petite contestation de civilité. Mais à la fin le courtois chevalier de la Manche céda aux instances des étrangers, et reprit le chemin de son village.

CHAPITRE V.

Du premier usage que fit Don Quichotte des armes que don Alvar lui avoit confiées.

Don Quichotte étant de retour chez lui envoya quérir Sancho, qui ne faisoit que de rentrer en sa maison. L'écuyer accourut promptement aux ordres de son seigneur, qui d'abord ferma la porte de sa chambre à double tour, afin qu'on ne les vînt pas interrompre. Réjouis-toi, mon fils, dit notre chevalier; j'ai une agréable nouvelle à t'apprendre. Nous pourrons faire notre sortie quand il nous plaira, puisque j'ai des armes. Hé où sont-elles, Monsieur? dit l'écuyer, elles sont dans ce coffre, répondit Don Quichotte, en lui montrant celui où étoient les armes de don Alvar. Monsieur, répliqua Sancho, vous ne pensez pas à ce que vous dites. Il ne faut pas que le bien d'autrui nous tente. Ce coffre n'est point à vous. Il appartient au seigneur Alvaro Tarfé. C'est ce qui te trompe, repartit Don Quichotte: il faut que je te découvre tout le mystère, mon ami: ces armes sont enchantées, et c'est le sage Alquife, mon protecteur, qui me les a fait tenir secrètement cette nuit par le seigneur don Alvar, afin que j'aille

aux joûtes de Saragosse, et que j'y remporte le prix le plus considérable. Les enchanteurs en usent ainsi d'ordinaire, quand ils ne veulent pas se montrer aux chevaliers qu'ils favorisent. Ce fut de cette sorte, et par le ministère de l'infante Impéria que la sage Belonie fit tenir des armes à don Bélianis, son favori, lorsqu'il entreprit de combattre pour la duchesse d'Ispérie, que le grand kan de Tartarie vouloit faire brûler. Ne sois donc pas assez simple pour t'imaginer que ces armes soient à don Alvar. Elles n'appartiennent qu'à moi : et c'est un présent, te dis-je, que le sage Alquife m'a fait par ses mains. Puisque cela est, reprit Sancho, voyons un peu ces armes; aussi bien la clef est-elle encore au coffre. En même temps Don Quichotte l'ouvrit, et en tira les armes. Lorsque l'écuyer les vit si claires et si polies, et partout enrichies de feuillages, de trophées, et d'autres gravures à la milanoise, il se figura qu'elles étaient de pur argent; et dans l'excès de son admiration il s'écria : Vive Dieu, seigneur Don Quichotte, ces belles armes ont été sans doute à celui qui fonda la tour de Babylone! si elles étaient à moi, je les taillerois toutes en beaux et luisans patagons, de ceux qui ont cours aujourd'hui. En disant cela il prit en ses mains le morion, et après l'avoir fort attentivement considéré, par la sacrée barbe à Pilate, continua-t-il, ce bonnet d'argent seroit propre pour un archidiacre! Et s'il avoit deux doigts de bord davantage, le roi même pourroit s'en servir. Il faudra que monsieur le curé le porte à la procession du rosaire : avec ce capuchon et sa belle chappe de brocard, il reluira plus que le cadran de notre village. Par la mardi, je vais parier que ces

armes-là valent à marché donné plus de soixante mille millions. Mais dites-moi, Monsieur, s'il vous plaît, qui est-ce qui les a faites? Est-ce le sage Esquife lui-même? ou sont-elles venues au monde ainsi toutes faites? Quelle simplicité! répondit Don Quichotte, le sage Alquife peut bien en être l'ouvrier, parce qu'effectivement elles ne sauroient avoir été faites que par un grand enchanteur : et, quand j'en examine le travail, je crois voir ces belles armes d'Achille qu'Homère dit que Vulcain, le forgeron des enfers, fit à la prière de Thétis. La peste le crève, interrompit Sancho, le maudit forgeron qui travaille dans la maison de Satan! J'irai dans sa forge lui faire racommoder le fer de ma charrue, oui qu'il s'y attende! Il faut demeurer d'accord, reprit Don Quichotte, sans faire attention à ce que disoit son écuyer, tant il étoit plein de ses propres idées, que voilà des armes admirables! Je veux, mon fils, les essayer tout à l'heure : aide-moi à les mettre. Par ma foi, disoit Sancho en attachant chaque pièce de l'armure, ces plaques d'argent me réjouissent la vue. Elles ressemblent à un capot luisant. Les gantelets lui plaisoient surtout. Il ne pouvoit se lasser de les admirer, et il disoit que, s'il en eût eu de semblables, il auroit eu des gants pour toute sa vie. Don Quichotte se voyant enfin armé de pied en cap se sentit enfler d'orgueil; Hé bien! Sancho, dit-il, d'une voix plus haute qu'à l'ordinaire, que penses-tu de ces armes? N'ajoutent-elles pas un nouvel éclat à ma bonne mine? Crois-tu, dis-moi, que le gentil don Séraphin d'Espagne, qu'on ne pouvoit voir sans admiration, eût aussi bon air que moi? En prononçant ces mots, il se promenoit fièrement

dans la chambre, avançant l'estomac en avant, étendant la jambe et le jarret. Tantôt il frappoit du pied contre terre comme un homme en courroux. Tantôt il levoit le bras d'un air menaçant. Il faisoit cinq ou six pas avec précipitation. Ensuite il s'arrêtoit tout à coup. Enfin ses visions extravagantes, venant à se réveiller avec plus de vivacité que jamais, lui causèrent un transport frénétique. Il mit l'épée à la main, et regardant Sancho d'un air furieux : Attends, dragon dévorant, lui dit-il d'un ton à faire mourir de peur tous les Sanchos de l'Espagne, affreux monstre de Libye! basilic infernal! attends, tu vas sentir la vigueur étonnante de mon bras. Tu vas voir si d'un seul coup de ma redoutable épée, je ne puis pas couper en deux non-seulement ta venimeuse et monstrueuse figure, mais encore les deux plus fiers géants qu'ait jamais produits l'arrogante espèce gigantesque. A ces mots il s'avança sur Sancho, qui, le voyant venir à lui si outrageusement, se sauva dans la ruelle du lit, qui, par bonheur se trouvant détaché de la muraille, lui donna moyen de tourner à l'entour, et d'éviter par-là les premiers coups de son maître. Cependant le furibond chevalier ne revenoit point de sa frénésie : il se démenoit dans la chambre comme un possédé, faisant le moulinet de son épée autour de sa tête avec autant d'adresse et de vigueur que l'eût pu faire le meilleur joueur d'espadon. Il frappoit à droite et à gauche, à tort et à travers sur tout ce qu'il rencontroit, donnant de furieux coups sur la tapisserie et sur les autres meubles, qu'il découpoit d'une étrange façon; mais principalement les rideaux et la couverture du lit en furent presque tout en lambeaux. Géant superbe!

crioit-il au tremblant Sancho, bête orgueilleuse, ta dernière heure est enfin venue : tu vas satisfaire la vengeance divine pour toutes les mauvaises œuvres que tu as faites en ce monde.

En parlant ainsi, il allongeoit de telles estocades, que si le lit eût été moins large ou que les rideaux n'eussent pas rompu le coup, c'étoit fait du plus fidèle de tous les écuyers. Le malheureux n'épargnoit pas ses cris dans un péril si pressant; et, pour éviter l'atteinte de la cruelle lame, il se rendoit plus plat qu'une sole contre le mur: heureux! s'il eût eu les forces d'un Samson pour le reculer au moins d'une pique. Hélas! Monseigneur et mon maître, crioit-il à gorge déployée, par tous les maux que le démon fit souffrir au bon Job, par les plaies de monsieur saint Ladre, par les flèches bénites de monsieur saint Sebastien, ayez pitié de ma pauvre âme pécheresse. Ces paroles, au lieu de calmer la fureur de Don Quichotte, sembloient au contraire le confirmer dans son erreur, et l'animer davantage à poursuivre une vengeance qu'il croyoit nécessaire à la sûreté publique, honorable pour la chevalerie errante, et méritoire envers le ciel. Ah! cauteleux serpent, reprit-il sur le même ton, tu rampes à présent, et t'imagines pouvoir apaiser ma colère par d'humbles paroles; mais tu te trompes. Tu ne m'abuseras point par d'artificieux discours. Rends, rends, monstre lascif, les princesses que, contre tout droit et raison, tu retiens dans ton château, vrai repaire de brigands tels que toi. Restitue, larron infâme, les immenses trésors que tu as volés. Donne la liberté aux chevaliers que tu tiens enchantés depuis tant de siècles, et livre-nous la scélérate enchan-

teresse qui fut la cause de toutes ces injustices. Monseigneur Don Quichotte ! s'écria l'écuyer, songez de par Dieu que je ne suis ni princesse ni chevalier, et encore moins cette maudite enchanteresse dont vous parlez. Je suis le pauvre Sancho Pança, votre voisin et votre fidèle écuyer, le mari de la bonne Marie Guttières, que vous avez rendue plus d'à moitié veuve par la peur que vous me faites. Ah ! malheur à celle qui m'a engendré ! Fais-moi donc venir ici sans retardement, dit Don Quichotte, l'impératrice que je te demande, si tu veux que je cesse de te poursuivre; mais qu'elle vienne saine et sauve, pure et entière; et je recevrai à merci ton arrogante figure, après que tu te seras donné pour vaincu. Le feras-tu, bête superbe? Oui, je le ferai de par tous les diables, repartit Sancho, mais ouvrez-moi la porte auparavant, et remettez dans le fourreau cette vilaine épée qui me transit de peur, je vous amenerai ici tout aussitôt non-seulement toutes les princesses que vous me demandez, mais Anne et Caïfe encore, si vous voulez. Cette assurance fit succéder le calme à la tempête. Notre chevalier rengaîna son épée avec le même flegme et la même gravité que s'il ne s'étoit rien passé en lui d'extraordinaire : tout harassé pourtant, et plein de sueur des terribles coups qu'il avoit appliqués sur le lit et ailleurs en voulant attraper le prétendu géant. Sancho, un peu rassuré par cette action, sortit de la ruelle du lit, pâle et défait, et les yeux encore tout humides de larmes. Il se jeta aux pieds de son maître, en lui disant d'une voix foible : Seigneur chevalier errant, je me tiens pour vaincu, et vous prie de me pardonner, je n'y retournerai plus.

Le grave Don Quichotte lui donna la main à baiser en signe de pardon, en disant un vers latin qu'il avoit coutume de citer souvent :

Parcere prostratis docuit nos ira Leonis.

Je veux bien te prendre à merci, géant, poursuivit-il, à l'imitation de quelques anciens chevaliers dont je me propose de suivre l'exemple; mais c'est à condition que tu amenderas de tout point ta vie passée, et que tu seras prompt au service des jeunes demoiselles, suivant les règles de l'ancienne chevalerie, cessant de leur faire outrage, et redressant les torts de tout ton pouvoir. Je vous le jure et promets, repartit Sancho, du meilleur de mon âme, et sous la caution de monsieur le curé, qui voudra bien répondre pour moi en cette occasion. Mais, afin qu'il n'y ait point de malentendu, que votre seigneurie me dise, s'il lui plaît, si, quand elle m'oblige à redresser les torts, elle comprend en cette clause le licencié Pierre Garcias, prieur du Toboso, qui est boiteux de sa nature et bossu par-dessus le marché. Car, à vous parler franc, seigneur Don Quichotte, Dieu l'a fait ainsi, je ne m'en mêle pas.

Ce discours acheva de désiller les yeux de Don Quichotte, qui, étant enfin revenu à lui-même, jugea bien qu'après la scène qui venoit de se passer, Sancho n'auroit pas trop le cœur au métier; c'est pourquoi, voulant tourner la chose en raillerie, il lui dit d'un air doux et riant : Hé bien, mon fils, que te semble de tout ceci? Un homme qui a pu te donner un pareil échantillon de son courage dans une chambre fermée, n'est-il pas capable de défaire en pleine campagne un monde d'en-

nemis, pour braves qu'ils fussent? Ma foi, Monsieur, répondit Sancho, tout ce que je puis vous dire, c'est que, si vous prétendez me donner souvent de ces échantillons-là, je renonce à la pièce. Vous n'avez dès à présent qu'à vous pourvoir d'un autre écuyer. Il n'y a ni salaire, ni baudet, ni malle qui tienne, je vous plante là tout net. Bon, mon ami, dit Don Quichotte, tout ce que j'en ai fait n'étoit que pour te montrer mon courage et mon agilité. Hé! oui, oui, répliqua Sancho, vous ne l'entendez point mal, ma foi! Tout le chemin qu'a fait la mule, elle le laisse derrière; mais pourquoi m'allonger ces vilains coups d'estoc et de taille qui me frisoient les oreilles? Je ne t'ai pas blessé, repartit Don Quichotte, et je m'en suis bien donné de garde. Encore une fois, tout ceci n'est qu'un simple jeu, dont tu ne dois tirer nulle mauvaise conséquence. Passe donc pour cette fois, reprit l'écuyer; mais par la gerni, Monsieur, n'y revenez plus; car tous ces jeux-là ne me divertissent point du tout. N'en parlons pas davantage, dit Don Quichotte, aide-moi à me désarmer, et ne songeons désormais qu'à notre départ. Alors ils commencèrent à faire le projet de leur sortie, et il fut arrêté entre eux qu'ils emporteroient les huit cents ducats de la succession de Magdeleine; que dès ce jour-là on achèteroit l'âne de Thomas Ceciel [1], et que tout le reste seroit serré dans une malle avec du linge. Tout cela fut exécuté de point en point, à ce que rapporte notre historien arabe. Sancho acheta l'âne de son compère, et retourna le lendemain chez Don Quichotte pour lui en donner avis. Je viens vous avertir, Monsieur, lui

[1] Autrement Cecial.

dit-il, que j'ai le plus bel âne qui soit d'ici à Salamanque. Il n'y a qu'à l'entendre braire. Oh, que le drôle fera bien ses caravanes de chevalerie! Je grille déjà d'être dessus. Tu n'attendras pas long-temps, répondit Don Quichotte; car je prétends partir cette nuit. Nous n'avons présentement qu'à préparer toutes choses pour cela. Aussi bien le pouvons-nous faire en liberté, puisque nous sommes seuls ici, et que ma gouvernante est allée savonner son linge à l'étang du Toboso. Voyons d'abord si Rossinante est en bon état, et si rien ne lui manque. Nous visiterons ensuite exactement la maison pour voir si la lance et le bouclier que je portois l'année dernière n'y sont point. Si nous ne les trouvons pas, nous trouverons du moins de quoi en faire d'autres. Sauf votre meilleur avis, Monsieur, répliqua l'écuyer, il me semble qu'il vaut mieux commencer par fouiller dans le logis; et si par aventure nous y rencontrons votre lance et votre rondache de l'année passée, nous porterons après cela une mesure d'orge à Rossinante, nous le sellerons, et le mettrons tout d'un coup en état de partir. Nous avancerons par-là notre besogne. Non pas de beaucoup, repartit Don Quichotte; mais, puisque tu le veux, j'y consens : visitons d'abord la maison. En même temps ils entrèrent dans la cuisine, où Sancho voyant un balai le prit en ses mains, et l'ayant bien considéré : Monsieur, dit-il à son maître, il me vient une pensée dans l'esprit. En bonne foi je crois que voici votre lance. Il faut que madame la gouvernante en ait fait un manche à balai. Je n'en voudrois pas jurer, répondit Don Quichotte; la bonne gouvernante ne connoît guère le prix de ces sortes de choses : et d'ailleurs

elle est si mal intentionnée pour les chevaliers errants qu'elle pourroit bien avoir fait servir à cet indigne usage un des plus glorieux instruments de la chevalerie errante. Hé bien, Monsieur, reprit l'écuyer, où l'on a perdu l'aiguille on la retrouve. Si madame la gouvernante a fait un manche à balai d'une lance, ne saurions-nous faire nous autres une lance d'un manche à balai? Pourquoi non? il n'y a rien de si aisé. Il ne faut qu'ôter le balai et attacher un fer au bout du bois. Tu as raison, dit Don Quichotte, et j'ai dans ma chambre un fer pointu qui sera propre à cela. Bon, répliqua Sancho. A ce compte-là il ne nous manque qu'un bouclier, et nous voilà aux champs. Cherchons-le bien partout, nous le retrouverons peut-être. Ils passèrent aussitôt de la cuisine dans une salle où couchoit la gouvernante, et là ils se mirent à fureter partout. Ils ne se donnèrent pas une peine inutile; car notre chevalier ayant aperçu sur une armoire une vieille platine de cuivre, qui avoit autrefois servi à sécher du linge, mais qui étoit alors sans pieds et toute bosselée. Ah! qu'est-ce que ceci, dit-il, quel prodige, Sancho! Je vois sur cette armoire le plus précieux bouclier du monde. En achevant ces mots, il monta sur une chaise pour prendre la platine, et quand il l'eut entre les mains : O, sage Alquife, s'écria-t-il, que ne vous doit point Don Quichotte de la Manche? Comment pourrai-je reconnoître tant de bienfaits? Sancho, mon fils, poursuivit-il, admire ce que fait pour moi ce grand enchanteur qui me favorise : il ne se contente pas de me donner des armes enchantées, il ajoute à ce présent cet admirable bouclier, qui est le même que portoit jadis le sans pareil empereur Bandenazar.

Monsieur, répondit l'écuyer en branlant la tête, je vous assure que ce n'est point là du tout le bouclier que vous dites. C'est plutôt une vieille platine rouillée. Je conviens qu'il en a la forme, répliqua Don Quichotte, et c'est ce qui t'abuse. Tu pris aussi l'armet de Mambrin pour un bassin de barbier, parce qu'il ressembloit à un bassin de barbier. Tu donnes trop dans les apparences; mais tu peux t'en fier à moi. Les chevaliers ne prennent jamais le change. Tu sauras, mon ami, que Bandenazar avoit trois choses qui le rendoient invincible, et par le moyen desquelles il conquit les empires de Babylone, de Perse et de Trébisonde. La première, c'étoit une bague dont la vertu étoit telle, que la personne qui la portoit ne pouvoit être enchantée; la seconde, une epée qui coupoit sans peine, et du premier coup, les armes de la meilleure trempe; et enfin la troisième, ce merveilleux bouclier que tu vois, qui ne peut être percé, et qui résisteroit à la foudre même. Le ciel en soit loué, Monsieur, dit Sancho; franchement vous avez bien fait de me dire tout cela; car au diable qui eût jamais pris cette rondache pour autre chose que pour une vieille platine, que je n'aurois pas daigné ramasser. Plût à Dieu que nous eussions encore la bague et la bonne épée de ce Brandenazar! mais, dame, on ne sauroit tout avoir, et il faut se contenter de ce qu'on a. Le bachelier Samson Carrasco disoit fort bien l'autre jour que tout le monde ne pouvoit pas être pape ou archidiacre, et que, pourvu qu'il fût seulement bien crossé et mitré, il n'en demandoit pas davantage. Don Quichotte eut une extrême joie de se voir maître d'un bouclier dont il connoissoit si parfaitement l'excellence. Il

y trouva pourtant une chose à redire, et fut assez long-temps en peine de savoir de quelle manière il pourroit s'en servir, parce qu'il n'y avoit point d'anneau au milieu; mais, comme il étoit ingénieux, il y remédia bientôt. Il y fit deux trous, dans lesquels il passa une grande bandelette de cuir, qui lui avoit autrefois servi de ceinturon. L'écuyer, voyant que son maître avoit percé l'écu, lui dit: Ah! ah! Monsieur! hé, vous disiez que cette rondache ne pouvoit être percée. A ce que je vois, pour mentir on ne paie point de gabelle. Que cela ne t'étonne pas, répondit Don Quichotte, le grand magicien qui l'a faite l'a enchantée de sorte que les chevaliers qui la possèdent en peuvent faire ce qu'ils veulent; au lieu que dans un combat elle ne sauroit être percée ni coupée, ni brisée, comme tu peux le voir, ajouta-t-il en lui montrant les bosses de la platine, par ces terribles coups qui ont été déchargés dessus, et qui n'y ont fait qu'une légère impression. Quand le chevalier eut accommodé son écu et sa lance, Sancho et lui allèrent au coffre où étoit l'orge. Ils en prirent une double mesure qu'ils portèrent dans l'écurie. Rossinante, qui avoit le nez fin, la sentit aussitôt, et se mit à hennir; ce que Don Quichotte regarda comme un infaillible présage du bonheur de sa sortie. Ils sellèrent ce bon cheval, et eurent le temps de faire tous les préparatifs de leur départ avant le retour de la gouvernante, qui, ne soupçonnant rien de ce qui se passoit, se coucha tranquillement à son ordinaire. Don Quichotte, profitant de son premier somme, s'arma, descendit sans bruit dans la cour, ouvrit la porte de la rue à Sancho, comme ils en étoient convenus; et, après

avoir tiré Rossinante de l'écurie, ils sortirent tous deux de leur village.

CHAPITRE VI.

De la troisième sortie de Don Quichotte. Du nouveau surnom qu'il prit, et de la première aventure qui lui arriva.

Ce fut sur la fin du mois d'août, cinq heures pour le moins avant le lever de l'aurore, que le grand chevalier de la Manche sortit du village de l'Argamesille, monté sur Rossinante, et fièrement paré des belles armes du Grenadin. Il portoit à son bras gauche le précieux bouclier de Bandenazar, et sa lance à sa main droite. Son incomparable écuyer le suivoit sur son nouveau grison avec la malle en croupe, et un bissac où il y avoit quelques provisions. Après qu'ils eurent marché assez long-temps sans parler, Don Quichotte rompit enfin le silence. Tu vois, dit-il, mon fils, comme tout se montre favorable à notre dessein. La lune nous éclaire de tous ses rayons empruntés; et nous n'avons rien vu encore dont nous puissions tirer un mauvais augure. Tout va bien jusqu'ici, répondit l'écuyer; mais je crains fort que demain maître Nicolas et monsieur le curé, nous trouvant à dire dans le village, ne sortent à notre quête avec toute leur sequelle; et s'ils nous attrappent une fois, seigneur Don Quichotte, gare la cage; vous savez ce qu'en vaut l'aune. Vive Dieu! la rechute seroit pire que le mal. O barbier lâche et per-

fide, s'écria notre héros! peu s'en faut que je ne retourne au village, pour défier corps à corps tous les barbiers, médecins, chirurgiens, et tous les apothicaires qui sont au monde; comme aussi tous les curés, archidiacres, chanoines et chantres de l'église grecque et latine. Est-il possible, mon ami, que tu fasses assez peu de cas de ma valeur, pour me croire capable de craindre de si foibles ennemis? Quand tu me donnerois à combattre plus de lions que l'Afrique n'en renferme en son vaste contour, plus de tigres que n'en produit l'Hircanie, plus de monstres que la déserte Libye n'en peut enfanter sur ses sablons brûlants, tu verrois ton intrépide maître se dévouer aux plus affreux périls avec tant de courage, que tu ne manquerois pas de le comparer au grand Alexandre, et tu aurois raison; car je gage, et c'est une chose incontestable, que si on m'ouvroit l'estomac, on trouveroit mon cœur couvert de poil, comme celui de ce vaillant roi. N'écoute donc plus, mon enfant, une crainte si basse, et ne sois désormais occupé que de l'honneur qui m'attend à Saragosse, et dont une partie doit rejaillir sur toi. Mais, pour observer en tout les statuts de l'ancienne chevalerie, il faut que je remplisse de quelque devise ingénieuse ce bouclier qui est d'une trempe infiniment meilleure que celui d'Atlant; et, comme chaque devise doit expliquer la situation où se trouve le cœur du chevalier qui se présente aux joûtes, je veux faire peindre sur mon écu deux demoiselles d'une beauté ravissante, qui seront amoureuses de ma gentillesse et de mon courage; au haut paroîtra le dieu d'amour, qui, l'arc tendu et le bras levé, me prendra pour le but de ses flèches;

mais l'on me verra, méprisant ses menaces, recevoir sur mon écu ses traits qui tomberont à mes pieds sans effet; et au bas du bouclier on lira ces mots : *Le chevalier sans amour.* Par la mardi, Monsieur, dit Sancho, la devise est bonne, et ce nom bien rencontré. Au bout du compte nous nous passerons de dame fort aisément, et nous en mourrons plus tard; car j'ai ouï dire souvent au barbier qu'il faut s'en passer pour vivre longtemps.

Tels étoient les discours de nos aventuriers, qui marchèrent le reste de la nuit, et la plus grande partie de la journée sans se reposer. Déjà l'écuyer, moins infatigable que le maître, alloit murmurer contre la chevalerie errante, lorsqu'ils aperçurent une hôtellerie à une portée de mousquet devant eux. Dieu soit béni! s'écria Sancho, je vois une belle et bonne taverne, où nous pourrons passer la nuit, et demain nous poursuivrons gaillardement notre voyage. Don Quichotte, qui se trouva alors dans son humeur de prendre les hôtelleries pour des châteaux, dit aussitôt en voyant celle-ci : Foi de chevalier, voilà un des plus forts châteaux de toutes les Espagnes! Je ne crois pas que dans toute la Lombardie on en pût trouver un semblable. Monsieur, dit Sancho, prenez bien garde à ce que vous dites. Il me semble que vous jurez un peu trop vite foi de chevalier : il pourroit arriver que ce qui vous paroît un château, et à moi un cabaret, fût plutôt l'un que l'autre. C'est un château, te dis-je, répondit Don Quichotte, et d'une architecture admirable. Qu'il est regulier! et que sa situation est avantageuse! Ne vois-tu pas ses hautes tours avec leurs créneaux, son large pont-levis,

et les deux fiers griffons qui en défendent l'entrée? Sancho ouvroit de grands yeux pour mieux apercevoir les tours et les griffons, et ce ne fut pas sa faute s'il ne les vit point. Monsieur, dit-il, vous me feriez devenir pape! Ce logis n'a ni tours ni griffons; et tout ce que je vous en puis dire, c'est que si ce n'est pas un cabaret, il n'y en a jamais eu au monde. Le chevalier soutenoit toujours le contraire, et pendant qu'ils ne pouvoient s'accorder, deux hommes à pied passèrent auprès d'eux. L'écuyer leur demanda si la maison qu'il voyoit étoit une hôtellerie ou un château. Ils répondirent que c'étoit une hôtellerie appelée dans le pays le cabaret du pendu, à cause qu'autrefois on en avoit pendu l'hôte, pour avoir égorgé un voyageur qui s'étoit arrêté chez lui. Cela ne sauroit être, s'écria Don Quichotte d'un ton brusque; allez à la mal-heure. Vous êtes des canailles, de flétrir de la sorte la réputation du seigneur châtelain, qui a toujours été reconnu parmi nous pour un preux et franc chevalier; et quant à ce château, je soutiens que ce n'est point une hôtellerie: c'est un château en dépit de vous et de tous ceux qui en penseront autrement. Les deux passants ne furent pas moins étonnés de ce discours que de l'étrange figure du personnage qui l'avoit prononcé. Mais le voyant si fort en colère, ils n'osèrent lui répondre, et ils passèrent leur chemin sans savoir ce qu'ils devoient s'imaginer de cette rencontre. Quand Don Quichotte fut à une portée de mousquet de l'hôtellerie, il s'arrêta, et dit à son écuyer: Ami Sancho, il ne faut point ici nous engager témérairement. Joignons la prudence à la valeur; et puisque tu me sers en qualité d'écuyer, c'est à toi d'aller recon-

noître la place. Approche-toi donc le plus près que tu pourras de ce château, et observe tout avec soin, pour m'en faire ensuite un fidèle rapport. Mesure de l'œil exactement la largeur et la profondeur du fossé; regarde bien la situation et la qualité des portes, les ponts-levis, les chevaux de frises, les tours et tourelles, les plate-formes, le chemin couvert, la contrescarpe, les parapets, les caponnières, les redoutes, les gabions et les corps-de-garde. Examine surtout quelles sont leurs munitions et leurs vivres, et pour combien d'années ils en ont fait provision; s'ils ont de l'eau dans leurs citernes, et enfin quelles gens, et en quel nombre sont ceux qui défendent une forteresse si importante. Hé! où diable, Monsieur, interrompit Sancho, allez-vous prendre tout cela? Vous me feriez renier ma grand'mère. Nous avons ici un cabaret à la main, nous y pouvons entrer sans peine tout à l'heure, y boire et manger pour notre argent, sans avoir querelle ni bataille avec personne; et vous voulez que j'aille trouver des ponts, des fossés, des chaponnières, et tout le reste de cette diantre de litanie que vous venez de me chanter. Si le maître du cabaret me voit rôder autour de sa maison, il s'imaginera que je veux lui voler ses poules, et il viendra me briser les côtes. Pour Dieu, Monsieur, ne faisons pas les méchants dans les hôtelleries, de peur d'y trouver encore des berneurs et des enchanteurs. Ne cherchons point le mal quand le bien nous cherche; et puisque nous pouvons marcher à sec, pourquoi nous aller mouiller les pieds? Fais ce que je te dis, reprit Don Quichotte, et ne me réplique pas davantage. Sois docile, et joins à la valeur une prompte et exacte obéissance : c'est par-là, mon

enfant, que les Espagnols se sont rendus si redoutables; et il ne faut pas s'en etonner, puisque, les subalternes obeissant à leurs chefs, tout se fait avec ordre et de concert, ce qui les rend plus fermes et plus assurés; au lieu que les autres nations, qui ne suivent pas cette discipline, qui est la clef des heureux succès, sont aisément rompues et mises en déroute. Hé bien, Monsieur, répliqua l'écuyer, je vais vous obéir; car nous ne finirions jamais. Nous allons mon grison et moi exécuter ce que vous nous ordonnez. Rossinante et votre seigneurie n'ont qu'à venir après nous au petit pas; mais je vous avertis que, si je ne trouve rien de tout ce que vous avez dit, j'entrerai tout de go dans la taverne, et j'y donnerai des ordres pour notre souper; car, par ma foi, mes boyaux sont si vides qu'ils se nouent de pure faim. En disant cela, il pressa du talon les flancs de son âne, et gagna bientot l'hotellerie. Il regarda d'abord de tous côtés, et ne voyant qu'une simple maison avec son enseigne : Je savois bien, dit-il en lui-même tout transporté de joie, que ce logis étoit une bonne taverne, taverne de Dieu, et plus utile cent fois que tous les châteaux de l'Espagne. En même temps il s'approcha de la porte, et demanda à l'hote s'il y avoit moyen de loger chez lui. Oui-da, repondit l'hôte, qui étoit un gaillard, votre baudet et vous serez traités comme deux princes. Sur cette assurance, l'écuyer mit pied à terre; et ayant détaché la malle, il pria l'hôte de la serrer. Ensuite s'étant informé de ce qu'il y avoit à manger, on lui répondit qu'il y avoit une très bonne soupe aux choux, et que, si cela ne suffisoit pas, on mettroit à la broche un lapin d'un fumet excellent. Sancho fit deux sauts

en l'air, quand il entendit parler de cette bienheureuse soupe aux choux; et en attendant qu'il pût s'en donner par les barbes, il mena le grison dans l'écurie, où, pendant qu'il s'occupoit à lui faire donner de la paille et de l'orge, et à en faire préparer pour Rossinante, Don Quichotte arriva.

L'hôte et quelques voyageurs qui étoient alors à la porte, apercevant ce fantôme armé, crurent voir un personnage de tapisserie. Ils le considéroient avec attention depuis les pieds jusqu'à la tête, lorsque, les regardant du coin de l'œil et tenant une contenance grave, il passa sans s'arrêter ni proférer une seule parole. Il tourna ensuite autour de l'hôtellerie, examina la muraille attentivement et en mesura la hauteur avec sa lance à plusieurs reprises. A la fin, ayant fait le tour du logis, et se retrouvant devant la porte, il s'arrêta cette fois-là; et se levant fièrement sur ses étriers: Infatigable gouverneur, dit-il d'une voix terrible, et vous, redoutables chevaliers, qui veillez jour et nuit à la conservation de cette place qui vous a été confiée, reconnoissez le chevalier sans amour. Je vous interpelle et somme de me rendre tout à l'heure et sans réplique mon fidèle écuyer, que vous avez pris contre les lois de la bonne chevalerie, par trahison ou par l'art funeste de la vieille magicienne qui vous prête son noir ministère. C'est un excès de courtoisie que je veux bien encore avoir pour vous, d'employer la parole à vous le demander, moi qui pourrois en tirer raison par la voie des armes. Rendez-le moi donc, si vous ne voulez que je vous fasse périr tous, et que je détruise de fond en comble cet inexpugnable château; mais rendez-le moi

sain et sauf, pur et entier, aussi bien que tous les chevaliers et les demoiselles que votre cruauté inouie tient enfermés dans de profonds cachots. Sinon, sortez tous ensemble contre moi, non pas desarmés, comme je vous vois à present, mais avec vos armes de la meilleure trempe, et vos lances d'un dur frêne, que vous faites brandir si terriblement. Montez sur vos plus vites chevaux, et venez tous fondre sur moi; je vous attends ici pour vous punir de votre audace. En parlant de cette sorte, il lui falloit à tout moment tirer la bride à Rossinante, qu'il avoit beaucoup de peine à faire reculer, parce que l'animal se sentant si proche de l'écurie, se travailloit fort pour en prendre le chemin. Les prétendus défenseurs du château furent assez étonnés du discours du chevalier, et, voyant que, conformément à son défi, il les provoquoit au combat en les appelant canailles et poltrons, l'hôte prit la parole, et lui dit: Seigneur chevalier, il n'y a point ici de château, que je sache, ni de chevaliers pour le défendre. Toute notre force est en notre vin, qui est si vigoureux, qu'il peut non-seulement coucher son homme par terre, mais encore lui faire dire autant ou plus que nous n'en venons d'entendre. Je réponds donc à votre seigneurie que nous ne tenons aucun écuyer renfermé dans cette hotellerie. Si vous y voulez loger, qu'attendez-vous pour descendre? Nous vous ferons bonne chère, et, si le cœur vous en dit, nous vous présenterons pour vous déchausser une gaillarde Galicienne, qui n'est pas moins prompte à rendre ses services qu'à les offrir. Ces offres obligeantes ne purent contenter le chevalier sans amour. Je jure, s'écria-t-il, par le sacré ordre de la chevalerie

errante, que si vous ne me rendez en ce moment la fleur des bons écuyers et cette princesse galicienne dont vous parlez, vous allez tous mourir par mes mains. Il n'étoit pas homme à faire en vain ces menaces, et je ne sais ce qu'il en seroit arrivé, si Sancho, qui les entendit, ne se fût montré pour apaiser son maître. Il courut donc à lui, et prenant la bride de son cheval : Le seigneur Don Quichotte, dit-il, soit le bien venu. Il peut entrer ici en toute assurance. D'abord qu'ils m'ont vu, ils se sont tous donnés pour vaincus. Descendez donc, Monsieur, poursuivit-il, ils sont tous nos amis, et ils nous attendent pour nous régaler d'une soupe aux choux qui feroit envie à saint Christophe, et qu'il me tarde déjà de tenir au collet. Mais, mon fils, dit Don Quichotte, ne t'a-t-on point offensé? Parle-moi franchement. Je suis prêt à te venger. Non, non, Monsieur, répondit l'écuyer, personne en cette maison ne m'a touché le bout du doigt ; et tous mes membres sont aussi sains que quand je sortis du ventre de ma mère. Cela étant, répliqua Don Quichotte, prends d'une main ce bouclier, et de l'autre tiens-moi l'étrier, que je descende. Notre chevalier ayant mis pied à terre entra dans le logis, et Sancho mena Rossinante dans l'écurie. Don Quichotte, quelque chose que l'hôte lui pût dire, ne voulut pas se désarmer, disant que parmi des païens il étoit bon de n'avoir pas trop de confiance. Il ne quitta que son morion, et se mit à table seulement par complaisance. On servit le potage et le lapin. Il y toucha fort peu, quoiqu'il n'eût mangé de toute la journée ; et il employa le temps du souper à tenir sa morgue de chevalier errant. Pour son écuyer,

il fit assurément plus d'honneur au repas; car, après avoir avalé tout le potage, il mangea plus de trois livres de bœuf et de mouton, et le lapin tout entier, à l'aide d'un large pot de deux pintes de vin blanc, qu'il vida par deux fois jusqu'à la dernière goutte.

Après le souper l'hôte conduisit Don Quichotte dans une chambre assez propre. Sancho y désarma son maître, et en sortit ensuite pour aller mener à l'abreuvoir Rossinante et le grison, et leur faire donner la seconde mesure d'orge et de paille. Pendant qu'il étoit à l'écurie, la servante de Galice, dont l'hôte n'avoit pas faussement vanté le bon naturel, entra dans la chambre de Don Quichotte, et l'abordant d'un air plus libre que gracieux : Seigneur chevalier, lui dit-elle, je viens demander à votre seigneurie si elle n'a pas besoin de moi. Quoique nous soyons tant soit peu brune, nous ne sommes pas pour cela barbouillée. Voyez donc, souhaitez-vous que je vous déchausse? J'ai une extrême envie de vous être bonne à quelque chose; car vous ressemblez on ne peut pas davantage à un fripon que j'ai beaucoup aimé. Mais n'en parlons plus; le lièvre qui court n'est plus au gîte. Ce fut un bélître de capitaine qui m'enleva de chez mon père, après m'avoir promis de m'épouser; mais il est encore à tenir sa promesse, et le traître disparut un beau jour avec toutes les hardes et les joyaux que j'avois. En disant ces paroles, la prétendue délaissée se prit à pleurer, et un moment après elle reprit ainsi son discours : Seigneur chevalier, quoique vous me voyiez ici servante d'un honnête hôtelier, je ne laisse pas d'être demoiselle et fille d'honneur; mais, malheureuse orpheline que je

suis, je me vois seule et dans la nécessité, sans espoir d'aucun autre secours que de celui qu'il m'est permis d'esperer de la bonté du ciel et de la générosité du seigneur cavalier qui m'écoute. Plût à Dieu que quelque bonne âme, pour me venger, perçât le cœur du traître qui m'a trompée! Belle princesse, interrompit Don Quichotte avec transport, reposez-vous de cela sur moi. C'est le devoir des chevaliers errants de réparer de semblables torts; et je jure, par l'ordre de chevalerie que je professe, qu'après les joûtes de Saragosse, où je ne puis me dispenser de me trouver, je punirai le perfide qui vous a si lâchement abandonnée. Vous monterez demain sur votre blanche haquenée, et couvrant d'un voile votre beau visage, afin qu'on ne remarque pas l'affliction qui fait couler vos larmes, vous viendrez, s'il vous plaît, avec moi aux royales joûtes de Saragosse, accompagnée de votre fidèle nain. Ne vous arrêtez donc pas ici davantage, charmante pucelle; retirez-vous dans votre appartement pour goûter le repos de la nuit dans cet heureux lit, à qui seul est réservé l'avantage de posséder vos membres délicats; et comptez sur une parole qui ne peut manquer. La Galicienne, se voyant congédier dans des termes si singuliers, jugea bien que Don Quichotte n'étoit pas homme à imiter tous les muletiers qui passoient par cette hôtellerie; mais, comme elle en vouloit tirer quelques réaux, et que l'histoire du capitaine n'avoit pas produit l'effet qu'elle en avoit attendu, elle changea tout à coup de batterie. Seigneur chevalier, lui dit-elle, si vous avez quelque bonne volonté pour moi, je vous supplie très humblement de me prêter deux ou trois réaux. J'en ai un

besoin pressant. Hier, en écurant la vaisselle, je rompis par malheur deux plats de faïence, et notre maître a juré que, si je ne les lui paie, il me cassera les os à coups de barre. Ne craignez rien, ma princesse, répondit gravement Don Quichotte. L'audacieux qui osera vous toucher me touchera, moi, dans la prunelle de mes yeux. Je vous suis bien obligée, Monsieur, répliqua la Galicienne; mais je vous le serois encore davantage, si vous me donniez les deux réaux que je vous demande. Par-là je préviendrai les coups que m'a promis notre maître, qui est l'homme du monde le plus exact à tenir de semblables promesses. Comment, deux réaux! dit Don Quichotte. Je vous donnerai plutôt deux cents ducats, et trois cents même, si vous en avez besoin. La servante, qui bornoit toutes ses prétentions à deux réaux seulement, jugeant par cette offre qu'elle n'auroit pas de peine à les obtenir, s'approcha sans façon du chevalier pour l'embrasser par reconnoissance; mais Don Quichotte, comme un autre Joseph, se leva tout effrayé du danger où l'alloit mettre l'amoureux emportement de cette Putiphar de cabaret. Je n'ai jamais lu, dit-il dans le trouble qui l'agitoit, qu'aucun chevalier errant, de ceux que je veux imiter, se soit abandonné en pareille occasion à quelque action déshonnête. En disant cela, il appela son fidèle écuyer au secours de sa vertu si vivement attaquée. Sancho, Sancho, s'écria-t-il, apporte-moi notre malle.

L'écuyer, qui étoit alors en conversation avec l'hôte, étant monté: Ouvre cette malle, lui dit le chevalier, et donne à cette belle infante deux cents ducats. Nous n'y perdrons rien, mon fils; car après que

je l'aurai vengée de certain outrage qu'on lui a fait, elle nous rendra non-seulement cette somme, mais elle te donnera une partie des pierreries et des joyaux qu'un discourtois chevalier lui a malgracieusement volés. A un ordre si cruel, l'économe écuyer crut qu'on lui alloit arracher l'âme : Comment, deux cents ducats! répondit-il d'un ton furieux ; est-il aussi aisé de les donner que deux cents coups de pied au cul à cette effrontée? Par les oreilles du géant Goliath, je ne donnerai point cet argent. Que madame la moricaude voie si sa chienne de face et sa peau tannée valent une si grosse somme. Hé, n'est-ce pas elle qui m'a dit tantôt dans l'écurie que, si je voulois lui bailler quatre sous.... Oh! la vilaine. Merci de ma vie, seigneur Don Quichotte, si je l'agrippe aux cheveux, je lui ferai sauter les degrés quatre à quatre. Quand la Galicienne vit Sancho si fort en colère, elle le tira à part, et lui dit : Frère, votre maître dit seulement que vous me donniez deux réaux, et je n'en demande pas davantage; car pour les deux cents ducats je vois bien qu'il n'y faut pas penser. Le chevalier de la Manche n'étoit pas peu surpris de voir son écuyer en user si familièrement avec une princesse. Sancho, lui dit-il, fais promptement ce que je t'ordonne, et que je n'en entende plus parler. Nous partirons demain avec l'infante, pour la remener dans son pays, où nous serons remboursés avec usure. L'écuyer, voyant qu'il en falloit passer par-là, répondit à son maître : Hé bien, Monsieur, je vais lui compter là-bas cet argent à mon aise; allons, madame l'infante, vous plaît-il de descendre, et de m'aider à porter en bas cette malle? Je vais vous payer tout à l'heure. Tout simple qu'étoit Sancho,

il ne le fut pas assez pour obéir à son maître. Il donna seulement quatre sous à la servante, en lui jurant même qu'il la roueroit de coups, si elle ne disoit à Don Quichotte qu'elle avoit reçu les deux cents ducats. A quoi la drolesse répondit : Seigneur écuyer, avec ces quatre sous, je demeure très contente, et vous donne le bon soir. L'hôte emmena sa servante dans la cuisine, et Sancho alla se coucher sur un matelas qu'on lui avoit étendu sur deux bâts de mulet, s'étant fait un chevet de la bienheureuse malle qu'il venoit de préserver d'une furieuse saignée.

La première chose qu'il fit le lendemain matin fut d'aller distribuer l'orge et la paille à Rossinante et au grison. Ensuite il fit mettre à la broche un assez gros morceau d'agneau ou de brebis; car, d'assurer si c'étoit de la mère ou de l'enfant, l'hôte seul pouvoit décider la chose. Cela étant fait, il monta dans la chambre de son maître pour le réveiller. Le pauvre chevalier commençoit alors à s'endormir. Il n'avoit pu fermer les yeux de toute la nuit, tant son esprit étoit rempli des joûtes, et de la vengeance qu'il se proposoit de tirer du perfide capitaine. Il étoit si troublé de ses chimères, que, s'éveillant en sursaut à la voix de son écuyer, il s'écria : O déloyal chevalier! qui après avoir trahi la foi jurée n'as pas honte de voir encore le jour, reconnois le vengeur de la princesse de Galice. Ne vous mettez point en colère, seigneur Don Quichotte, répondit Sancho : la princesse est bien payée, et baise les mains à votre seigneurie errante. Levez-vous vite, car le déjeuner sera bientôt prêt. Je veux partir tout présentement, dit Don Quichotte en se levant, parce qu'il me tarde d'être

à Saragosse. Aide-moi donc à m'armer, et ne nous arrêtons pas ici davantage. Quand il fut armé, il descendit dans la cuisine, où il se contenta de manger deux ou trois morceaux tout debout; ensuite, s'étant fait amener Rossinante, il sauta légèrement en selle, et puis, haussant la voix, il dit à l'hôte et aux gens qui étoient présens : Généreux châtelain, et vous, vaillants chevaliers de cette forteresse, voyez si je vous puis être utile. Je suis disposé à vous rendre service. Seigneur chevalier, lui répondit l'hôte, pour le présent, Dieu merci, nous n'avons besoin de rien, si ce n'est que vous nous fassiez payer par votre écuyer les repas, l'orge et la paille qui vous ont été fournis. Ami, répliqua don Quichotte, hé, où avez-vous lu, s'il vous plaît, que les châtelains qui ont eu le bonheur de recevoir en leurs châteaux des chevaliers errants, leur aient jamais fait payer la réception qu'ils leur ont faite? Chacun a sa méthode, repartit l'hôte, et la mienne est de ne loger personne pour rien. Hé bien, dit Don Quichotte, puisque vous voulez qu'on vous regarde comme un hôte de cabaret, vous n'avez qu'à dire ce qu'il vous faut. Il me faut quatorze réaux, répondit l'hôte : Cela suffit, répliqua le chevalier. En même temps il ordonna à Sancho de satisfaire l'hôte; mais comme, en donnant cet ordre, il aperçut la Galicienne qui tenoit un balai à la main : Ah! souveraine infante, s'écria-t-il, vous me voyez prêt à tout entreprendre pour accomplir la promesse que je vous ai faite. Je brûle d'impatience de vous rétablir dans vos droits, et de vous rendre à vos illustres parens, dont les yeux, depuis qu'ils vous ont perdue, sont devenus des sources intarissables de pleurs. Je vois avec

une douleur mortelle une princesse de votre mérite habillée comme une servante de cabaret, et balayant la maison de gens aussi infâmes que ceux-ci. Montez donc sans tarder sur votre palefroi ; ou, si la fortune vous l'a ravi, servez-vous de l'infatigable monture de mon fidèle écuyer, et venez avec nous à Saragosse. L'hôte, qui étoit sujet à mal expliquer les choses qu'il entendoit, se persuada par ce discours que notre chevalier lui vouloit débaucher sa servante, et qu'elle entroit de moitié dans son dessein. Il se mit en colère contre elle. Ah! impudente, lui dit-il, tu oses te jouer à moi. Vive Dieu! je te ferai repentir du complot que tu as fait avec ce fou. Que jamais bassin de barbier ne me lave le menton, si tu ne me le paies! Va, coquine, va frotter ta vaisselle, au lieu de comploter des échappées déshonnêtes avec un écervelé. La Galicienne, sûre de son innocence, voulut se justifier ; mais l'impétueux hôtelier ne lui en donna pas le temps, et lui ferma la bouche d'un soufflet très rudement appliqué, et immédiatement suivi d'une douzaine de coups de pied dans le ventre, qui renversèrent la princesse tout éclopée.

O ciel! quel spectacle pour le héros de la Manche! A quel excès de colère cette cruelle vue l'emporta! Achille en courant venger la mort de Patrocle, le dieu Mars en voyant couler le sang de la Déesse de Cythère, firent paroître moins de fureur. Oui, pour bien représenter quel fut en ce moment le redoutable Don Quichotte, il faudroit une plume trempée dans les eaux du Tartare. Il tira aussitôt son épée, et, se levant de toute sa hauteur sur ses étriers, il adressa ces paroles à l'hôte, d'une voix semblable à celle dont le Dieu de la guerre fait retentir

les montagnes de Thrace : O téméraire chevalier! qui as eu l'audace d'outrager à mes yeux la plus noble dame de toutes les Espagnes, ne crois pas qu'un si grand crime demeure impuni. Il dit, et poussant brusquement Rossinante sur le seigneur châtelain, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette irruption, il lui déchargea sur la tête un si terrible coup d'épée, que, si l'épaisseur du chapeau ne l'eût heureusement fait glisser, l'infante de cuisine eût été pleinement vengée du chevalier de la taverne. Néanmoins la cruelle lame ne laissa pas d'effleurer le crâne, et d'emporter tout un côté de cheveux avec un morceau de l'oreille. Au sang qui sort de la plaie, voilà toute l'hôtellerie en rumeur, chacun prend l'arme qu'il trouve sous sa main. L'hôte, beuglant comme un taureau, entre dans la cuisine, se saisit de la plus longue de ses broches, et médite une prompte vengeance. Cependant Don Quichotte, contre sa coutume, avoit pris le large fort prudemment, afin de mieux soutenir la rude attaque qui se préparoit contre lui. L'hôtellerie étoit située sur une hauteur, et à un jet de pierre de là étoit un grand pré. Ce fut au milieu de ce pré que le courageux vengeur des beautés outragées s'alla camper. Il crioit à haute voix : *Guerre! guerre!* faisant faire mille mauvaises passades à Rossinante, et tenant fièrement en sa main son épée nue, parce que Sancho étoit resté dans l'hôtellerie avec sa lance et sa rondache. Ce judicieux écuyer, voyant au train que prenoient les choses qu'il pourroit bien pour le moins être berné une seconde fois, se tourmentoit fort pour apaiser la noise. Mais l'hôte, qui avoit quitté sa broche à cause de l'éloignement de son ennemi, deman-

doit son escopette et si par bonheur sa femme ne se fût avisée de la cacher, notre chevalier auroit sans doute fini le cours de sa vie et de ses aventures en cette occasion. L'hôtesse et les voyageurs représentèrent à l'hôte qu'il vouloit tuer un homme privé de jugement, et qu'il devoit plutôt, puisque sa blessure n'étoit pas dangereuse, laisser aller cet extravagant à tous les diables. Sancho vint à l'appui de la boule, et ne disconvint en aucune façon des qualités qu'on donnoit à son maître, voyant qu'elles tendoient à pacifier les choses. Et de son côté il fut fort exact à payer les quatorze réaux. Il prit ensuite congé de l'hôte, et de l'hôtesse et des voyageurs, leur faisant mille révérences et toutes sortes de civilités, pour effacer entièrement des cœurs ulcérés tout le ressentiment qui y pouvoit être resté. Après quoi tirant au plus vite son âne par le licou d'une main, et de l'autre portant la lance et le bouclier, il alla joindre son maître dans le pré. Hé, bon Dieu! Monsieur, lui dit-il en l'abordant, falloit-il pour une servante plus maussade que celle de Pilate jouer à laisser ici le moule de votre pourpoint? Franchement, vous l'avez échappé belle. Si l'hôte avoit trouvé son escopette, vous en auriez eu, pardi, dans les boudins; et vos belles armes d'argent ne vous eussent pas garanti de la balle, quand elles auroient été doublées de velours encore. Parle-moi, Sancho, dit Don Quichotte; en quel nombre sont les ennemis? Viennent-ils par pelotons, comme enfans perdus, ou bien par bataillons? Ont-ils beaucoup d'artillerie, de casques, de cuirasses et de piques? Y a-t-il parmi eux une grande quantité d'archers? Sont-ce vieux soldats, ou nouvelles levées! Troupes réglées, ou simples milices?

Leur montre est-elle bien payée? Y a-t-il famine ou peste dans leur camp? Quel est leur chef? Quels sont les officiers-généraux? Apprends-moi combien ils sont d'Anglois, d'Allemands, de Suisses, d'Espagnols naturels, de Flamands, de François et d'Italiens. Dis-le-moi promptement, afin que nous songions à notre défense. Tirons des lignes dans ce pré, creusons sans différer des tranchées et des fossés. Élevons des redoutes et des bastions. Couvrons-nous de rideaux et de palissades, veillons à notre sûreté, mon fils. Miséricorde! s'écria Sancho, où en sommes-nous? Songez, de par Dieu, seigneur Don Quichotte, qu'il n'y a rien ici de tout ce que vous dites. Tout est uni comme une glace : et puisque Notre-Dame des Sept-Douleurs nous a tirés des pates de l'hôte, fuyons de son hôtellerie comme de la baleine à Jonas. Mais, mon ami, dit Don Quichotte, laisserons-nous la princesse au pouvoir de ses ennemis? Nous devrions retourner au château, pour la tirer de leurs mains, et pour punir ce maraud de châtelain, qui a eu la lâcheté de se faire hôte de cabaret contre toutes les lois de la chevalerie. Hé mardi, Monsieur, dit Sancho, ne l'avez-vous pas assez puni, puisqu'il lui en coûte une oreille? Croyez-moi, sauvons-nous. Mais tu ne songes pas, reprit Don Quichotte, que je ne puis fuir sans me déshonorer. Bon, bon, répondit l'écuyer, voilà de belles histoires! Ne vous ai-je pas souvent ouï dire qu'un chevalier doit être courageux, mais non pas téméraire? Il est vrai, repartit Don Quichotte, et tu m'en fais souvenir à propos; car je m'aperçois que ma valeur m'emporte un peu trop loin en cette occasion. Il faut céder au nombre, et ne se pas jeter dans le péril en étourdi.

Une prudente retraite vaut bien une victoire. Ce qui est différé n'est pas perdu. A notre retour de Saragosse nous trouverons bien moyen de secourir la princesse de Galice. Je consens donc que nous nous retirions, pourvu que ce soit en bon ordre, et d'une manière qui ne sente nullement la fuite: car la crainte ne peut rien sur mon cœur; et afin que personne n'en ignore je déclare ici publiquement que je me retire, mais que je ne fuis pas. En achevant ces paroles, il sortit du pré avec une contenance fière et martiale, et prit la route d'Ariza, suivi de son brave écuyer, qui, s'imaginant voir à ses trousses le seigneur châtelain armé de son escopette, regardoit à tous moments derrière lui.

CHAPITRE VII.

De l'étrange et dangereux combat qu'eut Don Quichotte avec Roland le Furieux.

QUAND Sancho eut perdu de vue l'hôtellerie, il reprit sa bonne humeur, que la juste crainte de la berne avoit un peu altérée. Ça, Monsieur, dit-il à son maître, est-ce tout de bon que vous ne voulez plus songer à madame Dulcinée, ni faire aucune chevalerie pour elle? Sans doute, répondit Don Quichotte; elle a poussé ma constance à bout. Je ne la reconnois plus pour ma dame; et comme je veux désormais qu'on m'appelle le chevalier sans amour, il faut que je justifie ce nom par quelque action d'éclat. En effet, aussitôt qu'il fut dans Ariza, il dressa lui-même un cartel de défi, que Sancho attacha

à un pilier de la place, et le cartel portoit que tout chevalier errant ou sédentaire qui voudroit soutenir que les dames méritoient d'être aimées, mentoit faussement, et qu'il lui feroit confesser le contraire par la voie des armes, corps à corps, ou dix contre dix; qu'à la vérité l'on ne pouvoit se dispenser, selon les lois de la chevalerie, de les défendre, et de les venger des outrages qu'on leur faisoit; qu'il étoit même permis de s'en servir pour la génération, pourvu que ce fût sous l'indissoluble nœud du mariage; que les ingratitudes inouïes de l'infante sans paire, la fameuse Dulcinée du Toboso, étoient une preuve authentique de cette incontestable vérité. Et au bas du cartel il avoit souscrit, *le chevalier sans amour*. Tout le monde dans Ariza rit beaucoup de ce cartel; mais, personne ne s'étant mis en peine de prendre le parti du beau sexe, le chevalier sans amour en partit, après y avoir fait peindre sur son écu l'ingénieuse devise qu'il avoit imaginée.

Lorsqu'il fut près d'Ateca, gros bourg voisin de Catalayud, il aperçut et fit en même temps apercevoir à son écuyer une maisonnette couverte de chaume, au milieu d'une melonnière, sur la porte de laquelle étoit un paysan, qui gardoit ses melons avec un gros bâton ferré par le bout. Après l'avoir regardé fort attentivement, il dit à Sancho: Arrêtons-nous, mon fils, voici, si je ne me trompe, une des plus grandes aventures que nous puissions trouver. Tu vois bien ce redoutable guerrier qui est à la porte de ce superbe château avec une lance ou un épieu à la main; c'est un des plus fameux chevaliers dont tu aies jamais ouï parler. Bon, répondit Sancho, aujourd'hui d'une façon,

et demain de l'autre. Oh! pour le coup, Monsieur, vous avez la berlue, ou je ne suis pas la fleur des écuyers errants. L'homme que vous me montrez là est un paysan qui garde sa melonnière; et, par ma foi, n'a-t-il pas raison? Il passe à tous moments par ce grand chemin des gens qui vont à Saragosse, et qui pourroient bien entrer dans son champ, pour y faire la fête aux melons. Oui, Sancho, reprit le chevalier, uniquement occupé de sa pensée; c'est le fameux comte d'Angers, le plus célèbre des paladins de France; c'est Roland le Furieux. Encore une fois, Monsieur, dit l'écuyer, cet homme-là est un bon paysan qui garde ses melons, qui n'a pas assurément la mine d'un comte, et encore moins d'un baladin. Je sais mieux que toi ce qu'il en faut croire, repartit Don Quichotte; ce prince, à ce que rapporte le véridique livre intitulé Le Miroir de la chevalerie, fut enchanté par un Maure qui, par son art merveilleux, le transporta dans cette forteresse que tu vois, pour en défendre l'entrée à tout homme mortel. C'est ce même Roland qui, transporté d'une fureur jalouse de ce que Médor, jeune Maure de l'armée d'Agramant, lui avoit ravi sa maîtresse, la belle Angélique, déracinoit les plus gros arbres jusqu'aux plus profondes racines. Ainsi, mon cher enfant, je puis dire aujourd'hui ce que disoit un jour le vainqueur de l'Asie, que j'ai trouvé enfin un péril digne de moi. Je ne veux point passer outre, sans éprouver cette aventure, puisque ma bonne fortune me l'a fait rencontrer. Sancho voulut se servir de sa prudence ordinaire pour détourner son maître d'un si dangereux dessein. Monsieur, lui dit-il, mon avis est que sans tarder nous entrions dans

le village, et que nous laissions en repos ce Roland, qui ne nous a rien fait; car, si la sainte Hermandad nous agrippe une fois au collet, nous sommes sûrs d'aller aux galères, et d'y demeurer si long-temps, que, quand nous en reviendrons, nous aurons du poil blanc au gras de la jambe. Oh! Sancho, reprit notre chevalier, que tu as peu de goût pour les aventures! Hé! qu'arriveroit-il, dis-moi, si je suivois tes timides conseils? Je fuirois toutes les occasions d'acquérir de la gloire, et je me rendrois l'opprobre de la chevalerie errante. Ce n'est pas de cette manière que se gagnent les îles et les empires. Si tu veux que je fasse ta fortune, mon ami, élève ton courage, et montre-toi digne du poste éclatant que tu peux attendre de ma valeur. Hé bien, Monsieur, répliqua l'écuyer, puisqu'il faut absolument massacrer ce melonnier pour gagner des royaumes, je ne m'y oppose plus. Vous n'avez qu'à mettre la main à la pâte. Puisque je suis avec les loups, il faut bien que je hurle. Il est vrai que ce Roland ne nous a point offensés; mais pourquoi se trouve-t-il en notre chemin? Quand il pleut, malheur à ceux qui sont sous les gouttières. Comme ce paladin, dit Don Quichotte, a le corps invulnérable par enchantement, et qu'il ne sauroit être blessé qu'à la plante du pied, tu vois bien que je vais m'engager dans le plus grand péril qu'ait jamais couru un chevalier errant. C'est pourquoi j'ai une chose à te recommander. Fais l'office d'un fidèle écuyer. Adresse-toi au dieu des batailles, et le prie, par les plus ferventes prières que l'excès de ton zèle te pourra suggérer, que je sorte vainqueur du combat; mais, s'il en ordonne autrement, si je suc-

combe aux forces prodigieuses du comte d'Angers, si je meurs, ne manque pas après ma mort de me faire porter dans ma maison de l'Argamesille, revêtu comme je suis des belles armes du grand Alquife, mon ami, pourvu que Roland, charmé de leur bonté, et voyant les siennes brisées par la pesanteur de mes coups, ne les emporte pas, de même qu'autrefois l'altier Ferragus emporta celles du frère de la belle Angélique. Ce n'est pas tout encore : tu me feras mettre tout armé, et dans une attitude fière, dans un grand fauteuil de drap noir; et souviens-toi, de grâce, qu'à l'exemple du Cid, je veux avoir en main ma bonne épée, afin que si par hasard quelque insolent Maure vient à me tirer des poils de la barbe, comme fit un mauvais juif à ce vaillant défenseur de la Foi, je puisse aussi m'en venger sur-le-champ.

Lorsque Sancho entendit parler ainsi son maître, il ne put retenir ses larmes. Ah! mon bon seigneur Don Quichotte! s'écria-t-il, par la grande arche de Noé, et par toutes les bêtes qui étoient dedans, laissez ce Roland en repos. Quand vous lui aurez coupé une oreille, en aurez-vous pour cela trois, vous? Sancho, qui aimoit véritablement son maître, et qui voyoit évanouir ses espérances en le perdant, se mit à sangloter avec tant de violence, que c'étoit une chose pitoyable à voir. Hélas! continua-t-il sur le même ton, falloit-il que je vinsse vous servir d'écuyer pour si peu de temps, malheureux que je suis! Si vous périssez dans cette maudite bataille, que fera, dites-moi, votre pauvre écuyer dans ces Indes, éloignées de son pays? Que feront les pauvres demoiselles délaissées? Elles n'auront plus de

support. Qui les défendra contre les géants? Qui fera et défera les torts? C'en est fait, la chevalerie errante est allée à vau-l'eau. Pourquoi ne suis-je pas mort l'année dernière entre les mains des Yangois? Ne pleure pas, mon ami, lui dit Don Quichotte, je ne suis point encore mort. Tous les chevaliers ne se sont-ils pas trouvés dans le danger où tu me vois? Néanmoins combien y en a-t-il qui, entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ont fini tranquillement leurs jours dans la maison de leurs ancêtres. Je puis pourtant cesser de vivre aujourd'hui; et, puisque j'ignore le destin qui m'est réservé, ce qui est dit est dit. Si je meurs, tu feras exactement tout ce que je t'ai ordonné. En prononçant ces dernières paroles, il donna gravement sa main à baiser au triste Sancho, et piqua vers la melonnière.

Rossinante pouvoit à peine se soutenir, tant il étoit accablé de faim et de lassitude. C'est pourquoi, méprisant les coups d'éperon, il s'arrêtoit incessamment à mâcher les feuilles des haies qu'il lui falloit passer. Son maître avoit beau lui reprocher qu'il n'entroit pas assez pour son compte dans les obligations de la chevalerie errante, le maigre animal n'en alloit pas plus vite. Enfin Don Quichotte, se voyant dans le champ, prit le chemin de la cabane. Le prétendu Roland avoit beau lui crier de toute sa force que s'il ne sortoit au plus tôt de la melonnière, il pourroit bien s'en repentir, le chevalier s'avançoit toujours. Quand il fut à quarante ou cinquante pas du paysan, il s'arrêta; et, branlant sa lance d'un air martial, il lui tint ce discours : Courageux comte d'Angers, dont les exploits ont été si mélodieusement chantés par le

prince des poëtes, le divin Arioste, c'est aujourd'hui que je dois éprouver contre toi la force étonnante de mon bras. Jour mémorable pour la chevalerie errante! C'est à ce coup, ô furibond paladin! qu'il ne te servira de rien d'être féé de tout ton corps, puisque je vais te donner le coup de la mort, en t'enfonçant une longue épingle dans la plante du pied. Considère, fameux guerrier, les fortunes diverses des héros. Ta superbe tète, qui faisoit pâlir d'effroi tout le camp sarrasin, et dont nul mortel jusqu'à ce jour n'a pu soutenir les regards irrités, sera coupée par le fil tranchant de ma redoutable épée, après un long et opiniâtre combat, et portée ensuite au bout de ma lance aux joûtes de Saragosse, sans que l'armée de l'empereur Charles te puisse arracher de mes mains. Rien ne te sauvera : la valeur de Renaud de Montauban, ton cousin, les efforts de Montesinos, du marquis Olivier et du gentil Astolphe d'Angleterre, ne sauroient te dérober à mes coups. Tes deux cousins Grifon le Blanc et Aquilan le Noir, et les enchantements de l'artificieux Maugis d'Aigremont te seront ici inutiles. Viens donc, fameux François, je n'use point avec toi de supercherie, et je ne me présente point, pour t'accabler, soutenu d'une nombreuse armée, comme Bernardo del Carpio et le roi Marsille d'Aragon Je ne suis qu'un Espagnol, seul avec mes armes, ma lance et mon cheval. Qui te retient? Avance. Que la lâcheté n'ait point de prise sur un cœur tel que le tien; et, si tu ne peux éviter la triste destinée qui t'attend, du moins conserve ta gloire passée pure et exempte de tout reproche. Notre chevalier s'arrêta en cet endroit de son discours, croyant en avoir assez dit

pour persuader à Roland qu'il devoit préférer un trépas glorieux, quoique certain, à une vie notée d'infamie. Mais, comme le paysan restoit muet, ne sachant que répondre, Don Quichotte poursuivit en ces termes: Dis-moi donc, ô belliqueux Roland! d'où peut venir cet assoupissement qui te rend si différent de toi-même? Est-il temps de demeurer oisif, quand tu t'entends défier au combat? Approche, grand paladin, monte sur ton fidèle et léger Bridedor..... Mais je me souviens, ajouta-t-il, que l'enchanteur maure qui t'a posté ici pour la sûreté de son château, ne t'a point laissé de cheval. Ainsi je vais descendre du mien; car je ne veux pas qu'on me reproche de t'avoir combattu avec avantage. En disant cela, il mit pied à terre. Courage, courage, s'écria de loin Sancho; seigneur Don Quichotte, donnez dessus vigoureusement. Je vous aide d'ici en priant Dieu pour vous comme un perdu. J'ai déjà dit deux *de profundis* à votre intention. Cependant le melonnier, voyant venir à lui Don Quichotte couvert de son écu, et branlant sa lance d'une manière à lui faire croire qu'il avoit effectivement dessein de le tuer, car c'étoit tout ce qu'il avoit pu comprendre de son extraordinaire harangue, lui cria de ne pas s'avancer. Mais comme Don Quichotte ne s'arrêtoit point pour cela, le paysan posa son bâton à terre, et ramassant un gros caillou, le mit dans sa fronde, et le lança d'une grande roideur contre le chevalier. Heureusement sa rondache enchantée étant composée de cuivre résista à la force du coup, et la pierre tomba sans effet à ses pieds. Mais le comte d'Angers prit un caillou encore plus gros que le premier, et le jeta de toute sa

force. Pour celui-là Don Quichotte le reçut dans la poitrine. Ses armes en retentirent, et il tomba sans sentiment sur une couche de melons. Après quoi l'adroit frondeur, croyant avoir tué son homme, s'enfuit au plus vite dans le bourg.

CHAPITRE VIII.

Des choses admirables que dit Don Quichotte à son écuyer, et de quelle manière une si belle conversation fut interrompue.

O pauvre chevalier sans amour! s'écria Sancho, lorsqu'il vit tomber son maître. Je vous l'avois bien dit, que ce maudit melonnier, qui est plus hérétique que le géant Goliath, vous feroit faire le saut du crapaud. En disant ces paroles il entra dans la melonnière tirant son âne par le licou; et s'étant approché de Don Quichotte pour voir s'il étoit en état d'être secouru, il le trouva étendu tout de son long, et peu différent d'un homme mort. A la fin pourtant le chevalier reprit ses esprits; et Sancho lui ayant demandé s'il étoit blessé, il répondit que non, mais que Roland, dans sa furie, lui avoit jeté sur le corps une montagne entière, dont la pesanteur l'avoit presque écrasé. Aide-moi à me relever, Sancho, poursuivit-il, et ne t'afflige pas, puisque je puis me vanter d'avoir remporté la victoire. Hé oui, dit l'écuyer, vous avez été le plus fort, car vous avez porté les coups. Ne me suffit-il pas, reprit Don Quichotte, que mon ennemi ait pris la fuite? N'est-ce pas

une marque évidente qu'il n'a pas osé m'attendre? Mais laissons-le fuir pour le présent; je saurai bien le rattraper une autre fois, et l'obliger à finir le combat commencé. Tout ce qu'il y a de fâcheux, c'est que je me sens tout froissé d'un terrible coup de masse qu'il m'a donné, et j'ai de la peine à respirer. Ce n'étoit, pardi, point une masse qu'il avoit à la main, interrompit l'écuyer, mais bien une diable de fronde avec quoi il vous a frondé les deux cailloux qui vous ont si bien ajusté. Soutiens-moi, mon fils, reprit Don Quichotte quand il fut relevé, et entrons dans ce château pour nous y reposer, et mettre en liberté toutes les dames et les chevaliers qu'on y tient enchantés depuis tant de siècles. En même temps il s'avança vers la cabane, s'appuyant sur son écuyer, qui n'avoit pas peu de peine à le soutenir, lui et ses armes. Mais quand il fut arrivé à la porte, il s'arrêta tout à coup; et faisant paroître un étonnement extraordinaire : Que vois-je? dit-il, je ne trouve plus ici qu'une simple cabane. Le palais magnifique qui s'offroit tantôt à ma vue est disparu. Pour ce qui est de moi, répondit Sancho, je n'y suis point du tout trompé; car dès tantôt, comme à présent, cette chaumière m'a paru une chaumière; et je suis bien aise que vous demeuriez d'accord une fois en votre vie que vous avez pris saint Pierre pour saint Paul. Je ne demeure d'accord de rien, répliqua Don Quichotte, chacun voit à sa manière. Il ne faut pas s'étonner si toi, qui n'es qu'un paysan, tu ne vois les choses qu'en paysan. Mais moi, qui suis armé chevalier, et qui par conséquent vois les choses comme elles sont réellement, j'ai sujet d'être surpris de n'apercevoir plus ici qu'une simple cabane.

Monsieur, dit Sancho, au lieu de disputer pour savoir si je dois voir comme paysan ou comme chevalier, il m'est avis que nous ferons mieux de nous aller reposer dans la cabane, où nous pourrons manger des melons, si le cœur nous en dit, puisque nous sommes à même. J'y consens, mon ami, repartit Don Quichotte, aussi bien suis-je tout rompu, et je me soutiens moins par mes forces que par mon courage.

Ils entrèrent donc dans la cabane, et, Sancho ayant mis son maître en état de prendre quelque repos sur une chaise de paille qui s'y trouva par hasard, il alla débrider Rossinante et débâter le grison; et puis, laissant les deux animaux à discrétion dans la melonnière, il revint trouver son maître, portant sur son dos la malle et le bât, et tenant en sa main la bride de Rossinante. Ah! Sancho, lui dit Don Quichotte, je ne m'étonne plus de ne voir ici ni dames ni chevaliers. J'ai percé le mystère. J'ai découvert la ruse. Ce malin enchanteur maure dont je t'ai parlé, plus artificieux cent fois que le magicien Atlant, sachant bien qu'il ne pouvoit par ses sortiléges défendre le comte d'Angers contre mes forces sans pareilles, ni me fermer l'entrée de son superbe château, qu'a-t-il fait pour me mettre en défaut? Il a enlevé le paladin, et l'a fait transporter avec son château par ses démons familiers sur le sommet de la plus haute montagne d'Arménie, auprès de l'arche de Noé, et il ne nous a laissé ici qu'une misérable chaumière pour tromper nos yeux; mais c'est en vain qu'il prétend m'abuser, car aussitot que j'aurai gagné le prix des joûtes, nous irons en Arménie, nous monterons jusqu'à la cime de cette haute montagne, nous

assiégerons le château de l'enchanteur; et quand nous nous en serons rendus maîtres par la mort de Roland, nous mettrons en liberté le grand kan de Tartarie, les deux princesses ses filles, son bâtard, son oncle et sa sœur, que le perfide Négromant y tient enchantés. Oui; mais, Monsieur, répliqua l'écuyer, si ce Roland le Furieux garde la porte du château avec son bâton ferré et sa chienne de fronde, je vous déclare que je n'en approche pas de cent lieues. Ne te mets point en peine de cela, repartit Don Quichotte, je l'empêcherai bien de te nuire; et, pour te faire honneur, je veux que ce soit toi qui lui donnes la mort, en lui enfonçant une longue épingle dans la plante du pied, après que je l'aurai renversé sous moi. Il faudra donc, dit Sancho, que vous le teniez si serré, qu'il ne puisse remuer ni pied ni pate. Je l'étreindrai d'une telle force, répondit le chevalier, qu'il n'aura pas la respiration libre. Cela étant, reprit l'écuyer, il y aura bien du malheur à notre affaire, si nous n'en venons à bout. Par la mardi! j'y mettrai les quatre doigts et le pouce, et je lui ficherai l'épingle jusqu'aux tripes. Mais, Monsieur, poursuivit-il, il me vient dans l'esprit une curiosité. Je voudrois bien savoir pourquoi l'enchanteur maure a enchanté le bâtard de Tartarie. Pourquoi? répondit Don Quichotte; je vais te l'apprendre, car je sais la chose d'original. L'enchanteur maure étoit devenu amoureux de la fille cadette du grand kan de Tartarie. Cette princesse, qui étoit plus belle que le jour, se nommoit Guenipée. On la croyoit fille de Charlemagne, et on avoit raison de le croire, parce que ce prince, dans sa jeunesse, étant allé chercher les aventures comme chevalier errant

qu'il étoit, la femme du grand kan, qui le vit, en fut charmée, et l'histoire dit que l'incomparable Guenipée fut le fruit de leurs tendres amours. Quoi qu'il en soit, l'enchanteur maure fit pour plaire à cette princesse tout ce que font d'ordinaire les amants pour se rendre agréables à leurs maîtresses; mais Guenipée, qui le haïssoit mortellement à cause qu'il étoit rousseau, recevoit si mal ses galanteries, que le Maure, désespérant de se faire aimer par ses respects et par ses soins, eut recours aux secrets de son art; mais les enchantements, comme tu sais, ne pouvant rien sur les cœurs, et la princesse ne payant son amour que de haine, il prit la résolution de l'enlever, elle et toute sa famille. Pour cet effet il fit construire en une nuit par ses démons le palais que tu as vu dans cette melonnière il n'y a qu'un moment, et il y enferma le grand kan et les siens. Mais tu me demanderas, et cette question sera d'un homme d'esprit, quelle raison eut l'enchanteur de faire bâtir un château auprès d'un grand chemin; car je conviens avec toi que les magiciens ont coutume de les placer dans des déserts, sur la pointe d'un rocher escarpé au milieu de la mer, ou dans le fond d'une obscure forêt; mais voici le secret motif du Maure. Voulant ménager l'esprit de Guenipée, et adoucir en quelque sorte sa prison, il fit bâtir le château dans ce champ, parce qu'il savoit que la princesse aimoit les melons jusqu'à ne s'en pouvoir passer. En effet, Sancho, Guenipée les aime passionnément; et je crois avoir lu qu'elle est menacée par son horoscope de mourir d'un excès de melons. Ah! que je plains donc cette pauvre Guenipe, dit l'écuyer, d'être à l'heure

qu'il est juchée sur cette haute montagne d'Araignie, où je m'imagine qu'il n'y a non plus de melons que dans l'étang du Toboso. Mais, Monsieur, continua-t-il, à propos de melons, tâtons un peu de ceux de cette melonnerie. Puisque nous sommes maîtres du champ de bataille, il est bon de profiter de notre victoire. En disant cela, il alla cueillir deux melons, qu'il choisit à la coupe, et revint ensuite muni de cette provision, l'œil riant et le cœur gai. Il en présenta quelques côtes à son maître, qui n'en mangea guère; pour lui, il s'en bourroit l'estomac de telle sorte, qu'un morceau n'attendoit pas l'autre. Mais au milieu de ce repas, le comte d'Angers et trois autres grands garçons du bourg, ayant vu Rossinante et le grison qui vivoient à discrétion dans la melonnière, rompant les haies, mangeant une partie des melons, et foulant l'autre aux pieds, entrèrent brusquement dans la cabane, et tout en jurant firent pleuvoir sur nos aventuriers une grêle épaisse de bastonnades. Don Quichotte, qui, pour son malheur, avoit quitté son morion, afin d'être plus à son aise, reçut entre autres sur la tête un coup qui le renversa tout étourdi. L'écuyer eut encore meilleure part que le maître à la distribution; car, comme il n'avoit point d'armes qui pussent rompre la force des coups, il ne perdoit rien de la vigueur avec laquelle ils étoient appliqués. Après une si brusque expédition, le paladin et ses camarades, sans s'embarrasser autrement des blessés, qu'ils laissèrent évanouis par terre, rentrèrent dans le bourg d'Ateca, emmenant avec eux Rossinante et le grison pour dédommagement du dégât qui avoit été fait dans la melonnière.

CHAPITRE IX.

Du chagrin qu'eurent Don Quichotte et Sancho de ne voir plus Rossinante et le grison dans la melonnière : et de la réception que leur fit un chanoine d'Ateca nommé messire Valentin.

Cependant Don Quichotte et son écuyer, tous deux évanouis, étaient tristement étendus sur la poussière. A la fin Sancho, reprenant ses esprits, et se sentant les côtes et les bras moulus, s'écria d'un ton mêlé de colère et de douleur : Hé bien, seigneur chevalier sans amour ou plutôt sans jugement, me croirez-vous une autre fois? Je vous ai dit et redit souvent d'aller votre chemin, sans faire de mal à personne, et c'est une chose que je n'ai pu gagner sur votre chien d'esprit. Avalez donc à présent ces poires d'angoisse; et plaise à Dieu, si nous restons ici plus long-temps, qu'une autre demi-douzaine de ces juifs ne vienne pas nous achever. Holà ho! continua-t-il, levez un peu la tête, si vous pouvez, beau chevalier; et vous verrez que vous l'avez pleine de bosses, et d'une manière à vous faire nommer à meilleur titre que jamais le chevalier de la Triste Figure. A ces paroles, Don Quichotte souleva un peu la tête; mais il n'y fit point d'autre réponse que celle-ci : Roi don Sanche, roi don Sanche, tu ne diras pas au moins que je ne t'ai pas donné avis qu'il est sorti de Zamora durant le siége un traître pour te

surprendre. Maudite soit l'âme de l'Ante-Christ, s'écria Sancho tout en colère, nous sommes ici avec la nôtre sur nos lèvres, et vous vous avisez de dégoiser le romance du roi don Sanche. Vous feriez mieux de chanter l'hymne du Cygne. De par sainte Apolline, sortons d'ici pour aller chercher un barbier, et nous faire couvrir tout le corps d'emplâtres. Apprends, Sancho, reprit Don Quichotte, que le traître qui m'a mis en l'état où tu me vois est le perfide Bellido de Olfos, propre fils d'Olfos de Bellido. Que la peste le crève, repartit l'écuyer, lui et tout son belître de lignage jusqu'à la centième génération! Va vite à Zamora, poursuivit le chevalier, et quand tu seras auprès de cette ville tu verras de loin entre deux créneaux le bon vieux Arias Gonzalez, devant qui tu changeras de nom et prendras celui de don Diego de Lara; et, te servant des mêmes termes dont se servit le fils de don Bermudo, tu accuseras de trahison et défieras au combat tous les chevaliers, écuyers, femmes et enfants, en un mot toute la ville. Ensuite tu tueras tous les enfants d'Arias Gonzalez et de Pedro Arias. Bonne sainte Vierge! interrompit Sancho, nous voilà bien. Quatre grands pendards de melonniers viennent de me larder plus menu que lièvre en pâté; et vous voulez que j'aille à Zamora, que je me débaptise, et que je défie toute la ville, pour qu'il en sorte quinze ou seize cent mille millions d'hommes à cheval, qui me mangeront avec un grain de sel. Il est plus à propos de nous lever, s'il y a moyen, et de nous aller faire panser dans ce bourg. En parlant ainsi, il tira des forces de sa foiblesse, et se leva. Don Quichotte lui tendit la main, et se leva aussi avec

toutes les peines du monde. Mais quand ils furent sortis de la cabane, et qu'ils ne virent plus Rossinante et le grison dans la melonnière, ce fut alors qu'ils connurent jusqu'à quel point le malin enchanteur maure leur étoit contraire ce jour-là. Don Quichotte en eut un chagrin mortel, et Sancho, encore plus affligé que son maître se désespéroit d'avoir perdu son âne. Hélas! mon cher grison, dit-il en pleurant à chaudes larmes, nous avons bientôt été séparés l'un de l'autre. Ah! baudet de mon âme, lumière de mes yeux, miroir de mes pensées, qui sont les brigands qui t'emmènent sans pitié, toi qui pour tes longues oreilles pouvois passer pour le doyen des ânes. Nous nous entendions tous deux comme deux frères de lait. Quand je te portois ton orge dans l'écurie, tu faisois une musique aussi agréable que celle du barbier, quand il va la nuit jouer de la guitare et chanter sous les fenêtres de la grosse Jeanne. Ami Sancho, dit Don Quichotte, que te sert-il de t'affliger ainsi? N'ai-je pas perdu, moi, le meilleur cheval qui fût au monde? Hé! pardi, Monsieur, répondit brusquement l'écuyer, je ne vous empêche pas de pleurer votre cheval; laissez-moi pleurer mon âne. Encore une fois, mon fils, reprit Don Quichotte, tu dois te consoler de sa perte, quand même il descendroit en ligne directe de l'ânesse de Balaam. C'est une foiblesse de ne pouvoir se consoler des pertes que l'on fait. Si elles sont irréparables, la raison doit nous aider à les supporter constamment. Si on peut les réparer, pourquoi s'abandonner à la douleur? Je prétends faire une exacte recherche de Rossinante et du grison; et si elle se trouve vaine, nous avons notre malle pour y remédier. Nous

achèterons un autre cheval et un autre baudet; et par ce moyen nous rendrons inutile l'intention de l'enchanteur maure, qui, en me faisant voler Rossinante, a cru m'empêcher de me trouver aux joûtes de Saragosse. Mais en attendant il faut que tu portes la malle et le bât sur tes épaules jusqu'à ce bourg, où nous allons nous reposer. L'espérance que conçut Sancho de revoir son cher grison modéra sa douleur; et, quoiqu'il se sentît le corps tout brisé, il ne laissa pas de se charger du bât et de la malle qu'il disposa de façon que la croupière du bât lui pendoit sur la bouche.

Dès qu'ils parurent dans Ateca, une foule d'enfants et de personnes oisives les entoura, et les conduisit avec des huées jusqu'à la grande place. Les officiers de justice et quelques chanoines s'y promenoient alors. Ils furent assez surpris de voir Don Quichotte aussi mal accommodé qu'il étoit, et son écuyer chargé d'un bât, dont la croupière lui bridoit le nez. La chose leur paroissant tout ensemble sérieuse et comique, ils ne savoient s'ils en devoient rire ou en avoir pitié. Mais Don Quichotte, se voyant au milieu d'une si nombreuse assemblée qui sembloit n'avoir des yeux qu'à demi pour le considérer, et se sentant ému d'un juste ressentiment contre les ravisseurs de Rossinante, il adressa ces paroles à l'assistance, attachant particulièrement ses regards sur les juges et les ecclésiastiques. N'avez-vous pas honte, Messieurs, de souffrir parmi vous des brigands, qui pour faire plaisir à l'enchanteur maure, mon ennemi, m'ont ravi par surprise mon infatigable coursier et l'excellente monture de mon écuyer. Ordonnez qu'on nous rende sans retardement ce qu'on nous

a volé, et que les audacieux qui nous ont blessés, parce qu'ils nous ont surpris à pied et sans défense, nous soient livrés à discrétion. Ou bien je vous tiens tous pour traîtres et pour complices de traîtres; et comme tels je vous appelle et vous défie dès à présent un contre un, ou tous contre moi. Les chanoines et les juges ne purent s'empêcher de rire d'entendre une harangue si extravagante; mais un des ecclésiastiques, tirant quelques autres à part, leur dit : Messieurs, je crois que ce fou est ce chevalier Don Quichotte de la Manche de qui nous lisions l'histoire pour nous réjouir ces jours passés. Vous allez voir, ajouta le chanoine, que je ne me trompe pas. En même temps il s'approcha de Don Quichotte, et lui dit : Seigneur chevalier errant, car à votre air noble et à vos armes nous jugeons bien que vous en êtes un, ne seriez-vous point par hasard cet incomparable chevalier de la Manche dont on vante partout les exploits inouïs? en un mot n'êtes-vous pas le seigneur Don Quichotte? Oui, je le suis, répondit gravement le chevalier; et je ferai bien voir aux scélérats qui m'ont enlevé Rossinante que ce n'est point à moi qu'il faut se jouer. Seigneur Don Quichotte, répliqua le chanoine, nous honorons trop ici messieurs les chevaliers errants, et vous surtout, pour souffrir qu'on leur fasse le moindre tort. Nous voulons vous faire raison de l'outrage que vous avez reçu : et non-seulement nous aurons soin de vous faire restituer ce qu'on vous a pris; mais, si vous pouvez reconnaître les gens qui vous ont si maltraités, assurez-vous que nous les ferons très rigoureusement punir. Pour celui que j'ai combattu, repartit le chevalier, je sais où il est, et il

aura bientôt de mes nouvelles. Mais le scélérat qui m'a blessé par trahison, c'est Bellido de Olfos. Non, non, interrompit alors Sancho, en rangeant la croupière qui l'empêchoit de parler : Tenez, Messieurs, celui qui renversa mon maître d'un coup de fronde est un certain drôle qui gardoit ici près une melonnière, un homme à large échine, qui a l'œil louche et la moustache retroussée. C'est ce belître, que le ciel confonde! qui est venu avec d'autres enragés nous rouer de coups, et qui, après nous en avoir donné jusqu'aux sangles, ont emmené Rossinante et mon âne où Dieu sait. Messire Valentin, ainsi se nommoit le chanoine qui avoit parlé, étant fort charitable de son naturel, et jugeant que Don Quichotte avoit besoin de secours, lui dit : Seigneur chevalier, tout ce qu'on vous a volé vous sera rendu; mais en attendant je vous prie de me faire l'honneur de venir chez moi avec votre écuyer. Sancho pressa son maître d'accepter l'offre; après quoi messire Valentin les mena chez lui.

La première chose que fit ce bon ecclésiastique fut d'envoyer querir le chirurgien du lieu pour visiter la plaie que le chevalier avoit à la tête, et qui par bonheur n'étoit pas dangereuse. Pendant que le chirurgien apprêtoit ses linges, et tiroit de ses poches tous les instruments nécessaires pour mettre le premier appareil, Don Quichotte, qui le considéroit avec attention, lui dit d'un air gracieux : En vérité, maître Elisabeth, mon cher ami, j'ai une extrême joie d'être aujourd'hui tombé en vos habiles mains : car je me souviens d'avoir lu que vous savez appliquer des remèdes si souverains aux blessures des chevaliers errants, qu'Averroës, Avicenne

et Galien méritoient à peine d'être vos fraters. Mais dites-moi, de grâce, si mes plaies sont mortelles, parce qu'en ce cas-là les règles de la chevalerie ne me permettent pas de consentir que l'on me guérisse, jusqu'à ce que j'aie tiré une entière vengeance de la trahison de Bellido. Le chirurgien, qui ne savoit que répondre à tout cela, regardoit messire Valentin, qui de son côté haussoit les épaules d'étonnement. Comme il étoit à craindre qu'à force de parler et de s'agiter, la fièvre ne survînt à Don Quichotte, ce qui auroit pu rendre sa blessure dangereuse, le chirurgien le pansa sans rien dire, de peur de lui donner nouvelle matière de parler. Il se contenta seulement de l'assurer que dans peu de jours il ne paroîtroit pas qu'il eût été blessé. L'appareil étant mis, le chanoine fit sortir tout le monde de la chambre, où on laissa reposer Don Quichotte dans un fort bon lit. Sancho, qui avoit tenu la chandelle durant l'opération, et qui n'avoit pas dit un mot depuis longtemps, mouroit d'envie de se dédommager d'un si long et si rare silence. A peine fut-il hors de la chambre, qu'il dit à Valentin : Par ma foi, seigneur licencié, les côtes me cuisent furieusement. Ce Bellido, puisque Bellido y a, ne m'a pas moins bien régalé que mon maître, il ne m'a rien laissé de bon que l'appétit; et vive Dieu, s'il me l'avoit ôté comme tout le reste, j'enverrois tous les Bellido du monde à tous les diables. C'est pourquoi, seigneur licencié, je vous prie de faire mettre au plus tôt la nappe, afin que je joue un peu des mâchoires : car j'ai plus besoin de cela présentement que de me nettoyer les dents. Mais, mon ami, lui dit le chanoine, il faut voir si vous n'avez point de blessure; pendant que nous avons ici

maître Élisabeth, vous n'avez qu'à dire, il vous fera deux incisions pour une. Ah! mardi, je l'en quitte, répondit l'écuyer; tous ces chirurgiens ne demandent que plaies et bosses : vous n'avez qu'à les laisser faire, par la gerni, ils vous fourrent sans façon leurs bistouris dans la tête, comme s'ils vous tiroient des cirons. Grâce à Dieu, je n'ai point été blessé; et pour cette fois je me passerai mieux de charpie que de pain et de vin. Le chanoine lui fit donner à souper; et comme par son ordre on étoit allé s'informer du prétendu Bellido et de ses compagnons, qu'on eut peu de peine à découvrir, on vit bientôt arriver Rossinante et le grison. Sancho, les ayant aperçus, sortit avec précipitation d'un vestibule où il achevoit de souper, et courant à son baudet avec la même joie qu'un amant qui revoit sa maîtresse après une longue absence, il l'embrassa de tout son cœur. Ah! mon cher grison, lui dit-il, tu sois le bien revenu. Je te souhaite les bonnes fêtes. Dis-moi un peu de quelle manière on t'a traité en mon absence? Ce grand escogrife de Roland t'a-t-il du moins bien fait gruger de l'orge et de la paille? Oh le sac à vin! oh le pied plat! Plaise à la bonne sainte Nicole, la patronne de ma marraine, que je le voie pendre dans cent ans d'ici! Valentin voyant Sancho si joyeux d'avoir retrouvé son âne lui dit en riant: Seigneur écuyer, quand vous auriez perdu votre baudet, il n'auroit pas fallu pour cela vous désespérer: car je vous aurois fait présent d'une très belle ânesse qui vaut autant ou plus que lui. Oh! cela ne peut être, seigneur licencié, répondit Sancho : mon grison vaut son pesant d'or, et nous sommes faits l'un pour l'autre. Je l'entends à demi-mot comme si je l'avois engendré :

et quand il se met à braire, je sais s'il demande de l'orge, ou s'il faut le mener à l'abreuvoir. Enfin c'est tout vous dire, que je le connois mieux que vous ne connoissez votre père. Vous entendez donc la langue des ânes, lui dit Valentin? Comme un licencié, repartit Sancho, je n'en perds pas une minute.

CHAPITRE X.

De l'agréable entretien qu'eut Don Quichotte avec messire Valentin et deux autres chanoines; et de ce qu'il dit quand on lui montra la première partie de son histoire.

Sancho ayant quitté l'ecclésiastique pour aller conduire Rossinante et le grison dans l'écurie, deux chanoines de la grande église vinrent visiter Valentin, leur confrère. Ils lui demandèrent comment il s'accommodoit de ses deux hôtes? Le mieux du monde, répondit Valentin; et je puis vous assurer que j'ai à l'heure qu'il est chez moi un divertissement de prince. Le seigneur Don Quichotte me paroît, en vérité, aussi fou que son historien l'a représenté; et pour Sancho, quoiqu'il ait le sens assez bon, il est d'une si grande simplicité, que je ne m'étonne plus qu'il donne dans toutes les visions de son maître. Si vous en voulez avoir le plaisir, je vous invite à dîner demain ici. Le chevalier repose à présent, et il y auroit de l'inhumanité à l'aller réveiller. Les chanoines acceptèrent le parti; et dans le temps qu'ils prenoient congé de leur confrère, Sancho revint de

l'écurie. Valentin l'arrêta, et l'ayant mis sur le chapitre de son maître, ce bon écuyer, qui n'avoit besoin que de gens pour l'écouter, apprit aux chanoines que Don Quichotte, choqué des mépris de Dulcinée, avoit changé le nom de chevalier de la Triste Figure en celui de chevalier Sans Amour, et que sous ce dernier il alloit faire admirer son adresse et son courage aux joûtes de Saragosse. Enfin il leur débita généralement tout ce qu'il se souvenoit d'avoir vu faire à son maître. Les chanoines éclatoient de rire à tous moments, le style de Sancho ne leur faisant pas moins de plaisir que les choses singulières qu'il leur racontoit; et ils se retirèrent chez eux, se promettant bien de se réjouir le jour suivant. Quand ils furent sortis, Valentin entra tout doucement dans la chambre de Don Quichotte, résolu, s'il le trouvoit éveillé, de l'obliger à prendre quelques œufs frais avec un doigt de vin; mais, soit qu'après la fatigue et les coups qu'avoit eus le chevalier, la nature accablée demandât du repos, soit qu'un lit de chanoine ait la vertu de procurer un sommeil certain et profond, Don Quichotte dormoit de si bon cœur, que Valentin crut ne pouvoir mieux faire que de le laisser en cet état jusqu'au lendemain. Don Quichotte en effet s'en trouva si bien, qu'il se leva frais et en bonne santé.

Les chanoines ne manquèrent pas de venir dîner chez Valentin; et lorsqu'ils furent tous à table, ils commencèrent à s'entretenir de la chevalerie errante. Il seroit à souhaiter, dit un des chanoines, qu'il y eût aujourd'hui plus de chevaliers errants qu'il n'y en a : car le monde est bien plus méchant qu'il n'étoit du temps d'Amadis de Gaule; et quand il y auroit en Espagne

autant de chevaliers qu'on y voit de moucherons, je crois, Dieu me pardonne, qu'ils auroient encore de l'occupation de reste. Ce n'est partout qu'injustices, que trahisons, que torts à redresser. Ici la calomnie attaque l'honneur, et déchire la réputation. Là les orphelins crient; et pour des demoiselles délaissées, je veux perdre ma prébende, si l'on voit autre chose. Il est vrai, dit Don Quichotte, qu'à la honte du siècle la chevalerie errante est présentement négligée; mais il ne tiendra point à moi que cet ordre sacré ne soit rétabli; et si tous les hommes qui par leur courage et leur vertu sont dignes d'être chevaliers errants vouloient m'imiter, nous ferions bientôt rendre justice à ces orphelins et à ces demoiselles dont vous parlez. Hé oui, s'ils vouloient vous imiter, répliqua le chanoine, et c'est là le hic. Où trouverez-vous, s'il vous plaît, des gens capables de prêter le collet à des géants aussi hauts que des moulins à vent? des gens qui soient assez hardis pour aller fondre sur une armée entière comme sur un troupeau de moutons? Croyez-moi, seigneur Don Quichotte, on admirera vos actions; mais je doute fort que quelqu'un les veuille suivre. Sancho, qui aidoit à servir, et qui tantôt s'approchant du buffet buvoit quelques coups à la dérobée, et tantôt servant de véhicule aux plats qui se desservoient, n'en laissoit guère retourner à la cuisine sans y tâter, entendant parler des exploits de son maître, prit bientôt part à la conversation : Seigneur licencié, dit-il, en interrompant le chanoine, vous oubliez le meilleur. Et l'aventure du moulin à foulon, est-ce une bagatelle à votre avis? Par la gerni, il me semble encore entendre ce bruit enragé qui me bouleversa tous les boyaux dans

le ventre. Oh! mardi, pour le coup je sentis que le fils de ma mère avoit le frisson. Vous le fîtes bien sentir aussi à votre maître, lui dit Valentin en souriant : je ne dis pas le contraire, répondit l'écuyer; mais vous savez, seigneur Valentin, que quand une fois cela veut venir il n'y a point à dire, attendez : il faut que le coup parte, ou bien que le canon crève. Les chanoines se mirent à rire, et celui qui n'avoit pas encore parlé, prenant la parole, dit : Pour moi, je suis pour la pénitence que le seigneur Don Quichotte fit dans la montagne noire, à l'imitation du beau Ténébreux. Et la délivrance des galériens, s'écria Sancho, n'est-ce pas aussi un beau fait d'armes? et le combat du Biscaïen, et l'aventure des Yangois? Mais non, Messieurs, ajouta-t-il en se reprenant, laissons celle-là, je vous prie; qu'il n'en soit point parlé du tout, et pour cause. Hé bien, notre ami Sancho, dit Valentin, il faut pour l'amour de vous passer cette aventure sous silence, de même que celle de votre bernement; et à mon égard, quand je relirai l'histoire de votre maître, que je garde avec soin dans mon cabinet, je vous promets, à ces vilains endroits-là, de tourner le feuillet sans le lire.

Don Quichotte fut merveilleusement étonné d'apprendre que Valentin avoit son histoire. Seigneur licencié, lui dit-il, seroit-il possible que le sage Alquife, qui doit écrire toutes mes actions, eût déjà mis en lumière celles que j'ai faites? Ce n'est pas le sage Alquife, répondit Valentin, qui est l'auteur de l'histoire que j'ai; c'est un autre auteur arabe, et qui se nomme, si je ne me trompe, Cid Hamet Benengely. Je ne connois pas ce négromant, dit Don Quichotte; mais n'importe, montrez-

moi, de grâce, son ouvrage. J'y consens, puisque vous le voulez, répliqua Valentin. En même temps il alla dans son cabinet, d'où il apporta un livre qu'il donna au chevalier. Voyons, dit alors Sancho, voyons pour plaisir si ce livre parle aussi de moi. N'en doutez pas, mon cher ami, lui dit un chanoine; il parle même de votre âne. De mon âne! repartit l'écuyer. C'est donc de celui que me vola Ginesille de Passamont? car pour celui que j'ai à présent il n'étoit point avec nous l'an passé. Hélas! le pauvre enfant, il fait cette année son coup d'essai de chevalerie; mais, pardi, s'il continue comme il a commencé, il lui faudra pour lui tout seul une histoire entière. Cependant Don Quichotte ouvrit le livre, et tandis qu'il lisoit, les chanoines l'observoient attentivement. Il s'arrêta dès la première page à l'endroit où l'auteur, en faisant son portrait, dit : «... Il étoit enchanté « des ouvrages de Felician de Silva, dont les galimatias embrouillés lui paroissoient des merveilles. Surtout il ne pouvoit se lasser de lire et d'admirer ces « lettres galantes et amoureuses, dont voici un des plus « beaux endroits : *La raison de la déraison que vous « faites à ma raison affoiblit si fort ma raison, que « ce n'est pas sans raison que je me plains de votre « beauté, etc.*» Benengely, s'écria Don Quichotte en fermant brusquement le livre, est un imposteur, ou plutôt un calomniateur. Je vois bien bien qu'il n'a composé cet ouvrage que pour faire tort à ma gloire, en me faisant passer pour un fou dans l'esprit des gens qui ne me connoissent pas. Il s'est hâté de prévenir le sage Alquife, mon historien fidèle, sachant bien que les premières impressions sont difficiles à effacer. Il m'accuse d'aimer

les galimatias. Messieurs, je vous demande justice. Dites-moi si mes discours justifient cette accusation? Vous voyez par-là qu'il faut lire avec sagesse les historiens anciens, et ne se défier pas moins de leurs reproches que de leurs louanges, puisque moi, vivant, un auteur ose me calomnier. Je déclare que je condamne le style de Félician de Silva. Je ne suis donc pas charmé de ses méchants jeux de mots; et grâces au ciel, loin d'être assez dépourvu de bon sens pour cela, je me flatte que j'ai même assez de goût pour trouver mauvais de meilleurs ouvrages que ceux de Félician de Silva. Et je ne sais si je ne ferois pas une fort bonne critique de la Galatée même. Il faut, poursuivit-il, que je vous récite quelques vers de ma façon. Ce n'est pas que je me pique d'être bon poëte. C'est seulement pour achever de vous persuader que je n'aime point les galimatias; car si je les aime, cela doit paroître dans mes poésies plutôt que dans ma conversation, parce que vous savez que les poëtes, en donnant l'essor à leur imagination, peuvent aisément s'éloigner du naturel, et donner dans le phébus, si le jugement ne leur sert de règle. Les chanoines lui ayant témoigné qu'ils seroient ravis d'entendre ses vers: Voici, leur dit-il, un sonnet que je fis l'année passée sur la princesse Dulcinée, qui sortoit d'une grande maladie:

SONNET.

Dulcinée, à la fin, nous avons l'avantage.
Vous avez triomphé des horreurs du trépas;
La Parque sur nos vœux ne l'emportera pas,
Et le ciel sauve en vous son plus parfait ouvrage.

Au milieu des langueurs de votre beau visage
La mort même sembloit avoir quelques appas;

Et vos yeux presque éteints dans ces rudes combats,
En excitant nos pleurs, attiroient notre hommage.

Ces astres vont briller avec plus de clarté;
Vos charmes renaîtront avec votre santé.
Que deviendra mon cœur? ô souveraine infante!

La fin de votre mal n'est pas la fin du mien :
Je me meurs de douleur quand je vous vois mourante,
Et je me meurs d'amour quand vous vous portez bien.

En voilà assez, Messieurs, continua Don Quichotte. Cela suffit, ce me semble, pour vous faire juger que Benengely me peint fort mal. Seigneur chevalier, dit alors un des chanoines, vos ouvrages et vos raisonnements donnent un furieux soufflet à cet auteur arabe : mais après tout il faut lui pardonner : car, si dans la première page de son livre il vous fait ce tort-là, je vous assure que dans tout le reste de l'histoire il vous rend justice, en vous faisant parler en homme sensé. Tant pis encore, répliqua Don Quichotte, il faut qu'un auteur remplisse ses portraits. Parcourez l'Iliade, pour voir si dans quelque endroit le caractère d'Achille se dément. Jusque dans les réponses que ce violent prince fait au bonhomme Priam, qui le prie de lui rendre le corps d'Hector, ne reconnoissez-vous pas ce même Achille qui a bravé Agamemnon, et qui a mieux aimé souffrir qu'on brûlât les vaisseaux de la Grèce que de laisser désarmer sa fureur. C'est ainsi qu'Homère remplit tous ses portraits, il n'en rend pas un équivoque. Ulysse paroît toujours rusé. Nestor est toujours l'oracle de l'armée. En un mot tous ses caractères se soutiennent jusqu'au bout. Ainsi Benengely, me voulant faire

passer pour un fou, ne devoit pas me faire parler comme un homme sage.

CHAPITRE XI.

De quelle manière Don Quichotte quitta messire Valentin, et comment Sancho trouva la massue de l'archevêque Turpin.

Les chanoines admiroient ce bizarre mélange de choses extravagantes et judicieuses que disoit Don Quichotte; et, comme ils étoient gens de bien, et compatissants aux foiblesses du prochain, ils maudissoient en eux-mêmes les pernicieux livres qui avoient gâté un si bon esprit. Sancho, qui avoit aussi écouté son maître avec beaucoup d'attention, voyant qu'il ne parloit plus, dit aux chanoines: Hé bien, Messieurs, que dites-vous de monseigneur Don Quichotte? Oh! dame, il faut avouer qu'il sait la rime et la grammaire sur le bout du doigt. S'il avoit été archevêque, il auroit fait des prônes à chaque bout de champ. Les paroles lui croissent sous le pouce. Je ne me lasse pas de l'entendre; et quand il parle, il m'est avis que j'entends lire un livre. Par la mardi, je donnerois sans façon tout à l'heure les cinq sous que j'ai dans mon gousset pour avoir comme lui la parole à la main. Ah! que je ferois de beaux contes aux filles du four de notre village. J'aime les gens d'esprit, voyez-vous; et si la chance veut que ma femme et moi nous ayons un fils par nos saintes œuvres, je fais vœu dès à présent de l'envoyer à la théologie de

Salamanque. Mais qu'il ne pense pas, le belître, aller dépenser les douzains de son père à jouer avec d'autres fils de p..... comme lui : car je lui donnerois plus de coups de fouet avec ce ceinturon que je n'ai de poils à ma vénérable barbe. En parlant ainsi, il détacha son ceinturon, dont il se mit à frapper les jambes des chanoines, en disant avec colère : Etudie, pendard, étudie, si tu veux être gouverneur après moi. C'est assez, c'est assez, seigneur Sancho, lui dit un des chanoines en le retenant par le bras, songez que le garçon que vous fouettez n'est pas encore engendré. Je cesse donc pour cette fois, répondit l'écuyer, puisqu'il plaît à vos seigneuries; et il peut bien vous en remercier; car, si je m'en tiens là pour la première faute, il peut compter qu'à la seconde il paiera le tout ensemble. Quelle extravagance! lui dit alors gravement Don Quichotte; tu n'as point encore de fils, et tu lui donnes déjà le fouet, parce qu'il ne veut pas aller à l'école! Ah! ah! Monsieur, repartit Sancho, ne savez-vous pas bien qu'il faut châtier les enfants de bonne heure? et que, si on les mignarde quand ils sont petits, ils deviennent volontaires et paresseux? Il faut qu'ils sachent dès le ventre de leur mère que la science n'entre dans la tête que par le derrière : car c'est ainsi que mon père m'a élevé; et si j'ai quelque entendement dans la cervelle, ce n'est, mardi, qu'à force de coups. Il m'en donnoit tant et tant, que le vieux curé de ce temps-là, Dieu veuille avoir la gloire de sa bonne âme! toutes les fois qu'il me rencontroit dans la rue, il disoit en me mettant la main sur la tête : Si cet enfant-là ne meurt pas des coups qu'on lui donne, il grandira à vue d'œil. Com-

ment donc, ami Sancho, dit Valentin, votre vieux curé étoit un grand prophète, à ce que je vois! Oui, seigneur Valentin, répondit l'écuyer, je vous assure que c'étoit un habile homme. Il avoit étudié en sa jeunesse à Alcala, et il étoit si savant, qu'il disoit une partie de ses vêpres par cœur. Les chanoines prenoient beaucoup de plaisir aux saillies de Sancho, qu'ils trouvoient aussi fou, mais plus réjouissant que son maître; et ils revinrent encore les jours suivans chez leur confrère, où nos aventuriers leur donnèrent de nouvelles scènes très divertissantes.

Don Quichotte, au bout de huit jours, se trouvant parfaitement guéri de sa blessure, crut qu'il ne pouvoit faire un plus long séjour en ce lieu-là sans contrevenir aux lois de la chevalerie. C'est pourquoi le neuvième jour, après le dîner, il dit à son hôte : Seigneur licencié, il est temps, ce me semble, que vous me permettiez de partir pour Saragosse. Vous savez combien cela importe à la gloire de la chevalerie errante. Si la fortune seconde mes efforts, je me propose de vous envoyer le prix le plus considérable des joûtes, que je vous conjure dès à présent de recevoir. C'est le moins que je dois à un homme qui m'a généreusement procuré une entière guérison de mes blessures. Le charitable Valentin, qui avoit envie de haranguer le chevalier, et d'essayer s'il ne pourroit point rappeler à de saines occupations cet esprit égaré, prépara son éloquence à ce grand dessein, et répondit en ces termes à Don Quichotte : Seigneur Quexada, votre seigneurie peut s'en aller quand il lui plaira; mais faites réflexion, je vous prie, que vous êtes dans un étrange égare-

ment. D'autres prendroient plaisir à flatter vos visions extravagantes; mais pour moi, je ne vois rien de plus déplorable, et je me crois obligé, par le devoir de mon ministère, à dissiper votre aveuglement. Songez qu'Amadis de Gaule, Esplandian et tous ces autres anciens chevaliers dont il est fait mention dans vos ridicules livres de chevalerie, et dont vous voulez follement suivre les traces, sont des héros imaginaires. Quel historien, quel auteur sensé, de quelque nation que ce soit, en a écrit comme de gens qui aient été véritablement? Tout ce qui se raconte d'eux dans ces fabuleux livres qui vous ont gâté l'esprit ne sont que des mensonges inventés pour amuser et divertir les personnes oisives. Ouvrages pernicieux, que les magistrats devroient défendre avec la dernière rigueur, puisque ces vaines lectures ne font qu'entretenir les peuples dans l'ignorance, et leur faire négliger des choses utiles et instructives. Rentrez en vous-même, seigneur Quexada : vous êtes en péché mortel d'abandonner ainsi votre maison et le soin de vos affaires, pour aller courir le monde comme un fou avec ce pauvre paysan que vous entraînez dans vos chimères. Ne vous apercevez-vous point, au travers de votre folie, que vous vous rendez le jouet des grands et des petits, et que vous livrez l'honneur d'un gentilhomme à l'injurieuse risée d'une populace insolente? Sous le prétexte fanatique de redresser des torts que l'on ne fait point, vous troublez les voyageurs dans la liberté des chemins publics, et bientôt peut-être pour avoir ôté la vie à quelque innocent, la sainte Hermandad mettra la main sur vous, et, sans avoir égard aux extravagances

d'une imagination déréglée, vous fera souffrir un châtiment qui couvrira d'infamie toute votre famille. Encore une fois, seigneur Quexada, faites un sérieux retour sur vous-même; chassez de votre esprit toutes vos idées fantastiques de chevalerie, et retournez au plus tôt chez vous donner à vos parens et à vos amis, qui déplorent votre aveuglement, la consolation de vous revoir faire un usage légitime de votre raison. Lisez de bons livres, et ne vous faites une occupation que des choses qui peuvent servir à vous faire estimer des honnêtes gens. Si votre seigneurie veut suivre mes conseils, je m'engage à vous accompagner jusque chez vous, quoiqu'il y ait plus de quarante lieues d'ici à l'Argamesille. Je ferai même toute la dépense du voyage, afin de vous persuader que le seul intérêt de votre honneur et de votre salut m'a fait dire tout ce que je viens de vous représenter.

Aussitôt que messire Valentin eut cessé de parler, Sancho, qui avoit été fort attentif à ce discours, prit la parole, et dit sans se lever de dessus le bât de son âne, sur quoi il étoit assis : En vérité, seigneur licencié, votre révérence n'est pas tout-à-fait bête. Tout ce que vous venez de dire au seigneur Don Quichotte est très véritable; et c'est ce que nous lui avons dit plus de six cent mille millions de fois le curé Pedro Perez, maître Nicolas le barbier, et moi; mais, oui, ma mère me châtie, et je m'en moque. C'est un enfant gâté qui ne se corrige point. Vous ne lui ôterez jamais de la tête la fantaisie enragée qu'il a d'aller chercher des torts ou, pour mieux dire, des melonniers et des muletiers qui nous traitent en chiens courtauts. Outre cela il prend

a toute heure des hôtelleries pour des châteaux, insulte tous les hommes que nous rencontrons, en les appelant des Renauds, des Rolands, en leur donnant des noms que le diable puisse emporter. Tenez, seigneur Valentin, voilà le fait. L'autre jour encore, il traitoit d'infante de Galice une salope de servante, qui me vint trouver dans l'écurie, et qui pour quatre sous s'offroit à faire les sept péchés mortels. Il lui parloit, mardi, avec plus de respect qu'il ne parleroit à la fille de l'archidiacre de Tolède. Pendant tous ces discours, Don Quichotte, appuyé contre une fenêtre, étoit enseveli dans une profonde rêverie; ce qui fit croire plus d'une fois au seigneur Valentin que sa harangue avoit fait merveille. Mais le chevalier, comme un homme qui se réveille en sursaut, regardant d'un air indigné le chanoine, lui dit fièrement : Je suis fort surpris, seigneur archevêque Turpin, qu'étant un des principaux barons de l'empereur Charles, et parent des douze pairs de France, vous ayez quitté le noble exercice de la chevalerie pour venir ici traîner dans l'obscurité une vie oisive et inutile. C'est en vain que vous essayez de corrompre ma vertu en me conseillant de fuir les aventures. L'amour de la chevalerie errante est trop puissant sur moi pour que je suive vos lâches conseils. Cessez donc de me tenir de frivoles discours, et contentez-vous de dire votre bréviaire, puisque, démentant votre gloire passée, vous pendez indignement au croc, comme une arme vile, cette pesante et sacrée massue avec laquelle vous écrasiez les géants, et qui a été si funeste aux plus fiers guerriers des rois Agramant et Marsille. Ah! ah! interrompit Sancho en se

tournant vers l'ecclésiastique, seigneur Valentin, vous avez aussi tâté de la chevalerie, et vous ne vous en vantez pas! Vous savez donc ce que c'est que les coups de bâton et les coups de fronde? Parbleu, je m'en réjouis. Celui qui parle mal de la cavale, c'est celui qui l'emmène. Sancho, mon enfant, reprit Don Quichotte, donne-moi promptement mes armes, et amène au plus tôt mon cheval. Sortons de ce palais, qui est plus dangereux que celui d'Armide. Vous voyez bien, seigneur licencié, dit Sancho à Valentin, que votre long prône n'a servi de rien. Au bout du compte, le seigneur Don Quichotte a trop d'esprit pour n'avoir pas raison. Sancho, dit Don Quichotte, le temps presse; fais vite ce que je t'ordonne. L'écuyer alla aussitôt querir ses armes, et quand le chevalier fut armé, il monta sur Rossinante, et partit brusquement après avoir salué l'archevêque avec gravité, mais sans lui dire un seul mot, tant il étoit indigné de sa lâcheté. Pour Sancho, lorsqu'il fut sur son âne, il dit à Valentin : Seigneur licencié, je vous remercie de la bonne chère que vous nous avez faite, et je prie Dieu qu'il vous conserve *per sæculorum*. Que vous êtes savant! dit l'ecclésiastique, vous parlez latin! Comme un chanoine, repartit l'écuyer. Ah! dame! quoique nous n'ayons pas pris nos licences, nous ne laissons pas de savoir comme vous un petit de toutes choses. Autrefois je lisois tout courant ma croix de par Dieu; et si j'avois voulu croire mon parrain, qui étoit marguillier de la paroisse, et qui me vouloit mettre dans la science pour l'aider à faire ses comptes, je serois à présent magister de notre village. Bref, seigneur Valentin, mon pays s'appelle l'Argame-

sille, et j'y serai toujours prêt à faire ce que vous m'ordonnerez, pourvu que ce ne soit rien contre Dieu et le saint siége apostolique. Adieu, je vous baise les mains, et je supplie la bonne sainte Agnès que vous viviez aussi long-temps que notre grand-père Abraham, de qui nous sommes tous descendus.

En achevant ces paroles, il donna du talon à son baudet, et se mit à suivre Don Quichotte; mais en passant par la grande place il fut arrêté par les officiers du bourg, qui, l'ayant reconnu, voulurent un peu s'en divertir. He! où allez-vous donc ainsi, seigneur chevalier? lui dit un des officiers. Messieurs, répondit Sancho, je ne suis point encore chevalier; cela ne va pas si vite que votre tête : il faut être apprenti avant que d'être maître; et quand la fête sera venue, nous la chômerons. En attendant, nous allons aux joûtes de Saragosse, et puis de là nous irons dénicher des griffons sur la montagne d'Araignie. Seigneur écuyer, lui dit un autre, faites-nous part, je vous prie, des joyaux que vous gagnerez aux joûtes. Pour les joyaux, repartit Sancho, il falloit vous lever plus matin, ils sont promis au seigneur Valentin, qui s'y attend comme à ses quatre repas par jour. Mais si vous voulez des géants, nous vous en donnerons à toutes sortes de sauces. Cette repartie fit rire tous les officiers; ce que les enfants de la place ayant remarqué, ils se mirent à crier après lui, à lui faire des niches, à le siffler, et à lui tirer des pois au visage avec des sarbacanes. Le jeu déplut à Sancho, qui, se montrant en cette occasion digne écuyer du fameux Don Quichotte, poussa vigoureusement son baudet au milieu de tous les en-

fants, et jouant du bâton à droite et à gauche il écarta les plus empressés à le harceler; et, s'étant bientôt ouvert un passage par sa valeur, il appuya des deux au grison, et rejoignit son maître, qui, le voyant venir au grand trot et fort échauffé, lui dit : Qu'y a-t-il, mon fils? tu parois bien ému. Oh! l'affaire en est faite, répondit l'écuyer, et Dieu merci! je n'ai pas eu besoin de votre secours. L'enchanteur maure avoit mis à mes trousses une centaine de lutins pour le moins; mais avec ce bâton que j'ai trouvé par hasard dans l'écurie de messire Valentin je les ai chassés comme des mouches. Sancho, Sancho, dit alors Don Quichotte d'un air qui marquoit beaucoup d'étonnement, allons bride en main, je te prie. Tu as, dis-tu, mis en fuite les démons de l'enchanteur avec le bâton que tu as présentement à la main? Oui, Monsieur, repartit l'écuyer; oh! dame, à force de fréquenter la chevalerie, le courage me vient. Vive Dieu! répliqua Don Quichotte, c'est la massue de l'archevêque Turpin que tu as trouvée! car enfin, mon ami, un bâton, de quelque longueur et de quelque grosseur qu'il puisse être, ne sauroit mettre en fuite des esprits. Il faut pour cela une arme qui ait été bénite par les mains mêmes d'un ministre de la sainte Église. Par ma foi, dit Sancho, je ne vous garantirai pas que c'est la massue de l'archevêque Turlupin; mais je sais bien qu'elle m'a servi en cette occasion, et qu'elle me servira encore une autre fois. Oui, mon enfant, dit Don Quichotte, elle vaut mieux que celle d'Hercule. Conservons précieusement cette bonne arme, elle nous sera d'une grande utilité; car enfin, quoique ma valeur soit soutenue d'une force de

corps étonnante, elle ne peut rien toutefois contre les puissances de l'enfer : au lieu que par la vertu de cette sacrée massue, à laquelle ces esprits rebelles ne sauroient résister, nous chasserons aisément les diables et les enchanteurs. Tellement donc, Monsieur, dit l'écuyer, que si nous eussions eu cette bonne arme l'an passé, nous n'aurions pas reçu tant de coups? Sans doute, répondit Don Quichotte. Puisque cela est, reprit Sancho tout transporté de joie, je vais la mieux garder que ma première chemise. Ah! sainte massue! poursuivit-il en la baisant, tu sois la bien trouvée! quand je t'ai prise dans l'écurie de messire Valentin, je t'aurois volontiers troquée contre un morceau de fromage. Mais, par la mardi, je ne te donnerois pas à présent pour une douzaine de boudins. Dites-moi un peu, Monsieur, ajouta-t-il, n'est-ce pas par le moyen de cette massue que messire Valentin est devenu archevêque? Cela pourroit bien être, répondit Don Quichotte. Hé! ventre de moi, reprit l'écuyer, puisqu'elle a fait un archevêque, elle peut donc faire aussi un gouverneur. Pourquoi non? Qui enfile une aiguille, ne peut-il pas bien enfiler une perle? Mon fils, dit Don Quichotte, c'est assurément le sage Alquife qui a fait tomber entre nos mains un si précieux trésor, pour réparer la faute qu'il fit l'autre jour de nous abandonner dans la melonnière. Il est vrai, dit Sancho, que depuis quelque temps il ne se soucie guère que nous mangions notre pain sans croûte. Il nous laisse tirer la lanière avec les dents. Otez-vous du bourbier, si vous pouvez. En bonne foi, je crois qu'il ne vous a donné des armes que pour vous

faire battre. Arrête, mon enfant, interrompit Don Quichotte, cessons de nous plaindre de lui. En faveur du present qu'il nous fait en ce jour, nous devons oublier sa negligence.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

De la désagréable aventure qui arriva à Don Quichotte en entrant dans la ville de Saragosse.

Infortuné chevalier de la Manche, s'écrie le sage Alisolan, au commencement de ce chapitre, que la fortune seconde mal vos grandes entreprises! Vous êtes sorti de l'Argamesille pour aller recevoir à Saragosse tout l'honneur des joûtes; et cependant elles se font sans vous! En effet, quand Don Quichotte fut à un mille de Saragosse, il apprit que les joûtes étoient finies. Cette nouvelle l'affligea fort, et quoiqu'il ne dût se prendre qu'à lui d'avoir perdu une si belle occasion d'acquérir de la gloire, il ne laissa pas d'en imputer toute la faute à l'enchanteur maure, son ennemi, et à l'archevêque Turpin: Les perfides, disoit-il, ont promptement terminé les joûtes, pour me dérober les prix que j'aurois sans doute remportés si j'avois paru sur les rangs. Sancho, de son côté entrant dans le chagrin de son maître, trouvoit fort mauvais qu'on ne les eût point attendus. Oh! les belîtres, dit-il, ils étoient bien pressés de faire leurs chiennes de joûtes; pourquoi ne les ont-ils pas retardées jusqu'à votre arrivée? La fête en eût été

bien meilleure : plus y a de fous, et plus on rit. Voyez un peu les mal appris, de mépriser ainsi les gens. Notre-Dame, à cause que vous avez la tête chauve, s'imaginent-ils que vous avez eu la teigne? Don Quichotte eut donc tant de dépit de ne s'être pas trouvé aux joûtes, que lorsqu'il fut à l'Axaferia, qui est un ancien palais des rois maures de Saragosse, il s'arrêta, et un grand nombre de personnes s'étant approché de lui pour le voir de plus près, et pour lui demander pourquoi après les joûtes il entroit ainsi dans la ville, armé de toutes pièces? Il éleva la voix, et fit entendre ces paroles : Chevaliers de la ville, et vous chevaliers de ce fort château, qu'on m'écoute. Pour recouvrer la gloire que m'ont fait perdre les enchanteurs, en avançant le temps des joûtes, je fais un défi public à tous ceux d'entre vous que l'amour a soumis aux lois d'une dame ou d'une princesse; et vous verrez demain combien seront malheureux ceux que ma lance atteindra, et que rencontrera le fil de ma redoutable épée; mais je défie avec vous le président corrégidor, les magistrats, et tous les jurés de la ville, pour les punir de la discourtoisie qu'ils ont eue de n'avoir pas fait retarder les joûtes à ma considération. En disant cela, il poussa Rossinante vers Saragosse, laissant dans un étonnement extraordinaire cinquante ou soixante personnes qui s'étoient assemblées autour de lui. C'est quelque fou qui court les champs, disoit l'un; si ce n'est pas un fou, disoit l'autre, c'est quelque mauvais garnement, un gibier de la sainte Hermandad. Sancho ne put souffrir que l'on fît un si mauvais jugement de son maître. Messieurs, leur dit-il, prenez garde à ce que vous dites : il n'y a point à parler

comme vous le faites de mon maître. C'est le meilleur chevalier errant qui soit en tout notre village. Je lui ai vu faire de mes propres yeux de si beaux faits d'armes, que si je voulois vous raconter tout cela d'un bout à l'autre, il me faudroit la plume du géant Goliath. Il est vrai que la pluie vient après le beau temps. Les malins enchanteurs nous ont quelquefois repassés à poil et à contre-poil; mais qu'ils le mangent avec leur pain; ils nous le paieront, foi d'écuyer errant. Les gens qui l'écoutoient se prirent à rire. Ils ne furent pas moins surpris de son discours que de celui de Don Quichotte; et l'un d'entre eux, lui ayant demandé de quel pays il étoit : Messieurs, répondit Sancho, je suis de mon village, qui se nomme l'Argamesille de la Manche. Et qu'est-ce que c'est que cet Argamesille, demanda un autre? Ce que c'est? repartit l'écuyer; ho! dame, c'est un lieu bien meilleur que votre Saragosse. Il y a chez nous de petites maisons qui ont de grandes cours où l'on voit plus de cent pièces de bétail : et nous avons, grâce à Dieu, dans notre village un maréchal qui est un vrai Aristote pour aiguiser le fer de nos charrues. Tout ce qui nous manque, c'est une horloge; mais le seigneur Pedro Perez, notre curé, a juré que nous aurons de très belles orgues, quand l'année des pardons sera venue. Après ces paroles, il voulut aller joindre son maître; mais un homme de la compagnie l'arrêtant, lui dit : Ami, avant que vous nous quittiez, dites-nous encore comment se nomme le chevalier que vous servez? C'est, répondit Sancho, le seigneur Don Quichotte de la Manche; mais, ne vous y trompez pas; il ne s'appelle point, comme l'an passé, le chevalier de la Triste

Figure; il s'appelle à présent le chevalier Sans Amour, à cause des justes ingratitudes de madame Dulcinée, dite Alonça Lorenço, autrement Nogalez : et moi, je me nomme Sancho Pança, homme de bien, à ce que disent les gens de mon village, et mari de Marie Guttières, qui est si bonne et si honnête, qu'elle voudroit rendre service à tout le monde. En achevant ces mots, il chassa son âne vers Don Quichotte, qu'il n'eut pas de peine à joindre, parce que le trot du grison égaloit ordinairement la plus vite allure de Rossinante, dont le *nec plus ultrà* étoit un très foible galop.

Nos aventuriers arrivèrent à Saragosse. Ils entrèrent dans la ville par la petite porte, Don Quichotte regardant les rues et les fenêtres avec beaucoup d'attention, et Sancho mettant toute la sienne à voir dans quelle auberge son maître descendroit; car Rossinante, par un instinct singulier, s'arrêtoit à toutes les enseignes d'hôtelleries qu'il rencontroit : et il falloit que le chevalier lui donnât vingt coups d'éperon pour le faire passer outre. Pendant qu'ils marchoient ainsi tous deux, ils virent venir vers eux un homme monté sur un âne, et nu de la ceinture en haut, avec une corde au cou. Un autre homme, assez incommode estafier, le suivoit à pied un peu de trop près pour lui, tenant en ses mains deux grosses poignées de verges dont il lui cingloit les épaules à coups redoublés. Sept à huit alguasils les entouroient, et plus de deux cents enfants accompagnoient avec de grandes huées ce ridicule convoi. On s'imaginera bien, sans qu'il soit besoin de le dire, que c'étoit un filou qui avoit été pris *in flagranti*. A ce spectacle si digne de compassion pour un vrai redresseur des

torts, notre héros ne balança point à prendre son parti, et, pour arrêter le cours d'une si cruelle injustice, il se posta fièrement au milieu de la rue, il embrassa son écu, et mettant la lance en arrêt contre ces ministres de félonie et de trahison, gens proscrits de tout temps par la chevalerie errante, il leur cria d'un ton de voix menaçant: Infâmes et outrageux chevaliers, déliez promptement, et mettez en liberté cet outre-preux chevalier, que vous avez surpris par vos artifices ordinaires, lorsque affligé des rigueurs ou de l'absence de sa dame, il reposoit sans casque ni cuirasse au bord d'une claire fontaine, à l'ombre de quelques verdoyants aliziers. Après lui avoir ôté traîtreusement son cheval, sa lance et son épée, vous l'avez dépouillé de ses vêtements, couverts de diamants et de rubis, et vous le conduisez indignement sur un rocher escarpé, pour le renfermer dans une forte tour avec tous les autres chevaliers, empereurs et soudans que vous retenez injustement dans vos sombres et humides cachots. Déliez-le donc tout à l'heure, ou je saurai bien vous y forcer, brigands et félons que vous êtes. Les alguasils, étonnés d'entendre parler d'une manière si nouvelle un homme armé de pied en cap, ne savoient quelle réponse lui faire. Ils s'étoient arrêtés dès qu'ils avoient vu brandir la terrible lance qui les menaçoit; et ils se regardoient les uns les autres sans rien dire. L'exécuteur même, quoique chargé des ordres suprêmes du sénat patibulaire, cessa de tourmenter la victime qui, profitant de cette favorable diversion, vit à la voix de ce nouvel Orphée suspendre pour quelques instants les rigueurs de son supplice. A la fin un homme qui étoit à cheval, et qui

servoit de greffier parmi les ministres de l'exécution, voyant qu'un personnage si singulier arrêtoit lui seul tout le convoi, s'approcha du chevalier, et lui dit: Que diable nous viens-tu conter? Tire-toi à quartier: es-tu fou? Ces paroles ne furent pas plus tôt prononcées, que Don Quichotte fit reculer Rossinante pour lui donner plus de champ; et puis s'avançant en fureur sur le téméraire qui osoit parler avec si peu de respect aux chevaliers errants, il l'auroit indubitablement transpercé de sa lance, si le greffier ne se fût avisé de se laisser tomber de cheval à telles fins que de raison. Cependant le furieux chevalier et son cheval allèrent tous deux donner si rudement contre la muraille, qu'ils tombèrent l'un sur l'autre. Pour surcroît de malheur la lance se brisa. Mais Don Quichotte, conservant dans ce péril une présence d'esprit admirable, se dépêtra de tout ce qui l'empêchoit de se relever, et quoique froissé de sa chute, il tira prestement sa redoutable épée, et alla fondre sur les alguasils, qui, ne sachant que penser de cette aventure, se mirent à crier: *Messieurs, de par le roi, aide à la justice*. Plusieurs passants accoururent à à leurs cris, et tous, l'épée à la main, enveloppèrent Don Quichotte, qui, sans s'effrayer de ce monde d'ennemis, disoit à haute voix: *Saint Jacques, saint Denis, camarades, ils sont à nous*. Et, en parlant ainsi, il faisoit le moulinet de son épée avec tant d'agilité, qu'il y eut plus d'une oreille et d'une mâchoire estafiladée. Mais à la fin quelques-uns l'ayant saisi par derrière, le renversèrent sous eux. C'est ici que le courage devient inutile. Il fallut céder au nombre; et, quoi qu'il pût faire, on lui lia les mains; après quoi cinq ou six alguasils

le mirent à reculons sur son propre cheval et le conduisirent à la prison.

Sancho, qui avoit été témoin de toutes ces choses, fut dans une affliction inconcevable quand il vit emmener ainsi son maître; et, le suivant de loin, sans pourtant faire connoître qu'il fût à lui, ce malheureux écuyer se prit à pleurer amèrement. Maudit soit qui ne m'aime pas! disoit-il en lui-même; quel démon m'a conseillé de me remettre dans la chevalerie? Foin des îles et des gouvernements! fussent-ils tous dans le fond d'un puits! Par le barbet de monsieur saint Roch, voilà mon maître bien gîté. Hélas! que vais-je devenir? Que ferai-je ici seul sans femme et sans enfants? Pauvre orphelin que je suis! il faudra désormais que je vive comme un bernardin, n'ayant rien à manger que les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre. En faisant ces lamentations, il arriva à la porte de la prison où, après avoir vu coffrer Don Quichotte, il demeura très embarrassé de sa personne. Il entendoit dire aux gens qui étoient autour de lui, que l'homme armé, pour avoir eu l'audace de troubler l'ordre de la justice, méritoit d'être rigoureusement puni. Quelques-uns le trouvoient digne du dernier supplice; mais quelques autres, plus pitoyables et plus humains le condamnoient seulement à deux cents coups de fouet.

Cependant Don Quichotte étant en prison, on le dépouilla de ses armes, on lui mit des menottes aux mains; et, pour mieux s'assurer de sa personne, le fils du concierge voulut lui passer une corde au cou; mais le chevalier, ne prenant point cela en gré, leva prestement ses mains ferrées, et déchargea sur la tête du jeune

homme un si terrible coup de ses menottes, que, malgré le chapeau, qui rompit une partie du coup, il ne laissa pas de lui faire une contusion. Il alloit même recommencer, quand le concierge, qui s'en aperçut, prévint la récidive par une demi-douzaine de gourmades qui tirèrent le sang tout clair de la bouche et du nez de Don Quichotte. Les valets du concierge se mirent aussi de la partie, quoiqu'il n'en fût pas besoin, et foulèrent aux pieds le prisonnier. Ce ne fut pas tout, le concierge et son fils allèrent trouver le lieutenant-criminel, et lui aggravèrent de telle sorte l'énormité du cas, que le juge, sans autre information, ordonna de fustiger sur l'heure le délinquant par provision dans les places publiques, et de le ramener ensuite en prison, afin de procéder juridiquement sur l'examen des motifs et des complices du delit. Comme ils revenoient de chez le lieutenant-criminel, arriva le filou fustigé qui revenoit aussi de sa promenade avec les autres alguasils. Le concierge dit à l'éxécuteur : Ami, descendez cet homme, mais ne renvoyez pas votre âne. Il faut encore que vous émouchiez les épaules de cet ivrogne armé qui a blessé mon fils, et qui a voulu tuer notre greffier. Sancho, qui entendit ces tristes paroles, fut saisi d'une vive douleur; et peu s'en fallut qu'il ne la fît connoître à tout le monde, quand il vit qu'on se préparoit tout de bon à fustiger son maître.

CHAPITRE II.

Suite de l'emprisonnement de Don Quichotte.

Pendant que Sancho déploroit son infortune, il passa par-là quelques gentilshommes qui, voyant à la porte de la prison un très grand concours de monde, eurent la curiosité d'en demander le sujet. Un jeune homme leur raconta l'aventure; et dans le temps qu'ils l'écoutoient attentivement, il arriva que Sancho, s'étant approché pour entendre ce qu'ils disoient vraisemblablement de son maître, reconnut parmi eux Alvaro Tarfé. Ce cavalier grenadin étoit encore à Saragosse, y étant resté depuis les joûtes pour concerter avec quelques-uns de ses amis une course de bague dont ils devoient donner le divertissement au peuple le dimanche suivant. A cette rencontre inespérée, Sancho, se sentant tout hors de lui, descendit aussitôt de son âne, ôta son bonnet, et s'alla jeter aux pieds de don Alvar, en disant : Ah! seigneur Alvaro Tarfé! par le bœuf de monsieur saint Luc, ayez pitié de moi et du seigneur Don Quichotte, qui est dans la maison de Judas. Les mauvaises gens l'en veulent tirer tout à l'heure pour le fouetter comme un larron, si votre seigneurie et le bon saint Antoine ne les en empêchent. Tarfé n'eut pas de peine à reconnoître Sancho, et en le voyant il comprit aisément toute l'aventure. Oh! Sancho, mon ami, lui dit-il, seroit-il bien possible que votre maître fût dans le péril que

vous dites? Oui, de par tous les diables, répondit l'écuyer; et il y a ici un âne qui l'attend. Seigneur Alvaro, poursuivit-il, allez voir monseigneur Don Quichotte de ma part, et dites-lui que je lui baise les mains, et, que s'il faut aller absolument où les seigneurs alguasils le veulent mener, du moins qu'il ne monte pas sur la vieille bourrique qu'on lui prépare : car elle est plus maigre qu'un carême, et elle ne va plus que d'une fesse; mais qu'il se serve de mon baudet, qui a ses jambes de quinze ans, et sur lequel on le prendra pour un saint George.

La naïveté de Sancho fit rire don Alvar, qui lui dit de l'attendre dans le même lieu; et, voyant que la chose pressoit, il entra dans la prison avec deux de ses amis. Ils y trouvèrent le chevalier Sans Amour déjà déchaîné et prêt à sortir pour commencer sa promenade. Les coups qu'il avoit reçus et le sang qui couloit le long de son visage l'avoient tellement défiguré, qu'il falloit être prévenu que c'étoit Don Quichotte pour le reconnoître. Que vois-je! lui dit don Alvar, en quel état êtes-vous? Ah! seigneur Don Quichotte, vous voulez bien que je vous offre ici tout ce qui dépend de moi et de mes amis? Je crois que dans cette occasion vous ne trouverez pas mauvais que je vous rende service. Don Quichotte reconnut d'abord le Grenadin, et s'imaginant que c'étoient les enchanteurs amis de la chevalerie errante qui le lui avoient envoyé pour le tirer du péril pressant où il se trouvoit : O mon bon ami, Alvaro Tarfé, lui dit-il d'un air tout ensemble grave et riant, vous soyez le bienvenu; mais, malgré votre grand courage, je suis surpris, je l'avoue, que vous ayez achevé une aventure si dif-

ficile, puisque moi qui suis le grand Espagnol Don Quichotte, l'invincible chevalier Sans Amour, jai succombé sous les enchantements du traître Arcalaüs, frère de ce vaillant Ardan Canile, que j'ai tué en combat singulier. Dites-moi de grâce comment vous êtes entré dans cet inaccessible château, où j'ai été pris par art magique, avec tous ces princes que vous voyez ici étendus sur la paille comme des misérables? par quelle adresse avez-vous enchaîné les deux fiers géants qui en gardoient la superbe porte, et qui levoient sans cesse en l'air leurs terribles massues? par quel bonheur avez-vous endormi ce vigilant griffon qui veille jour et nuit dans la première cour, et qui dans ses fortes serres enlève jusqu'aux nues un chevalier armé de toutes pièces? En vérité, don Tarfeyan de Grenadine, vous êtes l'outre-preux de la chevalerie, d'avoir vous seul mis à fin une aventure qu'ont avant vous tentée vainement l'empereur de Constantinople, Espladian, et la divine Alastraxerce, la propre fille du dieu Mars. J'envie votre gloire, puisque par vos vaillantes mains, à qui n'a pu résister Arcalaüs, nous serons tous en ce jour tirés d'esclavage, et que sa sœur Arcabonne, qui n'est pas moins à craindre que lui, sera honteusement fouettée comme sorcière dans tous les détours de ce château, malgré le tendre amour qu'elle a conçu pour moi. Don Alvar lui répondit : Seigneur Don Quichotte, j'ai endormi le griffon aussi adroitement que l'auroit pu faire le dieu Mercure lui-même. Outre cela j'ai enchaîné les géants, et tué le traître enchanteur, votre ennemi; mais tout cela ne suffit pas pour vous mettre en liberté. Il faut encore faire parler en votre faveur l'oracle pro-

phétique de la statue de bronze du perron merveilleux. C'est en quoi consiste la plus grande difficulté de l'aventure. Dès qu'il aura parlé, vos fers tomberont d'eux-mêmes; au lieu que sans cela nulle valeur, nulle force ne vous en peut affranchir. Je me flatte d'y réussir par le secours d'un enchanteur de mes amis, qui emploiera volontiers pour vous, à ma prière, tout le pouvoir de son art. Cette affaire étant finie, nous ferons donner le fouet, comme vous le souhaiterez, à votre amoureuse sorcière, qui le mérite bien. Allez donc, vaillant don Tarfeyan, s'écria Don Quichotte, allez remplir vos grandes destinées à la gloire de la chevalerie errante; et, pour reconnoître l'important service que vous me voulez rendre, je vous permets de m'accompagner dans mes aventures, ce que je ne voudrois pas accorder à aucun autre chevalier; mais vous me paroissez digne de cet honneur. Vous combattrez à mes côtés, jusqu'à ce que j'aie conquis le puissant empire de Trébisonde, et que je me voie marié à une belle reine d'Angleterre, de qui je dois avoir deux fils gémeaux, qui naîtront après beaucoup de larmes, de vœux et d'oraisons. Tous ceux qui entendirent parler ainsi Don Quichotte n'eurent pas besoin d'autres preuves pour être pleinement convaincus de sa folie. Ils se mirent tous à rire, à la réserve de don Alvar, qui garda toujours son sérieux, de peur sans doute que notre incomparable chevalier ne rétractât la permission avantageuse qu'il venoit de lui donner. Cependant l'aventure du perron merveilleux ne souffroit aucun retardement, parce que les alguasils pressoient la marche du nouveau convoi; mais don Alvar les pria de la différer jusqu'à ce qu'il eût

parlé au lieutenant-criminel en faveur du prisonnier; ce qu'ils n'osèrent refuser à un homme de sa qualité, quelque envie et quelque impatience qu'ils eussent de voir fustiger don Quichotte, pour le mal qu'il avoit fait aux uns, et pour la frayeur qu'il avoit causée aux autres. Don Alvar, qui connoissoit le caractère de ces sortes de gens, ne voulut pas s'y fier. Il laissa un de ses amis avec Don Quichotte, pour empêcher qu'on ne lui fît quelque insulte, pendant qu'avec l'autre, qui étoit parent du lieutenant-criminel, il alla travailler à l'élargissement du prisonnier. Sancho voyant sortir don Alvar de la prison courut au-devant de lui, et lui dit avec beaucoup d'action : Hé bien, seigneur Alvaro, que font là-dedans tous ces juifs? Ne tirerez-vous point mon maître de leurs pates? Sancho, mon ami, lui répondit don Alvar, tout ira bien. En même temps il ordonna à un de ses pages de mener chez lui ce bon paysan et de l'y bien régaler. Quand Sancho entendit donner cet ordre, il s'écria : Dieu vous le rende! seigneur Tarfé; mais faites en sorte, s'il vous plaît, que ces méchants pharisiens nous rendent le pauvre Rossinante, qu'ils ont enlevé comme un corps saint, sans lui dire seulement pourquoi. Demandez-leur aussi la rondache enchantée; car monseigneur Don Quichotte me souhaiteroit la gale, si je ne la lui retrouvois pas. Et, par ma foi, il nous en a coûté treize réaux pour la faire peindre à l'huile par un vieux peintre d'Ariza qui est pour le moins aussi bossu que le prieur du Toboso, et qui demeuroit dans une certaine rue dont j'ai oublié le nom. Cela suffit, Sancho, mon ami, dit don Alvar, reposez-vous sur moi de toutes ces choses. Vous n'avez

seulement qu'à suivre ce page, qui vous fera faire bonne chère. Sancho le suivit donc, et don Alvar alla chez le juge, qui ne fut pas plus tôt instruit de l'étrange folie de Don Quichotte, qu'il ordonna de bonne grâce qu'on le remît sain et sauf entre les mains du Grenadin avec tout ce qu'on lui avoit pris. Tarfé ne perdit point de temps : il retourna à la prison, d'où il tira le prisonnier, qu'il fit transporter à son auberge dans un carrosse de louage qui passa dans l'esprit du chevalier pour le char volant de quelque magicien ami de la chevalerie errante.

Don Quichotte étant arrivé chez don Alvar, on le coucha pour lui faire prendre quelque repos; et quand l'heure du souper fut venue, on approcha la table de son lit, et l'on servit. Quelques amis de Tarfé, qui étoient de ce repas, admiroient la contenance du chevalier et toutes les choses qu'il disoit; mais le Grenadin, voulant leur donner le divertissement entier, fit venir Sancho sur la fin du souper. Ce bon écuyer, qui avoit bu et mangé à discrétion, c'est-à-dire comme quatre, étoit alors de belle humeur. Il raconta toutes les aventures de son maître avec ses simplicités ordinaires; mais, lorsqu'en parlant de la princesse de Galice, il avoua franchement qu'il ne lui avoit donné que quatre sols au lieu de deux cents ducats, Don Quichotte l'interrompit avec transport. Comment, double maraud, lui dit-il, tu me fais de ces tours-là! ô infâme et méprisable mortel! qu'on voit bien que tu n'es qu'un vil paysan, et non pas un chevalier de noble race, puisque tu as été capable de traiter de la sorte une princesse d'un si rare mérite; mais je jure par le glorieux

ordre de chevalerie que j'ai reçu, que, pour te punir de ton extrême avarice, je donnerai à cette belle infante le premier royaume dont je ferai la conquête, quoi qu'en puissent dire tous les enchanteurs, curés, barbiers et villageois comme toi. He! pardi, Monsieur, interrompit à son tour Sancho, quand vous y mettriez encore les deux vieillards de sainte Suzanne, je n'y saurois que faire. Mais, Sancho, dit don Alvar, en vérité vous n'y pensiez pas! Quatre sols, mon ami! A-t-on jamais fait un pareil présent à une princesse? Bon, une princesse! répondit Sancho; c'en est une comme mon grison est pape! oh! que nous nous connoissons mieux que cela en princesses, dieu merci! Pour celle de Micomicon, passe encore, on s'y pouvoit laisser tromper; mais pour celle-ci, seigneur Don Quichotte, est-il possible que vous, qui êtes si habile en phisiolomie, vous n'ayez pas connu à ses haillons qu'elle n'est ni infante ni amirale. Sancho, Sancho, dit Tarfé, je crains bien qu'il n'y ait de l'enchantement en cette affaire. Les enchanteurs sont bien rusés! Ils ont sans doute offert à vos yeux la princesse de Galice sous un sale habillement, afin que le seigneur Don Quichotte, la prenant pour une servante de cabaret, lui refusât sa protection. Mais le ciel, qui a fait naître ce chevalier sans pair pour la consolation des princesses affligées, lui a donné en même temps un instinct infaillible pour les démêler à travers toute sorte de charmes. Vous dites vrai, don Tarfeyan, s'écria Don Quichotte : les enchanteurs ne peuvent là-dessus m'en faire accroire; et, malgré tous leurs sortiléges, la princesse de Galice est ce qu'elle est. J'avouerai qu'elle m'a paru, comme à Sancho,

malpropre et fort mal habillée; mais lorsqu'elle m'a fait le récit de ses malheurs, j'ai vu à plein la noblesse de son origine. Mais mon écuyer ne s'arrête qu'aux apparences, et quoiqu'il ait cent fois éprouvé la malignité des enchanteurs, il n'en est point pour cela plus en garde contre leurs surprises. L'ignorant ne croit que ce qu'il voit, sans penser que la vue est le sens le plus susceptible d'illusions. Eh! bon dieu, s'écria Sancho, les enchanteurs se seroient-ils bien encore mêlés de celui-là? Il n'en faut point douter, dit don Alvar; mon pauvre Sancho, vous avez été la dupe des enchanteurs en cette occasion; et vous le serez toujours, tant que vous vous en rapporterez à vos propres yeux, au lieu de vous en fier au seigneur Don Quichotte, qui regardant les objets en chevalier errant, les voit sans voile et sans nuage. Par ma foi, reprit Sancho, après cela il ne faut donc plus jurer de rien: car, entre nous, l'infante de Galice a toute la mine d'une servante de taverne. Elle est laide, bossue et boiteuse, et la chemise qu'elle a sur la peau est plus sale qu'un torchon. Mais, puisque c'est une princesse, n'en parlons plus; qu'elle se corrige, et Dieu l'aidera. Je lui pardonne de bon cœur le soufflet qu'elle me donna pour lui avoir mangé un morceau de fromage qu'elle avoit serré dans son armoire. Les cavaliers se levèrent tous de table en riant, et sortirent de la chambre, afin de laisser reposer Don Quichotte, qui devoit avoir besoin de repos après les coups et les fatigues de la journée. Pour Sancho, il fut livré aux domestiques, qui en tirèrent bon parti, et qui lui firent autant de niches qu'il leur dit de sottises.

CHAPITRE III.

Qui contient plusieurs choses dignes d'être lues.

Le lendemain matin don Alvar entra dans la chambre de notre chevalier, et, s'étant assis près de son lit, il lui dit : Comment se porte aujourd'hui le seigneur Don Quichotte, la fleur de la chevalerie manchèque ? Je voudrois qu'il s'offrît en Aragon quelque aventure digne de son invincible bras. Il en arrive souvent en ce royaume de très dangereuses, et l'on vous a pu dire que ces jours passés quelques superbes géants se sont présentés aux joûtes de cette ville pour le malheur d'un grand nombre de chevaliers. Ah ! que n'étiez-vous ici pour purger la terre de ces monstres ? Mon cher ami don Alvar, répondit tristement Don Quichotte, je suis bien fâché de ne m'être pas trouvé à vos joûtes : si j'y eusse paru, les géants ne s'en seroient pas retournés dans leurs provinces chargés de tant d'honneur ; mais je les joindrai quelque jour, et ils me paieront le tout ensemble. Vous avez raison, reprit le Grenadin ; mais, en attendant un temps si heureux, je vous dirai que j'ai concerté pour dimanche avec les premiers chevaliers de la ville une course de bague, où plusieurs prix considérables seront distribués à ceux qui feront le plus éclater leur adresse. Ce seront les mêmes juges qui ont présidé aux joûtes. On verra briller de toutes parts aux balcons et aux fenêtres, comme au-

tant d'astres lumineux, une infinité d'illustres princesses et d'infantes. Nous y paroîtrons nous autres chevaliers, dans l'équipage le plus magnifique et avec des devises ingénieuses peintes sur nos boucliers et sur des banderolles volantes de diverses couleurs; et si votre seigneurie veut être un des chevaliers de ma quadrille, je m'offre à vous donner des livrées qui ne vous feront point de déshonneur. Voyez, seigneur Don Quichotte, si vous voulez que j'aie l'avantage de partager à vos côtés la gloire que vous ne pouvez manquer d'acquérir. Très volontiers, mon cher Tarfé, repartit notre chevalier en se levant sur son séant, quand ce ne seroit que pour rendre vos yeux témoins des grandes choses que je sais faire. Je ne devrois pas me louer moi-même; mais les surprenantes aventures que j'ai achevées sont si publiques, que la modestie devient inutile. Vous avez raison, lui dit le Grenadin; mais couchez-vous, s'il vous plaît. Je ferai mettre la table auprès de votre lit, comme hier au soir, et nous dînerons ensemble avec les autres cavaliers de notre quadrille. Nous parlerons des préparatifs de notre course de bague, et nous nous conduirons en cela suivant les judicieux conseils de votre seigneurie, qui a plus d'expérience que nous de ces sortes de fêtes. En disant ces paroles, don Alvar sortit, et Don Quichotte, ne pouvant se reposer après ce qu'il venoit d'entendre, se mit à rêver à la course de bague. Il s'en occupa si bien l'esprit, que, sans prendre garde à ce qu'il faisoit, il se leva, et commença à s'habiller; mais dans sa rêverie il demeura les chausses bas, et regardant la terre fixement; puis partant tout à coup, et fournissant sa carrière, il alla

donner du doigt contre la muraille. Ayant fait un si beau coup de lance, il s'écria de toute sa force : Seigneurs juges, vous voyez que j'ai emporté la bague : que vos excellences me donnent le prix. A la voix éclatante du chevalier Sans Amour, Sancho monta ; et, voyant son maître dans l'équipage que j'ai dit, et qui par malheur avoit une chemise très courte, sa pudeur en fut blessée. He! pour dieu, dit-il, Monsieur, relevez un peu vos chausses; n'avez-vous pas honte de montrer ainsi votre pauvreté? Don Quichotte à ces paroles revint de sa rêverie, et voulut suivre l'avis de son écuyer : mais, comme il lui fallut se baisser pour cela, il laissa voir deux fesses sèches et noires. Bon, dit Sancho, voilà qui est bien rajusté! Vous avez juré aujourd'hui de me saluer avec toutes les immondices que le Seigneur vous a données. Habillez-vous au plus vite, et descendez dans la cuisine, vous y verrez des chapons et des perdrix, qui tournent auprès d'un bon feu, avec de gros aloyaux et des longes qui font plier les broches, par la mardi, comme je plierois un jonc. Vous y verrez encore des marmites, des casserolles, des tourtières, des pâtés et des hachis en si grande quantité, que c'est une vraie fête de voir tant de bonnes choses ensemble. En attendant le dîner, je me suis bourré le ventre d'un gros quignon de pain blanc, et de la moitié d'un poulet d'Inde que m'a donné le cuisinier, qui est un petit boiteux d'humeur gaillarde. Il est vrai que messieurs les pages d'Alvaro Tarfé, notre bon ami, me font avaler des écuellées de bouillon si chaudes, que j'en rends la plus grande partie par le nez; mais n'importe, ce sont de bons vivants, qui ne don-

nent point en rechignant leur bien à manger. J'ai bu trois pots d'une certaine boisson appelée en ce pays-ci malvoisie, et qui est bien meilleure que le vin de notre Manche. On ne parle ici que de faire bonne chère, et de se réjouir; et n'ayez pas peur qu'on laisse mourir de faim le seigneur Rossinante, qui est après vous la fleur de la chevalerie. Le grison et lui sont si contents et si bien traités, qu'il ne faudroit pas trop les pincer pour les faire rire. A vous parler franc, Monsieur, par ma foi, ce sont là les véritables aventures de la chevalerie errante; et nous ne devrions pas en chercher d'autres. Belître insigne, interrompit Don Quichotte; tu fais bien voir que tu n'es, et que tu ne seras jamais qu'un gourmand, de ne songer qu'à remplir ta panse, comme un sale pourceau, au lieu de chercher, à mon exemple, la véritable gloire de la chevalerie errante.

Sur ces entrefaites, don Alvar et quatre de ses amis qu'il avoit invités à dîner, entrèrent dans la chambre; et, trouvant Don Quichotte qui n'avoit pas encore trop bien relevé ses chausses, ils ne purent s'empêcher de rire. Cependant Tarfé, prenant un air sérieux : Seigneur chevalier, lui dit-il, pourquoi vous êtes-vous levé? Vous n'êtes pas encore assez remis de votre dernière aventure. Que votre seigneurie se recouche, s'il lui plaît, nous dînerons de la même manière que nous avons soupé hier au soir. Don Quichotte voulut s'en excuser, et achever de s'habiller; mais le Grenadin et ses amis l'obligèrent par leurs instances à se remettre au lit. Il n'y fut pas plus tôt que l'on apporta la table, et chacun s'y étant assis, ils commencèrent à s'entretenir de l'excellence et de l'utilité de la chevalerie errante. Il

ne faut pas demander si Don Quichotte brilla dans cette conversation; la matière l'échauffa tellement, qu'il leur parla de ses projets, et surtout des grandes choses qu'il prétendoit faire à Trébisonde contre Coqlindor des îles Vermeilles, et contre le géant Arsicarabon aux trois visages. Des noms si extraordinaires, et qui ne pouvoient partir que d'une imagination fort dérangée, firent pousser aux convives de si grands éclats de rire, que notre chevalier, les regardant fièrement, leur dit qu'il étoit honteux à des seigneurs de mérite de rire ainsi sans discrétion. Le prudent don Alvar, le voyant prêt à se fâcher, prit la parole, et dit à ses amis: En vérité, Messieurs, il paroît bien que vous êtes des novices en matière de chevalerie, puisque vous ne connoissez pas encore l'incomparable seigneur Don Quichotte, l'escarboucle des chevaliers errants. Si vous voulez savoir quel homme c'est, allez le demander aux chevaliers et aux géants qu'il a vaincus, et ensuite envoyez à son ancienne maîtresse, l'infante Dulcinée du Toboso. Il n'y a pas même quinze jours, à ce que m'a dit Sancho, qu'il s'est battu contre Roland le Furieux, dont il auroit apporté la tête à nos joûtes, si après un long et opiniâtre combat, un envieux enchanteur n'eût enlevé ce paladin par son pouvoir magique. Les convives, feignant d'être fort étonnés d'entendre ce que leur disoit don Alvar, prièrent le chevalier le plus sérieusement qu'ils purent d'excuser leur indiscrétion. Après quoi, s'étant tous levés de table, ils changèrent de matière, et parlèrent de leur course de bague. Alors un des cavaliers s'adressant à Don Quichotte lui dit: Et le seigneur chevalier de la Manche avec quelle livrée

y paroîtra-t-il? Car nous ne laisserons point sans carte le meilleur joueur d'entre nous. Il me semble, ajouta-t-il, qu'il la doit prendre verte, puisque c'est la couleur de l'espérance, et que nul autre que lui ne peut à plus juste titre se promettre de gagner les prix de la course. Je serois d'avis, moi, dit un autre cavalier, que sa livrée fût violette, parce que c'est la couleur de l'indifférence, et qu'il s'appelle le chevalier Sans Amour. Et je voudrois qu'il fît peindre sur son écu quelque devise piquante contre les dames. Le troisième se trouva d'un autre sentiment, et conseilla à Don Quichotte de prendre une livrée blanche en signe de sa grande chasteté, et d'exprimer par sa devise que nulle dame en ce monde n'avoit encore été capable de le mettre à mal. Pour moi, dit le quatrième, j'opine que le redoutable chevalier de la Manche, qui tue tous les jours géants sur géants, ne doit entrer dans la carrière qu'avec des livrées noires, pour faire connoître à tous ceux qui se présenteront pour le combattre, qu'ils ne doivent attendre de leur témérité qu'une très noire et très malheureuse fortune. Alvaro Tarfé, prenant la parole à son tour, dit: Vous me permettrez, s'il vous plaît, Messieurs, d'avouer librement que je ne suis pas de votre avis. La personne du seigneur Don Quichotte étant très singulière, il ne faut pas qu'il paroisse comme un autre en cette occasion, et, selon moi, il lui conviendra mieux d'entrer dans la place en chevalier errant, c'est-à-dire armé de toutes pièces; et afin que ses armes ne soient pas des armes empruntées, je lui en fais présent aujourd'hui; car vous saurez, Messieurs, que celles dont il se sert actuellement sont ces belles armes de

Milan que je lui laissai en garde à l'Argamesille. Puisqu'il leur a fait l'honneur de les porter, nul chevalier au monde à présent ne mérite de s'en voir revêtu. Qu'il les retienne donc, à la gloire de la chevalerie errante, et qu'elles soient désormais plus renommées que celles de Samson que portoit autrefois le fameux roi Gradasse: comme elles sont un peu ternies par l'ardeur du soleil, par la pluie, et encore plus par le sang de tant de monstres qu'il a tués, je les ferai polir tout de nouveau. Pour sa devise, il n'en faut pas d'autre que celle qu'il a fait peindre dans Ariza sur cet admirable bouclier qu'il a apporté, et qui est un présent du sage Alquife, son grand ami. On ne l'a point encore vu à Saragosse, parce qu'il l'a fait couvrir d'un léger taffetas, à l'exemple du brillant bouclier d'Atlant. Cette ingénieuse devise sera ici toute nouvelle, et fera connoître à tout le monde ce qu'on doit penser du grand chevalier Sans Amour. Don Alvar ayant parlé de la sorte, ils convinrent tous que son avis étoit le meilleur; et Don Quichotte le trouva si bon, qu'il dit au Grenadin d'un air content: Vous avez raison, don Tarfeyan, il faudra que je me tienne armé, parce qu'on voit souvent arriver dans ces sortes de fêtes d'outrageux géants, rois de quelque île étrangère, qui, suivant leur coutume, parlent contre la gloire du roi, et font d'arrogants défis aux chevaliers de la cour. Pour ce qui est de mes armes, mon cher Alvaro, vous êtes dans l'erreur, si vous croyez les avoir possédées. Jamais le sage Alquife n'a eu intention de les donner qu'à moi; mais puisque par un mystère de sa profonde sagesse il a voulu se servir de vous pour me les faire tenir, je veux bien recevoir de votre main ce don pré-

cieux, comme s'il n'y avoit aucune part. Don Alvar et ses amis ne se lassoient point d'entendre les discours graves et sublimes du chevalier, qui faisoient avec les naïvetés de Sancho un contraste qui rendoit leur entretien fort divertissant.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra de quelle manière Don Quichotte gagna le prix d'une course de bague.

Le jour de la course de bague étant venu, les cavaliers qui devoient courir s'y préparèrent, et donnèrent tous les ordres nécessaires pour rendre la fête agréable et magnifique. Aux deux côtés de la place paroissoient deux arcs de triomphe, par-dessous lesquels il falloit passer pour entrer dans la carrière; et sur les arcs étoient écrites en lettres d'or plusieurs inscriptions à la gloire de l'amour. On voyoit aux fenêtres et aux balcons les plus belles dames de la ville et de la province, qui avoient relevé leur beauté naturelle de tout ce que l'art y pouvoit ajouter, et qui faisoient briller dans leurs yeux l'espérance qu'elles avoient de recevoir des mains de leurs amants les prix de la course. Le vice-roi y tenoit la première place avec toute sa maison, et ensuite les plus grands seigneurs du royaume, chacun selon son rang et son emploi. La marche commença par celle des juges du camp, qui, après avoir fait trois fois le tour de la place, vêtus très magnifiquement, et suivis

d'un nombreux cortége, allèrent au bout de la carrière se placer, au son des trompettes, sur un amphithéâtre fort galant. Immédiatement après on vit entrer dans la place vingt cavaliers de bonne mine, disposés en deux quadrilles, et marchant deux à deux avec de riches livrées, et tout l'équipage brillant d'un superbe et galant carrousel. Je ne sais pourquoi notre auteur Arabe a manqué de faire ici une pompeuse description de cette fête, si ce n'est qu'il n'a pas voulu perdre de vue son héros. Il se contente de dire que don Alvar, monté sur un fier Cordouan gris pommelé, richement harnaché, et dont les allures nobles relevoient merveilleusement sa bonne grâce, étoit habillé d'une toile tissue d'or, sur laquelle éclatoit une broderie très delicate de lis et de roses entrelacés ensemble. Il avoit fait peindre sur le champ de son écu la figure de Don Quichotte avec toute l'aventure de l'homme fustigé : ce qui fit bien rire tout le monde. Pour notre chevalier, il étoit à côté de don Alvar, comme son frère d'armes, et il entra dans la lice avec une contenance toute martiale. Il avoit le casque en tête, et il étoit armé de toutes-pièces, prêt à combattre tous les géants de l'univers. Cependant le peuple, qui ne prend pas toujours les choses du bon côté, faisoit de grandes huées à voir seulement la figure du chevalier et de son pacifique cheval. Les deux quadrilles passèrent devant les dames, faisant les saluts et les galanteries ordinaires, c'est-à-dire faisant faire des passades et des courbettes à leurs chevaux : de quoi certes le bon Rossinante, quoique sans école, ne laissa pas de s'acquitter fort bien. Quand Don Quichotte et don Alvar furent auprès des juges, et qu'ils

les eurent salués, le plus considérable des juges s'adressant au chevalier lui dit gravement : Fameux prince de la Manche, fleur et miroir de la chevalerie errante, nous nous tenons tous favorisés de la fortune, puisque vous n'avez pas dédaigné d'honorer de votre présence le divertissement que nous donnons aujourd'hui aux dames. Le chevalier répondit avec la même gravité : Célèbre juge des exercices de Mars, quoique ce ne soient ici que de simples jeux en comparaison des grandes entreprises que je tente tous les jours, je ne veux pas vous refuser l'avantage de vous faire voir mon adresse. En achevant ces paroles il passa outre avec don Alvar, qui en allant joindre sa quadrille représenta à Don Quichotte qu'il ne devoit courir que le dernier, pour ne pas ravir aux autres cavaliers l'espérance d'obtenir quelques-uns des prix; que sa course ne pouvant manquer d'être la plus belle et la plus agréable de toutes, il la falloit reserver pour la dernière, afin de couronner l'œuvre par quelque chose de brillant. Don Quichotte ne put résister à des raisons si spécieuses; il se tira à l'écart, et se rendit par ce moyen simple spectateur de la fête.

Alors tous les cavaliers se mirent à courir au son des trompettes et des timbales, suivant le rang qui leur avoit été réglé par le sort, chacun montrant son adresse et sa légèreté. On admira surtout don Alvar, qui remporta le prix le plus considérale, et qui fit assez connoître qu'il descendoit de ces anciens Abencerrages qui les premiers introduisirent en Espagne les carrousels, les courses de bague et autres fêtes galantes, consacrées au divertissement des dames. Quand les courses

furent finies, don Alvar alla joindre Don Quichotte, qui commençoit à perdre patience, et l'ayant mené à l'endroit de la carrière d'où il devoit partir, les trompettes donnèrent le signal. Don Quichotte pressa les flancs de Rossinante, qui voulant contribuer à la gloire de son maître parut plein d'ardeur, et n'eut pas sitôt reçu vingt coups d'eperon, qu'il partit avec une vitesse qui ne lui étoit pas ordinaire; mais déplorons ici le caprice de la fortune, qui se plaît à detruire en un moment les espérances les mieux fondées. Déjà Rossinante étoit au milieu de la carrière ; il étoit déjà près du lieu où la bague étoit attachée, lorsque le beau feu qui l'animoit le trahit ; il fit un faux pas, et s'abattit sous son maître. Cet accident excita les risées de l'assemblee; mais Don Quichotte, après avoir relevé son cheval, retourna tout bouffi de colère au même lieu d'où il étoit parti, et où don Alvar, qui l'attendoit, lui dit : Consolez-vous, seigneur chevalier, ce n'est que par la faute de votre cheval que vous n'avez pas emporté la bague, votre course a été admirablement belle, et si vous m'en croyez, vous recommencerez avant que Rossinante se refroidisse. Don Quichotte, sans lui répondre un seul mot, se mit à courir une seconde fois, et ne se possédant pas dans la colère et le trouble qui l'agitoient, il manqua la bague; mais le Grenadin, qui l'avoit bien prévu y suppléa, car venant après lui au petit galop, il se leva sur ses étriers, et ayant pris la bague avec la main, il la mit ensuite au fer de la lance de Don Quichotte si adroitement, qu'il ne s'en aperçut pas, et aussitôt il s'écria à haute voix : Victoire! victoire! l'illustre Don Quichotte, l'ornement de la Manche, a remporté

la bague. Le chevalier d'abord jeta l'œil sur sa lance, et y voyant en effet la bague, il crut en être sorti à son honneur. Il dit à don Alvar : Vous voyez combien l'oisiveté est dangereuse; Rossinante, faute d'avoir été en haleine, m'a fait un sensible affront. Oui, mais il est bien réparé, dit don Alvar en souriant, et il faut sans tarder aller demander aux juges le prix qui vous est dû. Don Quichotte y consentit, et quand il fut devant eux, il leur dit en leur présentant sa lance : Que vos seigneuries regardent, s'il leur plaît, cette lance, il me semble qu'elle parle assez pour moi. Le même juge qui avoit déja parlé à Don Quichotte avant la course, prit la parole pour les autres, et après avoir attaché au bout de la lance du chevalier une demi-douzaine de grandes aiguillettes de cuir qu'il s'étoit fait apporter exprès, et qui pouvoient valoir trois ou quatre sols, il lui dit : Invincible chevalier errant, pour prix de l'adresse et de la bonne grâce que vous avez fait paroître dans votre incomparable course, je vous donne ce joyau précieux. Le sage Lirgande votre ami l'a apporté des Indes pour vous : enfin ces merveilleuses jarretières sont faites de la propre peau du Phénix, de ce célèbre oiseau unique en son espèce. Comme vous vous faites appeler le chevalier sans amour, je vous conseille d'en faire présent à la dame de cette assemblée qui vous paroîtra la moins capable de sentir cette passion. Mais je vous ordonne, sous peine de ma disgrâce, de venir ce soir souper chez moi avec le seigneur don Alvar, et d'amener votre fidèle écuyer, qui seul mérite de servir un chevalier de votre réputation. Je vous rends de très humbles grâces, répondit

Don Quichotte, du beau présent que me fait le sage Lirgande par vos équitables mains, et vous allez juger combien j'estime vos conseils. A ces mots il partit pour aller faire une exacte revue de tous les balcons et des fenêtres de la grande place. A la fin il s'arrêta près d'une fenêtre assez basse où il remarqua une vieille femme placée entre deux jeunes courtisanes très fardées. Ce fut à cette honorable dame qu'il s'adressa. Il s'approcha d'elle, et posant le bout de sa lance avec ses aiguillettes sur le bord de la fenêtre, il lui dit d'une voix haute et grave : Très sage Urgande la déconnue, vous voyez devant vous ce tant votre chevalier que vous avez préservé en tant d'occasions des ruses des malins enchanteurs vos confrères. En reconnoissance je vous supplie d'accepter de ma main ces précieuses jarretières, que j'ai gagnées sous vos auspices, et qui sont de la propre peau de ce fameux oiseau si vanté par nos poëtes. La très sage Urgande et sa vertueuse compagnie, étonnées d'entendre un pareil discours, et de se voir présenter des aiguillettes de cuir, et s'apercevant d'ailleurs que la populace en faisoit des huées, fermèrent brusquement la fenêtre au nez du chevalier en lui disant un million d'injures. Cependant Don Quichotte, choqué de cette incivilité, ne savoit qu'en penser, et gardoit le silence dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre. Sancho, qui avoit joint son maître dans la grande place après les courses, ayant vu le peu de cas que la vieille avoit fait des aiguillettes, éleva sa voix : Oh! la sorcière, dit-il, avec sa mine d'excommuniée! à quoi songe-t-elle de refuser ainsi de belles et bonnes aiguillettes? la pauvre bête,

qu'elle est lassée! Par la gerni, si j'agrippe une pierre, je lui ferai bien ouvrir sa fenêtre; mais, Monsieur, croyez-moi, laissons-là Marthe avec ses poulets. Donnez-moi ces aiguillettes, aussi bien celles de mes chausses sont usées, et le reste nous servira dans nos chevaleries à raccommoder le bât du grison et la selle de Rossinante. Prends, mon fils, dit tristement Don Quichotte en baissant sa lance, prends ces rares jarretières, et garde-les soigneusement. Je vois bien que la sage Urgande est plus dans les intérêts de mes ennemis que dans les miens. Elle me l'a fait assez connoître par les mots injurieux qui lui sont échappés contre moi. Oh! par ma foi, Monsieur, dit Sancho, moquez-vous de toutes ses injures, autant en emporte le vent. Le corbeau ne sauroit être plus noir que ses ailes. Les malédictions des vieilles p..... sont des oraisons pour la santé.

CHAPITRE V.

Don Quichotte et Tarfé vont souper chez don Carlos. Sancho en sa belle humeur. Aventure épouvantable qui s'offre à Don Quichotte dans la maison de don Carlos.

Comme la nuit s'approchoit et que chacun se retiroit chez soi, don Alvar joignit le chevalier de la Manche pour lui dire qu'il étoit temps d'aller chez don Carlos. Allons, lui répondit Don Quichotte, je suis prêt à vous suivre. Le Grenadin voulut l'obliger à quitter sa lance

et son écu; mais le chevalier n'en fit rien, et marcha armé comme il étoit jusqu'au logis de don Carlos. Il entra dans la salle où on l'attendoit, tel qu'Amadis entra dans la chambre défendue d'Apollidon, lorsqu'il acheva l'aventure de l'arc des loyaux amans. Don Carlos l'embrassa, et lui dit : Le grand chevalier de la Manche soit le bien venu dans une maison où tout le monde lui souhaite toute sorte de prospérités; mais, seigneur Don Quichotte, pour vous délasser de la fatigue de vos glorieuses courses, quittez, s'il vous plaît, vos armes. Vous le pouvez faire ici en toute sûreté, puisque vous êtes avec vos amis. Je puis, répondit le chevalier, quitter ma lance et mon écu pour vous satisfaire, mais pour mes autres armes, je vous prie de me permettre de les garder; en quelque lieu que je me trouve, je les ai toujours pour deux raisons : la première, c'est qu'en portant toujours ces honorables instruments de la chevalerie errante, le corps s'y fait, et n'en est point incommodé, suivant cet axiome de philosophie : *ab assuetis non fit passio*. La seconde raison, c'est que l'homme prudent doit être sans cesse sur ses gardes; car je me souviens d'avoir lu dans l'admirable livre des aventures du chevalier du Soleil, qu'un jour ce chevalier s'étant égaré dans une forêt avec le Troyen Oristide son ami, ils arrivèrent enfin à un certain pré où ils trouvèrent dix ou douze sauvages qui faisoient rôtir un cerf sur des charbons : s'en étant approchés, ces sauvages les invitèrent par signes à manger avec eux; les chevaliers, qui avoient un pressant besoin de ce secours, l'acceptèrent; ils mirent pied à terre, et après avoir ôté la bride à leurs chevaux afin

qu'ils pussent paître dans le pré, ils vinrent s'asseoir parmi ces sauvages, qui leur montroient tant d'humanité. Néanmoins ils n'otèrent point leurs casques, ils se contentèrent seulement de lever les visières; mais à peine avoient-ils commencé à manger, que les sauvages tous ensemble se jetèrent traîtreusement sur eux et leur donnèrent tant de coups de massue sur la tête, que si la trempe des casques n'eût pas résisté aux coups, les deux chevaliers en eussent été écrasés. Ils tombèrent à terre sans sentiment, et les barbares les croyant morts voulurent les désarmer; mais, comme ils n'étoient pas accoutumés à désarmer des chevaliers, ils ne savoient de quelle manière s'y prendre. Oristide et le chevalier du Soleil eurent le temps de revenir à eux. Ils reprennent donc leurs esprits et reconnoissant le péril où ils sont, ils se lèvent avec beaucoup de légèreté, ils mettent l'épée à la main, et chargent les barbares avec tant de vigueur, qu'ils en font bientôt une étrange boucherie. Ils ne portent pas un coup inutile; ici vole une tête, là tombe un bras ou une cuisse. Don Quichotte en faisant le récit d'une si brusque expédition, tira son épée, et, pour peindre au naturel la valeur du chevalier du Soleil et de son compagnon, il se mit à s'escrimer avec une telle vivacité, que toute la compagnie, craignant d'être prise pour les sauvages, s'écarta, de sorte qu'il se fit autour de lui un grand cercle vide dont il étoit le centre. Cette scène divertit tous les convives; mais don Carlos, jugeant à propos de la finir, dit à Don Quichotte en riant : C'est assez, invincible chevalier, il y a long-temps que tous ces sauvages ont eu leur fait, n'en parlons plus, je vous prie. Don Quichotte s'arrêta

tout à coup, et rengaîna son épée avec un flegme qu'on n'attendoit pas de lui. Don Carlos alors s'approcha du chevalier, et, le prenant par la main, le mena dans une grande salle où l'on avoit déja servi; mais avant que de se mettre à table, don Alvar, ne voyant pas là Sancho, chargea un de ses pages de l'aller chercher.

Sancho, qui avoit suivi son maître jusqu'au logis de don Carlos, s'étoit laissé conduire dans la cuisine, où les préparatifs du souper excitoient merveilleusement son attention. Seigneur Sancho, lui dit le page, on vous demande dans la salle du festin. On ne veut point souper sans vous. Venez tâter des mets délicats et des vins exquis. Par ma foi, seigneur page, répondit l'écuyer, ces messieurs me prennent dans un temps où je suis tout-à-fait disposé à leur donner satisfaction, car il y a plus de trois heures qu'il n'est entré dans mon corps aucune joie. En disant cela il alla dans la salle où étoit la compagnie. Il ôta son bonnet avec ses deux mains, et faisant une profonde révérence : Messieurs, leur dit-il, que Dieu vous tienne tous en sa sainte gloire, pour avoir si bonne mémoire de moi. Comment, Sancho, lui dit don Carlos, vous nous faites un compliment qui ne convient qu'aux trépassés. Nous ne sommes point encore morts, Dieu merci, à moins que ces messieurs ne le soient déjà de la mauvaise chère que je leur fais. Sainte Vierge! répliqua Sancho en regardant les mets, qui étoient en abondance sur la table, cela se peut-il? Ces messieurs ressembleroient donc aux oies d'un laboureur d'auprès de chez nous, qui moururent de la pépie sur un étang. Ce n'est point ici une table de compliments. Je vois tant de plats remplis d'autruches, de

ragoûts, et de fricassées, que j'ai de la peine à retenir ma salive de contentement. Hé bien, tenez, frère, lui dit don Carlos en lui mettant un chapon sur une assiette, mangez cela pour vous ouvrir l'appétit. On m'a dit que vous avez une grâce toute particulière à expédier ces animaux-là. On vous a dit vrai, repartit l'écuyer, et la vue ne vous en coûtera rien. En même temps il demanda du pain, et se mit à jouer des mâchoires de façon que dépecer, mâcher et avaler le chapon, ne furent qu'une même chose. Les pages, qui servoient, prenoient aussi bien que leurs maîtres tant de plaisir à le voir, qu'ils avoient soin de verser sur son assiette le reste de celles qui se desservoient, et ils ne manquoient pas de lui donner à boire de moment en moment; ce qui le mit de si bonne humeur, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : En vérité, seigneur Carlos, messieurs vos pages et vous, êtes de vrais porte-bonheurs, de régaler ainsi vos amis. Frère Sancho, répondit en souriant don Carlos, vous êtes vous-même un aimable homme de nous parler à cœur ouvert : pour prix de cette franchise, qui me charme, recevez de ma main cette assiette pleine d'andouillettes. Qu'est-ce que c'est que ces andouillettes, répliqua l'écuyer en les prenant, je n'en ai point encore vu. Goûtez-en, ami Sancho, dit don Alvar, et vous nous en direz votre avis. Sancho ne se le fit pas dire deux fois. Il se mit à les manger l'une après l'autre comme des grains de raisins. Ensuite il dit à don Alvar : Par ma foi, seigneur Tarfe, c'est une bonne drôlerie que ces andouillettes; je m'imagine que c'est avec de semblables petites boules que les enfants se jouent aux limbes. Quand je serai de retour au pays, j'en veux semer un

boisseau dans notre jardin; et si l'année est bonne, je les vendrai comme il faut; tout ce que je crains, c'est que je ne les mange avant qu'elles soient mûres : mais quand je m'en approcherai, il faudra que ma femme me mette un baillon dans la bouche. Votre femme! dit alors don Carlos, vous êtes donc marié, Sancho? Hé, avez-vous une belle femme? Comment belle! repartit l'écuyer, je ne la changerois pas pour madame Dulcinée du Toboso, qui s'appelle en son propre nom Aldonça Lorenço, autrement Nogalez. Il est vrai que ma femme aura cinquante-cinq ans aux herbes prochaines, et que le soleil lui a brûlé la face; mais avec tout cela, c'est une femme qui donneroit son reste à un docteur. Elle jase comme une pie. La seule chose que le seigneur curé lui reproche, c'est qu'elle n'a pas plus tôt amassé quatre ou cinq sous, que vous auriez plutôt son honneur que de l'empêcher de les aller porter chez Juan de Perez, le tavernier du village, pour les changer en eau de raisin. Avez-vous des enfans, lui demanda quelqu'un de la compagnie? Hé, pardi, répondit Sancho, qu'aurions-nous fait au Seigneur pour n'en pas avoir? Oui vraiment nous en avons. J'ai entre autres une petite Sanchette, qui est si rusée, qu'elle en sait déjà autant que sa mère. Mardi, c'est une créature bien taillée, et qui est sage comme une Magdeleine. Pour la beauté, je m'en rapporte à ceux qui disent qu'elle ressemble on ne peut pas mieux à notre curé, qui est le plus beau mâle de toute la Manche. La naïveté de l'écuyer fit rire tous les convives, et don Alvar remarquant qu'il n'avoit plus rien à manger, lui dit : Ami Sancho, voyez s'il vous reste encore quelque boyau vide, pour y loger

cette assiette de blanc-manger. Sancho la prit en lui répondant : Seigneur Tarfé, je vous remercie; j'espère qu'avec l'aide de Dieu cela ne couchera pas dehors. Aussitôt il porta la main sur l'assiette, et en un moment on vit disparoître tout le blanc-manger, à la réserve de ce qui s'en répandit sur sa barbe.

Le repas étant fini, le maître du logis conduisit les convives au fond de la salle, et les fit asseoir sur une estrade, pendant que les domestiques enlevoient les tables; et comme il vouloit faire tout l'honneur de la fête à Don Quichotte, il le plaça entre don Alvar et lui, et fit signe à Sancho, qui ce soir-là méritoit à juste titre le fameux surnom de Pança, de s'asseoir à terre aux pieds de son maître. Alors don Alvar commença de faire des reproches à Don Quichotte de ce qu'il n'avoit point pris de part à la joie de la compagnie, et n'avoit fait que rêver, sans toucher seulement aux mets qu'on lui avoit servis. C'est une marque, ajouta don Carlos au discours de Tarfé, que le seigneur Don Quichotte n'a pas trouvé nos ragoûts assez bien apprêtés, et il ne faut pas s'en étonner. Les repas des simples cavaliers tels que nous peuvent-ils satisfaire un goût comme le sien? peut-il trouver de quoi se contenter ici, lui qui, après avoir remporté les prix des tournois, et mis à fin des aventures inouïes, est régalé tous les jours dans les cours des empereurs, des soudans et des califes; tels que sont ceux de Trébisonde, de Niquée et de Syconie, si célèbres pour la somptuosité et la délicatesse de leurs tables. Par la gerni, interrompit brusquement Sancho, je ne puis souffrir toutes ces fariboles. Ceux qui vous les ont contées, seigneur Carlos, sont des menteurs.

Nous ne sommes régalés le plus souvent dans nos chevaleries que de coups de pierre ; et, quand il nous arrive de manger des melons, croyez-moi, on nous en fait, mardi, bien payer la coupe. Quelquefois, à la vérité, nous rencontrons de bonnes gens, comme le seigneur Valentin ; mais la Pentecôte ne vient qu'une fois l'année ; et pour ces empereurs et ces caïfes que vous dites, au diable qui en a jamais vu que dans la tête de mon maître, qui est un fou s'il ne plante ici le piquet pour toujours. Don Quichotte ne put supporter plus long-temps les impertinences de Sancho, et lui donnant dans le dos un coup de pied : Double maraud, lui dit-il en colère, te tairas-tu ? Quel mauvais génie te pousse à fatiguer de tes extravagants discours une si illustre compagnie ? Seigneur don Carlos, continua-t-il en se tournant vers le maître du logis, je vous prie d'excuser l'indiscrétion de mon écuyer, et soyez persuadé que si je n'ai point mangé, ce n'est pas manque de goût pour les mets délicieux dont votre table étoit couverte ; mais c'est que nous autres chevaliers errants, nous sommes en garde contre la sensualité. Nous n'usons des aliments que pour soutenir la nature ; et quand les empereurs dans les cours de qui la fortune nous conduit veulent nous régaler, nous faisons moins d'attention aux mets de leurs festins qu'à l'honneur qu'ils nous font de nous recevoir à leurs tables. Enfin nous méprisons une vie molle et délicieuse ; et lorsque nous cherchons à redresser les torts et à rétablir le bon ordre dans les états, nous nous faisons un plaisir charmant de traverser des déserts arides, d'être exposés aux rigueurs des saisons, et de passer les journées

entières sans manger, à l'exemple d'Amadis de Gaule, qui demeura plus de trois mois sur la roche pauvre, sans dormir ni prendre aucun aliment. Une autre chose encore, seigneur don Carlos, ne m'a pas permis de prendre part à la joie commune. La sage Urgande, sur l'amitié de qui je me reposois, a refusé fort incivilement le prix dont vous avez récompensé mon adresse ; ce que toute autre qu'elle auroit estimé plus qu'un empire. Ce refus auroit de quoi abattre le plus ferme courage, et je vous avoue que j'ai besoin de toute la force du mien pour n'y pas succomber. Je ne sais quelle peut être la cause de sa haine pour moi. Il faut que de perfides enchanteurs lui aient fait de faux rapports, ne trouvant pas de moyen plus assuré pour sapper les fondements de la chevalerie errante, que de semer la division entre les plus fermes soutiens de cet ordre et leur sage protectrice. Le grave Don Quichotte n'en seroit pas resté là, tant il avoit cette matière à cœur, s'il ne fût alors entré dans la salle une troupe de musiciens et de danseurs que don Carlos avoit fait venir pour divertir ses convives.

Il se fit durant deux heures un concert très agréable de voix et d'instruments entremêlés de danses, et ce divertissement se termina par une entrée comique. Un homme vêtu à la paysanne dansa avec une légèreté surprenante. Pendant qu'il dansoit, don Carlos demanda tout haut à Sancho s'il en feroit bien autant ? L'écuyer, que les fumées de tant de viandes, dont il s'étoit bourré, commençoient d'assoupir, répondit en bâillant de toute sa force, et faisant du pouce la croix sur sa bouche : Par ma foi, seigneur Carlos, je pirouetterois mieux à pré-

sent sur une paillasse que dans cette salle; et pour ce drôle qui se démène comme un possédé, je crois qu'il ne seroit pas bon à faire des andouilles, car je m'imagine qu'il n'a ni tripes ni boyaux dans le ventre. Cette pensée de Sancho fit rire tout le monde, mais ce ris ne fut pas de longue durée. Un terrible géant qui parut tout à coup dans l'assemblée la remplit d'effroi. Ce géant avoit trois aunes de haut, et étoit gros à proportion. Il fut obligé de se mettre à genoux pour entrer dans la salle; et lorsqu'il se fut relevé, sa tête touchoit au plafond. Il étoit vêtu à la persienne d'une longue robe de drap rouge; un large cimeterre, soutenu d'une chaîne de fer, et dont la garde étoit faite en pas d'âne, pendoit à sa ceinture. Il portoit autour du cou une vaste fraise, et sur la tête une capeline entourée d'un grand nombre de queues de coq-d'inde, qui faisoient une espèce de couronne. A cet horrible aspect, toute la compagnie se leva saisie de frayeur, et alla se ranger autour de Don Quichotte, comme on voit un troupeau de moutons s'assembler auprès du berger à la vue d'un loup affamé. Pour le chevalier de la Manche, il fit bien connoître qu'il étoit né pour rassurer les peuples effrayés. Ce héros intrépide, conservant tout son sang-froid dans une occasion si périlleuse, s'écria d'une voix ferme: Ne craignez rien, Messieurs, ceci me regarde. Je sais ce que c'est que ces sortes d'aventures. Il en arrive souvent de pareilles dans le palais des empereurs. Dissipez donc vos alarmes, et écoutons ce que nous veut ce difforme géant. Les cavaliers s'étant remis sur leurs siéges aux ordres de Don Quichotte, le géant prit alors la parole, et dit d'une voix rauque, telle que l'ont tous les

géants: Apprenez-moi qui d'entre vous, princes, pages et laquais, est le chevalier Sans Amour, autrefois celui de la Triste Figure? C'est moi, géant, lui répondit fièrement Don Quichotte. Que me voulez-vous? O dieux immortels, reprit le monstre! que ne vous dois-je point! puisque vous me faites heureusement rencontrer en cette ville ce que je cherche avec tant de peine depuis quatorze cents ans. Sachez, princes et chevaliers qui m'entendez, que vous voyez devant vous le redoutable Bramarbas de Taille-Enclume, puissant empereur du royaume de Chypre, que j'ai conquis sur son légitime seigneur par la force de mon invincible bras. Le bruit des aventures et des étranges actions du chevalier Don Quichotte est venu jusqu'à mon palais impérial; et, il faut que je l'avoue, il n'y a point d'endroits au monde, point de villes, de rues, de cabarets et d'écuries où l'on ne parle aujourd'hui de ce grand arc-boutant de la chevalerie errante. Comme je ne puis souffrir qu'il y ait dans l'univers un personnage si extraordinaire, j'ai quitté mon royaume pour le venir chercher. J'ai dessein de le combattre, et de lui couper la tête pour la porter en Chypre, et la clouer à la porte de mon palais, afin que l'on sache que je suis plus fort que lui, et que tous ceux qui seront après lui. C'est pourquoi, illustre Don Quichotte, si tu ne veux pas entrer en bataille avec moi, tu n'as qu'à te laisser couper la tête tout à l'heure, car je suis pressé de m'en retourner. Une autre chose encore m'amène ici. J'ai ouï dire que don Carlos, le seigneur de ce fort château, a une jeune sœur dont on vante partout la beauté; et comme c'est une de mes folies que les jeunes et belles filles, je prétends aussi

emmener en Chypre cette princesse pour la mettre en mon sérail. Et si don Carlos s'y oppose, je le défie en combat singulier lui et tous ceux qui sont ici présents. Le roi de Chypre, s'étant tu en cet endroit, tous les auditeurs attendoient avec étonnement ce que lui répondroit Don Quichotte, lorsque ce chevalier, fléchissant le genou devant don Carlos, lui dit : Souverain empereur de Grèce, grand Trebace, qui en l'absence des princes vos fils, avez pris le nom de don Carlos pour confondre les projets du perfide enchanteur qui médite la ruine de cet empire ; permettez que je tienne ici la place de l'invincible chevalier du Soleil et du vaillant Rosiclair, son frère, à qui il appartiendroit de punir l'insolence de ce monstre. Don Carlos, qui se mordoit les lèvres pour s'empêcher de rire, tendit gracieusement la main au chevalier, et le releva en lui disant : Illustre prince de la Manche, cette affaire, à la vérité, nous regarde tous deux; mais franchement je suis si effrayé des menaces de Bramarbas, qu'il faudra bien que je lui accorde la princesse Trébasine, ma sœur, à moins que vous n'en ordonniez autrement. Faites donc là-dessus ce que vous jugerez à propos, car le parti que vous prendrez sera toujours le plus honorable. Don Quichotte, à ces mots, s'avança vers le géant, et lui adressa ces paroles : Superbe Bramarbas, tu aurois déjà reçu le châtiment qui t'est dû sans le respect que j'ai pour l'empereur et pour les princes qui sont ici; mais j'accepte le combat que tu me demandes, et je fais tous les serments qu'ont accoutumé de faire en pareille occasion les plus fameux chevaliers, et surtout de ne me point réjouir avec la reine jusqu'à ce que j'aie

abattu à mes pieds ton affreuse tête, que je destine pour pâture aux corbeaux et aux hiboux. O dieux immortels! reprit le géant d'une voix terrible, se peut-il que je souffre qu'un homme seul me fasse de semblables menaces? Je jure par la moustache de Briarée et d'Encelade, mes ancêtres, que je ne mangerai pas mon pain à terre, et que je ne dormirai pas sur la pointe de mon épée, jusqu'à ce que j'aie collé tes bras à tes épaules, et attaché tes cuisses à tes hanches. Toutes ces menaces, interrompit le chevalier, sont hors de saison. Notre combat seul décidera qui de nous deux doit être estimé le premier chevalier du monde. Va donc te préparer à soutenir tes bravades, et délivre l'empereur de ta présence odieuse. Cependant Sancho, épouvanté de la taille énorme du roi de Chypre, ne put entendre ses menaces sans frémir, et se mettant entre lui et son maître, il s'écria : Ah! seigneur Barrabas! ne faites pas tant de mal à mon maître. Par la sainte oreille de Malchus; laissez-lui tous ses membres comme le Seigneur les lui a donnés. Heureusement pour Sancho, Don Quichotte s'étoit tourné vers l'empereur Trébase pour le supplier d'honorer de sa présence le combat qu'il venoit d'accepter; car s'il eût entendu parler son écuyer dans ces termes, il n'auroit pas manqué de punir sa lâcheté. En ce moment Bramarbas s'approcha de Don Quichotte, et lui jetant un de ses gants au visage, il lui dit : Chevalier, relevez cet étroit et petit mien gant que je vous donne pour gage que je vous attendrai demain dans la grande place après le dîner, car je ne me bats jamais que quand j'ai bien bu et bien mangé. En achevant ces mots, il sortit de la salle de la même manière qu'il y

etoit entré. Don Quichotte eut tant de joie de recevoir un défi dans la forme usitée entre chevaliers errants, qu'il ne prit point garde à l'affront que Bramarbas venoit de lui faire en lui jetant son gant au nez : Il le ramassa même, et le donna à Sancho, qui voyant qu'il avoit plus de deux pieds de long s'écria : Notre-Dame, quelles terribles mains! fils de p...., qui en attendra un soufflet? Cette aventure étant finie, comme il se faisoit tard, don Carlos fit allumer des flambeaux pour reconduire ses convives, qui, après avoir pris congé les uns des autres, s'en retournèrent chez eux; et l'histoire dit qu'ils reposèrent tous tranquillement, à la réserve de Don Quichotte, qui passa la plus mauvaise nuit du monde, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Ce que c'étoit que le géant Bramarbas. Songe de Don Quichotte, et ce qui s'ensuivit.

Comme notre Arabe a cru que le lecteur seroit curieux de savoir ce que c'étoit que le géant Bramarbas, il n'a pas manqué de nous l'apprendre. Il dit que don Carlos et don Alvar avoient fait prendre un de ces géants de carton revêtus d'une longue robe que l'on a coutume en Espagne de porter par les rues les jours de réjouissance pour amuser la populace. Le secrétaire de don Carlos, jeune homme dont l'esprit étoit naturellement

plaisant, fit le rôle de Bramarbas. Il tenoit au bout d'un bâton la tête de carton, et il parloit par un gros et long tuyau de fer-blanc qui aboutissoit à la bouche du géant; et, pour mieux tromper le chevalier de la Manche et son écuyer, on avoit éloigné les lumières, de sorte que l'ombre même du géant empêchoit qu'on ne vît son visage de carton.

Cette aventure avoit tellement frappé l'imagination de Don Quichotte, qu'il ne put reposer de toute la nuit; car dès qu'il commençoit à s'endormir, le désir impatient qu'il avoit d'éprouver ses forces contre celles du roi de Chypre le réveilloit aussitôt. Néanmoins vers le point du jour le sommeil se rendit maître de ses sens; mais cela ne servit qu'à l'agiter encore davantage : car ayant songé que Bramarbas s'étoit furtivement introduit dans le château pour le tuer en trahison, il se réveilla en sursaut, et se levant avec précipitation : Attends, traître, dit-il, tu vas voir que tes artifices ne sauroient te dérober à mes coups. En disant cela il endossa sa cuirasse sur sa chemise, mit ses épaulières, et ayant pris sa lance et sa rondache, il alla le casque en tête chercher le roi de Chypre dans tous les endroits de sa chambre, et même sous son lit, sans songer qu'un géant de la taille de Bramarbas n'y devoit pas être. Ensuite il descendit dans la salle, d'où il entra dans une garde-robe, où Sancho, pour ses péchés, étoit couché dans un petit lit sans rideaux. Ce bon écuyer, par précaution contre le jour naissant, s'étoit couvert la tête de la couverture; et l'on voyoit sur le chevet le grand gant du roi de Chypre que son maître lui avoit donné à garder. Don Quichotte n'eut pas

plus tôt aperçu ce gant, qu'il s'alla imaginer que c'étoit celui qui étoit resté au géant, et par conséquent il ne lui en fallut pas davantage pour se persuader que l'homme qu'il voyoit dormir étoit son superbe ennemi, qui fatigué d'avoir escaladé le château se reposoit jusqu'à ce qu'il pût trouver l'occasion d'exécuter son dessein. Dans cette imagination, il leva le gros bout de sa lance, et en déchargea un furieux coup sur les côtes du malheureux Sancho, en s'écriant : C'est ainsi, lâche Taille-Enclume, que doivent être traités ceux qui, ayant des ennemis tels que moi, cherchent à les surprendre par supercherie. Une si rude touche eut le pouvoir de dissiper le sommeil le plus profond. Sancho se réveilla tout étourdi du coup, poussant de dessous la couverture d'effroyables cris; et même Alisolan nous assure que les cris de Sancho précédèrent le sentiment. Il ouvrit les yeux pour voir qui étoit celui qui le reveilloit d'une si désagréable manière. Mais le chevalier se fit bientôt reconnoître, car ayant jeté sa lance, dont il ne pouvoit se servir dans un si petit lieu, il appliqua deux ou trois coups de poing sur le nez de Sancho, en lui criant d'une voix terrible : Géant perfide, il faut que tu meures ici de mes propres mains, pour prix d'avoir escaladé ce château. A ce nouvel assaut, l'écuyer redoubla ses hurlemens, et tout éclopé qu'il étoit, il se jeta du lit en bas, et gagna la salle en disant à son maître qui le suivoit de près : Pour l'amour de Dieu, seigneur Don Quichotte, songez que je n'ai point escaladé ce château. Je suis Sancho Pança votre fidèle écuyer. L'artifice est grossier, repartit Don Quichotte; il ne te sert de rien de déguiser ton nom. Je sais bien,

traître, que tu n'es point un autre que Bramarbas. Le gant qui est sur ce lit ne t'a que trop découvert. La salle étoit d'elle-même assez obscure, et les volets en étant fermés, Don Quichotte ne pouvoit bien reconnoître son écuyer. C'est pourquoi, le prenant toujours pour Taille-Enclume, malgré les protestations que Sancho lui faisoit du contraire, il continuoit à le poursuivre, et à le frapper, pendant que le misérable invoquoit à son aide plus de saints qu'il n'y en a dans la légende. Le pauvre diable auroit bien voulu gagner la porte de la salle, mais l'incommode chevalier lui en fermoit le chemin toutes les fois qu'il tournoit ses pas de ce côté-là. A la fin les clameurs de Sancho réveillèrent les domestiques de don Alvar. Ils accoururent en chemise pour voir ce que c'étoit; mais leur présence, au lieu de désarmer Don Quichotte, ne servit qu'à irriter sa fureur; car en les voyant il se figura que c'étoient autant de géants qui se trouvoient là par enchantement pour secourir Bramarbas. Dans cette pensée il s'apprêta à les combattre tous ensemble; et comme il avoit laissé sa lance dans la garde-robe, il se fit une arme offensive de son bouclier, avec quoi, renversant les uns, blessant les autres, et déchirant des chemises à droite et à gauche, il fit des exploits dont on parlera jusqu'à la fin des siècles à Saragosse. On n'entendoit que cris et que malédictions contre notre chevalier, qui jusque-là avoit eu l'avantage; parce qu'étant armé, comme il étoit, ses ennemis nus et sans armes ne pouvoient le frapper sans se faire plus de mal qu'ils ne lui en faisoient à lui-même. Mais par malheur sa cuirasse, qu'il avoit mal attachée, se défit, et tomba dans la mê-

lée. Alors ses ennemis s'approchèrent de lui, et un vigoureux palefrenier l'ayant saisi par le milieu du corps. l'enleva de terre; et, pendant qu'il le tenoit serré entre ses bras, quelques pages retroussèrent sa chemise jusque sur sa tête. Comme le jour étoit alors plus grand qu'au commencement du combat, les fesses du chevalier furent visiblement remarquées, et reçurent plus de mille claques. On dit même que Sancho, ne voulant pas laisser échapper une si belle occasion de se venger de son maître, osa porter sur lui ses mains impies; mais, comme ce discret écuyer ne s'en est jamais vanté, notre historien ne donne pas ce fait pour constant. Il ne veut pas sans certitude avancer une chose qui feroit tant de tort à la mémoire de Sancho. Quoi qu'il en soit, il tomba sur les postérieures de Don Quichotte une grêle de coups. Et, comme il avoit affaire à des gens à qui le jeu plaisoit, il est à croire que cela auroit duré plus long-temps, si don Alvar ne fût pas entré dans la salle. Il étoit en robe de chambre, et en pantoufles, et il avoit son épée sous son bras. Le premier objet qui frappa sa vue fut Don Quichotte en l'état que je viens de dire. Il trouva ce spectacle assez réjouissant : mais il étoit trop charitable pour souffrir que ses valets continuassent à maltraiter le chevalier; ainsi, pour le tirer de leurs pates, il fit signe au palefrenier de le lâcher, et à tous les autres de gagner la porte. Ensuite se rangeant du côté de Sancho, il mit l'épée à la main disant au chevalier : Allons, seigneur Don Quichotte, vous nous voyez, le brave Sancho et moi, prêts à vous seconder. Meurent tous ces marauds qui vous ont offensé! Mais dites-nous auparavant quelles gens ce sont, et ce

qu'ils vous ont fait? Ne voyez-vous pas bien, répondit Don Quichotte, qui par bonheur reconnut le Grenadin, que ce sont des géants? Bramarbas est venu escalader ce château cette nuit, dans le dessein de m'assassiner: mais sa trahison a été trompée; parce que j'en ai été averti secrètement par le sage Lirgande. Courons donc, mon cher don Tarfeyan; courons après ces traîtres, et poursuivons-les jusque dans les plus sombres forêts de la Chypre. Il voulut en même temps suivre les prétendus géants, qui se sauvoient à toutes jambes dans leurs chambres; mais don Alvar l'arrêta en lui disant : Non, non, trop courageux Don Quichotte, croyez-moi, une si vile canaille ne mérite pas que vous fassiez en chemise un si long voyage. Retirez-vous dans votre appartement; et ne vous montrez point en public que nous n'ayons su la résolution que prendra Bramarbas. Cependant Sancho et moi nous observerons ses démarches, pour vous en faire un fidèle rapport. Retournez donc vous reposer; car pour le présent vous devez être satisfait de l'avoir forcé de prendre la fuite, et de vous laisser son gant, qui servira de monument à nos neveux, de votre valeur et de sa lâcheté. Don Quichotte goûta l'avis, et se retira dans sa chambre; mais don Alvar, pour mieux s'assurer de lui, ferma la porte à double tour par dehors, et emporta la clef, après quoi il alla retrouver Sancho, qui étoit rentré dans la garde-robe, où il s'habilloit tout en jurant et en pestant contre son maître. Hé bien, Sancho, lui dit-il, comment vous trouvez vous de la bataille? Fort bien, répondit Sancho, je n'ai qu'une côte d'enfoncée, et tous les os moulus. Par la gerni, je suis bien las de toutes ces balivernes; et si

je ne craignois de perdre la bonne île que mon maître m'a promise, franchement j'enverrois la chevalerie errante à tous les diables. Le roi de Chypre vous a donc maltraité? reprit don Alvar. Bon! le roi de Chypre, repartit l'écuyer, c'est mon enragé de maître qui s'est mis dans la tête que j'étois Barrabas, et qui m'a roué de coups : mais qu'il se désaccoutume, s'il lui plaît, de voir les choses en chevalier errant, car sa manière de voir ne m'accommode point du tout. Ce qui me console, c'est que ses bonnes œuvres ont eu leur récompense. Ses fesses n'ont pas mal été régalées par messieurs vos pages, à qui Dieu le rende, pour le plaisir qu'ils m'ont fait d'être venus à mon secours. Ami Sancho, dit don Alvar, il ne faut pas dire que ce sont mes pages qui ont fouetté le seigneur Don Quichotte, mais des enchanteurs sous la figure de mes pages. Bon, répartit Sancho, nous en revenons toujours là. Nous ne savons danser que le même branle. Toujours des enchanteurs par ci, toujours des enchanteurs par là. Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils nous enchanteront bientôt le pain dans la bouche. La simplicité de Sancho divertissoit tellement le Grenadin, qu'il l'emmena dans sa chambre pour le faire parler pendant qu'il s'habilleroit.

CHAPITRE VII.

Comment et pourquoi le chevalier de la Manche sortit de Saragosse pour aller à la cour.

A peine don Alvar étoit-il dans sa chambre que le secrétaire de don Carlos y entra pour lui dire que son maître venoit de recevoir des nouvelles de la cour, où il se voyoit obligé d'aller en diligence pour conclure le mariage de sa sœur avec un des principaux officiers de sa majesté. Ah! pardi, s'écria Sancho, j'en ai bien de la joie, car à ce compte-là ce grand pied plat de Barrabas ne l'aura pas. Don Alvar tirant à part le secrétaire lui dit tout bas, qu'il seroit bien aise de pouvoir s'en retourner avec don Carlos jusqu'à Madrid; mais, ajouta-t-il, comment nous déferons-nous de notre chevalier errant? Si nous le menons avec nous, il ne manquera pas de nous arrêter sur la route par les aventures que son entêtement fera naître tous les jours. En même temps il raconta au secrétaire ce qui venoit de se passer, et après en avoir ri avec lui: J'avoue, dit-il, que le maître et le valet sont un divertissement si singulier, que je voudrois bien le donner à la cour; mais il faudroit pouvoir les attirer à Madrid, sans qu'ils y vinssent avec nous. Je me charge de ce soin, répliqua le secrétaire, et je vais de ce pas mettre la main à la besogne. Il prit aussitôt congé de don Alvar, comme pour s'en retourner rendre compte de sa commission à

son maître; mais au lieu de sortir, il alla chercher par toute la maison ce qui pouvoit contribuer à la plus bizarre mascarade. Il s'enveloppa le corps d'un grand manteau noir, lié en trois endroits avec des sangles de cuir. Il se fit un bonnet d'une figure tout extraordinaire, chargé de plumes de coq de différentes couleurs, et relevé par une infinité d'agrafes, de plaques, de coquilles, de morceaux de verre et de jais. Il avoit autour du cou neuf ou dix chaînes d'argent, d'or, de cuivre et de fer, avec autant de chapelets à gros et petits grains, entremêlés d'un nombre prodigieux de médailles; et tout cela étoit surmonté d'un grand collet fraisé, barbouillé de taches rouges, vertes et feuilles-mortes. Il portoit à son côté une arquebuse en guise d'épée, et l'on voyoit briller à ses doigts une étonnante quantité de bagues et d'anneaux. Pour le visage, il se le barbouilla de suie, et se fit une moustache avec de l'encre. Enfin sous cette figure, qui ne ressembloit pas mal à celle du roi Melchior, comme on le représente le jour des Rois dans les églises de village, notre jeune secrétaire se fit annoncer à don Alvar, qui lui dit devant Sancho : Bel étranger, de grâce, dites-nous qui vous êtes, et ce que vous demandez? Je cherche, répondit le secrétaire, l'invincible prince de la Manche, le grand Don Quichotte, pour lui faire une très importante ambassade; et l'on m'a assuré que c'est ici le superbe palais qu'il habite. On vous a dit vrai, reprit le Grenadin, et je vais vous conduire à son appartement. A ces mots, il mena l'ambassadeur à la porte de la chambre du chevalier, et l'ayant ouverte, il dit en entrant à Don Quichotte : Redoutable chevalier de la Manche, voici

un ambassadeur de je ne sais quel prince, qui ne veut déclarer qu'à vous le sujet de son ambassade. Qu'il avance, répondit gravement Don Quichotte, qui étoit encore en chemise; quelque chose qu'il ait à me dire, qu'il parle librement. Le droit des gens et la dignité de son caractère doivent le rassurer. Êtes-vous par hasard le chevalier Sans Amour, lui dit l'ambassadeur d'une voix qu'il affectoit grosse et cassée? Oui, je le suis, repartit Don Quichotte. Hé bien, grand prince, reprit le noir ambassadeur, sachez que l'invulnérable Bramarbas, mon maître, seul empereur de tous les géants qui sont au monde, et très puissant roi de Chypre et des provinces, îles et prairies adjacentes, vous envoie dire par moi, son plus éloquent écuyer et secrétaire Maroquin l'Enfumé, que, pour certaine aventure qui lui est survenue cette nuit, il se trouve dans la nécessité de partir sans retardement pour Madrid; et, comme pour satisfaire au gage qu'il vous jeta hier au nez, vous deviez combattre contre lui en cette ville, qui lui est suspecte, il vous défie, et vous appelle de nouveau à la cour du roi d'Espagne, où vous n'aurez pas tant d'amis, de parrains, de bâtards et de maîtresses. Il vous mande donc par moi le susdit Maroquin, que vous ayez à vous trouver à Madrid dans le terme de quarante jours pour tout délai, sous peine d'être dégradé du titre de chevalier, et perdu de réputation auprès de toutes les princesses de Galice et de toutes les infantes de cabaret qui sont sur la terre. Ce sera dans un si fameux combat que mon épouvantable maître éprouvera si toutes les grandes choses que la renommée publie de vous sont véritables. Après un défi si so-

lemnel, si vous manquez de vous rendre à Madrid, Bramarbas ira jusque dans l'empire de la lune semer le bruit de votre lâcheté; mais si au contraire vous remportez sur lui la victoire, vous serez maître et légitime roi de notre delicieux royaume de Chypre, dans lequel vous aurez mille beaux gouvernements à donner; et entre autres celui de l'île des Andouillettes, qui est un des plus considérables. Je retiens celui-là pour moi, interrompit Sancho, qui jusque-là avoit écouté fort attentivement le discours de l'ambassadeur: Seigneur Maroquin, dites-moi, je vous prie, si cette île des Andouillettes est loin d'ici, ou non? Si elle est vers Séville et Barcelonne, ou bien par de-là Rome et Constantinople? Si je ne me trompe, dit alors l'ambassadeur noir en s'adressant à Sancho, vous devez être le très bastonnable écuyer du sans pareil chevalier Sans Amour; ce Sancho Pança dont on vante partout la sobriété et la politesse. Oui, je le suis, répondit Sancho, en dépit de tous les envieux. J'en ai bien de la joie, répliqua l'ambassadeur; mais, seigneur chevalier Sans Amour, ajouta-t-il en se retournant vers Don Quichotte, donnez-moi promptement ma réponse, car j'ai bien du chemin à faire avant que je puisse rejoindre mon maître qui est déjà loin d'ici. Discret écuyer, lui dit Don Quichotte d'un air fier, dites de ma part à l'orgueilleux Bramarbas que j'accepte le nouveau défi qu'il me fait, et qu'il me verra tel au jour marqué dans la grande place de Madrid, qu'il m'a vu ce matin sur le pont fameux de ce fort château. Retirez-vous, et remerciez le ciel de ce que le caractère d'ambassadeur vous met à couvert du juste ressentiment que je dois avoir contre votre maître

et contre tous ceux qui lui appartiennent. Mais, de grâce, apprenez-moi auparavant quelle peut être cette aventure inopinée qui l'oblige à dégager sa parole. Seigneur chevalier, répondit l'ambassadeur, pour vous dire la vérité, ce n'est point une aventure, c'est une nouvelle. Il a appris que le seigneur don Carlos, autrement dit l'empereur Trébace, doit conduire à Madrid dès demain la princesse Trébasine, sa sœur, pour la marier à un officier du roi. Ah! par la mardi oui, s'écria Sancho, le seigneur Maroquin ne ment pas pour le coup; car le secrétaire de don Carlos est venu en ma présence apprendre cette bonne nouvelle au seigneur Alvaro Tarfé. Et Dieu soit loué d'avoir tiré la princesse des pates de ce vilain Barrabas. Voyez un peu l'infâme, qui en vouloit faire sa mie. Mais adieu le roussin et les pommes. Cette nouvelle, reprit l'écuyer du géant, a mis mon maître dans une étrange fureur, car il est d'un tempérament fort amoureux. Quand il a une fois jeté ses plombs sur une pucelle, il ne souffre pas volontiers qu'on la lui enlève; et il a juré par les treize cantons suisses, que si la princesse Trébasine est mariée à l'officier qu'on lui destine, il mutilera son mari et tous les barons de la cour d'Espagne. Je l'en empêcherai bien, repartit Don Quichotte en colère; dites-lui qu'il se garde bien de toucher cette corde-là, ou il aura affaire à moi. Je prends sous ma protection, non-seulement la princesse Trébasine et son légitime époux, mais encore tous les barons de la cour. L'écuyer du roi de Chypre n'osa répliquer à ces paroles, et il partit après avoir fait au grand Don Quichotte une si profonde révérence, qu'il toucha la terre du bout de son bonnet.

A peine étoit-il hors de la chambre, que Sancho courut après lui. Seigneur Maroquin, lui dit-il, un petit mot, s'il vous plaît. Dites-moi si le gouverneur de l'île est maître souterrain des Andouillettes? Oui, frère, répondit l'ambassadeur, il en est maître souverain; mais il est obligé d'en manger tous les matins une centaine à son déjeuner. C'est la première fonction du gouvernement. Le bon Dieu vous benisse, reprit Sancho; je me soumets de tout mon cœur à cette fonction; et, quand j'en devrois crever, je ferai ma charge rondement. En disant cela, il rentra dans la chambre de son maître, et le secrétaire alla se débarbouiller, et reprendre ses habits.

Après cette ambassade, Don Quichotte ne songea plus qu'à partir pour Madrid : il dit à don Alvar que l'honneur ne lui permettoit pas de rester un moment davantage à Saragosse, qu'il alloit poursuivre son superbe ennemi, qui projetoit des choses si fâcheuses pour les barons et les baronnes d'Espagne. Dispensez-moi, ajouta-t-il, de vous faire de longs remercîments de tous les bons offices que j'ai reçus de votre amitié, mais soyez assuré de mon invincible bras contre tous ceux qui entreprendront de vous nuire. Alors s'adressant à son écuyer, allons, Sancho, lui dit-il, apprête au plus tôt Rossinante et mes armes, courons tuer le roi de Chypre et nous emparer par sa mort de cette île délicieuse dont tu te réserves le gouvernement. C'est bien dit, Monsieur, s'écria Sancho, mais je serois d'avis d'aller tout droit en Chypre pendant que Taille-Enclume n'y est pas; il nous sera bien plus facile de gagner son royaume durant son absence, que quand

nous l'aurons à nos trousses. Tu ne songes pas à ce que tu dis, reprit Don Quichotte; Hé puis-je me dispenser de me trouver au rendez-vous qu'il me donne? Je perdrois l'honneur, qui vaut mieux que tous les royaumes du monde. Assurément, dit don Alvar, et il faut que le seigneur Don Quichotte se garde bien d'y manquer. Pourquoi tant de façons, répliqua brusquement Sancho? il n'y regarde pas de si près, lui; il vous avoit bien promis de vous couper la tête aujourd'hui dans la grande place de cette ville; mais zeste, vous n'avez qu'à l'attendre sous l'orme. Le voilà qui enfile le grand chemin de Madrid, comme s'il avoit un pétard au derrière. Les géants, dit Don Quichotte, sont des gens sans règle et sans foi; leur exemple ne m'autorise point à faire une action contre l'honneur : la parole d'un chevalier errant est sacrée; la terre s'écrouleroit sous ses fondements, toute la nature seroit renversée avant qu'il fît un parjure. Ajoutez à cela, Sancho, dit don Alvar, le juste reproche qu'on auroit à faire à votre illustre maître, s'il alloit donner lieu par son absence à l'incontinent Bramarbas de ravir l'honneur à la princesse Trébasine, et de mutiler tous les officiers de la couronne. Ne seroit-ce pas une honte éternelle pour la chevalerie errante? L'écuyer auroit bien voulu que le gouvernement des andouillettes n'eût pas dependu d'un combat; mais il fallut se rendre aux raisons solides de son maître et de Tarfé, et il alla seller Rossinante et bâter le grison. Pendant qu'il préparoit tout pour le départ, le chevalier acheva de s'habiller. Don Alvar ensuite eut soin de les faire déjeuner; après quoi Don Quichotte prit congé du Grenadin, sauta légère-

ment en selle, et partit chargé de son écu et d'une nouvelle lance qu'il avoit faite la veille de la course de bague. Pour Sancho, il demeura quelque temps après son maître, s'amusant à remplir son bissac de tous les restes du déjeuner; puis, ayant à son tour dit adieu à don Alvar et à ses pages, il monta lourdement sur son grison, qui s'étant accoquiné aux douceurs d'une si bonne écurie n'eut pas peu de peine à s'en éloigner. Après le départ de nos aventuriers, don Alvar alla chez don Carlos, et ces deux seigneurs convinrent ensemble qu'ils partiroient pour Madrid le jour suivant, et qu'ils prendroient une autre route que Don Quichotte.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Du démêlé que Sancho eut avec un soldat en sortant de Saragosse.

Quelque diligence que pût faire Sancho, il ne joignit son maître qu'au sortir de la ville. Il le trouva qui alloit au petit pas, s'entretenant avec un soldat tout déguenillé, et un bon hermite, qui prenoient tous deux comme lui le chemin de Castille. Lorsque l'écuyer arriva, il entendit Don Quichotte qui demandoit au soldat d'où il venoit. A quoi le soldat répondit: Seigneur cavalier, je viens de Flandre, où j'ai servi le roi fort long-temps; mais il m'est survenu certaine disgrâce qui m'a fait quitter le service avec tant de précipitation, que je n'ai pas eu seulement le temps de demander mon congé: et pour surcroît de malheur, j'ai rencontré en chemin quatre marauds qui m'ont dévalisé. Quoique seul contre quatre je me serois défendu, et j'aurois peut-être encore ma bourse, s'ils ne me l'eussent pas demandée avec des bouches de feu. Avec des bouches de feu, interrompit Sancho tout étonné, c'étoient donc des âmes de l'autre monde? Le soldat jeta l'œil sur Sancho, et jugeant à sa figure que c'étoit quelque ba-

daut de paysan des environs de la ville qui le vouloit railler, il fut choqué de sa reflexion, et lui dit avec colère : Comment, lourdaut, vous faites le railleur? Par l'épouvantable canon que Mahomet fit porter au siége de Constantinople, si je te prends, je te donnerai plus de coups de gourdin que tu n'as de crins à ta barbe de bouc. Le benêt ne sait pas, je pense, que j'ai plus bâtonné de rustres comme lui, que je n'ai avalé de gorgées d'eau depuis que je sers le roi dans ses armées. Ces paroles, quoique prononcées d'un air menaçant, n'effrayèrent point Sancho, qui lui répondit : Tout beau, barbier, la main vous tremble. Voyez un peu qu'il est méchant, il a battu son petit frère. Oh! oh! monsieur le malotru! nous en avons bien vu d'autres; quand vous vîntes au monde, savez-vous bien que je mangeois déjà des croûtes? Je veux que votre chienne de tête serve de pâture aux hiboux et aux moineaux. En disant cela il voulut pousser son âne sur le soldat, comme pour le fouler aux pieds; mais le soldat, qui n'entendoit point raillerie, mit aussitôt flamberge au vent, et en déchargea du plat sur les épaules de l'écuyer une demi-douzaine de coups si prestement, que Don Quichotte et l'hermite ne purent les prévenir, et le saisissant en même temps par le pied, il lui fit faire la pirouette sur le croupion, et le jeta les quatre fers en l'air de l'autre côté de son âne. Ce rude joueur, ne croyant pas encore avoir assez bien régalé son homme, s'avançoit déjà pour lui danser un branle sur les côtes; mais Don Quichotte se mit au-devant de lui, et le heurtant du poitrail de Rossinante, il lui dit d'un air d'autorité : Arrêtez, téméraire, et respectez ce qui

m'appartient. Seigneur, lui répondit le soldat, je vous demande pardon de ma promptitude; je ne savois pas que ce gentilhomme eût l'honneur d'être à vous. Cette satisfaction apaisa le ressentiment du chevalier; mais Sancho, devenant plus furieux, ramassa un gros caillou, et se mit à crier à son maître avec beaucoup de vivacité : Rangez-vous, Monsieur, rangez-vous, que du premier coup je fasse souvenir à ce belître de la carogne qui l'a engendré. Et comme Don Quichotte ne se rangeoit pas assez vite à son gré : Par sainte Babine, ajouta-t-il, rangez-vous donc, laissez-moi achever mes aventures. Je ne vais point vous troubler dans les vôtres. Hé! comment voulez-vous que j'apprenne à couper en deux les géants, et à désenchanter les palais et les rochers, si vous m'empêchez de châtier ce maroufle? Ne savez-vous pas que c'est à faire la barbe du belître que le barbier se fait. En achevant ces mots il étendit son bras pour jeter sa pierre à la tête de son ennemi; mais l'hermite le retenant lui dit : Arrêtez, frère, pour l'amour de Dieu, ne vous en faites pas donner davantage. Je n'en ferai rien, répondit Sancho, à moins que le veillaque ne se confesse vaincu. Alors l'hermite voyant quelque jour à l'accommodement, quitta l'écuyer, et courant au soldat : Seigneur soldat, lui dit-il, ce pauvre paysan est plus d'à moitié fou. De grâce, laissez-le en repos. Je ne lui ferai plus rien, répondit le soldat, puisque votre révérence me l'ordonne, et qu'il appartient au seigneur cavalier. Sur cette assurance, l'hermite prit le soldat par la main, et dit à Sancho : Mon bonhomme, le seigneur soldat se tient pour vaincu, comme vous le souhaitez. Vous pouvez

désormais être amis tous deux, et vous donner la main en signe de paix. Non, non, père, repartit Sancho, cela ne va pas de même. Je vois bien que la chevalerie n'est pas votre métier. Monsieur le rustre n'en sera pas quitte pour un grand merci. Ensuite, adressant la parole au grivois : Superbe et démesuré soldat, lui dit-il d'un air grave, puisque je t'ai vaincu, je t'ordonne, suivant l'usage de la chevalerie, d'aller avec une chaîne au cou te présenter devant madame l'Amirale Marie Guttières, ma femme. Tu te jeteras à ses genoux en présence de ma fille Sanchette et de monsieur le curé, et tu lui diras comme quoi je t'ai vaincu en combat singulier, ou dix contre dix. A ces mots le brave écuyer se tourna vers son maître, et lui dit : He bien, Monsieur, que vous en semble ? Est-ce de cette façon que se doivent achever les aventures ? Par ma foi, vous voyez bien que l'on apprend à braire avec les ânes. Sancho, dit alors Don Quichotte, tu pouvois te servir d'une comparaison plus noble, et dire que l'on apprend à rugir avec les lions. Tout comme il vous plaira, Monsieur, reprit l'écuyer. Cela revient au même. Au bout du compte, je ne sais lire que dans le livre de mon village. Chacun ne parle pas comme il veut, mais comme il peut ; et quand la parole est une fois lâchée, elle n'est plus dans la bouche. Mais en fin finale, il ne faut pas être toujours guerrier. Et monsieur le curé dit dans ses prônes qu'il faut être charitable, afin que Dieu nous fasse miséricorde. Ainsi point de rancune, seigneur soldat. Oublions le passé et nos dettes ; recevez ma main avec joie et vaine gloire, et demeurons unis comme les quatre doigts et le pouce. Pour ce qui est du voyage de

l'Argamesille, je vous permets de le différer jusqu'à ce que vous ayez été guéri par messire Valentin des blessures invulnérables que je vous ai faites. Le soldat reçut très gracieusement la main de Sancho, et lui marqua tant d'amitié, que le bon écuyer l'embrassa avec beaucoup d'affection. Il tira même de son bissac un assez gros morceau de viande froide qu'il lui donna. Le soldat lui fit de grands remercîments qui partoient du fond du cœur : et pour faire honneur au présent, il se mit à s'en escrimer sur-le-champ, à l'aide d'un quignon de pain qu'il tira de sa poche.

Telle fut la fin d'une querelle qui sembloit ne devoir s'éteindre qu'avec du sang. Après quoi Sancho remonta sur son âne, sans se souvenir de la manière dont il en étoit descendu ; et tous quatre ensemble poursuivirent leur chemin. Don Quichotte, après avoir rêvé quelque temps, dit à son écuyer : Sancho, mon fils, je fais réflexion que tu viens de montrer beaucoup de courage. Si tu continues, tu pourras prendre des degrés dans la noble profession de la chevalerie errante. He oui-da, repartit Sancho, pourquoi ne le pourrois-je pas? est-ce que je ne suis pas déjà fait aux fatigues du métier ? et quelqu'un m'apprendra-t-il ce que c'est que la berne et les coups de bâton? Oh! que nenni; tel chapelain, tel sacristain, les valets fort souvent deviennent maîtres. A ces discours, qui faisoient assez connoître le caractère de nos héros, l'hermite dit tout bas au soldat : Je suis fort trompé, si ces deux personnages ne sont ces fous dont nous avons ouï parler à Saragosse. Le soldat répondit qu'il n'en falloit pas douter, et ils se proposèrent, l'hermite et lui, de s'en divertir pendant qu'ils voyageroient en

semble. Don Quichotte leur demanda qui ils étoient? L'hermite répondit qu'il s'appeloit frère Étienne, qu'il étoit de Tolède, et qu'il revenoit de Rome, où des affaires importantes l'avoient fait aller : et le soldat dit qu'il se nommoit don Antonio de Bracamonte, et qu'il étoit de la ville d'Avila. Ils marchèrent toute la journée sans se reposer; et vers le soir Sancho n'apercevant point de maisons aux environs, dit : Messieurs, j'ai beau regarder de tous côtés, au diable qui voit la moindre apparence de taverne : cependant la nuit approche. Bracamonte, qui connoissoit le pays, assura qu'il y avoit encore pour le moins deux lieues à faire avant que d'arriver à la première hôtellerie. Sur cette assurance Don Quichotte prit la parole, et dit : J'aperçois un pré où, si vous m'en croyez, nous irons passer la nuit. Il me semble qu'étant tous quatre ce que nous sommes, nous devons peu nous embarrasser d'hôtellerie. Le frère Étienne est accoutumé à vivre dans la solitude, et à coucher sur la terre; et le seigneur soldat, puisqu'il y a long-temps qu'il porte les armes, doit aussi être fait à la fatigue, et savoir se reposer partout. Pour moi et mon écuyer, la chevalerie errante, que nous professons, nous rend ennemis de la mollesse. Nous prenons plus de plaisir à coucher sur l'herbe que dans les palais des empereurs; et je vous avoue que mes plus délicieuses nuits sont celles que je passe exposé aux injures de l'air. Sancho n'étoit pas de ce sentiment, mais toutefois il eut assez de discrétion pour se taire, non qu'il craignît d'offenser la chevalerie errante, car il ne la respectoit guère quand il étoit en mauvaise humeur; mais parce qu'il voyoit que c'étoit une nécessité d'en passer par

là. Le soldat et l'hermite, qui étoient fort mal en argent comptant, et qui comptoient même sur le bissac de Sancho, répondirent au chevalier de la Manche qu'ils étoient prêts à faire ce qu'il voudroit. Alors ils quittèrent tous quatre le grand chemin, et enfilèrent un petit sentier qui les mena dans un pré, où un ruisseau d'une eau plus claire que le cristal faisoit d'agréables détours. Là Don Quichotte ayant mis pied à terre, dit à son écuyer : Descends, mon fils, et ôte la bride à Rossinante, afin que ton âne et lui paissent en liberté. Voilà une herbe qui me paroît bonne. Je vous en réponds, répondit Sancho, je ne les plains pas. Ils seront ici comme deux patriarches. Tu as raison, reprit Don Quichotte, hâte-toi donc de faire ce que je t'ordonne. Aussitôt l'écuyer obéit à son maître, et après s'être saisi de son bissac, qui étoit attaché au bât du grison, il alla s'asseoir sur l'herbe auprès des autres, en leur disant : Oh ça, Messieurs, à votre avis, n'est-il pas temps de voir ce qu'il y a dans ce bissac? Hé! où en serions-nous, je vous prie, si je n'avois pas eu soin de le remplir ce matin? Par ma foi, nous aurions fait petites crottes. Frère Sancho, lui dit Bracamonte, on ne peut trop louer votre prévoyance. Vous ne paroissez pas homme à vous embarquer sans biscuit. Par la mardi, non, repartit Sancho; car j'ai ouï dire que quiconque ne regarde pas devant soi se trouve toujours derrière. En achevant ces paroles, il vida son bissac sur le manteau du frère Étienne, qui leur servit de nappe, et ils commencèrent tous quatre à manger avec beaucoup d'appétit. Je dis tous quatre; car Don Quichotte, contre son ordinaire, tint fort bien sa partie dans ce concert, dont l'harmonie eût été parfaite, si le

vin n'eût pas manqué aux acteurs. En récompense ils eurent de l'eau à discrétion. Durant ce repas Don Quichotte fit plusieurs questions à Bracamonte, et lui demanda entre autres choses s'il s'étoit trouvé à quelque siége? Oui-da, répondit le soldat, et je pourrois vous parler savamment de celui d'Ostende, puisque j'y étois. A telles enseignes que j'y reçus deux coups de mousquet à la cuisse; et quand il vous plaira, je vous montrerai une de mes épaules à moitié brûlée d'une grenade que les ennemis jetèrent entre cinq ou six soldats et moi qui avions entrepris d'attaquer une demi-lune. Si le temps et le lieu me le permettoient, poursuivit-il, je vous tracerois exactement avec un morceau de craie les principales fortifications d'Ostende. Je vous marquerois exactement l'entrée du port, et les différents quartiers qu'occupoient les officiers généraux; les endroits où étoient placées les batteries, et par où les attaques se donnèrent; mais ce sera pour une autre fois; et tout ce que je puis vous dire présentement, c'est qu'Ostende a coûté la vie à un très grand nombre de soldats et d'officiers. Sancho, qui, sans perdre un coup de dent, avoit écouté fort attentivement Bracamonte, l'interrompit en lui disant : Seigneur soldat, est-il possible qu'il n'y eût alors dans toute votre armée aucun chevalier errant pour couper les oreilles à ce pendard de géant d'Ostende. Je suis assuré que si monseigneur Don Quichotte se fût trouvé là, il l'auroit mangé avec un grain de sel. Ignorant, dit Don Quichotte, Ostende est une ville, et non pas un géant. L'hermite prit la parole en riant, et dit à l'écuyer : Ami Sancho, à ce que je vois, vous ne vous souciez guère de la géographie, et vous n'y regar-

dez pas de si près. Non, en conscience, père Étienne, répondit-il; j'ai, grâce à Dieu, vécu jusqu'ici sans savoir ce que c'est que cette gigographie, et je ne crois pas que je la sache jamais, à moins que je ne l'apprenne dans l'autre monde. Et en bonne foi il ne m'appartient pas à moi, qui ne suis qu'un paysan, de savoir toutes ces théologies. Selon la jambe le bas. Chaque brebis avec sa pareille. Donnez-moi à boire, et ne me demandez pas quel âge j'ai. Courage, Sancho, interrompit Don Quichotte, entasse proverbes sur proverbes, suivant ta maudite coutume. Oh! parbleu, Monsieur, repartit l'écuyer, je ne crois pas que vous ayez sujet de vous en plaindre cette année. Je me suis bien corrigé là-dessus. Pour l'an passé, je ne dis rien. J'avoue que je les enfilois à tort et à travers; et franchement il m'en est échappé un million qu'on se seroit fort bien passé de fourrer dans notre histoire. Tu devois plutôt te passer de les dire, reprit Don Quichotte, et on ne les auroit pas imprimés. Ah! ah! repartit Sancho, voici bien le meilleur. Est-ce qu'il faut imprimer toutes les sottises qui se disent? Mais patience, si l'on n'imprime que ce que je dirai à l'avenir, les imprimeurs n'auront pas tant de besogne. Laissez-les faire, je prendrai bien garde à moi; tous les proverbes que je lâcherai ne feront pas un petit pli. Je les mâcherai long-temps avant que je les crache. En parlant ainsi, Sancho, qui n'avoit plus rien à manger, se coucha tout de son long en bâillant, et en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui veut dormir. L'hermite et le soldat, qui étoient très fatigués, s'étendirent aussi sur l'herbe, et s'endormirent bientôt. Don Quichotte de son côté, oubliant pour

quelques moments les grands projets qu'il méditoit, goûta la douceur d'un paisible sommeil.

CHAPITRE II.

De la mort du frère Jacques, et de ce qui se passa à son enterrement.

Le lendemain dès la pointe du jour nos voyageurs se remirent en marche pour profiter de la fraîcheur du matin; ils n'avoient pas fait deux lieues, quand ils apperçurent au pied d'une montagne un grand nombre de personnes assemblées. La curiosité de savoir ce que ce pouvait être leur ayant fait tourner leurs pas vers cet endroit, ils virent en arrivant un ecclésiastique qui parloit à cinquante ou soixante paysans dont il étoit entouré. Don Quichotte et sa compagnie s'étant approchés pour l'écouter comme les autres, ils entendirent qu'il leur disait : Vous savez, mes amis, de quelle étrange sorte frère Jacques a véeu depuis dix ans dans cette solitude. Il évitoit avec tant de soin l'entretien des hommes, qu'il n'y a personne parmi nous qui puisse se vanter de l'avoir vu en face. Il ne mangeoit que des racines, refusant toutes les provisions que vous lui portiez par charité. Il demeuroit le plus souvent enfermé dans sa grotte; et l'on ignoreroit encore sa mort, si quelques pasteurs, qui avoient coutume de le voir quelquefois, ne s'en fussent doutés. Enfin l'austérité de sa vie a été telle, qu'il ne doit rien de reste

aux anciens anachorètes. Rendons-lui donc les derniers devoirs avec le plus de dévotion qu'il nous sera possible. Après avoir ainsi parlé, l'ecclésiastique ordonna de faire une fosse auprès d'une grotte qu'on voyoit percée dans la montagne, et d'où il fit tirer le corps du frère Jacques, afin que tout le monde pût le voir. Cet hermite avait une barbe blanche qui lui descendoit jusqu'à la ceinture : mais ce qui parut fort singulier, c'est qu'il avoit avec cela les cheveux plus noirs que du jais. L'ecclésiastique l'ayant regardé avec attention s'écria : Vive Dieu! ceci n'est point naturel. En même temps il empoigna rudement la barbe, qui se détacha, au grand étonnement de toute l'assemblée. Le frère Étienne alors examinant le visage du mort crut en connoître les traits, et se troubla. Il faut voir dans la grotte, dit l'ecclésiastique, si nous n'y trouverons rien qui puisse nous expliquer ce mystère. En disant cela il entra dans la grotte, d'où il sortit un moment après, tenant en ses mains un petit coffre mal fermé qu'il ouvrit. Dieu soit loué, Messieurs, s'écria-t-il, je vois un papier qui va sans doute nous apprendre ce que nous voulons savoir. En effet, prenant le papier, il y lut ces mots à haute voix : Vous voyez sous les habits d'un hermite une religieuse qu'un amour profane a fait sortir de son couvent. Déplorez les malheurs d'une âme qui s'est abandonnée à cette passion funeste. Heureuse, si dix années de pénitence peuvent satisfaire la justice divine.

Dès que le frère Étienne eut entendu ces paroles, il se sentit saisir d'une vapeur qui fit chanceler son corps. Ses yeux se couvrirent de ténèbres, et il tomba évanoui

entre les bras du soldat. Tous les spectateurs étonnés de cet accident, dont ils étoient fort éloignés de pénétrer la cause, s'empressèrent à secourir le frère Étienne, que Don Quichotte, Bracamonte et Sancho portèrent à quelques pas de là, sous des arbres, où ils firent tous leurs efforts pour lui faire reprendre ses esprits. Cependant on mit dans la fosse le faux frère Jacques, dont les paysans voulant avoir des reliques, déchirèrent son manteau, et en emportèrent chez eux chacun une pièce. L'enterrement achevé, l'ecclésiastique alla voir le frère Étienne, qui à force d'avoir été tourmenté étoit enfin revenu de son évanouissement; mais il ne pouvoit encore parler : il levoit les yeux au ciel, et poussoit de temps en temps des soupirs, qui faisoient juger qu'il se passoit actuellement en lui quelque chose d'extraordinaire. L'ecclésiastique soupçonnant que cet hermite pouvoit avoir part à l'histoire de la religieuse, résolut de s'en éclaircir; et pour cet effet il lui dit : Prenez courage, mon frère, et venez avec ces messieurs vous reposer chez moi, dans un village qui est de l'autre côté de cette montagne, et dont je suis curé. Oui, c'est bien dit, s'écria aussitôt Sancho, allons, père Étienne, tâchez de vous tenir sur mon âne, et suivons monsieur le curé. L'air de sa cuisine vous aura bientôt guéri de tous vos maux. L'hermite alors ayant recouvré la parole, remercia succinctement l'ecclésiastique, dont il accepta l'offre. En même temps Bracamonte et Sancho l'aidèrent à se relever, et le portèrent sur le grison; mais, comme il paroissoit encore trop foible pour pouvoir se soutenir dessus, ils se mirent tous deux à ses côtés, et l'appuyant chacun d'une main, ils marchèrent

ainsi vers le village. Don Quichotte monta sur Rossinante, et suivoit les autres sans rien dire, mais avec toute la gravité convenable à la noblesse de son caractère. L'ecclésiastique, qui avoit toujours eu les yeux sur le frère Étienne, n'avoit pas fait jusque-là grande attention à la figure de Don Quichotte; mais à la fin, venant à le considérer depuis les pieds jusqu'à la tête, plus il le considéroit, et plus il étoit étonné de le voir. Pour savoir quelle sorte d'homme ce pouvoit être, il s'approcha de Bracamonte, et lui demanda tout bas le nom et la qualité de Don Quichotte. Bracamonte ne se fit point un scrupule de lui dire ce que c'étoit; et, comme le curé, pendant que le soldat satisfaisoit sa curiosité, regardoit de temps en temps Don Quichotte, le chevalier, qui s'en aperçut, redoubla sa gravité, pour confirmer toutes les grandes choses qu'il jugea bien que Bracamonte disoit de lui à l'ecclésiastique.

Ils arrivèrent bientôt chez le curé, qui leur fit d'abord préparer à déjeuner, et proposa au frère Étienne de se mettre au lit; mais l'hermite, qui sentoit revenir ses forces, n'y voulut pas consentir. Il déjeuna avec les autres, après quoi il leur dit : J'avoue, Messieurs, que je vous ai beaucoup d'obligation; mais, en vérité, je ne sais si je dois vous remercier ou vous reprocher d'avoir conservé mes jours, puisque l'idée du spectacle que je viens de voir se présentera sans cesse à mon esprit jusqu'au dernier moment de ma vie. Je vais vous dire ce que c'est que cette religieuse qui est morte en cette solitude, et vous instruire en même temps de mes malheurs; car je ne puis vous raconter son histoire sans vous apprendre la mienne. L'hermite s'étant arrêté un

instant, comme pour songer à ce qu'il alloit dire, poursuivit enfin son discours de la manière qu'il est écrit dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Histoire des deux hermites.

Dona Louise, c'est ainsi que se nommoit la religieuse, étoit de Tolède. Je suis fils unique d'un gentilhomme de la même ville, et je m'appelle don Gregorio : dona Louise étoit d'une condition égale à la mienne, à peu près de mon âge, et nos parents étoient amis et voisins. Comme on nous élevoit ensemble et que nous nous voyions tous les jours, nous prîmes de l'amour l'un pour l'autre ; mais nous étions des enfants, et nous nous oubliâmes aussitôt que nous fûmes séparés. Dès que je sus me servir de mon épée, mon père m'envoya en Flandre, et dona Louise fut mise par le sien dans un couvent, où elle se fit religieuse, et remplit fort bien tous ses devoirs durant plusieurs années. Pour moi, je me donnai tout entier à la gloire, et je ne songeai qu'à m'avancer dans le service. Cependant l'Espagne se trouva sans ennemis, et je retournai à Tolède. Un jour que j'allai visiter une de mes cousines dans un couvent, pendant que je l'entretenois, dona Louise vint par hasard au même parloir où nous étions : je la reconnus, je la saluai, et nous nous parlâmes ; mais elle se retira dans le moment, après avoir dit à ma parente

quelque chose à l'oreille. Durant tout le reste du temps que je demeurai au parloir, je me sentis agité sans savoir pourquoi. Je fis mille questions sur dona Louise à ma parente, mais il me sembloit que je ne les lui faisois que par curiosité, et mon agitation me parut seulement un effet de la surprise où j'avois été de voir dona Louise contre mon attente Dès que je fus seul, je m'aperçus de mon erreur. Ma religieuse me revenoit trop souvent dans l'esprit pour pouvoir mal expliquer mes sentiments. Je sentis donc rallumer en moi cet amour conçu dans mon enfance, et que je m'imaginois que le temps avoit éteint : ce qui montre combien les premières impressions de l'amour sont difficiles à effacer. Je ne m'arrêtai point à combattre ma tendresse, quoiqu'en m'y abandonnant je pressentisse un partie des malheurs qui me sont arrivés. Uniquement occupé du désir de plaire à dona Louise, je me fis une image charmante de la possession de son cœur, et je m'étourdis sur tout le reste. Ainsi dès le lendemain je l'allai voir, et je lui parlai de ma passion : elle tourna tous mes discours en plaisanterie, et nous nous séparâmes sans que je pusse pénétrer ses sentiments. Deux jours après je la revis, elle voulut recommencer à plaisanter; mais je lui fis une peinture si vive et si touchante des maux que je souffrois, qu'elle prit enfin un air sérieux, et comme elle s'aperçut que mon visage étoit couvert de larmes : Hé! quoi, don Grégorio, me dit-elle, croyez-vous parler encore à cette dona Louise qui pouvoit vous écouter sans crime? Ce temps-là n'est plus. Je suis religieuse; j'ai renoncé au monde; je ne dois point flatter votre amour.

Fuyez-moi. Puisque l'absence m'a dejà une fois bannie de votre mémoire, vous m'oublierez aisément une seconde fois. En achevant ces paroles elle me quitta si brusquement, que je n'eus pas le temps de lui répondre. Je vis bien qu'elle vouloit m'ôter toute espérance, et, ne pouvant me plaindre d'une rigueur qu'autorisoient les obligations de son état, je me retirai dans la résolution de m'eloigner de Tolède. En effet, mon père m'ayant permis de voyager, je partis pour l'Italie peu de jours après. J'allai à Barcelonne, d'où je passai en Lombardie : enfin je visitai les cours de Mantoue, de Parme, de Modène et de Florence; mais inutilement; l'idée de dona Louise me suivoit partout, et triomphoit des plus aimables femmes qui s'offroient à ma vue; en un mot, je ne pus recueillir d'autre fruit de mes voyages que celui de sentir qu'ils irritoient ma passion. Désespérant de la vaincre, je revins en Espagne. En arrivant à Tolède, je courus au couvent demander dona Louise; mais elle me fit dire qu'elle ne pouvoit me parler, et les jours suivants elle donna le même ordre. Cela ne me rebuta point; je pris diverses sortes de déguisements. Une fois entre autres je m'habillai en cordelier, et sous un nom supposé j'essayai de la faire venir au parloir; mais elle étoit aussi ingénieuse à découvrir mes ruses que je l'étois à les imaginer, et elle rendit inutiles toutes les formes que l'amour me fit prendre pour la voir.

Tant d'obstacles auroient dû me rendre à moi-même ; mais quand la passion est parvenue à un certain point il n'y a plus de frein qui puisse l'arrêter. Cependant je tombai malade de chagrin, et la fièvre

me prit avec tant de violence, que je fus deux jours entre la vie et la mort. A la fin ma jeunesse l'emporta, mais mon amour au lieu de s'affoiblir sembloit prendre de nouvelles forces. Accablé de mon sort, je rejetois tous les secours de la médecine, et je voulois me laisser mourir. J'étois dans cette disposition, lorsqu'un jour il entra dans ma chambre une vieille femme qui ayant demandé à me parler en particulier, me dit que dona Louise l'envoyoit pour m'assurer de sa part qu'elle étoit très fâchée de ma maladie, et voici, ajouta la vieille, un billet qu'elle m'a chargée de vous donner en main propre. Je fus tellement surpris de cette nouveauté, que je regardai quelque temps la vieille sans rien dire, n'osant croire ce qu'elle me disoit. Néanmoins je pris le billet, où je trouvai ces mots : « Vivez, « don Grégorio, dona Louise vous l'ordonne; elle se« roit inconsolable si elle avoit votre mort à se repro« cher. » Imaginez-vous quels furent mes transports en ce moment; j'en eus tant d'émotion, que ma fièvre s'augmenta. Je ne laissai pas toutefois de faire un effort, et d'une main tremblante je fis cette réponse : « Je « vivrai, Madame, puisque vous me l'ordonnez; mais « ce ne sera que pour aller à vos pieds mourir de joie « de vous avoir fait pitié. » La vieille étant sortie après cela, pour commencer à obéir à dona Louise, je demandai à mes médecins, qui entrèrent dans le moment, un remède que j'avois refusé jusqu'alors par mépris pour la vie ; mais ils me trouvèrent trop ému pour me le faire prendre, et d'un commun avis, contre leur ordinaire, ils jugèrent qu'il falloit attendre au lendemain. Cependant, comme j'avois l'esprit plus tranquille,

je commençai bientôt à me mieux porter, et dans peu de jours je me vis en état d'aller témoigner à dona Louise la reconnoissance que je lui devois. Elle ne refusa point de me voir cette fois-là ; elle me reçut même avec un visage riant. Hé bien, don Grégorio, me dit-elle, êtes-vous entièrement remis de votre indisposition ? Oui, Madame, lui répondis-je, et je viens vous remercier comme ma libératrice. Je n'ai pu me résoudre, reprit-elle, à laisser périr un homme que j'estime autant que vous : mais je me flatte que vous n'abuserez point de ce que j'ai fait en votre faveur, et que vous travaillerez à détruire en vous tout ce qui est capable de troubler votre repos. Je veux bien, pour vous consoler de la nécessité où vous êtes de renoncer à moi, vous avouer que si je fusse restée dans le monde, je vous aurois préféré à tous les hommes. Après cela ne soyez pas assez injuste pour vous plaindre de dona Louise; faites vos efforts pour vous détacher d'elle, comme elle va faire tous les siens pour vous fuir. Voilà ce que j'exige de vous. Eh! voilà, interrompis-je, la seule chose que vous ne devez point attendre de mon obéissance. La volonté et la raison sont de foibles armes contre un amour aussi violent que le mien. J'ai déjà inutilement tenté le secours de l'absence; Madame, laissez-moi la liberté de vous aimer, et de vous le dire quelquefois. Vous savez avec quel respect je vous ai servie dans le temps que vous pouviez être à moi. Je ne me démentirai point dans la suite, et je réglerai si bien mes sentiments que votre sévérité en sera satisfaite. Hé! que penseroit-on de moi, dit-elle d'un ton languissant, si je continuois de vous voir lorsqu'il ne

m'est plus permis de souffrir que vous m'aimiez? A quels chagrins m'exposeriez-vous? Je cacherai, lui répondis-je, mon amour avec tant de soin, que ce sera un secret pour tout le monde. Et moi, don Gregorio, reprit-elle, ne le saurai-je pas? Vous imaginez-vous que je compte pour rien mon estime, et que je fusse contente de moi si je me sentois capable de trahir mon devoir? Mais quand même je surmonterois cette délicatesse, je croirois perdre votre estime en acceptant le parti que vous m'offrez. Quoi! Madame, lui dis-je, j'aurois moins d'estime pour vous, si vous m'aimiez! Hé! de grâce, cessez de me mettre au désespoir. Ma passion est si pure et si désintéressée, que vous la pouvez souffrir sans scrupule. Non, non, s'écria dona Louise toute troublée, je ne suis plus ce que j'étois autrefois, retirez-vous, et ne me parlez jamais d'un amour que je ne veux ni ne dois plus écouter. Hé bien, Madame, lui dis-je avec transport, il faut vous delivrer des plaintes d'un malheureux. Je vais mourir pour éviter des maux cent fois plus cruels que le trépas. Je vois bien que ma vie et ma mort vous sont également indifférentes, puisque vous ne voulez plus souffrir ma présence. En prononçant ces mots, je fis quelques pas pour sortir; mais dona Louise m'arrêta en me disant : Don Gregorio, qu'allez-vous faire? Hélas! ajouta-t-elle en laissant malgré elle couler quelques larmes, que deviendrois-je si j'avois votre mort à pleurer? Vivez, pour m'épargner un chagrin qui réduiroit ma constance à la dernière épreuve. Madame, lui dis-je, soyez donc plus cruelle, ou achevez de me rendre heureux en me permettant de vous aimer. Prenez enfin une résolution. Je ne sais

ce que je dois ni ce que je souhaite, repartit-elle; tout ce que je sens en ce moment, c'est que je ne puis consentir que vous mouriez, ni vous défendre de vivre pour moi. Elle rougit en disant ces paroles, et se retira par pudeur, n'osant plus rester avec un homme à qui elle venoit de donner sur elle un si grand avantage. Pour moi, je m'en allai très content de cette conversation, et je ne désespérai pas de vaincre en dona Louise toutes les délicatesses que son devoir et sa vertu opposoient à mon amour. Je ne fus pas trompé dans mon attente : après quelques autres entretiens, elle m'avoua que sa tendresse égaloit la mienne, et elle me permit de l'aimer, pourvu que le respect et l'innocence réglassent toujours mes sentiments.

Il ne se passoit pas de jour que je ne la visse; mais comme des visites si fréquentes ne pouvoient manquer de devenir suspectes aux religieuses, qui sont ordinairement curieuses et susceptibles de soupçons, nous convînmes que nous ne nous verrions que deux fois la semaine. Avec cette précaution nous crûmes nos affaires très secrètes. Nous nous écrivions tous les jours, et nous nous faisions mille petits présents. Cependant j'avois de violents désirs que je n'osois découvrir à dona Louise, de peur de m'attirer sa colère. Mais il arriva un incident, qui me donna lieu de les lui faire connoître. Quelques religieuses avoient pris garde à mes visites, et par malice plutot que par charité en avertirent la prieure, qui, voulant rompre notre intelligence, ordonna à dona Louise de me défendre de revenir au couvent. Dona Louise me le dit, les larmes aux yeux, et elle me parut si affligée et si aigrie contre

la prieure et les religieuses, que je crus ne pouvoir prendre un meilleur temps pour lui proposer de l'enlever. Effectivement elle ne fut pas si irritée de la proposition qu'elle l'auroit été sans cela. Elle ne laissa pas pourtant de la rejeter avec tant de fierté, que je fus sur le point de ne lui en plus parler. Néanmoins, comme il s'agissoit de renoncer l'un à l'autre, et que d'ailleurs le temps nous pressoit, je la conjurai de se déterminer promptement. Je priai, je pleurai, je lui fis tant de serments de fidélité, que je m'aperçus qu'elle ne résistoit plus que par un reste d'honneur, aisé à détruire. En effet après quelques difficultés elle consentit à un enlèvement. Nous en fîmes le projet, et voici de quelle manière nous l'exécutâmes huit jours après. J'ouvris le cabinet de mon père avec une fausse clef, et je pris tout l'or dont je pus me charger. Je trouvai aussi moyen de me saisir des pierreries de ma mère; et une nuit, quand je crus que tout le monde reposoit au logis, je pris les deux meilleurs chevaux qui fussent dans les écuries, et j'allai près du couvent entre onze heures et minuit. Les religieuses venoient de dire leurs matines, et s'étoient déjà retirées dans leurs cellules. Dona Louise étoit aussi rentrée dans la sienne, mais c'étoit pour quitter ses habits de religieuse, et pour en prendre de séculiers, que je lui avois fait tenir la veille. Il faut remarquer qu'elle avoit alors le soin de l'église et de la sacristie, dont elle avoit coutume de porter les clefs à la prieure; mais au lieu d'en fermer les portes ce soir-là, elle les avoit laissées ouvertes. Ainsi elle sortit par la porte de l'église, et me vint trouver où je l'attendois. J'étois si transporté de

joie d'avoir dona Louise en ma puissance, que je ne pus m'empêcher de la tenir très long-temps embrassée, sans songer qu'il n'y avoit pas de moment à perdre. Elle m'en fit souvenir, et aussitôt l'ayant aidée à monter sur le cheval qui me parut le plus doux, je montai sur l'autre, et nous prîmes le chemin de Lisbonne, tous deux également charmés de nous voir en état de suivre notre penchant sans contrainte, mais pourtant avec une appréhension qui ne laissoit pas de modérer l'excès de notre plaisir; car nous nous imaginions bien que dès le lendemain on ne manqueroit pas de mettre de tous côtés des gens en campagne pour nous chercher. Nous marchâmes le reste de la nuit, et tous les jours suivants sans nous arrêter, que pour faire reposer nos chevaux, et nous gagnâmes le plus tôt qu'il nous fut possible les frontières de Portugal. Alors nous cessâmes de craindre, et nous nous rendîmes à Lisbonne à petites journées. Là nous prîmes un grand nombre de domestiques, nous louâmes une belle maison, nous achetâmes des meubles magnifiques, et nous nous donnâmes un équipage. Nous commençâmes, comme étrangers, à recevoir compagnie, et bientôt notre logis devint le rendez-vous de tous les jeunes gens de la ville. Nous fîmes un faux certificat de mariage, à la faveur duquel nous nous livrâmes aux plaisirs funestes d'un criminel amour; et nous vivions avec autant de tranquillité que si nous n'eussions rien eu à nous reprocher.

L'hermite fut interrompu en cet endroit par les cris de Sancho, qui, revenant de la cuisine, où il avoit déjeuné avec le valet du curé, entra dans la chambre tout en pleurant, et s'arrachant la barbe et les cheveux.

Qu'y a-t-il, Sancho? lui demanda Don Quichotte. Ah! Monsieur, répondit l'écuyer désolé, nous n'avons désormais qu'à quitter la chevalerie, et retourner au pays; un belître de paysan, qui étoit là-bas, vient de m'emporter notre massue enchantée, et s'en est enfui plus vite qu'un éléphant. Tu veux dire qu'un faon, répliqua Don Quichotte : mais tu te moques, Sancho, poursuivit-il, d'être aussi affligé que si tu avois perdu ta femme et tes enfants. Hélas! ma chère massue, s'écria Sancho sans écouter son maître; massue de mes entrailles, je ne vous verrai donc plus! Malheureuse mère qui vous a engendrée! Maudit soit le rustre qui vous a volée! puissiez-vous ne lui servir qu'à lui briser les côtes! nous n'avons présentement qu'à nous jouer aux enchanteurs! ils ne nous laisseront pas une seule dent dans la bouche. Console-toi, mon fils, reprit Don Quichotte. J'avoue qu'en perdant la massue de l'archevêque Turpin nous faisons une perte considérable; mais ma valeur et mes forces sont des choses que les enchanteurs ne sauroient m'ôter, et je n'ai pas besoin d'autres armes pour les vaincre. Le soldat et le curé ajoutèrent aux paroles du chevalier d'autres discours qui achevèrent de consoler Sancho. Après cela l'hermite reprit ainsi le fil de son histoire.

CHAPITRE IV.

Fin de l'histoire des deux hermites. Grande colère de Don Quichotte.

Nous étions donc à Lisbonne, dona Louise et moi, dans la situation que je viens de vous dire. Comme nous avions pour plus de vingt mille ducats de pierreries, nous aurions pu en les ménageant nous mettre pour long-temps à l'abri de la nécessité; mais nous vivions avec si peu de discrétion, qu'au bout de deux ans nous nous trouvâmes sans argent. Nous fûmes obligés de nous defaire de notre équipage, de renvoyer nos domestiques, et de vendre nos meubles pièce à pièce pour subsister. Nous voyant près de manquer de tout, je fis de l'argent comptant de tous mes habits, et j'allai dans une académie de jeu pour tenter la fortune, résolu de gagner quelque somme capable de nous rétablir ou de précipiter notre ruine. Une de ces deux choses arriva. Je perdis jusqu'à mon épée et mon manteau, et, n'ayant plus rien à jouer, je m'en retournai au logis, où dona Louise en m'attendant faisoit de douloureuses réflexions sur l'état de nos affaires. Je redoublai sa tristesse en lui apprenant que je venois de perdre le reste de notre argent. Elle se prit à pleurer, et de mon côté je ne pus m'empêcher de répandre aussi quelques larmes. Madame, lui dis-je, que vous avez sujet de me haïr! Je vous ai arrachée à votre retraite

pour vous rendre malheureuse. Sans moi vos jours couleroient encore dans l'innocence et le repos. Ah! que ne me laissiez-vous mourir? Pourquoi avez-vous conservé une vie qui vous est si funeste? Dona Louise me répondit : Mon cher don Gregorio, cessez de vous imputer mes malheurs. Je me les suis attirés moi-même par mes crimes; et le ciel me punit comme je l'ai mérité. C'est vous plutôt qui devez me détester. J'ai causé à vos parens une douleur mortelle, et peut-être la mort, en leur enlevant leur fils unique d'une manière qui ne leur laisse aucune consolation. En un mot, je vous ai perdu. Enfin dona Louise et moi, au lieu de nous plaindre l'un de l'autre, et de nous faire des reproches, nous ne fîmes que nous attendrir; et ce qu'il y a de surprenant, notre misère, loin d'amortir nos sentiments, sembloit leur donner une nouvelle vivacité.

Cependant, comme il falloit prendre un parti, je représentai à dona Louise qu'après la figure que nous avions faite en cette ville, nous devions en sortir incessamment pour aller en quelque autre, où n'ayant jamais été vus de personne il nous seroit aisé de cacher notre condition : et que là nous pourrions vivre dans l'obscurité, moi, en me mettant au service d'un homme de qualité, et elle, en travaillant en linge ou en tapisserie. Elle approuva ce dessein, et dès la nuit même nous partîmes de Lisbonne tous deux à pied, et n'ayant point d'autres habits que d'assez mauvais qui nous couvroient. Nous nous arrêtions dans tous les villages par où nous passions, et nous demandions l'aumône de porte en porte. Ma plus grande peine étoit de voir souffrir dona Louise, à qui, à force de marcher, il étoit venu

des ampoules aux pieds. Je la faisois reposer souvent, et quelquefois pour la soulager je la portois sur mes épaules. Nous allâmes de cette sorte jusqu'à Badajoz, qui est une ville sur les frontières de Castille. Nous fûmes obligés de nous retirer à l'hôpital, n'étant pas en état de prendre un autre logement. Mais nous n'y couchâmes qu'une nuit, parce que dès le lendemain il nous arriva une aventure que l'on pouvoit appeler heureuse dans la situation où nous étions. Il faut remarquer que les magistrats de Badajoz, afin que leur ville ne se remplisse pas de vagabonds, nomment des administrateurs qui ont soin de visiter tous les jours l'hôpital, et de s'informer exactement des besoins et de la qualité de tous les étrangers qui s'y retirent. L'administrateur qui vint ce jour-là visiter l'hôpital n'y eut pas plus tôt aperçu dona Louise qu'il lui demanda d'où elle étoit. Je pris la parole aussitôt, et je répondis à l'administrateur qu'elle et moi nous étions de Valladolid, et tous deux mariés ensemble. En même temps je tirai de mes poches le faux certificat que j'avois fait à Lisbonne. L'administrateur l'ayant lu en parut satisfait, et nous demanda ce qui nous amenoit à Badajoz, et de quelle profession nous étions. Dona Louise lui répondit qu'elle étoit lingère de son métier; que pour moi, j'avois toujours servi des gens de qualité, et que nous venions à Badajoz pour nous y établir, s'il étoit possible. L'administrateur nous dit alors que si cela étoit ainsi il auroit soin de nous; et que, si nous ne manquions pas de bonne volonté, nous ne manquerions pas d'occupation. Ensuite il ordonna à un de ses pages de nous conduire chez lui. Nous le remerciâmes au-

tant qu'il nous parut le mériter; et lorsque nous l'eûmes quitté, nous priâmes le page de nous apprendre le nom et la qualité de son maître. Il se nomme don François de Furna, nous répondit le page. Il est d'une des premières maisons de cette ville. C'est un vieux garçon très riche, et qui emploie tout son revenu à soulager les pauvres. Nous eûmes beaucoup de joie d'avoir rencontré cet administrateur, de qui nous espérâmes tirer quelque secours. A peine fûmes-nous chez lui qu'il y arriva. Il nous fit plusieurs questions sur notre mariage, et sur les raisons qui nous avoient fait quitter Valladolid. Il nous interrogea même séparément, pour voir si nos réponses ne se contrediroient point; mais nous avions fait là-dessus un système si vraisemblable, et tout étoit si bien concerté entre nous, qu'il nous crut dignes de sa compasion. C'est pourquoi dès ce jour-là il nous fit louer une chambre, et acheter tous les ustensiles de ménage qui nous étoient nécessaires. Outre cela il nous donna assez d'argent pour subsister pendant un mois, et pour nous faire habiller depuis les pieds jusqu'à la tête. Enfin il fournit abondamment à tous nos besoins. Nous nous sentions si pénétrés de ses bontés, que nous le bénissions mille fois le jour: mais nous étions trop criminels pour mériter que le ciel nous permît de mener long-temps une vie heureuse.

Quoique dona Louise n'eût qu'un simple habit de serge, elle ne laissoit pas de paroître très aimable, et je soupçonnai bientôt don François de Furna d'en être amoureux. Il est vrai que dans les entretiens qu'il avoit eus avec elle jusque-là, il ne lui étoit encore rien

échappé qui justifiât mes soupçons; mais tous ses regards me sembloient tendres et passionnés; ou bien peut-être parce que j'aimois dona Louise, je m'imaginois qu'on ne la pouvoit voir sans l'aimer. Dona Louise, qui n'avoit pas pris garde à ce que je croyois avoir remarqué, se moqua de ma pénétration; mais un jour que je l'avois laissée seule au logis, elle vit bien que je ne m'étois pas trompé. Don François l'alla voir, et après quelques discours indifférents, il lui dit en la regardant avec des yeux pleins de tendresse : Il faut, Madame, que je vous fasse des reproches. Vous me cachez qui vous êtes. Mais vos manières vous trahissent. Vous avez trop d'esprit et de politesse pour être d'une condition basse; et votre mari a trop l'air d'un homme de qualité pour pouvoir être soupçonné de manquer de naissance. Je suis tout à vous, Madame, ajouta-t-il, je vous offre mon bien et mes services. Cela ne me suffit-il pas pour être digne que vous ayez un peu de confiance en moi? Dona Louise baissa la vue en rougissant, et lui répondit : Seigneur don François, après tous les bienfaits que j'ai reçus de vous, je ne dois pas me déguiser davantage; et je veux bien vous avouer que mon mari et moi nous sommes de la meilleure noblesse de Tolède. Pour vous apprendre en deux mots notre histoire : Nous nous aimions, mais comme il y avoit une haine mortelle entre nos familles, nous jugeâmes qu'elles ne consentiroient jamais à notre mariage, et mon mari m'enleva après m'avoir secrètement épousée. Nous avons demeuré quelque temps à Lisbonne, où nous avons dépensé tout notre argent avec d'autant plus d'indiscrétion, que nous nous flattions

toujours que nos parents pourroient se réconcilier, nous imaginant même que notre mariage leur en seroit une occasion: mais nous avons appris au contraire qu'ils sont plus ennemis que jamais, et qu'ils nous traiteroient avec la dernière rigueur, s'ils nous avoient en leur pouvoir. Ainsi nous sommes venus à Badajoz dans le dessein de nous y cacher, et résolus de souffrir la misère la plus affreuse plutôt que de nous en retourner à Tolède. Don François crut tout ce que lui dit dona Louise, et lui fit de nouvelles protestations de services, mais dans des termes si vifs, qu'elle n'eut plus lieu de douter qu'il ne fût amoureux d'elle. Dès le lendemain il lui envoya une très belle étoffe de soie pour s'habiller, avec une bourse pleine de ducats, et il ne se passoit guère de jours qu'il ne lui fît quelque présent.

Dès qu'on nous vit dans une meilleure situation, la médisance n'épargna pas dona Louise, et l'on s'imagina que don François avoit avec elle un commerce criminel. Beaucoup de gens, prévenus de cette opinion, voulurent connoître dona Louise, et quelques-uns s'attachèrent à elle, croyant en tirer bon parti. Tous ces amants commencèrent à m'ennuyer; et je fus plusieurs fois tenté de me battre contre eux : mais, faisant réflexion aux suites que pourroit avoir ce procédé, je laissai à dona Louise le soin de me délivrer de mes rivaux. Elle les traitoit avec tant de fierté, qu'elle en rebuta une partie; mais elle ne fit qu'irriter les désirs des autres, qui redoublèrent leurs galanteries. Le jour ils nous suivoient partout, et ils passoient les nuits sous nos fenêtres, à chanter et à jouer de toutes sortes d'instruments. Tout cela sembloit confirmer les bruits qui couroient contre

la réputation de dona Louise, et nous songions aux moyens d'écarter ces amants, lorsqu'une nuit ils se battirent. Il en demeura un sur le carreau. C'étoit le fils d'un des premiers magistrats de la ville. Dès qu'on sut les circonstances de sa mort, on arrêta dona Louise, et on la mit en prison. On m'auroit aussi arrêté, si j'eusse été au logis, mais j'étois alors chez don François; et je n'eus pas appris cette nouvelle que, de peur de tomber entre les mains de la justice, que je n'avois pas tort de craindre, je quittai brusquement don François; et, comme il étoit nuit, je sortis sûrement de Badajoz pour m'en aller à Mérida : mais je ne fus pas à moitié chemin que, me représentant dona Louise en proie à la plus vive douleur, je ne pus résister à cette idée; et, méprisant le péril qui m'avoit d'abord effrayé, je retournai à Badajoz, et en arrivant je courus chez don François. Il me dit que par son crédit il avoit fait mettre en liberté dona Louise; mais que dès la nuit même du jour qu'elle étoit sortie de prison, elle avoit disparu, et qu'il ignoroit ce qu'elle pouvoit être devenue, quelque soin qu'il eût pris d'en faire une exacte recherche. Je pensai dans le moment que don François l'avoit sans doute cachée, dans l'espérance que quand elle ne me verroit plus, elle pourroit répondre à sa passion : mais il me parut si véritablement affligé de sa perte, que je cessai de le soupçonner de cet artifice. Je passai plusieurs années à chercher dona Louise par toutes les villes d'Espagne et de Portugal; et ne la trouvant point, je jugeai que le ciel avoit eu pitié d'elle, et lui avoit inspiré le dessein de s'enfermer en quelque retraite pour y pleurer ses foiblesses. De mon côté, je sentis je ne sais quel

mouvement divin qui m'entraîna. Je m'en allai à Rome, et après avoir reçu du pape l'absolution que je demandois, je revins en Espagne sous ces habits que vous voyez, résolu, pour achever d'expier mes dérèglements passés, de consacrer le reste de ma vie à la pénitence. J'avois envie de me jeter dans une chartreuse; mais le ciel, en me conduisant ici, m'apprend qu'il veut que je suive l'exemple de dona Louise, et que je meure comme elle dans cette solitude.

Don Gregorio ayant cessé de parler, le curé loua sa résolution, et dit que l'on ne pouvoit s'y opposer, sans s'opposer aux ordres de Dieu. Don Quichotte prit la parole à son tour, et, plaignant le malheur des gens qui se livrent en aveugles aux plaisirs de l'amour, il prouva, par mille exemples tirés de l'histoire, que l'on ne pouvoit être trop en garde contre cette dangereuse passion. Enfin il fit un discours si rempli de bon sens, que le curé crut que ce qu'on lui avoit dit du chevalier étoit faux; et l'hermite aussi en fut tellement étonné, qu'il ne put s'empêcher de dire : En vérité, seigneur Don Quichotte, on ne peut vous entendre sans vous admirer. Comment est-il possible qu'ayant autant d'esprit et de jugement que vous venez d'en faire paroître, vous soyez capable de vous persuader qu'il y a eu effectivement autrefois des chevaliers errants? Monsieur le curé, ajouta-t-il, vous voyez un gentilhomme qui a tout le mérite du monde, il n'a qu'un defaut. Il ne veut point ouvrir les yeux sur la fausseté des livres de chevalerie, qu'il croit véritables et authentiques. Aidez-moi, je vous prie, à le tirer de son erreur. Le curé, qui étoit un homme fort dévot et fort éclairé, s'offrit à se-

conder l'hermite. Ils commencèrent donc tous deux à haranguer Don Quichotte, et à tenter le grand œuvre de sa réduction. Ils le prirent par toute sorte d'endroits pour le dissuader de continuer sa chevalerie errante. Ils lui alleguèrent tout ce que la plus saine raison peut alléguer de plus convaincant. Prières, exemples, autorites, tout y fut employé. Le curé alla même jusqu'à lui citer les canons de l'Église, et le frère Étienne lui rapporta les constitutions des anciens anachorètes : mais toute leur eloquence fut inutile ; car le chevalier, comme s'ils l'eussent exhorté à porter sa tête à couper au géant Bramarbas, se mit en colère contre eux, et regardant l'ecclesiastique d'un air méprisant : Allez, monsieur le curé, lui dit-il, mêlez-vous de vos prônes, et sachez que non-seulement il y a eu autrefois des chevaliers errants, mais qu'il y en a encore aujourd'hui, et qu'il y en aura jusqu'à la fin des siècles, en dépit de tous les curés de villages qui sont au monde. Et vous, poursuivit-il en se tournant vers l'hermite, frère Étienne, ou don Gregorio, ou de quelque autre nom qu'on puisse appeler un ravisseur de nones, apprenez que je sais mieux que vous si les livres de chevalerie contiennent des mensonges ou des vérités. Vos raisonnements sont ici superflus. Vous ne gagnerez rien sur mon esprit. Je ne suis pas si facile à séduire qu'une religieuse. Croyez-moi, au lieu de vous embarrasser de choses qui ne vous regardent point, commencez dès ce moment cette rigoureuse pénitence que vous voulez faire, car vous en avez grand besoin. En achevant ces paroles, il ordonna à Sancho de brider Rossinante au plus vite, et, quelque chose qu'on lui pût dire, il partit sur-le-champ. Le

soldat, qui avoit jusque-là gardé une exacte neutralité, fut alors obligé de se déclarer, c'est-à-dire de fausser compagnie à Don Quichotte ou au frère Étienne. C'est pourquoi, prenant le parti le plus convenable à ses intérêts, il suivit le chevalier, aux dépens de qui il comptoit d'aller jusqu'à Siguença.

CHAPITRE V.

De la curieuse conversation que Don Quichotte eut avec Bracamonte et Sancho. Et du beau conte des oies.

Le héros de la Manche étoit tellement irrité contre l'hermite et le curé, que Bracamonte et Sancho n'eurent pas peu de peine à l'apaiser. Est-il possible, disoit-il, que je trouverai partout des gens qui doutent qu'il y ait eu des chevaliers errants? Pour moi, dit le soldat, je n'en ai jamais douté, et je le crois aussi fermement que si je les avois vus en chair et en os. Il ne faut pas médire de son prochain, mais franchement je ne voudrois pas trop me fier au frère Étienne: il a peut-être été corrompu par les enchanteurs pour décréditer la chevalerie. Que sait-on? un homme qui a été capable d'enlever une religieuse peut bien vouloir enlever un chevalier à la chevalerie errante. Oui-da, dit Sancho, et le drôle en seroit quitte pour aller encore une fois à Rome demander les pardons. Cela se peut bien, reprit Don Quichotte: car vous ne sauriez vous imaginer, seigneur Bracamonte, tout ce que font les

enchanteurs pour abolir l'ordre de la chevalerie : et il n'y a pas long-temps que l'archevêque Turpin, qu'ils ont suborné, employa toute son éloquence pour me faire abandonner cette noble profession. L'archevêque Turpin, s'écria Bracamonte en riant; ah bon Dieu! que me dites-vous là? Ce prélat est-il encore au monde? je le croyois mort depuis je ne sais combien de siècles. C'est ce qu'on a cru jusqu'ici, répondit le chevalier, à cause qu'on le vit disparoître il y a environ sept cents ans; mais moi, qui suis instruit de ce qui le regarde, je sais qu'un enchanteur l'étant allé chercher en Asie parmi plusieurs princes chrétiens qui s'étoient croisés pour délivrer la sainte cité du joug des infidèles, il l'enchanta pour quelques siècles. Seigneur Don Quichotte, interrompit Bracamonte, les enchanteurs ont donc le pouvoir de conserver la vie aux chevaliers qu'ils enchantent. Qui est-ce qui en peut douter, repartit Don Quichotte? Roland, par exemple, a été conservé de cette manière par l'enchanteur Maure, et le combat que j'eus l'autre jour avec ce paladin en fait foi. A ce compte-là, dit le soldat, les enchanteurs ne meurent donc jamais? Ils ne sont point immortels, répondit Don Quichotte; car c'est la condition commune de tous les hommes d'être sujets à la mort : mais les enchanteurs vivent si long-temps, qu'il faut des centaines de siècles pour terminer leur sort. Les années leur sont ce que nous sont les moments, et c'est par cette raison qu'ils ont pour la plupart la mine vénérable, et de longues barbes blanches. Et l'enchanteur Maure, interrompit à son tour Sancho, pourquoi a-t-il donc la barbe rousse? je vais parier que c'est parce

qu'il est encore trop jeune, et qu'il n'a peut-être que sept à huit cents ans. Cela se peut, répondit Don Quichotte; tous les enchanteurs n'ont pas la barbe blanche, et il y en a qui ne blanchissent que sur la fin de leur carrière. Mais, seigneur chevalier, dit Bracamonte, dites-nous de grâce dans quelle vue le négromant enchanta l'archevêque Turpin? Pour me détourner de la chevalerie errante, repartit Don Quichotte, et voici comment cela se fit. L'enchanteur prévoyant dès ce temps-là que dans celui-ci je devois embrasser la chevalerie, et que j'en pourrois rétablir l'ordre, choisit pour me séduire l'archevêque Turpin, homme subtil et naturellement fort éloquent. Pour cet effet, il lui inspira une parfaite aversion pour la chevalerie errante, qu'il avoit jusque-là professée avec honneur; et enfin l'ayant engagé à quitter son archevêché de Reims, il lui fit donner une prébende à Ateca, où il l'établit sous le nom de messire Valentin, sachant bien que je devois passer par ce bourg dans le cours de mes aventures. Parbleu, dit alors Bracamonte en riant d'une si folle imagination, l'enchanteur lui a fait un vilain tour de l'avoir obligé de quitter un archevêché pour une prébende d'Ateca. Ma foi, si j'avois été à la place de l'archevêque, je n'aurois pas fait un si mauvais marché. C'est proprement devenir, comme dit le proverbe, d'évêque meûnier. Ne vous étonnez point de cela, seigneur soldat, dit alors Sancho, car j'ai oui dire à notre curé, qui est fort habile en fait de sorciers, que les enchanteurs nous font prendre souvent des feuilles de chêne pour de vrai or, et des morceaux de verre pour des diamants : c'est pourquoi l'enchanteur auroit bien pu faire

prendre au seigneur Valentin une chanoinie pour un archevêché. Le diable est subtil, voyez-vous. Frère Sancho, répliqua le soldat, je suis de votre sentiment; je crois que le magicien aura fait ce tour de passe-passe. Ce lâche archevêque, reprit Don Quichotte, me fit chez lui un discours fort étudié pour me faire quitter la chevalerie; mais je l'écoutai comme Ulysse écouta le chant des sirènes, et je le quittai brusquement.

En s'entretenant de cette sorte, nos aventuriers ne laissèrent pas de faire quatre bonnes lieues; mais ils commencèrent à se sentir très incommodés de la chaleur, qui ce jour-là étoit excessive. Le fantassin surtout, ne pouvant plus faire un pas tant il étoit fatigué, s'adressa au chevalier de la Manche, et lui dit : Seigneur Don Quichotte, comme un soleil si ardent nous perce jusqu'aux os, et que d'ailleurs il n'y a plus que deux lieues d'ici au village où nous devons aller coucher, je serois d'avis que nous quittassions le grand chemin pour nous rafraîchir un peu sous ces saules que vous voyez là-bas; nous y passerons quelques heures à l'ombre sur le bord d'un agréable ruisseau qui lave le pied de ces arbres, et quand le soleil sera baissé, nous reprendrons notre route avec moins d'incommodité. Le conseil fut approuvé, et principalement de Sancho, qui tint depuis Bracamonte pour homme d'un très bon jugement. Ils gagnèrent donc les saules, où ils trouvèrent deux chanoines de Catalayud avec un juré de la ville de Siguença, qui tous trois y étoient venus dans le dessein de se reposer aussi. Ils se saluèrent les uns les autres, et Bracamonte prenant la parole dit aux chanoines : Messieurs, vous voulez

bien que le grand chevalier Don Quichotte de la Manche goûte un peu le frais sous cet ombrage avec vos seigneuries. D'abord que les chanoines entendirent nommer le chevalier de la Manche, ils lui firent mille compliments. L'aventure de la melonnière avoit tant fait de bruit dans le pays, qu'il n'y avoit personne qui ne sût ce que c'étoit que Don Quichotte. Outre cela, ces chanoines avoient su tout ce qui s'étoit passé chez Valentin, si bien qu'ils connoissoient les caractères différents du maître et du valet. S'étant tous assis sur l'herbe, le chevalier leur dit : Messieurs, en attendant que le flambeau des cieux tempère l'ardeur de ses rayons, il me paroît que pour éviter une molle oisiveté qui rouille ordinairement les meilleurs esprits, nous devrions nous entretenir de quelque événement considérable, et qui fût digne d'occuper des gens sages. C'est bien dit, Monsieur, s'écria brusquement Sancho, et s'il ne tient qu'à cela, je vais vous conter quelque beau conte, car j'en sais à bouche que veux-tu. Et pour commencer, Messieurs, vous saurez qu'il y avoit une fois ce qu'il y avoit. Quoi que ce puisse être, que ce soit à la bonne heure. Le mal s'en aille, et le bien nous vienne. Tais-toi, lourdaud, interrompit Don Quichotte en colère. Que n'écoutes-tu ces messieurs, plutôt que de les vouloir fatiguer de tes extravagances. Mais les chanoines, qui avoient envie que Sancho continuât, prièrent le chevalier de le laisser parler. Allons, seigneur écuyer, dit un des chanoines, poursuivez; je suis persuadé que ces messieurs seront aussi satisfaits que moi de vous entendre raconter une histoire de votre façon. Écoutez, seigneur licencié, repartit San-

cho, vous touchez là une corde à laquelle répondront bientôt deux douzaines de flûtes. Mais si vous voulez que je vous dise des merveilles, que monseigneur Don Quichotte ne vienne point me couper le sifflet. Hé bien! lui dit le chevalier, prends donc garde à ce que tu vas nous raconter; ne vas point nous faire un récit aussi froid que celui que tu me fis dans le bois où nous rencontrâmes six géants changés en marteaux de moulin, ni quelque impertinente histoire, comme celle de la vagabonde Toralva, qui suivoit avec un peigne et un morceau de miroir cassé le berger Lopez Ruiz, lorsqu'il la fuyoit pour ses coquetteries; ni enfin quelque ennuyeux conte, comme celui de ces chèvres qui se couchoient dans la boue, et qui m'ont si fort sali l'imagination et l'odorat. Oh! par la mardi, interrompit Sancho, il faut que ces contes ne soient pas si mauvais, puisque vous les avez si bien retenus; et je m'en réjouis, car vous en goûterez mieux celui que je vais vous conter. Il y avoit donc, poursuivit-il, un roi et une reine qui demeuroient dans leur royaume. Tout ce qui étoit mâle en ce royaume appartenoit au roi, et tout ce qui étoit femelle, comme de raison, appartenoit à la reine. Or ce roi et cette reine avoient une chambre aussi grande que l'écurie où monseigneur Don Quichotte loge Rossinante dans notre village. Cette chambre étoit si pleine de réaux jaunes et blancs, qu'ils alloient jusqu'au plancher. Les jours s'en allant et d'autres revenant, le roi dit à la reine : Reine ma mie, vous voyez combien nous avons d'argent; nous devrions le faire profiter, afin d'acheter de nouveaux royaumes. La reine répondit aussitôt : Roi mon mi-

gnon, il me semble que nous ne ferons point mal d'acheter des moutons. Non, reine, dit le roi, il vaut mieux acheter des bœufs. Non, roi, dit la reine, nous aurons plus de profit à trafiquer des cochons à la foire du Toboso. Le roi n'en demeura pas d'accord, et par fantaisie disoit toujours non, quand sa femme disoit oui; et de son côté sa femme, par dépit, ne manquoit pas de dire non quand le roi disoit oui. A la fin finale, ils convinrent qu'il falloit acheter des oies, faisant leur compte par leurs doigts qu'ils iroient dans la Castille vieille, où il y a beaucoup d'oies, qu'ils les acheteroient là deux réaux la pièce, et que tout aussitôt ils iroient à Tolède pour les revendre quatre réaux chacune. Ce qui fut dit fut fait : le roi et la reine se rendirent avec tout leur argent dans la Castille vieille, et y achetèrent tant d'oies, tant d'oies, qu'elles couvroient vingt lieues de pays. Que le ciel te confonde avec tes oies, interrompit pour la seconde fois Don Quichotte; ne disois-je pas bien que ce misérable nous feroit quelque impertinent conte. Les chanoines, craignant de perdre le fil d'une si belle histoire, apaisèrent le chevalier, et le prièrent encore avec les dernières instances de permettre que Sancho la racontât jusqu'au bout. L'écuyer, se voyant si bien appuyé, continua de cette manière, sans en attendre la permission : Il y avoit donc, Messieurs, une si grande quantité d'oies, que l'Espagne étoit alors aussi couverte d'oies que le monde le fut d'eau du temps de Noé. Le roi et la reine alloient par les chemins, chassant leurs oies avec un bâton, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un grand fleuve où il n'y avoit point de pont. Alors le roi dit à la reine,

et la reine dit au roi : Comment ferons-nous passer nos oies? car, si nous les lâchons à l'eau, le courant du fleuve les entraînera jusqu'à Rome ou Constantinople. La reine dit : Il est vrai, il faut voir là-dessus des avocats; mais le roi, qui savoit un peu de latin, dit : Nous voilà bien embarrassés, il n'y a qu'à faire un pont si étroit, qu'il ne puisse passer qu'une oie à la fois; et, par ce moyen, elles ne se sépareront pas. La reine loua l'invention du roi, et les ouvriers furent mis en besogne. Quand le pont fut achevé, les oies commencèrent à passer une à une. Sancho, s'étant arrêté tout court en cet endroit, son maître lui dit : Passe donc vite avec tes oies, belître, et finis promptement ton mauvais conte. Cela ne se peut pas, Monsieur, répondit l'écuyer : hé! comment voulez-vous qu'une troupe d'oies qui tient vingt lieues de pays en long et en large passe dans un moment? Il leur faut deux ans pour le moins. Ainsi, Messieurs, dans deux ans d'ici je vous dirai le reste; car je vous avertis que je n'acheverai point mon conte que toutes les oies ne soient passées. Un si bizarre dénouement fit éclater de rire tous les auditeurs, à la réserve du grave Don Quichotte, qui donna au diable le conte et le conteur.

Les chanoines ne se lassoient pas d'être avec nos aventuriers; mais, s'apercevant que le soleil étoit déjà assez bas, et qu'ils n'avoient pas plus de temps qu'il ne leur en falloit pour se rendre à Catalaynd, ils montèrent sur leurs mules, et partirent après les compliments ordinaires en pareille occasion. Don Quichotte et sa compagnie, que les mêmes raisons obligeoient à quitter les saules, en firent autant de leur côté. Comme le juré

de Siguença s'en retournoit chez lui, et qu'il se proposoit de coucher dans le même village que nos aventuriers, il les accompagna, soupçonnant bien à la vérité le chevalier de la Manche d'être fou, mais sans savoir encore précisément quelle étoit sa folie. Il en fut bientôt pleinement instruit par une étrange aventure que l'on verra dans le chapitre qui suit, si l'on veut prendre la peine de le lire.

CHAPITRE VI.

De l'étrange et périlleuse aventure que le brave écuyer de Don Quichotte eut la hardiesse d'éprouver.

Don Quichotte et ses compagnons étoient déjà à moitié chemin de l'hôtellerie où ils devoient coucher, lorsque, côtoyant un petit bois de sapins, ils entendirent sortir d'entre les arbres une voix plaintive comme d'une femme affligée. Ils s'arrêtèrent pour mieux écouter; et comme ils en étoient assez près, ils ouïrent distinctement ces paroles : Hélas! malheureuse que je suis, ne trouverai-je personne qui me secoure en cette extrémité? Faudra-t-il que je périsse misérablement entre les griffes des bêtes cruelles qui habitent ces lieux sauvages? Dès que le chevalier eut entendu ces tristes paroles, il dit à ses camarades : Messieurs, voici la plus belle et la plus dangereuse aventure qui me soit arrivée depuis que j'ai reçu l'ordre de chevalerie. Ce bois que nous voyons est un bois enchanté, où l'on ne peut en-

trer que très difficilement. Le sage Friston, mon ancien ennemi, y a une caverne fort spacieuse, dans laquelle il tient enchantés un grand nombre de chevaliers et de princesses, parmi lesquelles, depuis peu de jours, est la sage Urgande la déconnue. Elle est cruellement attachée avec de grosses chaînes de fer à une vaste roue de moulin que deux horribles démons tournent incessamment; et toutes les fois que son corps frappe avec impétuosité le rocher sur lequel est posée la roue, l'extrême douleur qu'elle en ressent lui fait pousser les cris que nous venons d'entendre. Un pareil discours fut fort nouveau pour le juré, qui, étant naturellement assez simple, dit à Don Quichotte avec beaucoup d'ingénuité : Seigneur chevalier, les enchantements ne se pratiquent point en ce pays-ci, et je ne crois nullement que les choses que vous dites soient dans ce bois; tout ce que nous pouvons penser de plus raisonnable, c'est que des brigands y auront assurément traîné quelque femme qu'ils auront volée et maltraitée. Ce que nous avons à faire, c'est d'y entrer pour voir si elle est encore en état de recevoir du secours. Monsieur le juré, dit brusquement Don Quichotte, savez-vous bien que je n'aime pas les contestations, et surtout avec de petits jurés qui doivent se taire devant les chevaliers errants. Bracamonte, pour empêcher qu'il ne survînt une querelle, s'approcha du juré, et lui dit en deux mots ce que c'étoit que Don Quichotte, qui comme homme fort intéressé dans la délivrance d'Urgande avoit déjà tiré son épée, et alloit entrer dans le bois, disant que c'étoit à lui seul qu'il appartenoit d'achever l'aventure. Mais Sancho, saisissant la bride de Rossi-

nante, arrêta son maître, et se mit à genoux devant lui, tenant son bonnet à la main. Don Quichotte jugeant par-là que son écuyer vouloit parler, lui demanda ce qu'il avoit à lui dire? Monseigneur, répondit Sancho, vous vîtes bien l'autre jour, en sortant de Saragosse, comme je me portai roide contre le seigneur Bracamonte; je vous supplie très humblement de me laisser encore cette aventure, afin que je puisse mériter par mes batailles d'être un jour chevalier errant, et d'avoir comme vous place dans la légende. J'irai tout bellement sur mon âne pour voir qui est cette princesse qui se plaint si fort; et si je trouve endormi ce maroufle de Friton qui nous en veut, je vous l'amenerai ici par le collet, et lui donnerai une vingtaine de gourmades avant qu'il se soit réveillé. Cependant, comme on ne sait ni qui vit ni qui meurt, et que souvent on revient tondu quand on va pour avoir la laine, si nous mourons, mon grison et moi dans la bataille, je vous prie de nous faire tous deux enterrer ensemble. Ami Sancho, lui dit Don Quichotte, pour te faire voir que je ne souhaite rien avec tant de passion que ton avancement dans les aventures, je veux bien t'accorder celle-ci; mais je ne consens de t'en céder tout l'honneur qu'à condition que si tu l'achèves tu quitteras ton habit de paysan, et te feras armer chevalier par les propres mains du roi, aussitôt que nous serons arrivés en sa cour, afin qu'après cela tu puisses monter un superbe coursier andalous; et, armé de toutes pièces, aller dans les tournois tuer les géants, et désenchanter les dames et les chevaliers. Monsieur, repartit l'écuyer, vous n'avez qu'à laisser courir les chiens après la bête. Je ne suis pas homme à

chercher cinq pieds au mouton. Quand il s'agira de s'escrimer des poings, assurez-vous que j'en ferai plus en un jour que deux autres en une heure : et quelque ennemi que j'aie à combattre, si je puis mettre entre nous un bon espace de terrain où il y ait force pierres, vous verrez que je ne suis pardi pas manchot ; la victoire sera de mon côté, ou elle dira pourquoi; et tous ces excommuniés de géants resteront sur la place, quand il y en auroit un plein boisseau. Adieu donc, Monsieur, poursuivit-il, donnez-moi votre bénédiction, car je n'attends plus que cela pour aller faire crever le pétard. Va, mon enfant, lui dit le chevalier, que le Dieu des armées te donne en cette grande entreprise le succès que je te souhaite. L'écuyer, fortifié par ces paroles, partit de la main pour commencer l'expédition; mais à peine eut-il fait dix ou douze pas, qu'il revint vers son maître en disant : Monsieur, j'ai oublié le meilleur. Prenez garde à ce que je vais vous dire : Si par malheur je me vois dans quelque péril, et que je crie au secours, ne manquez pas au moins d'accourir vite à mon aide, afin que nous n'apprêtions pas à rire à ce mauvais garnement de Friton. Ne crains rien, mon fils, dit Don Quichotte, je serai à toi avant qu'on t'ait assommé, ou du moins j'arriverai si immédiatement après, que je vengerai pleinement ta mort à l'heure même. Cela ne suffit pas, Monsieur, reprit Sancho, il faut que vous soyez à mes côtés avant que les géants se soient approchés de moi d'un jet de pierre. Enfin quand vous m'entendrez crier : ahi, ahi, ce sera signe qu'il n'y aura point de temps à perdre, et que je serai déjà étranglé. Sancho, Sancho, dit alors Don Quichotte en branlant

la tête, tu ne feras pas de grandes merveilles en cette occasion, puisque tu as tant de peur. Oh! pardi, Monsieur, repartit l'écuyer, vous en parlez bien à votre aise. Je ne suis point encore armé chevalier, et vous voulez que j'attaque un million de géants comme une douzaine de poules. Mais puisque je m'y suis engagé, il faut marcher; il n'est plus temps de courir après l'andouille, lorsqu'un autre la tient dans les dents. En achevant ces mots, le courageux écuyer entra dans le bois. A peine y eut-il été un moment qu'il se mit à crier de toute sa force: ahi, ahi, on me tue, on m'assomme. A ces cris redoublés, Don Quichotte appuya des deux à Rossinante, et se jeta dans le bois, suivi du soldat et du juré. Mais ayant joint Sancho, et le trouvant paisiblement sur son âne, le chevalier lui demanda ce qu'il avoit rencontré de sinistre. Bon, lui répondit l'écuyer, vous êtes homme de parole. Je n'ai encore rien vu, Dieu merci; et j'ai crié seulement pour voir si vous viendriez au premier bruit : mais, Messieurs, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à vous en retourner, car je vais achever l'aventure.

En effet il avança plus avant, et bientôt il ouit ces paroles assez près de lui : Ah ! sainte mère de Dieu! est-il possible que par votre moyen il ne vienne ici personne pour me secourir. Paysan, mon ami, délivrez-moi du danger où je suis. L'apprenti chevalier ayant tourné la tête du côté que partoit la voix, aperçut une femme nue en chemise et attachée à un arbre. Cette vue le remplit d'un tel effroi, qu'il se jeta de son âne en bas, et se mit à courir de toute sa force, sans tenir de route assurée, criant : A l'aide! au meurtre!

Monseigneur Don Quichotte, c'est à ce coup que l'on tue votre fidèle écuyer. Don Quichotte et les deux autres qui étoient sortis du bois, y rentrèrent aussitôt, et trouvèrent le pauvre Sancho si éperdu et si troublé, qu'il tomboit à chaque pas, et donnoit du nez contre les buissons. Bracamonte le saisit par le bras, et eut toutes les peines du monde à le retenir, parce qu'il faisoit tous ses efforts pour se sauver hors du bois. Qu'est-ce donc que ceci, seigneur chevalier futur, lui dit le soldat? Ah! seigneur Bracamonte, répondit Sancho, ne m'abandonnez pas, je vous prie; car j'ai toutes les âmes du purgatoire à mes trousses. Mes yeux pécheurs en ont vu une attachée à un pin, et vêtue de blanc comme notre curé dit qu'elles sont : et si je n'eusse joué des pieds, et ne me fusse recommandé au bon larron, elle m'auroit avalé comme une prune; car il y a peut-être plus de six mille ans qu'elle n'a rien mangé que mon grison, qui aura sans doute fait le saut, puisque je ne le vois point. Don Quichotte et le juré commencèrent à chercher partout; et comme Sancho leur crioit de prendre garde à eux, la femme attachée, entendant du bruit autour d'elle, conçut quelque espérance d'être secourue, et recommença ses plaintes. Don Quichotte et ses camarades, l'ayant aperçue, s'approchèrent d'elle, à la réserve de l'écuyer, qui se tenoit derrière le soldat, et n'osoit la regarder qu'à la dérobée. Il ne laissa pourtant pas de lui dire tout en tremblant : Madame l'âme, rendez-moi, s'il vous plaît, mon grison, autrement je jure par flis flos Sanctorum que monseigneur Don Quichotte vous le fera sortir du gésier à bons coups de lance. Tout beau Sancho, lui dit

en riant Bracamonte, madame l'âme est une âme de bien et de bonne conscience, qui ne vous a rien volé. Voilà votre âne qui paît tranquillement ici. Cependant le chevalier de la Manche consideroit avec attention cette misérable femme, dont le corps paroissoit tout meurtri de coups. Après l'avoir quelque temps regardée, il dit à Bracamonte et au jure : Messieurs, je vous avoue que je me suis trompé. Cette Dame que vous voyez n'est pas la sage Urgande. C'est la fameuse Zénobie, cette grande reine des amazones. Elle est sortie ce matin de son palais, suivie des principales dames de sa cour, pour prendre le divertissement de la chasse. Son équipage étoit magnifique. Elle étoit habillée d'un riche velours vert, brodé d'or et de pierreries, tenant un arc d'ébène à la main, et portant sur son dos un carquois rempli de flèches dorées. Elle montoit un cheval tartare, blanc, à taches rouges et noires, qui blanchissoit son mors d'écume, et faisoit retentir l'air d'un fier hennissement. Ses beaux cheveux blonds, couverts d'une galante capeline, ombragée de plumes vertes et blanches, flottoient au gré du vent, à grosses boucles sur ses épaules. S'étant obstinée à poursuivre un ours furieux qui avoit déjà dévoré une partie des chiens, la vitesse de son cheval l'a bientôt séparée du gros de la chasse : elle s'est égarée dans le fond de ce bois, et ayant mis pied à terre pour se rafraîchir sur le bord d'une claire fontaine, qui est à deux pas d'ici, elle a été surprise par une troupe insolente de géants, qui lui ont pris son puissant coursier, lui ont ôté ses riches vêtements et ses pierreries, et l'ont ensuite attachée à cet arbre, nue en chemise, comme vous la voyez. Ainsi,

seigneur Bracamonte, détachez-la promptement, et sachons de sa royale bouche les circonstances de cette funeste aventure. Le soldat exécuta l'ordre sur-le champ, au grand soulagement de la pauvre malheureuse, qui n'avoit pas trouvé le récit de la chasse aussi divertissant qu'il avoit paru au soldat et au juré.

FIN DU CHAPITRE VI DU LIVRE TROISIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE DE DON QUICHOTTE, CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.





